

2 vol. Dernière édition française
du canon - classique
786402 pendant le traité

THE
JOHN CARTER BROWN
LIBRARY



Bequest of

MAURY A. BROMSEN

APRIL 25, 1919—OCTOBER 11, 2005

NOUVELLE RELATION,

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE
dans la Nouvelle Espagne, ses diverses
aventures; & son retour par la Province
de Nicaragua, jusques à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE
de Mexique telle qu'elle estoit autrefois,
& comme elle est à present.

ENSEMBLE VNE DESCRIPTION
*exacte des Terres & Provinces que possèdent les
Espagnols en toute l'Amérique, de la forme de
leur gouvernement Ecclesiastique & Politique,
de leur Commerce, de leurs Mœurs, & de celles
des Criolles, des Metifs, des Mulatres, des
Indiens, & des Negres. Et un Traité de la
Langue Poconchi ou Pocomane.*

Dedié à Monseigneur COLBERT Secetaire d'Etat.

*Le tout traduit de l'Anglois, par le sieur DE
BEAULIEU Huès O NEIL.*

PREMIERE PARTIE.

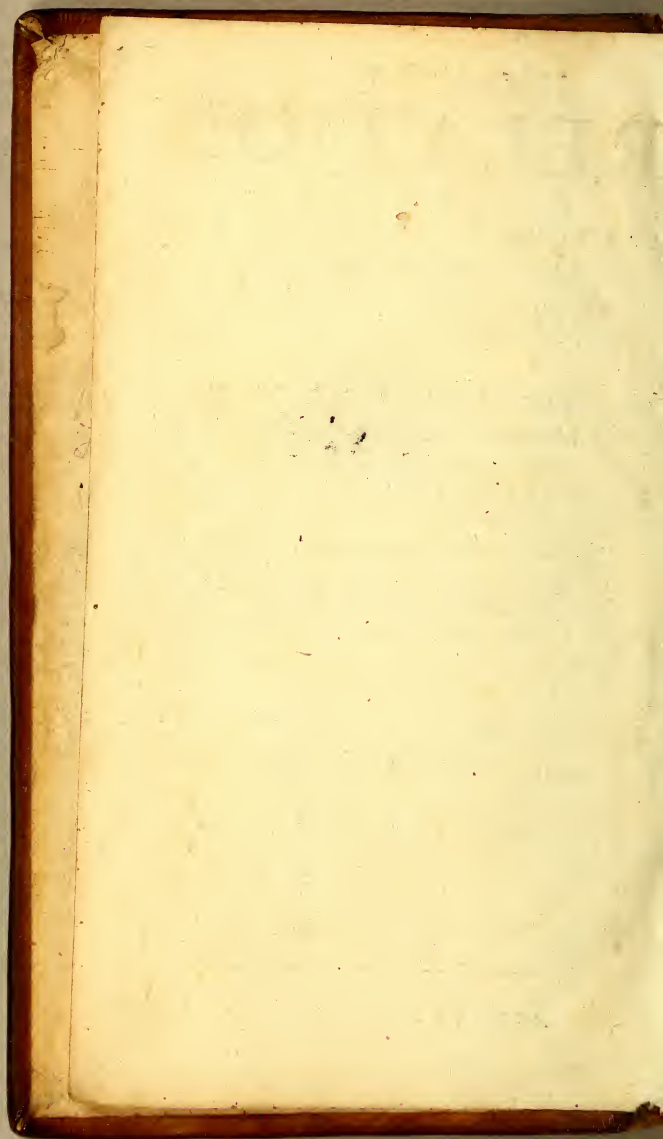
En lib. de Jean
1677

A PARIS,

Chez GERVAIS CLOUZIER, au Palais, sur les degrez en
montant pour aller à la Sainte Chapelle au Voyageur.

M. DC. LXXVI.

AVEC PRIVILEGE D' ROY.





A M O N S E I G N E V R

C O L B E R T

C O N S E I L L E R O R D I N A I R E

du Roy en tous ses Conseils, Com-
mandeur & grand Tresorier de ses
Ordres, Controolleur General des
Finances, sur-Intendant & ordon-
nateur General des Bastimens &
Jardins de sa Majesté, Arts &
Manufactures de France, Secre-
taire & Ministre d'Etat, &c.



M O N S E I G N E V R,

Voicy ce fameux Voyageur,
qui a traversé la Mer sous vos
heureux auspices, & à qui j'ay
appris à parler François par vô-

E P I S T O R E

la Mer du Nort & de la Mer du Sud.

C'est ce qui le fit recevoir avec applaudissement dans le Conseil d'Angleterre, & ce fut sur ses Memoires que le Parlement forma vn grand dessein sur la nouvelle Elpagne en 1648. dont la prise de saint Dominigue devoit estre le Prelude.

Ce dessein fut arresté par les Revolutions qui arriverent incontinent après en ce Royaume-là, & en suite fut repris en 1655. par Cromvel, sur les instances de cét Autheur, qui fut luy-mesme au Voyage, mais ses ordres ayant esté mal executez par les Generaux Pen & Venables, il fut borné par la seule conqueste de la Jamaïque.

Il espere donc, *Monseigneur,*

EP I S T R E.

que vous le verrez de bon œil, & que vous ne luy refuserez pas la protection qu'il vous demande, pouvant contribuer à l'establissement des Colonies, & donner beaucoup de lumiere pour le commerce de ces pays-là.

Je pourrois me servir de cette occasion, *Monseigneur*, pour faire l'Eloge de vos Eminentes qualitez, que la France revere, que tout le Monde admire & qui ont porté la gloire de vostre Nom par tout l'Vnivers.

Mais outre que dans ce projet je craindrois d'offenser vostre modestie, je sçay que mes forces ne sont pas suffisantes pour voler si haut, & que mes yeux sont trop foibles pour supporter le brillant & l'esclat de ces vives lumieres, c'est pourquoy sans m'élever au

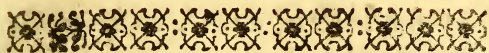
EPISTRE.

dessus de ma portée, je me tien-
dray dans vn respectueux silen-
ce, pour venerer dans mon cœur
ce que je ne pourrois pas assez
louër par mes paroles, & me
contenteray pour marque de
mon zele de vous offrir ce fruit
de mes labeurs, & de faire voir
par tout que je suis, comme je
dois, avec vn tres-profond
respect.

MONSEIGNEUR,

De vostre Grandeur,

Le tres-humble, tres-obeyssant,
& tres-Fidelle Serviteur
De Beaulieu. Huës ô Neil,



A

SON EXCELLENCE,
MESSIRE
THOMAS FAIRFAX,
CHEVALIER, BARON FAIRFAX
DE CAMERON.

Generalissime de l'Armée du Parlement, &
de toutes ses forces, en Angleterre
& Principauté de Gales.



ONSEIGNEUR,

*La Providence Divine a conduit
le cours de ma vie d'une telle ma-
niere jusques à present, que je puis
dire, que j'en ay passé la plus grande
partie, comme exilé de mon pays na-
tal, ce qui m'est arrivé, tant pour*

à V

EPISTRE

avoir esté élevé dans la Religion Catholique, dans les Universitez Estrangeres, que pour avoir entré dans les Ordres Religieux, où en conséquence de la mission de mes Superieurs, j'ay passé douze années de temps en cette partie de l'Amérique, qu'on appelle la Nouvelle Espagne. Les Obstacles que j'ay eu pour y aller, cela n'estant permis qu'aux Espagnols seuls, & deffendu à tous les Estrangers; le long temps que j'y ay demeuré, & mon heureux retour en ma Patrie, m'ont donné sujet de croire, que le Ciel ne m'avoit point departy ces faveurs, pour cacher dans la terre le Talent qu'il m'avoit donné, ou renfermer ma Lumiere sous le Boisseau; mais que je devois communiquer tout ce que j'y avois veu & appris, à l'usage & au bien de ma patrie. A quoy je me suis trouvé d'autant

EPISTRE

plus obligé, que je ne sçache pas qu'aucun depuis près de cent ans, ait rien escrit de ces pays là, ou de puis leur premiere Conqueste par les Espagnols, qui ne se soucient pas de perdre l'Honneur de ces grandes richesses, & du hon-heur qu'ils y ont acquis par leurs travaux, pourveu qu'ils puissent jouir en paix & en asseurance de ce qu'ils ont cy-devant gagné. Si bien-que je ne presenteray point des Collections faites ailleurs, mais seulement celles que j'ay fait moy-mesme par mes propres observations, qui se trouveront aussi différentes de ce qui jusques à present a esté escrit sur ce sujet, que le Portrait d'un homme avancé en âge, de celui qu'on avoit fait pour le représenter en son enfance, ou la dernière main d'un Peintre, des premiers traits de son crayon. Quelques uns me disent que cet Ou-

ÉPISTRE.

d'Arragon ; qui en ce temps-là estoit
entièrement occupé à la Conqueste du
Royaume de Grenade , sur les Mores ;
ce qui l'apauvrit tellement , qu'il fut
contraint d'emprunter une fort petite
somme d'un homme de mediocre con-
dition, pour en voyer Christophle Co-
lomb à une si glorieuse entreprise. Et
neantmoins si l'on vouloit suivre le
temps de près , nous n'en sommes pas si
esloignez , qu'on ne le peut encore at-
teindre , & recouvrer la mesme occa-
sion ; à quoy nos Colonies des Barba-
des, Saint Christophle, Nieves, &
du reste des Isles Antilles, ne nous
ont pas seulement frayé & avancé
la meilleure partie de nostre voyage ;
mais aussi tellement accoustumé nos
gens au Climat des Indes , qu'ils en
sont beaucoup plus propres à executer
plus facilement toutes les entreprises
qu'on voudroit faire en terre ferme.

EPISTRE.

& les faire reussir. La difficulté de
 l'entreprise n'est pas si grande qu'on
 pourroit bien s'imaginer, car je puis
 hardiment assurer, qu'avec les mé-
 mes labours, & les mesmes despences
 qu'ils ont employé à peupler une de ces
 petites Isles, ils auroient peu conquerir
 un assez grand nombre de villes & de
 pays, pour en former un beau Royau-
 me dans le continent. Nos voisins
 les Hollandois nous peuvent servir
 d'exemple sur ce sujet, lesquels pen-
 dant que nous nous sommes arrestez
 à exercer un commerce particulier de
 Port en Port, dont mesme nous som-
 mes encore sur le point d'estre privéez,
 ont conquis tant de Terres dans les In-
 des Orientales & * Occidentales, que
 lon peut dire d'eux, ce que l'on dit des
 Espagnols, que le Soleil ne se couche
 jamais dans leurs Estats. Et d'autant
 qu'on fait d'abord cette objection, que

* L'Au-
 theur en-
 tend par-
 ler du
 Bresil,
 dont les
 Hollan-
 dois é-
 roient en-
 cor les
 Maistres.

EPISTRE.

lors qu'il
 écrivoit
 cette Hi-
 stoire.
 Car ce
 qu'ils oc-
 cupent
 aujour-
 d'huy
 dans l'A-
 merique
 est si peu
 de chose
 que cela
 ne vaut
 pas la
 peine
 d'en par-
 ler.

l'Espagnol estant maistre de ces Pays
 là, ce seroit une chose injuste de l'en de-
 posseder, je responds, qu'à la reserve de
 la donation du Pape, je ne scache point
 qu'il y ait aucun tiltre que celuy de la
 force, qui par le mesme tiltre, & par
 une plus grande force, peut estre revo-
 qué. Et quant au titre de l'avoir décou-
 vert le premier, j'estime que la raison
 est aussi foible de dire que le voyage
 d'un Navire Espagnol sur les Costes
 des Indes, en deust donner le titre au
 Roy d'Espagne, que si un Navire
 Indien, ou un Navire Anglois,
 ayàs voyagé sur les Costes d'Espagne,
 avoit investy leurs Princes de la Do-
 mination de ces Pays là. Il est certain
 que le juste droit & la propriété de ces
 Pays là appartient aux habitans
 originaires, lesquels s'ils invitent
 & appellent librement & volontai-
 rement les Anglois à leur Protection.

EPISTRE.

il est certain qu'ils leur peuvent legitime-
ment transferer le droit qu'ils y
ont. Et de dire que l'inhumanité que
commettoient les Indiens cy-devant
en sacrifiant aux Idoles, tant de Crea-
tures raisonnables, soit une com-
mission suffisante aux Espagnols, pour
les despoiller de leur pays, le mesme
argument avec bien plus de raison,
peut estre mis en avant contre les Es-
pagnols mesmes qui ont sacrifié tant
de millions d'Indiens à l'Idole de leur
avarice & de leur barbare cruauté,
en sorte qu'aujourd'hui plusieurs Isles
tres peuplées autrefois, & de grandes
Provinces dans le Continēt, en sont en-
tierement inhabitées. Comme Barthe-
lemy de las Casas Espagnol, & Eves-
que de Guaxaqua en la Nouvelle Es-
pagne, le tesmoigne suffisamment par
le traitté qu'il a fait des cruantez des
Espagnols dans les Indes Occiden-

EPISTRE

alles, imprimé à Madrid. Mais pour finir toutes les disputes de cette nature; puis que Dieu a donné la Terre aux Enfans des Hommes pour l'habiter, & qu'il y a plusieurs vastes Provinces en ces Pays là, qui ne sont point encores occupées par l'Espagnol ny l'Indien, pourquoy les Anglois seront-ils privez de l'usage d'une chose, que Dieu dès le commencement du Monde, a sans doute ordonnée pour le bien du genre humain.

Mais je ne veux pas ennuyer davantage Vostre Excellence par d'autres argumens sur ce sujet; j'ayme mieux m'offrir, & tous mes labours, tous foibles qu'ils sont, pour estre employez en cecy au bien de ma Patrie; & cependant je prie Dieu qu'il vueille faire prosperer Vostre Excellence, de laquelle je suis le tres-respectueux & tres-humble. Serviteur.

T H O M A S G A G E.



P R E F A C E.



PRES une infinité d'Histoires que les Espagnols nous ont données de leurs premiers Conquestes en l'Amerique, il semble que pour achever de satisfaire nostre curiosité sur ce sujet, nous n'avions plus a desirer que des Relations modernes de l'état present de leurs Colonies.

Mais leur Politique leur ayant fait deffendre dans la suite, ce que leur vanité leur avoit fait publier au commencement de leur découverte; il n'y avoit quasi plus rien qu'un miracle qui nous pût faire voir, ce qu'ils nous cachent avec tant de soin depuis plus d'un siecle de paisible possession.

En effet les Loix rigoureuses qu'ils ont faites touchant les Indes, témoignent assez jusques où va leur jalousie, puis qu'ils ne se sont pas contentez d'en deffendre l'accez aux Estrangers sur peine de la vie; mais à leurs propres Sujets, à la reserve des naturels des Royaumes de Leon & de Castille, au rapport d'un de leurs plus celebres Auteurs, * qui dit que Charles-Quint accorda par un Privilege particulier le Gouver-

* *Alexan.
so det.
Rey la.*

P R E F A C E.

Concepcion de Guiana comolo predlia, nobltan- teque era natural de Zara gça, por la Orde- nãça que prohibe que non puedan passar à las Indias finolas naturales de la Corona de Castilla & de Leon

nement de Guyana à Dom Hieronimo de Ortal, à cause de ses grands services, & de son merite extraordinaire, quoy qu'il fust de Sarragosse Capitale d'Arragon.

Tercera noticia de las Con- quistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales por el Padre Fray Pedro Symõ Provincial de San Frã çisco.

Ils ont tenu exactement cette conduite jusques à present dans l'Amerique; & comme la nouvelle Espagne est une des plus riches parties qu'ils y possèdent, & pour le commerce de laquelle ils ont une flote à part, qui fait tous les ans un voyage à Vera Cruz avec un profit immense: Le Vice-Roy & les Gouverneurs sont beaucoup plus exacts à en empescher l'entrée aux Estrangers qu'on ne fait au Perou, à cause de sa situation sur la mer du Sud.

C'est pourquoy nous ne sçaurions assés estimer la Relation que nous en a donnée Thomas Gage, pour sa rareté, & pour l'exactitude avec laquelle il observe tout ce qu'il rencontre de remarquable pendant son séjour, tant à Mexique & aux autres principales Villes de la nouvelle Espagne, qu'aux differentes routes qu'il a faites, soit par terre, soit par mer.

Il ne s'est pas contenté d'entrer, (pour ainsi dire,) dans le Sanctuaire des Espagnols, mais mesmes il nous en développe les mysteres qu'ils nous cachotent avec beaucoup de soin. Et l'on peut dire que cette nation n'a cessé d'estre impenetrable que depuis que nostre Auteur nous a decouvert leurs

P R E F A C E.

secrèts, & qu'il a rompu un silence de près de deux Siècles, en donnant au public la plus agreable Relation qu'on ait eüe depuis long-temps.

Il y en a peu qui puissent passer pour singulieres à plus juste titre que la sienne; & si l'on a aujourd'uy un goust general pour ces sortes d'ouvrages, il semble qu'on doit preferer celuy-cy à une infinité d'autres pour les choses rares qu'il décrit.

Il peut estre encore d'une grande utilité pour la Geographie, pour la Navigation, & pour le Commerce; outre la connoissance particuliere qu'il nous donne des forces & de la foiblesse des places Maritimes, & de celles qui sont plus avancées dans le País, de la haine inveterée que les Espagnols naturels portent à ceux qui naissent au nouveau Monde, l'averfion que leurs Esclaves mesme ont pour eux, & de celle de plusieurs Nations Indiennes, qui n'ont jamais pû se soumettre à leur domination, ou qui en ont secoué le joug pour l'avoir éprouvé insupportable.

Outre ces instructions qu'il donne, on en peut encore tirer d'autres de la pluspart de ses aventures; & il nous les décrit si bien, qu'on s'interesse insensiblement à tout ce qui luy arrive.

Le détail mesmes qui ennuye souvent dans la pluspart des Relations estrangeres, est

P R E F A C E.

Dans celle-cy d'une indispensable necessité pour l'intelligence des matieres qu'il y traite.

Après ce que je viens de dire de cét Ouvrage, j'espère que le Lecteur me sçaura quelque gré de luy apprendre que nostre Auteur estoit de qualité, d'une famille Catholique, & tres-illustre en Angleterre; Et que son frere aîné estoit Gouverneur à Oxford, lors que le feu Roy de la Grande-Bretagne s'y retira avec son armée en 1645. pendant les troubles de son Royaume. Estant encor fort jeune il fut envoyé en Espagne pour y faire ses Estudes, il s'engagea dans l'Ordre des Dominiquains, & quelque temps après au voyage des Philippines en qualité de Missionnaire.

Il s'embarqua à Cadix sur les Vaisseaux que les Espagnols appellent la Flote, à la difference des Gallions, qui sont les Navires qui vont en Terre-ferme, à Carthagene, à Porto Velo, & qui de là se rendent à la Havane pour s'en retourner en Espagne. Et la Flote partant de Cadix va droit à la Nouvelle Espagne débarquer au Port de Vera Cruz, qui est le plus proche de Mexico Capitale de ce grand Royaume, & le séjour ordinaire du Vice-Roy, & apres-y avoir pris sa charge, vient s'assembler à la Havane, d'où la Flote & les Gallions reviennent souvent en Espagne de compagnie, lors que les uns & les autres se trouvent prests en mesme-temps.

P R E F A C E.

Ce que je remarque icy seulement pour distinguer ces deux differends embarquemens, que plusieurs confondent ensemble.

Nostre Missionnaire donc apres estre arrivé à Mexique, & s'y estre rafraichy quelque temps, fut obligé d'aller en une maison de campagne, que les Jacobins ont près de cette Capitale, pour y faire une espeece de noviciat pendant une année, pour se rendre avec ses confreres, plus capable de cét employ, avant que d'aller à Acapulco port de la Mer du Sud, où l'on s'embarque pour Manille Capitale des Philippines.

Là il goustâ si bien les douceurs de la vie Monastique de la Nouvelle Espagne, & y fut tellement rebuté des Philippines par le recit qu'on luy en fit, qu'il resolut avec deux de ses confreres de prendre une autre route par terre pour aller en une Mission moins perilleuse.

Avant que de partir de Mexique, il fait la description ancienne & moderne de cette Capitale & des environs, des mœurs des Peuples qui y habitent, tant Europeens, que Crioles, naturels du pays, Mulâtes & Esclaves Negres, de leurs divers interests, de leur Gouvernement Ecclesiastique & Politique, de leur Commerce, & generallement de tout ce qui luy sembla digne d'observation, tant dedans que dehors cette grande Ville, si celebre autrefois, & mé-

P R E F A C E.

mes encor aujourd'huy, par ses richesses, par sa grandeur, & par sa situation extraordinaire. Ce qui fera le sujet du premier Volume.

La description qu'il fait ensuite des lieux les plus remarquables des environs de la Ville de Mexique & de plusieurs Provinces qu'il parcourt depuis son depart de cette Ville jusques à Guatimala n'est pas moins curieuse, observant tout ce qu'il y apprend digne de remarque. Ce qui sera la matiere du second Volume.

Il continuë par la Description du Gouvernement, de la Grandeur & des Richesses de la Ville de Guatimala, du Pays, & des Villes qui en dependent, & des diverses aventures qu'il y eut.

Il y apprit les Langues de divers Peuples, ce qui ne luy servit pas seulement à les catechiser & instruire, mais à s'informer aussi de beaucoup de particularitez, dont il n'auroit pû sans cela nous donner la connoissance.

La fonction de Curé qu'il fit en plusieurs Parroisses de grande estenduë, luy fit connoistre à fonds le cœur de ces pauvres Peuples; & il penetra par ce moyen leurs secrets les plus cachez pendant dix ou douze ans qu'il leur servit de Pasteur.

Le Recit de ce qu'il a veu de remarquable pendant tant d'années, la description Geographique du Pays, le Commerce qui s'y

P R E F A C E.

s'y fait , avec l'Histoire du Chocolate, de ses differens apprets , & de diverses autres boiffons , feront la matiere du troisieme Volume.

Le quatrieme comprendra son Voyage, depuis la Ville de Petapa , jusques à celle de Grenade capitale de Nicaragua.

Son premier embarquement sur la Mer du Nort pour Porto Velo, sa prise par un Esclave qui avoit abandonné les Espagnols, & commandoit un Navire en course pour les Hollandois , son débarquement apres qu'on luy eut pillé ce qu'il avoit, son Voyage par terre jusques au Port de Salinas sur la Mer du Sud , ses diverses aventures sur cette Mer jusques à Panama, qu'il décrit tres-particulierement, son retour à Porto Velo, dont il fait aussi une tres curieuse description, aussi bien que de ce qui se passe à l'arrivée & au départ des Gallions, & de la plus celebre Foire du monde qui s'y tient pendant leur sejour.

Son Embarquement sur les Gallions pour Carthagene, dont il fait encor la description, comme de la Havane, son retour en Espagne, & de là en Angleterre, termineront le dernier Volume.

Mais bien que Thomas Gage nous ait décrit ce pays là tel qu'il est aujourd'huy, & nous ait donné sur ce sujet tout ce qu'on peut souhaiter d'un voyageur exact & habile:

P R E F A C E.

Notre Nation auroit esté privée de la connoissance de tant de choses curieuses qu'il Nous apprend, sans le soin qu'a pris Monsieur Colbert, parmy tant d'autres dont il s'acquite si dignement, d'en faire ordonner la traduction par Monsieur de Carcavi à Monsieur de Beaulieu-Huës O'Neil.

Il a jugé à propos d'en changer le titre ; en quoy il a creü ne manquer point à la fidelité d'un traducteur, non plus qu'en retranchant du corps de l'Ouvrage, des digressions qui ne convenoient pas assés au principal dessein de l'Auteur.

Il n'a pas suivy aussi sa division des Chapitres, qu'il a jugé à propos d'accourcir pour le soulagement du Lecteur, & pour rendre la Table plus instructive.





NOUVELLE
RELATION
DES
INDES OCCIDENTALES.
Des Missions des Religieux
aux Indes.

CHAPITRE I.

Comment & en quelles Provinces des Indes Orientales & Occidentales qui appartiennent à la Couronne de Castille, l'on envoie des Missions de Religieux ; & particulièrement de celle qui y fut envoyée en l'année 1625.

COMME tous les Royaumes de l'Amerique conquis par les Rois d'Espagne, sont divisez en divers Gouvernemens pour le Temporel, ils sont aussi partagez pour le spirituel en plusieurs Jurisdicions sous le nom de Provinces qui appartiennent à divers Ordres

de Religieux & à leurs Provinciaux ; lesquels quoy que si fort esloignez de l'Europe , vivent tous neantmoins sous la dependance & subordination de la Cour de Rome ; & sont obligez estroitement d'y envoyer une Relation exacte de toutes les choses les plus remarquables qui arrivent en ces pays là , & une liste du nombre des Predicateurs dont chaque Province à besoin , afin qu'on y envoie un secours suffisant d'Ecclesiastiques pour travailler à la conversion de ces pauvres peuples , ce qui se fait en la maniere suivante.

Chacun de ces Ordres de Religieux fait election de six ans en six ans , d'un Gouverneur principal , qu'ils appellent General , sur tous ceux de la mesme Profession : Et il n'y a que les Jesuites & les Jacobins dont le General l'est jusques à sa mort , si ce n'est qu'il soit honoré d'un chapeau de Cardinal , & par ce moyen élevé dans un degré plus eminent.

Les Religieux qui sont sujets à ce General , & qui sont dispersez dans l'Italie , dans l'Allemagne , la France , la Flandre , l'Espagne , les Indes Orientales & Occidentales sont partagez en diverses Provinces.

Comme en Espagne il y a la Province d'Andalousie , celles de la nouvelle & vieille Castille , celles de Valence , d'Arragon , de Murcie , & de Cathaloigne.

De mesme en l'Amerique il y a les Provinces de Mexique, de Mechoacan, de Guaxaca, de Chiapa, & Guatimala, de Comayagua, de Nicaragua, & autres semblables.

Chacune de ces Provinces à un Chef particulier, qu'on appelle Provincial, qui est élu par les Principaux de sa Province tous les trois ans, dans une assemblée qu'ils appellent le Chapitre Provincial, comme ils appellent la precedente le Chapitre general.

Le Chapitre general se tient ordinairement en quelqu'une des principales villes d'Italie, de France, ou d'Espagne.

Quand on tient le Chapitre Provincial, on élit du consentement de tous ceux qui s'y trouvent; un Procureur ou Diffiniteur, qui doit se trouver au nom de toute la Province à la prochaine élection du General; & y demander les choses qui luy sont ordonnées, & représenter l'état de la Province de laquelle il est envoyé.

En cette maniere l'on envoie des Procureurs des Indes Occidentales, qui sont ordinairement les meilleures prises que fassent les Navires Hollandois, pource qu'ils emportent avec eux de grandes richesses, pour faire des presens aux Generaux, au Pape, aux Cardinaux, & aux Grands Seigneurs d'Espagne, pour en obtenir plus facilement ce qu'ils ont à leur demander.

Entr'autres choses leur charge est de re-

présenter le grand manque d'ouvriers qu'il y a en cette abondante & fertile moisson des Indes (quoy que toutes les Provinces ne demandent pas des Predicateurs d'Espagne, comme je monstreray cy-apres) & de demander trente ou quarante jeunes Prestres, qui puissent apprendre les diverses langues qui se parlent aux Indes, & succeder aux anciens.

L'Ordre de la Province ayant esté leu devant le General, ou devant son Chapitre. l'on octroye à ce Procureur des Lettres patentes de la part du General, qui le nomme son Vicaire general pour une telle Province, representant sa capacité, les bonnes qualitez dont il est pourveu, les peines qu'il a prises en cette nouvelle Eglise des Indes; & comme on l'a jugé digne de conduire en ces lieux là, une Mission de ces Ecclesiastiques qui se sont offerts volontairement pour y aller avancer la propagation du Christianisme parmy les Barbares.

Lors ce Religieux venu des Indes se trouvant muni de ces recommandations, va presenter ces lettres au Pape. Ensuite de quoy sa Sainteté luy fait expedier une Bulle, par laquelle en qualité de Commissaire Apostolique il a pouvoir d'aller dans tous les Convents de son Ordre qui sont en Espagne, pour y choisir les trente ou quarante jeunes Predicateurs dont il a besoin.

qui dès le premier jour qu'ils sont engagez, pour leur donner meilleur courage ; sont en vertu de l'autorité du Pape, qui a esté donnée à ce Commissaire, absous de la coulpe & de la peine deuë à leurs pechez, par une Indulgence pleniere, & ceux qui luy forment quelque obstacle ou empeschement ; ou à ceux qu'il a ainsi engagez, sont declarez avoir encouru la peine de l'Anatheme, dont ils ne peuvent recevoir d'absolution que de ce Commissaire, ou de sa Sainteté mesme.

Or dans tous les Estats qui appartiennent au Roy d'Espagne en l'Amérique, il y a deux sortes d'habitans Espagnols, qui sont plus opposez les uns aux autres, que ne sont dans l'Europe les Espagnols aux François.

— Sçavoir ceux qui sont nais en Espagne, & qui vont demeurer en ces pays là ; Et ceux qui y sont nais de pere & mere Espagnols, & que les Espagnols naturels appellent Criolles pour les distinguer d'avec eux, voulans signifier par ce mot ceux qui sont nais en ce pays là.

Cette haine est si grande, que j'ose dire qu'il n'y a rien qui puisse contribuer d'avantage à la conquête de l'Amérique, que cette division ; Et il est aisé de les gagner & de les porter à se joindre contre leurs ennemis, pour se delivrer de l'Esclavage auquel ils ont esté reduits, de la maniere

6 *Nouvelle Relation.*

rigoureuse dont on les traite, & de la passion avec laquelle on leur rend la Justice, ceux qui viennent d'Espagne estant toujours favorisez à leur prejudice.

Cela est si fâcheux & si rude à souffrir aux pauvres Crioles, que je leur ay souvent ouy dire, qu'ils aimeroient mieux estre subjets à quelque Prince que ce fust qu'aux Espagnols, pourveu qu'ils pussent avoir la liberté de l'exercice de leur Religion; & d'autres qui souhaitoient que les Holandois se fussent arrestez à Truxille, quand ils la prirent, & qu'ils fussent entrez dans le pays, où ils avoient esté bien receus; & que la religion dont ils jöüissoient sous un si rude esclavage, ne leur estoit aucunement agreable, & ne leur donnoit aucune consolation.

Ce fut cette animosité mortelle entre ces deux sortes d'Espagnols, qui fit que les Crioles se joignirent si facilement contre le Marquis de Gelves Vice-Roy de Mexique, lors de la mutinerie qui arriva en cette ville, & qu'ils s'attacherent à Dom Alfonse de Zerna, leur Archevesque qui donna la fuite au Vice-Roy; & ils y auroient ruiné le Gouvernement d'Espagne, si quelques Prestres ne les en eussent dissuadez; mais je parleray de cecy plus amplement cy-aprés.

La cause de cette haine mortelle procede

de la jalousie que les Espagnols ont toujours eüe contre ces Crioles, craignans qu'ils ne vueillent secouer le joug, & ne plus reconnoistre le Gouverneur d'Espagne, qui les prive de toutes les Charges, & de tous les Emplois de l'Estat.

Il est inoüy qu'on ait veu aucun d'entr'eux, qui ait esté Vice-Roy de Mexique, ou du Peru; ou President de Guatimala, de sainte Foy ou de saint Domingue; ou Gouverneur de Jucatan, de Carthagene, & de la Havane; ou Alcalde Major de Soconusco, de Chiapa, de saint Sauveur, & pourveu de semblables Charges d'importance.

Mesmes celles des Chancelleries, comme de saint Domingue, de Mexique, de Guatimala, de Lima, & autres, où il y a ordinairement six Conseillers, qu'on appelle Auditeurs, & un Procureur Fiscal, ne se donnent jamais aux Crioles, quoy qu'il y en ait encor parmy eux qui descendent des principaux Conquerans.

Comme en Lima & au Perou les Pizarres, en Mexique & Guaxaca, la maison du Marquis de la Vallé, ou les successeurs de Ferdinand Cortez, quelques autres de la maison de Giron, de celle d'Alvarado, ou de celle des Gufmans; & finalement des principales maisons d'Espagne, sans qu'il y en ait aucun qui soit avancé dans les Dignitez ou Charges publiques.

Et non seulement ils sont privés des Offices ; mais les Espagnols naturels leur font des affronts tous les jours , comme à des gens incapables de gouverner les autres , & qui sont à demy Indiens , c'est à dire , à demy Barbares.

Ce mépris general s'est aussi répandu dans l'Eglise , où l'on ne voit presque jamais qu'un Prestre Criole soit pourveu d'un Evêché , ou d'un Canonicat dans une Eglise Cathedrale , où l'on n'admet que ceux qui viennent d'Espagne.

De mesmes dans les Ordres de Religieux durant plusieurs années , ils ont fait tout ce qu'ils ont peu pour abaisser & supprimer tous ceux d'entre les Crioles qui avoient esté receus en chacun Ordre , de peur qu'ils ne surmontassent en nombre ceux qui venoient d'Espagne.

Quoy qu'ils ayent esté obligez d'en recevoir quelques uns d'entre les naturels ; neantmoins toujourns les Provinciaux , les Prieurs , & tous les Superieurs ont esté Espagnols , nais en Espagne ; si ce n'est depuis peu d'années que quelques Provinces ayans eu le dessus sur les Espagnols , ont tellement remply leurs Convens de Crioles qu'ils ont absolument refusé d'y recevoir les Missions d'Espagnols qu'on avoit accoustumé de leur envoyer , & que jusques à present l'on envoie aux autres.

Dans la Province de Mexique il y a des Jacobins, des Cordeliers, des Augustins, des Carmes, des Peres de la Mercy, & des Jesuites, entre lesquels il n'y a aujourd'huy que les Jesuites & les Carmes qui l'emportent au dessus des Crioles, en faisant venir d'Espagne tous les ans deux ou trois Missions de Religieux de leurs Ordres.

La derniere Mission qui fut envoyée aux Religieux de la Mercy fut en l'année 1625. où il se trouva une si grande division entre ceux de cette Mission, & les Crioles, que lors de la prochaine Election de leur Provincial dans le Convent de Mexique, ils en vindrent aux cousteaux les uns contre les autres, & estoient sur le point de s'entretuer, si le Vice-Roy ne se fust rendu au Convent pour les appaiser, & n'en eust fait emprisonner quelques-uns.

Neantmoins à la fin les naturels l'emporterent par la pluralité des voix; & jusques à present ils se sont exemptez des Missions de par deça, alleguans qu'ils ont assez de Religieux en leurs Convens, & n'ont pas besoin qu'on leur en envoie aucuns d'Espagne, se soumettans au Pape, aussi bien que les autres, & luy faisant d'aussi grands presens que les Espagnols ayent jamais fait.

En la Province de Guaxaca on n'y reçoit aucuns Missionnaires d'Espagne; mais

il est vray qu'il n'y a pas long-temps que parmy ceux de l'Ordre de saint Dominique, les Espagnols ont esté surmontez par le party des Crioles, & qu'ils plaident encore à Rome pour avoir des Religieux d'Espagne, alleguans que l'honneur de la Religion a beaucoup diminué depuis que l'on n'y a pas voulu recevoir l'assistance de leurs Confreres d'Europe.

Dans la Province de Guatimala, qui est d'une grande estendue, & comprend Guatimala, Chiapa, les Zoques, partie de Tabasco, les Zeldales, le Sacapula, la Vera-Pas, toute la Coste qui regarde la Mer du Sud, Suchutepek, & Soconusco, Comayagua, Honduras, San Salvador, & Nicaragua, il y a les Ordres qui suivent; sçavoir ceux de saint Dominique & de saint François; les Augustins qui dependent de Mexique, n'ayans qu'un pauvre Convent en Guatimala; les Jesuites qui dependent aussi de Mexique, & les Religieux de la Mercy.

Mais entre tous ceux-là, les Jacobins, les Cordeliers, & les Peres de la Mercy, sont seuls à qui appartient le droit de prescher, & d'avoir des Cures & des Eglises Parroissiales.

Dans toute la Province ces trois Ordres ont toujours tenu le party des Crioles fort aisé, & n'ont jamais permis qu'aucun

d'eux fust élu Provincial, faisant venir d'Espagne du moins de deux en deux ans, des Religieux de leurs Ordres, pour soutenir leur faction contre celle des Crioles.

Les Provinces du Peru qui sont beaucoup plus éloignées d'Espagne, & plus difficiles à y aborder par mer, que celles dont nous avons parlé n'en reçoivent aucunes Missions, mais on leur en envoie des Provinces voisines, & il y a de toutes sortes de Religieux comme ailleurs, dont les plus puissans sont les Jacobins; mais tous tant qu'ils sont; nonobstant leur vœu de pauvreté, y abondent en richesses, en liberté, & en delices.

Dans le Royaume de la Nouvelle Grenade, de Carthagene, de Santa-Fé, de Barinas, Popayan, & Gouvernement de sainte Marthe, il y a des Jacobins, des Jesuites, des Cordeliers, des Carmes, des Augustins, & des Peres de la Mercy, parmy lesquels les Jacobins, les Jesuites, & les Cordeliers, reçoivent encore jusques à present des Missions d'Espagne.

Les Isles de Cuba, la Jamaïque, la Marguerite, & Portorico, sont toutes dependantes du Provincial de saint Domingue, & les Religieux qui y sont establis, sont tous de l'ordre de saint Dominique, de saint François, ou des Jesuites, qui reçoivent tous de temps en temps de nouvelles Missions d'Espagne.

Dans la Province de Jucatan, il n'y a que des Religieux de saint François, qui sont puissamment riches, & soutiennent vigoureusement la faction Espagnole, par le moyen des Missions qu'ils reçoivent de l'Europe.

La Province de Mechoacan qui appartient aux Religieux de Mexique, est aussi gouvernée de la mesme façon que celle-là.

En cette maniere j'ay parcouru toute l'Amérique qui appartient à la Couronne de Castille, & fait voir quels sont les Religieux qui s'y sont establis.

Quant aux Indes Orientales & au Bresil, ils appartiennent à la Couronne de Portugal, pource que ce sont les Portugais qui les ont découvertes les premiers, & dependent aujourd'huy de Dom Iean Roy de Portugal.

Neantmoins les Isles Philippines sont sujettes au Roy d'Espagne; & il y a des Jacobins, des Cordeliers, des Augustins, & des Iesuites, qui se tiennent tous dans la ville de Manille Capitale de ces Isles, en attendant les Vaisseaux propres pour les passer au Japon, où ils vont travailler à la conversion de ce Royaume là.

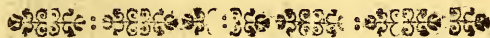
Mais quoy qu'ils reçoivent parmy eux quelques-uns des Crioles, particulièrement de ceux qu'ils ont convertis à la Chine & au Japon; neantmoins le plus grand nom-

L'accet
du Japon
en a été
interdit
lepuis 36.
ans par
l'Empe-
eur de
ce Isle

bre vient des Missionnaires Espagnols, que l'on y transporte plus frequemment que dans les autres endroits de l'Amérique que j'ay nommé cy-dessus.

Car premierement on les envoie dans les Navires qui vont à la Nouvelle Espagne, & après qu'ils ont demeuré deux ou trois ans dans la ville Capitale de Mexique, on les envoie à Acapulco, qui est sur la Mer du Sud, où on les embarque sur de grands Gallions qui vont à Manille, & en reviennent tous les ans richement chargez des marchandises de la Chine, du Japon, & des Indes Orientales.

L'on transporte ensuite ces marchandises d'Acapulco, à la ville de Mexique, qui sans cōparaison en tire beaucoup plus de richesses qu'on ne luy en apporte par la Mer du Nort.



CHAPITRE II.

Engagement de l'Auteur pour les Philippines, & ce qui se passa jusques à son depart de Cadix pour la Nouvelle Espagne.

L'AN 1625. comme je demeurois parmy ceux de l'Ordre de saint Dominique en

la Ville de Xerez en l'Andalousie, l'on envoya quatre Missions, l'une de l'Ordre de saint François à Iucatan, l'autre de la Mercy au Mexique; & les deux autres qui estoient des Iacobins, & des Iesuites, passerent aux Philippines.

Le Commissaire que le Pape avoit nommé pour faire cette Mission, s'appelloit Frere Mathieu de la Ville, à qui il avoit donné pouvoir d'enroller trente Religieux; & comme il en eut déjà trouvé environ vingt-quatre dans la Castille, & aux environs de Madrid, il les envoyoit les uns apres les autres bien pourvus d'argent à Cadis, pour y demeurer dans un logis qu'il avoit loué pour luy & pour ceux de sa suite, jusques au temps que la Flote devoit partir pour aller aux Indes.

Ce Commissaire nomma un autre Religieux qui s'appelloit Antoine Calvo, pour faire la visite dans les Convens de l'Andalousie qui se trouvoient sur sa route, sçavoir dans ceux de Cordouë, de Seville, de saint Lucar, & de Xerez, pour remplir le nombre des trente Missionnaires que portoit sa Commission.

Sur la fin de May il arriva à Xerez, amenant avec luy un autre Religieux, qui s'appelloit Antoine Melendez du College de saint Gregoire de Valledolid, que j'avois fréquenté long-temps auparavant, & avec

qui j'avois lié une amitié tres particuliere.

Aussi tost qu'il me vit, il en eut tant de joye, qu'il me pria d'aller souper ce soir là dans sa chambre, & comme il avoit quantité de patagons, il fit tout ce qu'il pût pour me faire bonne chere.

Le bon vin de Xerez qui ne fut point épargné dans ce regale, réveilla tellement la chaleur de son zele, qu'il ne fit que parler de convertir les Iaponois tout ce soir là, & discourir de ces pays éloignez de six mille lieuës, qu'il n'avoit jamais veus, comme s'il y eust demeuré toute sa vie. Enfin je peux dire que Bachus l'avoit metamorphosé de Theologien en Orateur, & comme un second Ciceron, luy avoit enseigné toutes les parties de l'Eloquence. Il n'oublia rien de tout ce qui pouvoit me persuader, de m'associer avec luy en cette fonction Apostolique; & entr'autres choses il me representoit, que nul n'estoit Prophete en son pays. & qu'il en falloit sortir pour s'acquerir du bien & de la reputation.

Mais quand il vid que cette sorte de Rhetorique ne me persuadoit pas assez pour suivre ses desseins, il voulut me gagner par d'autres considerations plus touchantes.

Il me representoit les Indes toutes pavées d'or & d'argent, que les pierres estoient de perles, de rubis, & de diamans, que les arbres y estoient chargez de grapes de

noix muscades , les champs remplis de cannes de sucre , les soyes de la Chine si communes , que les voiles des Navires n'estoient que de tafetas ou de satin ; & enfin que c'estoit un pays où l'on trouvoit reellement , tout ce que l'Histoire & la Fable avoient représenté des richesses de Cresus & de Midas.

Il me representa ensuite les Philippines comme un Paradis terrestre , où l'abondance se trouvoit par tout , & où rien ne manquoit aux delices de la vie.

Et comme il s'imaginait estre déjà dans ces lieux , il me décrivait ses voyages dans ces Provinces , accompagné des Indiens avec des Trompetes & des hautbois , ses entrées dans les Villes , sur un chemin parsemé de fleurs , sous des Arcs de Triomphe , au bruit du carillon des cloches , & recevant les respectueuses soumissions de tous les habitans.

Et comme l'homme est naturellement touché du desir d'apprendre , il me representoit encore la satisfaction que nous aurions en ces pays là , de voir comme l'or & l'argent se forment dans les entrailles de la terre , comme le Poivre , les Muscades & les Girofles viennent en leur saison , & que la Cannelle n'est que l'escorce d'un arbre.

Que nous y verrions comme on tire le

de des cannes pour en faire la cassonnade, & en former des pains de sucre ; L'étrange metamorphose de la Cochenille, d'un ver en la riche teinture d'écarlate, le changement de l'herbe du Tinta en Indigo, & enfin que sans peine & sans étude, nous y pourrions apprendre mille belles choses, capables non seulement de contenter nostre curiosité, mais aussi d'augmenter nos connoissances, & perfectionner nostre entendement.

Et quoy que la liqueur de Xerez eust fourny toute cette belle eloquence, il ne laissoit pourtant pas de luy preferer son vin des Philippines qu'on recueille de ces grands arbres de Cocos, dont les Historiens nous disent tant de merveilles, & souhaitoit d'y estre déjà, pour en boire en ma compagnie, à la santé de tous nos amis.

Après que nous eufmes soupé, Melendez voulut sçavoir qu'elle inclination j'avois pour son voyage, & fit serment qu'il n'auroit jamais de repos que je ne luy eusse promis de l'y accompagner, pour m'y obliger davantage, il m'offrit une demye douzaine de Pistoles, m'assurant que je ne manquerois de rien, & que le lendemain matin, Calvo me fourniroit dequoy achepter toutes les choses qui me seroient necessaires durant ce long voyage.

Je luy fit reponse, qu'une resolution trop

prompte , n'apportoit souvent que du repentir & de la tristesse , & que j'y penserois toute la nuit ; & que je ferois beaucoup de choses pour l'amour de luy ; mais que si je prenois resolution d'y aller , je voulois y emmener aussi un de mes amis , qui estoit un Religieux Irlandois nommé Frere Thomas de Leon.

Sur cela je pris congé de Melendez , & me retiray dans ma chambre , où je ne trouvay plus le repos que j'avois accoustumé ; non que j'eusse esté touché par son discours ; mais bien plus par la pensée qui me vint , que j'avois trouvé l'occasion propre de m'éloigner de la veüe de mes parens , & de me dérober à leur connoissance.

Car j'avois receu depuis peu une lettre de mon pere , qui m'écrivoit dans une extrême colere , que tous mes parens estoient fâchez contre moy , & luy plus qu'eux tous , de ce qu'ayant tant dépensé pour me faire estudier , je n'aurois pas seulement refusé d'entrer dans la Societé des Iesuites , comme il esperoit , mais qu'en toutes choses , j'avois témoigné une averfion mortelle contr'eux , & qu'il auroit mieux aimé que j'eusse esté un simple souillon de cuisine dans le College des Iesuites , que de me voir General de tout l'Ordre de saint Dominique ; que je ne devois jamais penser d'estre bien venu aupres de tous mes Freres , ny aupres de

luy ; que je ne devois plus esperer de le revoir , quand mesmes je retournerois en Angleterre ; que si j'y venois , il susciteroit les Iesuites que j'avois abandonné , à me faire chasser de mon pays ; & qu'avec le consentement de mon frere aisné , qui est apresent Gouverneur d'Oxford , il vendroit l'Hostel de Hailing , & me priveroit de tout ce que je pouvois pretendre en son bien.

Le dessein que j'avois d'achever mes estudes , s'opposoit au déplaisir que m'avoit causé cette lettre , j'aurois bien souhaité de pouvoir retourner en Angleterre , & demeurer encore quelque temps en Espagne pour y perfectionner mes estudes ; mais je considerois aussi qu'apres qu'elles seroient achevées , les Iacobins avec un Mandement du Pape , m'envoyeroient aussi-tost en mon pays en qualité de Missionnaire.

Toutes les suites de la colere de mon Pere , & de la furie de mon Frere le Colonel , se presentoient aussi devant moy , & tout ce que la haine & l'adresse des Iesuites leurs amis pouvoit inventer pour me faire chasser d'Angleterre.

Je r'appellay aussi tout ce que Melendez m'avoit dit , des moyens de m'acquerir la connoissance des choses naturelles , par la veuë des richesses de l'Amerique , & des beautez de l'Asie , & me perfectionner dans

les choses spirituelles par la contemplation de cette Nouvelle Eglise, & la conversation de ses Fondateurs.

Ayant donc passé toute la nuit dans ces inquietudes, & ces combats; je me resolu enfin de voir l'Amérique, & d'y demeurer jusques à la mort de mon Pere, & que jeusse gagné dequoy recompenser la portion hereditaire, dont mon pere m'avoit privé en faveur des Iesuites.

Avec cette resolution je fut trouver Antoine Melendez, & luy ayant témoigné le dessein que j'avois fait de le suivre en son long voyage; je suis assure qu'il en receut autant de contentement pour le moins, que si je luy eusse rendu un pareil souper à ce luy qu'il m'avoit donné; mais qui fut encore bien augmenté à disner, quand je luy presenté mon amy Irlandois Thomas de Leon, pour estre de nostre compagnie.

Après le disner nous fusmes presentez au Superieur Calvo, qui nous embrassa avec beaucoup de tendresse, & nous promit toute sorte d'amitié durant le voyage.

Il nous lut un grand memoire de tout ce qu'il avoit achepté pour nous nourrir quand nous serions sur mer; tant de poissons & de viandes, tant de brebis, de pourceaux salez, de jambons, de poules, de barrils de biscuit blanc, de jarres de vin de Casalla, de barrils de ris, de figues,

d'olives, de capres, de raisins, de citrons, d'oranges douces & aigres, de grenades, de dragées, de conserves, de marmelades, & de toutes sortes de confitures de Portugal.

Il nous fit esperer qu'il nous feroit re-voir Maistres és Arts, & Docteurs en Theologie à Manille, & puis ouvrant sa bource, il nous donna dequoy faire nostre dépençe ce jour là dans Xerez, & achepter ce que nous voullions pour transporter avec nous à Cadis, outre ce qui estoit necessaire pour les frais du voyage; & enfin estendant ses deux mains, il nous donna la Benediction de sa Sainteté, afin qu'il ne nous arrivast aucun malheur par le chemin.

Les principaux Religieux de nos amis de Xerez, firent tout ce qu'ils peurent pour nous décourager; mais la liberté dont nous avions joiüy ce jour là en la compagnie de Melendez, bannit toute la tristesse que nous pouvoit donner un si prompt depart.

Calvo craignant que l'attache pour quelques Religieuses, qui d'ordinaire a beaucoup de pouvoir sur les Religieux Espagnols, ne retardast nostre voyage, nous conseilla adroitement de partir de Xerez le lendemain matin; Ce que Nous fismes en la compagnie de Melendez, & d'un autre Religieux Espagnol de cette ville là, laissant nos coffres & nos livres à Calvo, afin

qu'il eust soin de les envoyer apres nous à Cadix. Ce jour là nous poursuivis nostre voyage vers le Port de sainte Marie, montez comme des Cavaliers Espagnols sur nos petites bourriques, laissant sur nostre route le somptueux Convent des Chartreux, & la Riviere de Guadalethé, l'ancien fleuve d'Oubly des Poëtes, où nous mangeames des fruits de ces champs Elizées, & bêtmes de l'eau des ruisseaux cristallins du Guadalethé, pour chasser à perpetuité la memoire des aimables objets que nous laissions en Espagne & Xerez, & tout ce qui nous pouvoit faire penser au retour.

Sur le soir nous arrivâmes en ce Port, qui s'est rendu fameux, parce qu'il sert de retraite aux principales Galeres d'Espagne & Dom Federic de Toledé qui en est Gouverneur ayant appris l'arrivée de quatre Apostres des Indes, ne voulant pas perdre cette occasion, qu'il estimoit un bon heur extraordinaire pour luy, nous invita ce soir là à souper en sa maison.

Tous les habitans estimoient leur ville beniste, de ce que nous marchions par leurs ruës; ils nous regardoient comme destinez au Martyre pour Iesus-Christ, & souhaitoient d'avoir de nos reliques, & les forçats des Galeres se batoient à quiferroit retentir plus hautement leurs trompettes & leurs hautbois.

Dom

Dom Federic n'épargna rien pour nous bien traiter , & après souper il nous envoya conduire par les Gentils-hommes au Convent des Minimés , où il avoit donné ordre de nous loger , & où nous fûmes receus avec tant de bonté par les Religieux, qu'ils voulurent nous laver les pieds ce soir là , pour nous témoigner leur affection fraternelle , & nous souhaiterent ensuite un bon & paisible repos en nous allant coucher.

Le lendemain matin , apres que ces pauvres Religieux nous eurent donné à déjeuner , nous trouvâmes un bateau que Dom Federic avoit fait preparer pour nous , & pour ses Gentils-hommes , qui avoient charge de nous accompagner , & nous conduire jusques à Cadix.

Quand nous y fûmes arrivez , nous y trouvâmes nos autres Compagnons , & le Commissaire du Pape , frere Mathieu de la Ville , qui nous receut & nous donna à loger.

Nous demeurâmes à Cadix , honorez de tout le monde , & joiüssans de la belle vue de ce lieu là , tant sur la terre que sur la mer , jusques au temps du depart de la Flote.

Comme il s'approchoit , Frere Mathieu de la Ville , que nous croyons brusler de zele pour le Martyre , vint prendre

congé de nous, & nous ayant montré la Commission qu'il avoit receu du Pape, de pouvoir nommer en sa place, qui bon luy sembleroit; il nomma Calvo pour nostre Superieur, & s'en retourna en Espagne.

Son depart causa de la mutinerie parmy nous, & refroidit si fort le zele de deux de nos Missionnaires, qu'il nous abandonnerent secrettement.

Mais les autres furent contens de demeurer avec Calvo, d'autant que c'estoit un bon vieillard, mais mal pourveu des talens necessaires à inspirer le respect qui estoit deub à son Caractere.

Il estoit d'ailleurs si mal propre, & son habit estoit si sale, aussi bien que ses mains à force de manier souvent ses jambons, qu'il avoit plûtost la mine d'un marmiteon de cuisine, que d'un Commissaire Apostolique; mais tout tel qu'il estoit il fut pourtant destiné à la conduite de cette Mission depuis l'Espagne jusques à Mexique, où il y a trois mille lieues Espagnoles, & encore autant au delà, depuis Mexique jusques à Manille, qui est la ville Metropolitaine des Isles Philippines, & où se tient la Cour du Vice-Roy.



CHAPITRE III.

*Du depart de la Flote des Indes ,
de Cadis , l'an 1625. & des choses
plus memorables arrivées durant
ce voyage.*

LE premier de Juillet apres midy ,
Dom Charles de Ybarra Admiral des
Galions qui estoient dans la Baye de Cadis,
fit tirer un coup de canon , ce qui s'appelle
ordinairement en termes de Marine le coup
de partance , pour avertir tous les Passa-
gers , Soldats & Matelots , de se trouver
le lendemain matin chacun dans son bord.

Le deuxieme jour de Juillet dès le matin,
l'on nous donna avis , qu'un Religieux
Anglois nommé Frere Paul de Londres ,
qui demouroit à saint Lucar , avoit obtenu
une lettre du Duc de Medine , qu'il avoit
envoyé au Gouverneur de Cadis , par la-
quelle il luy enjoignoit de faire enqueste
de moy , & de me faire arrester en quel-
que lieu que je fusse , d'autant que le Roy d'Es-
pagne avoit deffendu , qu'aucun Anglois

passast aux Indes sous quelque pretexte que ce fust.

Ce vieillard fit cela tout exprés pour empescher mon voyage , m'ayant déjà écrit auparavant plusieurs lettres à mesme fin , m'en ayant mesmes envoyé une du Pere Diego de la Tuente Provincial de Gastille, qui avoit esté en Angleterre avec le Comte de Gondomar qui m'offroit de s'employer pour mon avancement; si je voulois me desister de mon voyage , & m'en retourner avec luy en Castille,

Mais aucune de ces lettres ne me toucha , ny toute la recherche que peut faire le Gouverneur , ne m'empescha point de faire ce voyage ; Car je fus incontinent apres conduit tout seul à nostre Vaisseau , & caché secrettement dans un tonneau , dont l'on avoit vuïdé le biscuit expres.

Desorte que quand le Gouverneur vint abord , pour s'enquerir s'il n'y avoit point quelque Anglois dans le Navire , le Pere Calvo respondit resolument que non , sçachant bien qu'on ne m'iroit jamais chercher dans le creux d'un tonneau , & parce moyen qu'il estoit impossible de me découvrir ; desorte que le Gouverneur s'en estant retourné sans m'avoir trouvé , cette histoire donna matiere de passe-temps à nostre compagnie , tout le reste de ce jour là.

En suite de cela tous les Vaisseaux sorti-

rent du Port les uns apres les autres , disans adieu à ceux de la ville , & ceux de la ville leur souhaitans un heureux voyage.

Aussi-tost qu'ils furent tous en mer , & qu'il n'y eut plus d'esperance de pouvoir revenir jouir de la liberté & des delices de Cadis , nos jeunes Moines commencerent à souhaiter de retourner à terre , quelques-uns commencerent aussi à repasser par leur esprits les mets delicats qu'on leur avoit donné , & d'autres à considerer le nombre des magnifiques Vaisseaux de nostre Flote , qui avec huit Galions qui nous servoient de convoy jusques aux Canaries , faisoient quarante & un Navires en tout , destinez pour aller en divers Ports des Indes.

Il y en avoit deux qui alloient à Portorico , trois à saint Domingue , deux à la Jamaïque , un à la Marguerite , deux à la Havane , trois à Carthagene , deux à Campeche , deux à Hondures & Truxille , & seize à saint Jean de Vlhua , ou la Vera-crus.

Ils estoient tous chargez de vins , de figures , de raisins , d'Olives , d'huile , de toiles , de draps , de fer , & d'argent vif pour les mines , afin de retirer l'argent pur de Sacatecas , des fondrilles de terre avec lesquelles il est meslé.

Les personnes les plus remarquables ,

qui passerent cette année là sur ces Vaisseaux, furent le Marquis de Serralvo avec sa femme, qui s'en alloit pour estre Vice-Roy de Mexique, au lieu du Marquis de Gelves, qui s'estoit retiré dans un Convent de crainte de la populace qui s'estoit mutinée contre luy cette année là.

Ce Marquis de Serralvo s'estoit embarqué sur le Navire nommé le saint André, ayant avec luy Dom Martin de Carillo Prestre & Inquisiteur de Valledolid, qu'on envoyoit en qualité de Visiteur General à Mexique, pour informer du differend qui estoit entre le Marquis de Gelves & l'Archevesque, & de la sedition qui estoit arrivée à cause d'eux, avec plein pouvoir & autorité de faire emprisonner & punir tous ceux qui se trouveroient coupables.

Dans le Navire nommé sainte Gertrude, passa Dom Iean Nino de Toleda, qui estoit envoyé pour estre President de Manille aux Philippines, & dans le mesme Vaisseau toute la Mission des trente Iesuites qu'on y envoyoit.

Ils s'estoient déjà insinuez en ses bonnes graces, & pour les cultiver durant le voyage avec plus de facilité, avoient adroitement pratiqué de s'embarquer dans son mesme Vaisseau; car en quelque lieu que ces gens là se trouvent, ils tâchent toujours d'estre près des Roys & des Princes,

& de ceux qui ont le commandement sur le peuple.

Nostre Mission de l'Ordre de saint Dominique composée de vingt sept Religieux s'estoit embarquée sur le saint Antoine & sur le Navire nommé Nostre-Dame de la Regle, il y en avoit vingt-quatre de l'Ordre de la Mercy qui alloient à Mexico, dont il y en eut cy-après quelques-uns, qui estoient du nombre de ceux qui tirerent leurs couteaux contre les Crioles de leur mesme Profession.

Nostre Flote se mit donc en mer, avec le Convoy de ces huit Galions, pour l'escorter contre les Turcs & les Hollandois, que les Espagnols apprehendent fort de rencontrer sur leur route.

Nous fismes voile avec un vent doux & favorable, sur une Mer agreable & tranquille, jusques à ce que nous vinsmes au Golphe de las Yeguas, c'est à dire le Golphe des Iumens, les vagues enflées donnoient l'une apres l'autre si fort contre nostre bord, que nous pensions à toute heure, quelles alloient abatre l'Image de saint Antoine, qui estoit sur le derriere du Navire, & que toutes les galeries de nos Vaisseaux seroient emportées par la violence des vagues.

Mais quand nous eusmes surmonté les dangers de ce Golphe, les huit Galions

prirent congé de nous, & plaisterent nos Navires marchands pourvoir chacun à leurs propre seureté.

La separation de ces deux Flotes, se fit avec grand appareil de part & d'autre, & apres plusieurs décharges de l'artillerie dont ils se saluerent reciproquement les uns les autres; ils se visiterent avec leurs Esquifs, & l'Admiral de nostre Flote regala magnifiquement à disner dans son bord, l'Admiral des Galions; comme firent aussi les autres Capitaines, chacun sur leurs Vaisseaux, tous les Officiers & principaux de la Flote Royale qui estoient de leurs parens, ou de leurs amis.

Ce fut une chose remarquable ce jour là, de voir ce qui se passa parmy nos Apostres des Indes, on entendit les uns soupirer à tout moment, & souhaiter de pouvoir retourner en Espagne avec les Galions; quelques autres qui faisoient leur possible d'obtenir leur congé du Superieur Caluo, mais inutilement; & les autres qui s'occupoient à escrire des lettres à leurs sœurs, & à leurs autres amis qu'ils avoient laissé à Cadis.

Le diner estant achevé, & les deux Admiraux ayans pris congé l'un de l'autre, l'on tira le coup de partance des Galions, qui s'estans r'assemblez pour s'en retourner, nous nous dismes adieu les uns aux autres, nous souhaitans un bon passage;

Ensuite dequoy ils prirent leur route vers l'Espagne, & nous continuames la nostre vers l'Amerique, ayans toujourns vent arriere, jusques à ce que nous y fussions arrivez.

C'est une chose remarquable que depuis qu'on est arrivé à la hauteur des Canaries, on est poussé jusques aux Indes Occidentales d'un mesme vent qui tire toute l'année d'Orient en Occident; & ce vent est si favorable, que s'il n'estoit point interrompu par les calmes, il est certain qu'on pourroit faire ce voyage en moins d'un mois.

Mais nous fumes si souvent surpris, que nous ne peusmes voir aucune terre avant le vingtième jour d'Aoust; que nous navigâmes près de six sepmaine comme sur une riviere d'eau douce, nous divertissans cependant à pescher diverses sortes de poissons, & un entr'autres que les Espagnols appellent Dorado, & les François Dorade, pource qu'estant sous l'eau il paroist comme si les écailles estoient toutes d'or.

Nous trouvâmes une telle abondance de ces poissons, que l'hameçon n'estoit pas si tost jetté en mer, que la dorade estoit prise, de sorte que nous en prîmes plusieurs plutôt par plaisir, que par nécessité, & bien souvent après les avoir peschez, nous les rejettions dans la mer, pource qu'il est plus propre à estre mangé frais que salé.

Nous passâmes ainsi agreablement le temps dans nos Vaisseaux, & prîmes diverses sortes de divertissemens honnestes, jusques à ce que nous vîmes la premiere terre, qui fut l'isle qu'on appelle la Desirade.

Le dernier jour de Juillet, qui estoit la Feste de saint Ignace Patron & Fondateur des Iesuites, le Vaisseau nommé sainte Gertrude sur lequel il y en avoit trente, comme j'ay déjà dit cy devant, nous parut dès la veille tout pavoisé de blanc, ses pavillons & ses trinquets representoient quelques-unes des armes & devises des Iesuites, & d'autres le portrait de saint Ignace, tous ses masts & ses aubans estoient garnis de lanternes de papier avec des chandelles allumées, qui durerent toute la nuit, pendant laquelle les Espagnols ne cessèrent point de chanter, & de jouer de leurs flutes & hautbois, outre qu'on tira pour le moins cinquante coups de canon du Vaisseau, & plus de cinq cens fusées, qui faisoient un effet merveilleux, parce que le temps estoit fort calme & serein.

Le jour de la Feste fut célébré avec encore plus de magnificence, les Iesuites firent une Procession generale dans le Navire, en chantant des Hymnes & des Antiennes à l'honneur du Saint, qui furent suivies de plusieurs décharges frequentes de

l'artillerie du Vaisseau ; les Matelots Espagnols de leur part n'oublions rien aussi de tout ce qui pouvoit contribuer à la pompe de ce jour là & à la joye publique.

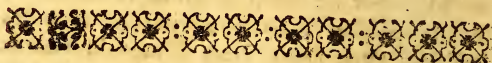
Le quatrième jour d'Aoust, qui est dédié à saint Dominique, Fondateur des Iacobins, ou de l'Ordre des Prescheurs, le Navire nommé le saint Antoine dans lequel j'estois, voulut surpasser la pompe de celui de sainte Gertrude, par l'assistance de vingt-sept Religieux qui estoient dedans, non seulement par les décharges de l'Artillerie, les fusées, les flambeaux, les haut-bois & la musique, & les autres ornemens du Vaisseau.

Mais par un festin magnifique de chair & de poisson, où ils inviterent tous les Jesuites avec Dom Jean Nino de Toledé President de Manille, & le Capitaine du Navire sainte Gertrude, apres le disner ils leur donnerent la comedie tirée des Oeuvres de Lopez de Vega, qui fut représentée par quelques-uns de nos soldats, passagers, & jeunes Religieux, avec autant d'éclat, & une aussi belle decoration, dans le petit espace de nostre Vaisseau, qu'on eust peu faire sur le meilleur Theatre de la Cour de Madrid.

La Comedie fut suivie d'une delicieuse collation de toutes sortes de confitures, pour terminer plus agreablement la joye de

ce jour. Ensuite dequoy nostre chaloupe & celle de sainte Gertrude remenerent nos amis à leur bord, nous disans adieu les uns aux autres au son des hautbois & trompettes, & au bruit de plusieurs coups de canon, qui furent tirez en partant du Vaisseau.

Nous continuâmes nostre voyage de cette maniere avec un vent agreable & plusieurs calmes, pendant quoy nous passions le temps en diverses sortes de jeux & de recreations, jusques au vingtième jour du mois d'Aoust que nous découvrismes la premiere terre, qui fut l'Isle de la Desirade, comme j'ay déjà dit cy-dessus.



CHAPITRE IV.

Des Isles que nous découvrismes, & les choses qui nous y arriverent.

L'Admiral de nostre Flote s'estonnant de ce que nous avancions si peu, depuis le deuxième de Juillet jusques au dix-neufvième d'Aoust n'ayans encore veü ny découvert aucune terre que les Isles des Canaries, Il fit venir ce mesme matin à son bord tous les pilotes des autres Navires,

pour sçavoir qu'elle estoit leur opinion sur l'endroit où nous estions, & de combien nous pouvions encore estre esloignez de la terre.

Pour cet effet tous les vaisseaux s'approcherent de l'Admiral l'un après l'autre, afin que chaque Pilote peust dire son opinion en passant devant luy.

Les différentes opinions de ces Pilotes donnerent grand sujet de rire à tous les Passagers, qui voyoient le peu de rapport qu'il y avoit des uns avec les autres.

L'un disoit que nous estions à trois cens lieues de terre, l'autre deux cens, l'autre cent, & l'autre cinquante, l'un plus l'autre moins, s'esloignant tous de la verité comme il parut ensuite, à la reserve d'un veillard qui estoit Pilote dans le moindre Vaisseau de tous, qui soustint asseurement, qu'avec le peu de vent qui faisoit alors, nous arriverions à la Guadalupe le lendemain matin.

Tous les autres se mocquerent de luy; mais il avoit bien plus grand sujet de se mocquer de leur ignorance; Car le lendemain au lever du Soleil, nous découvrimus tout à plein, l'Isle que les Espagnols appellent la Desirade, pource qu'au commencement qu'on découvrit les Indes, ce fut la premiere terre qu'ils trouverent, desfrans aussi bien que nous, de trouver quell-

que terre , apres avoir esté si long temps sur la Mer.

Après cette Isle , nous en découvrismes incontinent une autre , appellée Marigalante , & puis une autre encore qui s'appelle la Dominique , & finalement une autre nommée la Guadalupe , qui estoit celle que nous cherchions pour nous y rafraichir , laver nostre linge , & prendre de l'eau douce , dont nous avions grand besoin.

Sur les deux ou trois heures apres midy , nous arrivâmes à une rade fort seure , qui est au devant de l'Isle , où nous mouillâmes l'ancre , sans avoir aucune crainte des Sauvages nuds , tant de cette Isle que des autres , qui attendent avec beaucoup de joye tous les ans la venuë des Espagnols ; ils comptent les mois par Lunes , & parce moyen ils connoissent le temps qu'ils doivent arriver.

Quelque temps auparavant ils font amas de cannes de sucre , des fruits qu'on appelle Ananas , des Tortuës , & semblables autres provisions pour manger , qu'ils troquent avec les Espagnols pour leurs Merceries , pour du fer , des costeaux , ou d'autres choses dont ils se puissent servir dans les guerres qu'ils ont ordinairement contre les habitans de quelqu'une des autres Isles.

Avant que nous eussions mouillé l'ancre ,

il vint plusieurs de ces Indiens à nostre bord dans leurs canots, dont il y en avoit quelques-uns, qui avoient esté peints par nos Anglois & d'autres par des Hollandois, ou des François, comme il paroissoit par la diversité de leurs armes, cette rade estant commune à toutes les Nations qui voyagent vers l'Amerique.

Ils nous apporterent donc suivant leur coustume, plusieurs fruits des Indes : mais entre tous l'Ananas fut celuy qui nous parut le plus agreable à la veüe, & le meilleur au goust.

Nous ne pûmes empescher de nous estonner au commencement, de voir des gens tous nuds, avec leurs cheveux pendans par derriere jusques au milieu du dos, leurs visages decoupez en diverses manieres de fleurs, avec de petites plaques fort minces qui leur pendoient au bout du nez, comme les anneaux qu'on met au groin des pourceaux pour les empescher de fouiller la terre.

Ils nous flatoient comme des enfans, quelques-uns parlans leur langage que nous n'entendions point, & d'autres faisans certains signes pour monstres les choses qu'ils vouloient avoir ; Mais entr'autres signes, nos gens entendoient fort bien celuy par lequel ils leur demandoient du vin d'Espagne, & pour se donner du plaisir, apres

leur en avoir fait boire un bon verre, on les voyoit tomber yvres sur le tillac, & se veautrer comme des pourceaux.

Le jour estant fort avancé, nos Religieux se resolurent d'en passer le reste dans le Navire, & le lendemain de descendre à terre pour voir le dedans de l'Isle, où plusieurs des Matelots & passagers descendirent ce soir là, dont une partie retourna aux Vaisseaux, les autres demeurèrent à terre toute la nuit parmy les Indiens.

Le lendemain matin je descendis à terre avec la pluspart des autres Religieux, & ayans loiié quelques Espagnols pour laver nostre linge, nous nous écartâmes çà & là tantost tous ensemble, & tantost deux à deux, & mesmes quelques-uns tous seuls, rencontrans sur nostre chemin plusieurs Indiens, qui ne nous firent aucun mal, mais qui au contraire nous flatoient comme des enfans, & nous presentoient de leurs fruits, nous demandans en échange quelques épingles, éguillettes, ou méchans gands qu'ils voyoient autour de nous, ce qui nous donna la hardiesse de nous approcher de quelques-unes de leurs maisons ou cabanes, qui estoient situées proche d'une belle riviere, où ils nous receurent fort humainement, & nous donnerent à manger de leur poisson, & de la chair de chevreuil.

Sur le midy nous rencontrâmes sur le

milieu de la montagne , quelques Iesuites du Navire sainte Gertrude , qui s'entretenoient fort attentivement avec un Mulatre , qui estoit tout nud comme les autres Indiens.



CHAPITRE V.

Histoire remarquable d'un Mulatre Chrestien né en Espagne , & rencontré par hazard à la Guadeloupe par des Iesuites.

CE Mulatre estoit Chrestien , nay dans la ville de Seville en Espagne , où il avoit esté esclave d'un riche Marchand ; il s'appelloit Louis , & parloit parfaitement bon Espagnol.

Il y avoit environ douze ans qu'il s'en estoit fuy d'avec son Maistre , à cause du rude traitement qu'il luy faisoit , & s'estant rendu à Cadis , il entra au service d'un Gentilhomme qui s'en alloit à l'Amerique , qui le fit embarquer avec luy , ne croyant pas que son Maistre en peust jamais avoir de nouvelles quand il seroit passé dans ce nouveau Monde.

Ce Mulatre se souvenant combien il avoit receu de coups de son premier Maistre, & apprehendant qu'il eust de ses nouvelles de l'Amérique, & le fist remmener en Espagne, ou que son second Maistre n'imitast la cruauté du premier, comme les coups qu'il en avoit receus dans le Navire luy donnoient grand sujet de le croire, quand les Vaisseaux arriverent à la Guadalupe, il se resolut à toute extremité de mourir plutôt parmy les Indiens, que de vivre davantage sous la servitude des Espagnols.

Abandonnant ainsi sa vie, à la bonne ou mauvaise fortune, il se cacha derriere les arbres en la montagne, jusques à ce que les Navires furent partis; apres quoy estant trouvé par les Indiens, & leur ayant distribué quelques bagatelles qu'il avoit dérobé à son Maistre, il en fut receu fort humainement, en sorte que se rendant agreable à eux, & eux à luy, ils vivoient ensemble comme s'il eust esté de leur Nation.

De temps en temps il avoit soin de se cacher soigneusement quand les Flotes d'Espagne y arrivoient, & ayant ainsi vécu l'espace de douze ans parmy ces Sauvages, il apprit leur language, & s'estant marié à une Indienne, il en eut trois enfans qui estoient lors vivans.

Les Iesuites l'ayans rencontré par hazard,

& reconnoissans plûtost par le poil frisé de sa teste, que c'estoit un Mulatre, que par sa couleur basanée, pource que ces Indiens se peignent toute la peau d'une couleur rouge, ils s'imaginèrent incontinent ce qui en estoit, & qu'il ne pouvoit pas estre venu là, que par le moyen de quelques Espagnols; de sorte qu'entrans en discours avec luy, & trouvant qu'il parloit Espagnol, ils apprirent de luy la verité de son histoire.

Comme nous les eumes joints, nous commençames à persuader ce pauvre Chrestien, d'abandonner cette miserable vie, dans laquelle il ne pouvoit faire son salut, luy promettans la liberté, s'il vouloit s'en venir avec nous.

Ce pauvre homme qui depuis douze ans n'avoit entendu aucun mot du vray Dieu, qui adoroit le bois & la pierre parmi les autres Payens; neantmoins d'abord qu'il entendit parler derechef de JESUS-CHRIST, de la damnation dans les Enfers, & de la joye eternelle dans le Paradis, il se mit à pleurer à chaudes larmes, nous assurant qu'il seroit bien aise de s'en venir avec nous, si ce n'estoit sa femme & ses enfans, qu'il aimoit tendrement, & qu'il ne pouvoit abandonner.

Surquoy nous luy répondismes, que s'il vouloit aussi les emmener avec luy, il pourroit par ce moyen sauver leurs ames; &

que nous luy donnions assurance qu'on auroit soin que ny luy, ny sa femme ny ses enfans, ne manqueroient jamais de moyen pour leur subsistance.

Ce Mulatre écouta fort bien tout ce cy mais il fut à l'instant surpris d'aprehension ayant veu passer quelques Indiens qui avoient observé la longue conference qu'il avoit eüe avec nous; c'est pourquoy ce pauvre homme tout craintif, nous dit qu'il estoit en danger de sa vie, pource que nous l'avions reconnu, & qu'il aprehendoit d'être tué par les Indiens, qui soupçonnoient que nous le voulions emmener; que s'ils le faisoient, comme le bruit encouroit dans l'Isle, que nous verrions bien tost leur amitié changée en rage, & mutinerie contre nous.

Mais nous luy répondismes, qu'il ne devoit pas apprehender ce qu'ils voudroient faire contre nous, qui estions pourvus de Soldats & d'Artillerie pour conserver nostre vie & la sienne aussi, qu'il se resolut seulement d'amener sa femme & ses enfans sur le bord de la mer où nos gens sechoient leur linge, qui le deffendroient contre ceux qui voudroient luy faire du mal, & qu'il y avoit un bateau prest pour le recevoir, & le conduire avec sa femme & ses enfans à bord d'un vaisseau.

Le Mulatre promit d'exécuter ce que

nous luy avions conseillé, & que par adresse il ameneroit sa femme & ses enfans sur le bord de la Mer, sous pretexte de trocquer de leurs denrées avec les nostres, pourveu que quelques-uns des Iesuites, qu'il reconnoistroit facilement à leurs robes noires, s'y trouuassent pour le recevoir dans un bateau, & le conduire ensuite aux Navires. Il s'en alla donc apres cela, bien resolu ce nous sembloit de faire ce qu'il nous avoit promis.

Nostre joye fut grande dans l'esperance que nous avions conceu de tirer cinq Ames des tenebres de l'Idolatrie Payenne, pour les faire jouïr de la lumiere du Christianisme.

Mais particulièrement les Iesuites qui avoient les premiers entamé la conference avec ce Mulatre, & qui esperoient que cette affaire si elle succedoit heureusement, ne leur apporteroit pas peu de gloire & de credit, dans le progrès de leur Mission.

Après avoir pris congé de nous, ils se depescherent de retourner vers la Mer, pour donner avis à l'Admiral de ce qu'ils avoient fait, & faire que l'esquif de leur Navire fust petit pour recevoir ce Mulatre Louis & toute sa famille.

Nous retournâmes aussi sur le bord de la mer, pour voir si nos chemises, & le reste de nos hardes estoient seiches, & les ayant

trouvé prestes, & nostre esquip à terre, la plupart de ceux de la compagnie retournerent avec moy à bord de nostre vaisseau en laissant à terre deux ou trois de nostre bande, avec plusieurs des autres Vaisseaux, & particulièrement des Iesuites qui attendoient leur proye.

Aussi tost que nous fûmes arrivez à bord de nostre Navire, la plupart de nos Religieux se trouverent si enflammez de zele, à cause de l'amitié que les Sauvages leur avoient témoigné, qu'ils se vouloient résoudre à demeurer en cette Isle, & s'y arrêter pour les convertir au Christianisme, s'imaginans que c'estoit une chose aisée à faire. ce peuple estant d'une humeur douce, & parmy lequel il n'y avoit aucun danger de demeurer, à cause des Flotes qui passioient là tous les ans, qui pourroient faire enqueste du traitement qu'on leur auroit fait.

Il y en avoit d'autres, qui n'estoient pas si échaufez, qui leur objectoient, que c'estoit un zele temeraire, & une pure folie d'exposer ainsi leur vie parmy ces Barbares, qui vivoient plutôt comme des bestes brutes, que comme des hommes raisonnables.

Mais ceux qui estoient les plus zelez méprisoient toutes ces raisons, & disoient que le pis qui leur pouvoit arriver, estoit d'estre massacrez, sacrifiez, & devorez par

les Sauvages, que c'estoit pour cela mesme qu'ils estoient partis d'Espagne, afin d'estre couronnez de la Couronne du Martyre, & mourir en confessant le Nom de JESUS-CHRIST, & preschant son Evangile aux infidelles.

Comme cette dispute s'échauffoit parmy nous, nous apperceumes tout d'un coup un grand tumulte sur le rivage, & nos gens qui s'enfuyoient ça & là pour sauver leur vie, abandonnant leur linge, & courans à grand haste vers les bateaux, qu'ils remblirent si promptement & si fort, qu'il y en eut quelques-uns qui coulerent à fonds, avec tous ceux qui estoient dedans.

Mais ce qui estoit plus digne de pitié, estoit d'entendre les cris lamentables des pauvres femmes, dont il y en eut plusieurs qui se jetterent en la Mer, aymans mieux exposer au hazard d'estre sauvées par quelque bateau, ou au pis aller d'estre noyées, que d'estre prises, & apres cruellement massacrées par ces Indiens.

Au milieu de l'estonnement où nous mit ce soudain changement dont nous ignorions la cause, nous vimes une multitude de peches sortir du bois derriere les arbres, & par là nous reconnumes assurement que les Sauvages s'estoient mutinez.

Ce tumulte ne dura pas une demie heure: car nostre Admiral fit tirer incontinent deux

ou trois volées de canon, & envoya à terre une Compagnie de Soldats pour garder le rivage avec nos gens, ce qui fut promptement executé, & tout les Indiens furent bien tost écartez, & mis en fuite.

Nostre bateau nous ramena trois de nos Religieux, qui avoient demeuré à terre avec plusieurs de nos autres Passagers; entre lesquels il y avoit un Religieux nommé Frere Iean de la Cueva, qui avoit esté dangereusement blessé à l'espaule: Il m'avoit fort sollicité de demeurer à terre avec luy; mais je n'en voulus rien faire, & par ce moyen j'échappé cette cruelle & furieuse attaque des Indiens.

Outre ceux qui furent noyez, & qu'on retira ensuite sur le rivage, qui estoient au nombre de quinze personnes, l'on trouva deux Jesuites morts sur le sable, trois autres qui estoient dangereusement blesez, trois passagers qui avoient aussi esté tuez, & dix de blesez, outre trois autres qu'on ne pust jamais trouver ny morts ny vivans, qu'on jugea avoir esté rencontrés dans les bois, & massacrez par les Indiens.

Nostre Mulatre Louis ne vint point selon sa promesse; mais en son lieu une armée de traitres Indiens; ce qui nous donna sujet de croire, ou qu'il avoit découvert luy mesme, le dessein que les Jesuites avoient de l'emmener avec sa femme & ses enfans;

ou

ou que les Indiens en ayant eü le soupçon par l'entretien qu'il avoit eu avec nous, le luy avoient fait confesser.

Et il y a grande apparence que ce fut là le sujet de leur mutinerie : car comme Louis avoit dit qu'il reconnoistroit les Iesuites, par leurs robes noires, il semble qu'il les avoit mieux representez que les autres aux Indiens: car on observa que leurs fleches estoient la pluspart décochées contre des marques noires, & qu'en moins d'un quart d'heure, il y en eut cinq de tuez & blessez.

Toute cette nuit là nos Soldats firent la garde, sur la Coste, déchargeans souvent leurs mousquets pour éfrayer les Indiens, qui apres cela ne parurent plus devant nous.

Nous ne reposames gueres non plus : car nous fimes le guet toute la nuit, de peur que les Indiens ne vinssent dans leurs canots attaquer nostre Vaisseau durant l'obscurité, & nous surprendre quand nous serions endormis.

Quelques-uns regrettoient les morts & les noyez, & d'autres plaignoient nostre blessé Frere Jean de la Cueva, qui endura de grandes douleurs toute cette nuit là ; & d'autres se mocquoient de nos Moines zelez, qui avoient voulu de

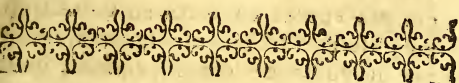
meurer en cette Isle pour convertir ces Barbares, leur disant, qu'ils auroient eu le moyen de se rassasier du martyre; mais s'ils fussent demeurez seulement jusques à ce soir avec les Indiens, ils les auroient apprestez pour les manger à leur souper.

Mais apres cette action, nous vîmes que leur zele s'estoit beaucoup refroidy, & qu'ils n'avoient plus d'envie de demeurer avec un peuple si barbare, mais souhaitoient plûtoist que l'Admiral fist bien-toist tirer le coup de partance afin qu'on levast les ancras, & qu'on se retirast d'un lieu si dangereux.

Le matin tous les Navires se diligenterent de prendre l'eau qui leur estoit necessaire pour le reste du voyage, & l'on posa de bonnes gardes sur la coste & sur la riviere, pour conserver nos gens durant qu'on faisoit toutes ces choses-là.

On ne vit aucuns Indiens toute la matinée, ny nous neûmes aucunes nouvelles des trois hommes qui nous manquoient, desorte qu'apres nous estre suffisamment rafraischis, nous levâmes les ancras sur le midy, & continuâmes de poursuivre nostre voyage vers la terre ferme, avec un vent heureux & favorable, qui nous fit agreablement aban-

donner la rade & l'Isle de la Guadalupe.



CHAPITRE VI.

La suite de nostre Voyage à Saint Jean de Ulhua , autrement la Vera Cruz , & comme nous y débarquâmes.

LE vingt-deuxième jour d'Aoust ; nous fimes voile si agreablement , que nous perdimes bien-tost la veüe des Isles.

La mutinerie des Indiens nous fournit la matiere d'un long discours , & fit que quelques-uns de nos Religieux commencerent à se repentir d'avoir entrepris d'enseigner & convertir les Indiens , & eussent bien voulu s'en pouvoir dédire.

Mais nostre Superieur Calvo faisoit tout ce qu'il pouvoit pour nous relever le courage , en nous comptant force histoires du bon naturel des Indiens des Philippines que nous allions trouver , dont la pluspart estoient déjà Chrestiens,

qui avoient une extrême veneration pour leurs Prestres, & que ceux qui n'estoient pas encore convertis au Christianisme, estoient tellement retenus en crainte par la puissance des Espagnols, qu'ils n'oseroient rien entreprendre contre eux.

Le principal soin que nous eûmes durant deux jours, fut de prendre garde à nos Ananas que nous avions trocqués avec les Indiens. Ce fruit nous plaisoit à tous extremement, & il n'y avoit personne qui ne l'estimast aussi bon ou meilleur que tous ceux qui estoient en Espagne. On ne le cueille pas meur, mais estant encore verd, on le pene au plancher durant quelques jours, où il se perfectionne & devient jaune & meur, en sorte que chaque morceau est plus doux que du miel.

Nos cannes de sucre ne nous estoient pas moins agreables, quand nous en succions la moielle, pour nous rafraichir la bouche de leur sucre.

La premiere semaine nous ne mangeames presque autre chose que des Tortues, qui nous paroissoient des monstres de la Mer, à nous qui n'en avions jamais veu auparavant, quelques-unes ayant plus d'une aulne de large; Leur écaille estoit si dure, qu'une rouë de

harrette pourroit passer dessus sans la rompre.

Quand on les ouvrit la premiere fois, nous fumes estonnez de voir le grand nombre d'œufs qu'elles avoient, la moindre en ayant plus de mille en son corps. Nos Espagnols en faisoient de bons bouillons avec des especes; & leur viande sembloit plutôt estre de la chair que du poisson de mer, qui estant un peu poudré de sel, & pendu deux ou trois jours à l'air, avoit le mesme goust que la chair de Veau, de sorte que durant quelques jours, nous méprisions nos boules, nos moutons, nostre bœuf salé, & nos jambons, pendant que nous cûmes dequoy satisfaire l'avidité de nos estomacs avec nostre veau de mer.

Après quatre jours de Navigation, nostre Religieux Jean de la Cueva qui avoit esté blessé par les Indiens, mourut; tout son corps estoit enflé, ce qui nous donna juste sujet de croire, que la fleche dont il avoit esté blessé à l'épaule, estoit empoisonnée.

Ses obseques furent celebrées avec autant de ceremonie qu'il se pouvoit sur la mer, & il eut pour Tombeau le grand Ocean.

On luy attacha deux pierres fort pe-

santes aux pieds, autant aux espaules & une sur la poitrine ; Et apres qu'on eut chanté l'Office des Morts, son corps estant attaché à deux cordes, fut tiré hors du Vaisseau, & laissé à mesme temps tomber dans la mer, tout l'équipage criant bon voyage, pendant qu'on déchargeoit l'artillerie pour faire honneur à ce corps, qui par la pesanteur des pierres, coula incontinent à fonds, & disparut pour jamais de la veüe des hommes.

Nous vîmes faire la mesme ceremonie dans le Navire sainte Gertrude à un autre Iesuite, l'un des trois qui avoit esté blessé par les Indiens de la Guadeloupe, qui mourut comme nostre Religieux, ayant le corps tout enflé par la violence du poison.

Après cela nostre navigation commença d'estre plus agreable qu'auparavant : car nous passames à la veüe de la terre de Porto-rico, & en suite de la grande Isle de saint Domingue.

Nostre compagnie commença de diminuer en cet endroit ; quelques-uns des Vaisseaux s'en allerent à Porto-rico, & à saint Domingue, & d'autres prirent leur route pour Carthagene, la Havane, la Jamaïque, Hondures, & Jucatan.

Il ne resta donc de nostre flote , que
les Navires qui estoient destinez pour
aller au Mexique , où nous poursui-
vîmes nostre route , jusques à ce que
nous vinssions au lieu que les Espagnols
appellent la sonde de Mexique ; car en
ce lieu là nous jettâmes souvent la sonde
pour sonder la Mer , qui estoit si calme,
que durant l'espace de huit jours nous
ne bougeâmes presque d'un mesme lieu,
à cause de vent.

Durant ce temps là nous prîmes
un grand plaisir à la pêche , & parti-
culièrement des Dorades , dont nous fî-
mes grand chere , épargnant par ce
moyen les provisions que nous avions
apporté d'Espagne.

Mais la chaleur estoit si extraordi-
naire , que nous ne pouvions goûter
aucun plaisir durant le jour ; car la
repercussion des rayons du Soleil , qui
donnoit sur l'eau , & sur la poix de nos
Vaisseaux , causoit dans l'air une chaleur
si ardente , que tout le long de la journée
nous estions dans une sueur continu-
elle , qui nous obligea de quitter la
pluspart de nos habits.

Les soirées & les nuits estoient un
peu plus supportables ; neantmoins la
chaleur que le Soleil avoit emprainte

durant le jour dans les Costes & planches de nostre Vaisseau, estoit si grande, qu'il nous estoit impossible de dormir sous le tillac, ny dans nos cabanes; mais nous estions contrains de passer la nuit en chemise à nous promener, ou à nous entretenir sur le tillac.

Les Matelots pour se divertir se mirent à se baigner & nager dans la mer; mais la mort infortunée d'un de leurs compagnons, comme je diray cy-apres, leur fit bien-tost abandonner cette sorte de passe-temps.

Plus on s'approche de la terre ferme, & plus on trouve que la mer abonde en certains poissons monstrueux, que les Espagnols appellent Tiburons, & les Normands des Requiens.

Quelques-uns s'abusent en prenant ce poisson pour le Cayman ou Crocodile, estimant que c'est la mesme chose, croyant qu'il n'y a que le Crocodile ou le Cayman, qu'on appelle par abus Tiburon, qui mange la chair des hommes, en emportant d'un seul morceau, un membre tout entier dans l'eau.

Mais ils se méprennent grossièrement: car le Cayman est garny d'écailles par tout le corps, au lieu que le Tiburon n'a point d'écailles, mais seulement une

peau fort espaisſe , comme tous les autres grands poiſſons de la mer.

Quoy que les Indiens mangent du Cayman , les Eſpagnols n'en veuillent point , mais ils mangent bien du Tiburon.

Nous en primes un avec un harpon de fer à trois dents , qu'on lia avec un cable au travers du corps , & puis on le guinda dans le Navire.

Il eſtoit ſi grand , que quinze hommes eurent aſſez de peine d'en venir à bout ; c'eſtoit un animal monſtrueux à voir , qui avoit pour le moins douze aulnes de longueur ; on le fit ſaler , & on trouva qu'il avoit le gouſt de chair , comme j'ay dit de la Tortuë ; il eſt auſſi gourmand de chair humaine , que le Crocodile , & nous en vîmes un grand nombre dans ce parage de Mexique.

Comme les Eſpagnols ſe baignoient tous les jours à coſté de leurs Navires , où il n'y a pas ſi grand danger des Tiburons , qui d'ordinaire n'approchent pas ſi près des Vaiſſeaux , un Matelot du Navire ſaint François , qui eſtoit plus hardi que les autres , voulant ſe hazarder de nager de ſon Vaiſſeau , à un autre qui en eſtoit aſſez proche , pour viſiter quelques-uns de ſes amis , devint mal-

heureusement la proye d'un de ces poissons, & avant qu'on peust mettre en mer aucun bateau pour l'aller secourir nous le vîmes trois fois tiré sous l'eau par ce monstre, qui luy devora une jambe, un bras, & partie de l'épaule. On trouva apres le reste du corps, qui fut tiré de l'eau & porté dans le saint François, où l'on luy fit ses Funerailles avec les mesmes ceremonies, qu'on avoit fait à Frere Jean de la Cueva.

Le Prophete Royal dit au Pseume 107. que ceux qui vont sur la mer en des Navires, voyent les Oeuvres du Seigneur, & ses Merveilles au profond des Eaux.

Car ils y voient non seulement des Baleines, mais d'autres Poissons, qui comme des monstres, maistrisent des hommes forts & vaillants par diverses atteintes de leurs dents longues & aigues, engloutissant tout d'un coup des membres tous entiers, avec la chair & les os tout ensemble.

Ce malheur attrista toute nostre flote par l'espace de trois jours, qu'il plut à Dieu de temperer la chaleur excessive que nous avions souffert, par un vent frais & favorable, qui nous tira heureusement de ce calme, où nous ne

pouvions manquer de devenir malades, si nous y eussions demeuré plus long-temps.

Trois jours après que nous en fûmes partis, un lundy sur les sept heures du matin, comme un de nos Religieux disoit la Messe & que tout le peuple estoit à genoux, un Matelot commença de se lever, en criant à haute voix par trois fois terre, terre, terre ?

Ce qui répandit une telle joye dans le Navire, que tout léquipage se leva pour voir le continent de l'Amérique, laissant le Prestre tout seul à l'Autel, à achever le service, tant ils estoient ravis de se voir arrivez au lieu qu'ils avoient si long-temps souhaité.

La joye fut grande ce jour là dans tous les Navires, & nostre Superieur Caluo fit un grand massacre de sa volaille, qu'il avoit toujourns épargnée cy-devant, pour festiner ses Moines ce jour là.

Sur les dix heures nous vîmes la terre tout à plein, & mêmes tous les voiles dehors pour y arriver.

Mais nostre Admiral qui estoit un homme sage, & qui sçavoit les dangers de la Coste, particulièrement ceux qui sont à l'entrée du Havre, à cause de quantité d'écueils qui sont sous l'eau, &

qu'on reconnoist par les balises & les enseignes que l'on y a posées pour en avertir les Vaisseaux, reconnoissant qu'avec le vent que nous avions, nous ne pouvions entrer dans le Port que sur le soir.

Craignant aussi qu'un vent de Nord, qui est fort dangereux sur cette Coste, & qui vient d'ordinaire en Septembre, ne se levât durant la nuit, & mit nos Navires en danger de donner sur les écueils, assembla le Conseil de tous les Pilotes, pour sçavoir s'il estoit plus à propos de continuer à naviguer tout ce jour là à pleines voiles, comme nous faisions, avec esperance d'arriver de bonne heure dans ce Havre, ou seulement d'en approcher en faisant voile avec nos misaines, afin que le lendemain matin, nous y puissions entrer avec plus de sécurité, par l'assistance des bateaux qu'on nous envoyoit de la terre.

La resolution que le Conseil prit, fut de ne s'approcher point trop du Port ce jour là, de peur d'estre surpris par la nuit, & d'abaisser toutes nos voiles, à la reserve des misaines; mais le vent s'estant un peu calmé, nos Navires s'approcherent assez lentement de la terre, faisant voile jusques au soir.

Cette nuit là on doubla les gardes sur nostre Vaisseau , & le Pilote luy mesme voulut veiller plus soigneusement qu'il n'avoit point encore fait ; mais nos Religieux allerent prendre leur repos ordinaire , qui ne dura pas long-temps ; car avant minuit le vent se tourna vers le Nort , qui causa un cry general & soudain , & un estrange tumulte , tant en nostre Navire , que dans tous les autres.

Nos matelots dans ce desordre , s'adresserent à nos Religieux , afin qu'ils implorassent l'assistance du Ciel sur nous ; leur apprehension estoit plus grande , par la crainte du danger que cette sorte de vent pouvoit apporter cy-aprés que pour ce qui nous paroissoit alors ; car le vent n'estoit ny fort ny orageux.

Mais quoy que s'ensoit , les Moines allumerent des Cierges Benits , firent leurs prieres à la Vierge Marie , chanterent les Litanies , & d'autres Hymnes & Prieres à son honneur jusques à la pointe du jour , que par la grace de Dieu le vent de Nort ayant cessé , nostre vent ordinaire recommença à souffler , & nos Matelots à crier miracle , miracle , estans persuadez que ce bonheur leur estoit arrivé par l'intercession de la sainte Vierge.

Sur les huit heures du matin , nous arrivâmes à la veuë des maisons , & fimes un signal qu'on nous envoyat des bateaux pour nous conduire dans le Havre ; ce qui fut incontinent executé avec grand joye, ces bateaux conduisant nos Vaisseaux les uns apres les autres au milieu de ces écueils , qui rendent ce Port un des plus dangereux de tous ceux que j'ay veu , dans tous mes Voyages sur les mers du Nort & du Sud.

Nos Trompettes se firent entendre agreablement à cette entrée , & selon la coustume nous saluames avec nostre Artillerie la Ville & la Citadelle qui est tout devant , estans tous ravis de joye de nous voir arrivés à bon port.

Nous mouillames les ancrs dans le havre , mais comme elles n'estoient pas suffisantes pour asseurer nos Navires dans un Port si dangereux , nous y joignîmes l'assistance de plusieurs cables , qui furent amarrez à de grandes boucles de fer , qu'on a attachées tout exprés dans la muraille de la Citadelle, afin de garantir par ce moyen les Vaisseaux de la violence des Vents de Nort.

Après nous estre tous congratulés de nous voir si heureusement arrivez dans ce nouveau Monde , nous nous dispo-

sâmes avec beaucoup de joye à descendre dans les bateaux , qui nous vindrent querir pour nous débarquer en la terre ferme de l'Amérique.

CHAPITRE VII.

Comme nous débarquâmes à la VeraCrus autrement saint Jean de Vlhua , & la reception qui nous fut faite.

LE douzième jour de Septembre nous arrivâmes heureusement en l'Amérique , dans la Ville qu'on appelle saint Jean de Vlhua , autrement la Vera Cruz , renommée pource que ce fut le commencement de la fameuse Conquête, de ce celebre Conquerant Ferdinand Cortez.

Ce fut là qu'il prit cette noble & genereuse resolution , par une politique inouye auparavant , de couler à fonds tous les Vaisseaux qui avoient amené les Espagnols en ce Continent , qui est plus grand qu'aucune des autres trois Parties du Monde , afin qu'ils ne pussent

sent songer à autre chose qu'à la Conquête qui s'en ensuivit, se voyans destituez de Navires, & sans esperance de pouvoir jamais retourner en l'Isle de Cube, ny à Jucatan, ny en aucun des endroits dont ils estoient partis.

Ce fut encore en ce lieu que les premiers cinq cents Espagnols qui y débarquerent, se fortifierent contre des millions d'ennemis, & contre la plus grande des quatre parties du monde.

En fin ce fut là que l'on établit les premiers Magistrats, Juges, Eschevins, & Officiers de Justice.

Le propre nom de la Ville est saint Jean de Vlhua, autrement Vera Crus à cause du vieux Havre de la vraie Croix qui est à six lieues de celuy-cy, & qui fut ainsi nommé, pour ce qu'il fut decouvert le jour du Vendredy saint qu'on adore la vraie Croix.

Mais le Havre de l'ancienne Vera Crus se trouvant trop dangereux pour les Navires, à cause de la violence des vents de Nord, il fut entierement abandonné par les Espagnols, qui s'en vinrent demeurer à saint Jean de Vlhua, où leurs Vaisseaux trouverent une rade assurée par le moyen d'un Rocher, qui sert d'une forte deffence contre les

Vents; & afin de perpetuer la memoire de cette heureuse adventure arrivée le jour du Vendredy saint, au nom de saint Jean de Vlhua, ils ont adjouté celui de la vraye Croix, pris du premier Havre qui fut découvert le Vendredy saint l'an 1519.

Comme nous descendîmes à terre, nous trouvâmes que tous les habitans de la Ville s'estoient rendus sur le bord de la mer, comme aussi tous les Ordres des Religieux, de saint Dominique, de saint François, de la Mercy & des Jesuites, qui faisoient porter la Croix & la banniere devant eux, pour conduire en procession le nouveau Viceroy de Mexique jusques à l'Eglise Cathedrale.

Les Moines & les Jesuites, furent plus diligents à descendre à terre que le Marquis de Serralua & sa Femme; quelques uns d'entreux baisoient la terre, l'estimans sainte, à cause de la conversion des Indiens au Christianisme, qui auparavant adoroient les Idoles, & sacrifioient aux Demons; d'autres se mettoient à genoux pour faire leurs prieres, les uns à la Vierge Marie, & les autres aux Saints où ils avoient plus de devotion, & en suite s'allerent ranger dans les places & stations de ceux de leurs Profession.

Incontinent après on commença à décharger toute l'Artillerie des Navires & de la Citadelle pour saluer le Vice-Roy, qui descendit à terre avec sa Femme & tout son train, accompagné de Dom Martin de Carrillo, qu'on envoyoit pour Visiteur general, à cause du differend d'entre le Marquis de Gelvescy-devant Vice-Roy, & l'Archevesque de Mexique.

Le Vice-Roy & sa Femme furent placez sous vn Dais, & puis on chanta le *Te Deum*, accompagné de l'harmonie de plusieurs Instruments de Musique; en cet estat on s'achemina en Procession jusques à l'Eglise Cathédrale où le saint Sacrement estoit exposé sur le grand Autel: à l'entrée chacun se mit à genoux, & un Prêtre ayant donné de l'Eau benite à tout le peuple, on chanta une Hymne d'action de graces, & finalement la Messe fut celebrée solennellement par un Prêtre accompagné de deux autres Assistans.

Cette Ceremonie estant achevée, le Vice-Roy fut conduit à son logis, par le President de la Cour de justice, qu'ils appellent Alcailde Major, par les Officiers de la Ville, & par quelques Juges qui estoient venus exprés de Mexique, &

par tous les Soldats des Navires & de la Ville.

Les Religieux furent aussi conduits en procession, faisant porter la Croix devant eux, chacun jusques au Convent de son Ordre.

Frere Jean Caluo presenta ses Jacobins au Prieur du Convent de l'Ordre de saint Dominique, qui nous receut fort amiablement, nous regala de quelques confitures, & nous fit donner à chacun un verre du breuvage des Indes, qu'on appelle chocolatte, dont je parleray cy-apres plus emplement.

Ce petit regale ne servit que de prelude à un meilleur, qui fut un disner magnifique de chair & de poisson; le gibier n'y fut point épargné, non plus que les chapons, les Coqs d'Inde, & les Poules, pour nous faire voir l'abondance des Vivres du pays.

Le Prieur de ce Convent n'estoit pas un homme ancien & grave, tels qu'on a coustume d'esslire pour Superieurs pour gouverner les jeunes Religieux; mais c'estoit un jeune galand, qui à ce qu'on nous dit, avoit obtenu du Pere Superieur, le gouvernement Provincial de ce Convent, moyennant un present de mille Ducats qu'il luy avoit fait.

Après dîner il fit venir quelques uns de nostre compagnie dans sa chambre, où nous remarquames sa legereté & son peu de mortification.

Nous croyions y trouver quelque belle Bibliotheque qui nous donnast des marques de son sçavoir & de son inclination aux lettres; mais nous n'y vîmes qu'environ une douzaine de vieux Livres, qui estoient dans un coin, tous couverts de poudre & de toiles d'araignées, comme s'ils eussent esté honteux que les tresors qu'ils contenoient, fussent si peu estimez, qu'on leurs preferast une Guitarre qu'on avoit mis dessus.

Cette chambre estoit richement tapissée de tapisseries de Cotton, & d'ouvrages de plumes de Mechoacan, & ornée de quantité de beaux Tableaux, les Tables couvertes de Tapis de soye, les Buffets garnis de divers vases de porcelaine, & remplis au dedans de plusieurs sorte de confitures & de conserves.

Cet équipage parut à nos zelez Religieux, plein de vanité, & indecent à un pauvre Moine mendiant; mais à ceux qui n'estoient sortis d'Espagne qu'à dessein de mener une vie libertine, & de se rendre riches, la veuë de ces choses là leur fut fort agréable, & leur donna grande

envie d'entrer plus avant dans ce pays où dans peu de temps l'on pouvoit devenir si riche & si opulent.

Le discours dont ce jeune Prieur nous entretint, ne fut que de ses loüanges, de sa naissance, de ses bonnes qualitez, de la faveur qu'il avoit auprès du Pere Superieur de la Province, de l'amour que les principales Dames, & les femmes des plus riches Marchands de la Ville, luy portoient, de sa belle voix, & de sa grande capacité en musique, comme il nous fit voir sur l'heure qu'il se mit à chanter, & jouer sur la Guitarre quelques vers qu'il avoit faits en faveur de quelque Belle Amarillis, adjoustant par ce moyen scandale sur scandale à nos bons Religieux, qui se fâchoient de voir ce libertinage en un Superieur, qui devoit au contraire leur donner par ses paroles & par ses mœurs, des exemples de repentance & de mortification.

Nostre oüye ne fut pas si tost satisfaite du plaisir de la musique, & nostre veüe de tant de beaux Ouvrages de coton, de soyes & de plumes, que nostre Prieur nous fit apporter de ses magasins une prodigieuse quantité de toutes sortes de delicateffes, pour contenter aussi nostre goüst & assouvir nostre appetit.

De sorte que comme nous estions veritablement passez de l'Europe en l'Amerique, aussi le Monde nous paroissoit veritablement changé, & nos Sens d'une autre nature qu'ils n'estoient la nuit & le jour precedent, que nous entendions l'horrible cry des Matelots dans le service du navire, que nous voyions l'abisme de la Mer avec ses monstres, que nous beuvions de l'eau puante, & sentions le Gouldron & la poix, au lieu qu'icy nous entendions une voix douce & nette, avec un Instrument bien accordé, nous voyions des tresors & des richesses, nous mangions des douceurs, & parmy ces douceurs nous sentions le musc & l'ambre, dont ce delicieux Prieur avoit fait assaisonner ses dragées & ses confitures.





CHAPITRE VIII.

*Description du Port & de la
Ville de saint Jean de Vlhua,
& d'un tremblement de terre,
& autres choses qui arriverent
à l'Auteur jusque à son depart
de cette Ville pour aller à
Mexique.*

Nous mêmes fin à cet entretien ;
pour nous aller promener & voir
la Ville, d'autant que nous n'avions que
ce jour là & le lendemain pour y de-
meurer. Nous en fîmes le tour cette
après-dinée, & trouvâmes qu'elle estoit
fondée sur un terroir sablonneux, ex-
cepté du costé du Sud, où la terre est
marécageuse & pleine de fondrières,
ce qui joint aux grandes chaleurs qu'il y
fait, rendent ce lieu fort malsain.

Le nombre des habitans peut estre
d'environ trois mille, parmi lesquels il
y a plusieurs riches Marchands, les uns

de deux cents , les autres de trois , & quatre cens mille Ducats vallant.

Nous ne nous arrestâmes pas beaucoup à la consideration des bastimens ; car ils sont tous de bois , tant les Eglises & les Convents , que les maisons des particuliers ; les murailles de la maison du plus riche habitant n'estant que de planches , ce qui joint à la violence des vents de Nord , a fait que diversses fois la Ville a esté bruslée rezpieds rezterre.

Le grand traficque qui se fait d'Espagne au Mexique , & par le Mexique aux Indes Orientales , & encore celuy de Cube , de saint Domingue , de Jucatan , de Portobelo , & du Peru a Porto-belo , de Carthagene & de toutes les Isles qui sont sur la mer du Nort , & par la riviere Aluarado en montant aux Zopotecas , saint Alphonse , & vers Guaxaca , & par la riviere Grijaval montant vers Tabasco , les Loques , & Chiapades Indiens , rend cette petite Ville opulente , & la fait à bonder en toutes les richesses & marchandise du Continent de l'Amérique , & des Indes Orientales.

Le mauvais air du lieu est cause qu'il y a si peu d'habitans , & leur petit nombre joint au grand commerce qui s'y fait , rend les marchans extraordinairement riches

riches, & le seroient encore plus, sans les pertes frequentes qu'ils ont fait, toutes les fois que la Ville a esté brûlée.

Toute la force de cette Ville consiste, premierement en ce que l'entrée du Havre est tres difficile & fort dangereuse; & secondement en un rocher qui est à une portée de mousquet devant la Ville, sur lequel on a bâti une forteresse ou une Citadelle, dans laquelle on entretient une petite garnison; mais dans la Ville il n'y a aucune fortification, ny d'armes de guerre. Le rocher & la forteresse servent comme de muraille, de rempart, & de closture au Port, qui sans cela seroit ouvert, & sujet aux vents de Nort.

Les Navires n'oseroient mouïller l'ancre dans le Havre, si ce n'est sous le rocher & la forteresse, & encore ils ne sont pas en assurance, qu'ils ne soient amarrez avec des cables à des anneaux de fer, qu'on a attachez tout exprés dans le rocher. Delà vient qu'il est arrivé quelquefois, que les Navires estans portez par le courant de la marée d'un costé du rocher, ont esté jettez contre les autres rochers, ou emportez en pleine mer, les cables avec quoy ils estoient amarrez à la forteresse, ayans esté rompus par la force des vents.

Un pareil accident arriva à l'un de nos Vaisseaux la nuit d'après que nous fûmes débarquez ; & nous fûmes bienheureux de n'estre point en mer ; car il se leva un tel orage & une si grande tempeste du costé du Nort , qu'elle rompit les cables du Navire , & l'emporta en pleine mer.

Quant à nous qui estions à terre, nous croyons à tout moment que cét orage nous devoit aussi enlever de nos lits ; car ces legeres maisons de bris branloient si fort , que nous n'attendions que l'heure qu'elles alloient tomber sur nous.

Nostre repos fut bien petit cette nuit là , qui nous fit assés experimenter ce que c'est que saint Iean de Vlhua ; car quoy que nostre Prieur nous eust aussi bien traités à souper , qu'il avoit fait à disner , & nous eust mesmes fait laver les pieds avant que de nous mettre au lit , afin que nous puissions dormir plus à nostre aise sur ses bons lits , que nous n'avions fait depuis deux mois dans nos petites cabanes , pendant que nous estions sur mer.

Le sifflement continuel des vents estoit si violent , & le branle perpetuel de nos chambres si importun , que ne pouvant plus souffrir d'estre bercez de la sorte ,

nous fûmes contraints d'abandonner nos lits sur la minuit, & fuir tous pieds nus dans la cour pour trouver un lieu de seureté, croyans qu'à toute heure la maison alloit renverser sans dessus dessous.

Mais quand le jour fut venu, les Religieux du Convent qui estoient accoustuméz à ces bourasques se moquerent de la prehension que nous avions eü, & nous dirent qu'ils ne dormoient jamais mieux, que quand leurs lits estoient ainsi ébranlez par ces sortes de tempestes.

La prehension que nous eûmes cette nuit là, nous fit ennuyer du bon traitement qu'on nous faisoit, & souhaiter de pouvoir bien-tost abandonner le rivage de la mer; à quoy nostre Superieur Calvo s'accorda aussi facilement, non pas tant pour la peur que nous avions eü, que pour la crainte qu'il avoit luy-mesme, qu'en mangeant des fruits du pays, & en beuvant après de l'eau avec trop d'avidité, nous ne tombassions tous malades, & ne mourussions en ce lieu là, comme firent plusieurs autres après nostre depart, faute d'avoir gardé de la moderation en l'usage de ces fruits, dont ils n'avoient jamais mangé auparavant. Joint que l'eau de ce lieu là cause ordi-

nairement des flux de ventre fort dangereux à tous ceux qui sont nouvellement venus d'Espagne.

Il y avoit trente mules pour nous qu'on avoit amené tout exprés de Mexique à saint Jean de Vlhua, où il y avoit déjà six jours qu'elles nous attendoient avant l'arrivée de la Flote.

Le Superieur Caluo s'occupa ce jour là à bord du Navire, à faire décharger nos coffres, & les provisions qui avoient resté, de vin, de biscuit, de jambons, & de bœuf salé, avec une douzaine de poules, & trois moutons, dont chacun s'estonna de voir qu'il nous fut resté tant de vivres après un si long voyage.

Durant qu'il s'occupoit à faire cela, nous fûmes visiter nos amis, & prendre congé d'eux le matin; apres dîner l'on fit disposer des sieges pour nous dans l'Eglise Cathedrale, pour voir jouer une comédie que les habitans de la Ville avoient preparée pour la reception du nouveau Vice-Roy.

Desorte qu'après avoir demeuré seulement deux jours à saint Jean de Vlhua, nous en partimes pour poursuivre nostre voyage vers la ville de Mexique.



CHAPITRE IX.

*Du voyage que nous fimes depuis
saint Iean de Vlhua jusques à
Mexique, & des Bourgs &
principaux Villages qui se trou-
vent sur le chemin.*

LE quatorzième de Septembre nous sortimes de la Ville de saint Iean de Vlhua, & entrâmes dans le chemin de Mexique, que nous trouvâmes trois ou quatre lieuës durant fort sablonneux, & aussi large & ouvert qu'est celuy de Londres à saint Albans.

Les premiers Indiens que nous rencontrâmes, furent ceux de l'ancienne Vera Crus, qui est une Ville scituée sur le bord de la mer, où les Espagnols qui conquirent les premiers ce pays là, avoient dessein de s'establir. Mais apres la cause du peu d'abri qu'il y a pour les Vaisseaux, contre les vents de Nort, ils

l'abandonnerent pour venir à saint Jean de Vlhua, où ils sont aujourd'huy.

Ce fut là que nous commençâmes de remarquer le pouvoir que les Prestres & les Moines ont sur les pauvres Indiens, comme ils les tiennent assujettis, & l'obeïssance qu'ils leur rendent.

Le Prieur de saint Jean de Vlhua leur avoit écrit une lettre le jour auparavant pour les avertir de nostre venuë, leur enjoignant de nous venir rencontrer sur le chemin, & de nous bien recevoir en ces lieux là.

Ce qui fut executé ponctuellement par ces pauvres Indiens : Car comme nous estions environ à une lieuë de la Ville, une vingtaine des principaux, montez à cheval nous vinrent rencontrer, & nous presenterent à chacun un bouquet de fleurs.

Ensuite dequoy ils se mirent à marcher au devant de nous environ à la portée d'un arc, jusques à ce que nous en rencontrâmes d'autres à pied avec des trompettes & des hautbois, qui joüoient fort agreablement devant nous.

Parmy eux estoient les Officiers des Eglises, les Marguilliers, & Maistres de Confrairies, qui nous presenterent aussi à chacun un bouquet. Ils estoient suivis

des Enfans de cœur , & d'autres personnes qui marchent lentement devant nous en chantant le *Te Deum laudamus* , jusques à ce que nous fumes arrivez au milieu de la Ville , en la place où l'on tient le marché , & où il y a deux fort beaux grands ormeaux.

L'on avoit dressé en ce lieu là un long berceau , sous lequel il y avoit une table garnie de plusieurs boistes de conserves & autres sortes de confitures & biscuits , pour nous faire boire du Chocolate.

Comme on estoit apres à l'assaisonner avec l'eau chaude & le sucre , les principaux Indiens & les Officiers de la Ville nous firent une harangue , apres s'estre mis à genoux , & nous avoir baissé les mains les uns apres les autres.

Nous disant que nous estions les bienvenus en leur pays , qu'ils nous rendoient mille graces de ce que pour l'amour d'eux nous avions abandonné nostre Patrie , nos parens , & nos amis , pour venir de si loin travailler au salut de leurs Ames , & qu'enfin ils nous honoroient comme des Dieux en terre , & des Apostres de Jesus-Christ , continuerent ces complimens jusques à ce qu'on nous eut apporté le Chocolate.

Nous nous rafraichimes une heure ,

& remerciâmes les Indiens de tant de marques de bonté qu'ils nous avoient monstrees, les asseurant qu'il n'y avoit rien au monde qui nous fust plus cher que leur salut, & que pour le procurer, Nous n'avions point apprehendé de nous exposer à toutes sortes de perils, tant sur la mer que sur la terre, ny mesmes la cruauté barbare des autres Indiens qui n'avoient point encore connoissance du vray Dieu; pour le service duquel nous estions mesmes resolus de ne point épargner nostre vie.

Sur cela nous prîmes congé d'eux, & fimes des presens aux principaux de Cha-pelets de Medailles, de Croix de cuivre, d'*Agnus Dei*, de quelques Reliques apportées d'Espagne, & leur donnâmes à chacun pour quarante ans d'indulgences, suivant le pouvoir que nous en avions receu du Pape, de les pouvoir distribuer en quelque temps que ce fust, dans tous les lieux où nous passerions, & à tous ceux que nous jugerions à propos.

Comme nous sortîmes du berceau pour prendre nos mules, nous vîmes tout le marché plein d'Indiens, tant d'hommes que de femmes, qui estoient à genoux, nous adorant presque, & demandant nostre benediction, que nous leur don-

nâmes en passant avec les mains eslevées, faisant le signe de la Croix sur eux.

La soumission de ces pauvres gens, & la vanité d'estre receus avec toutes ces ceremonies, & ces honneurs publics, avoient tellement enflé le cœur de quelques-vns de nos jeunes Religieux, qu'ils se voyoient estre au dessus des Evesques d'Espagne, qui quoy qu'il n'ayent que trop d'orgueil, n'ont pourtant jamais receutant d'acclamations publiques en leurs voyages, que nous en receûmes en ce lieu icy.

Les hautbois & les trompettes retentirent encore une fois au devant de nous, & les principaux de la Ville nous conduisirent une demie lieuë au delà, & puis se retirerent chez eux.

Les deux premiers jours apres que nous fûmes partis de ce lieu là, nous ne logeâmes qu'en de pauvres petites bourgades d'Indiens, où nous rencontrâmes pourtant toujourns beaucoup de civilité, & grande abondance de vivres, particulièrement de poules, chapons, poules d'inde, & diverses sortes de fruits.

Le troisiéme jour sur le soir nous arrivâmes à une grande bourgade ou ville, dans laquelle il y a bien prés de deux mille habitans, les uns Espagnols, &

les autres Indiens qui s'appelle Xalappa de la Vera Crus.

En l'année 1634. cette Ville fut erigée en Evesché, par le partage qui fut fait du Diocèse de la Ville des Anges; & quoy que cettuy-cy n'en soit que la troisième partie, il est pourtant estimé dix mille ducats de revenu par chacun an, d'autant qu'il est scitué dans un territoire qui est tres fertile en mahis, & en froment d'Espagne.

Il y a plusieurs bourgades d'Indiens aux environs. Mais ce qui le rend riche sur tout, sont les fermes où l'on cultive le sucre, & quelques autres qu'ils appellent Estancias, où l'on esleve un fort grand nombre de mules & de bestail, & quelques autres aussi où l'on recueille de la Cochenille.

En cette Ville il n'y a qu'une grande Eglise, & une Chapelle, qui dependent l'une & l'autre du Convent des Religieux de saint François, où nous logeâmes ce soir là, & le lendemain qui estoit le Dimanche.

Les revenus de ce Convent sont grands; neantmoins l'on n'y entretient qu'une demie douzaine de Religieux, quoy qu'il y ait assez de quoy en nourrir plus de vingt fort à leur aise.

Le Superieur ou Gardien de ce Convent, n'estoit pas moins vain, que celuy de saint Iean de Vlhua ; & quoy qu'il ne fust pas de nostre Ordre, il ne laissa pourtant pas de nous bien recevoir, & de nous traiter magnifiquement.

Non seulement en ce lieu là, mais dans tout les autres endroits de nostre voyage, nous remarquâmes dans tous ces Prestres & Religieux une grande modestie de vie, & des mœurs & manieres d'agir fort contraires à leurs Vœux & à leur Profession.

Cét Ordre de saint François, outre les Vœux de Chasteté & d'Obediencce, en fait encore un autre, qui est d'observer la pauvreté plus exactement qu'aucun des autres Mendians ; car leur habillemens doit estre de gros drap gris, leurs ceintures de cordes de chanvre, leurs chemises de laine, leurs jambes doivent estre nues sans bas de chaufes, & ne doivent point avoir de souliers en leurs pieds, mais seulement des sandales.

Il ne leur est pas seulement deffendu d'avoir de l'argent, mais mesmes de le manier, ny d'avoir rien en propre ; dans leurs voyages ils n'oseroient pour se soulager aller à cheval, mais il faut qu'ils marchent à pied avec peine & labeur,

estimans que l'infraction de la moindre de ces choses là est un peché mortel digne d'excommunication & de damnation eternelle.

Mais nonobstant toutes les obligations qui les attachent si estroitement à l'observance des regles de leur profession; Ceux qu'on a transportez en ces pays là, vivent d'une maniere qu'il semble qu'ils n'ont jamais fait de vœu à Dieu, & font voir par leur vie déreglée, qu'ils ont voüé ce qu'ils ne peuvent ou ne veulent pas accomplir.

Nous ne trouvâmes pas seulement estrange, mais nous fûmes estremement scandalisez, de voir un Religieux du Convent de Xalappa, monter à cheval avec son laquais derriere luy seulement pour aller au bout de la Ville entendre la Confession d'un homme agonisant, avec son habit long, relevé & attaché à sa ceinture, pour faire voir un bas de soye orangé & des souliers de marroquin proprement faits, avec des calçons de toile d'hollande & un passément de quatre doigts attachez au haut de la jambe.

Cela nous donna lieu de prendre garde de plus près à la conduite de ce Moine, & des autres, qui sous leurs manches larges, faisoient paroistre leurs pourpoints

piquez de foye, & la dentelle qui estoit
aux poignets de leurs chemises de Hol-
lande, de sorte que dans leurs habits,
aussi bien que dans leur entretien, nous
n'y voyions aucune mortification, mais
au contraire autant de vanité que dans
les gens du monde.

Après souper quelques uns d'entreux
commencerent à parler de jouer aux car-
tes & aux dez, & nous convierent, nous
qui estions nouveaux venus, de joüer une
partie à la Prime, ce que la plus part
refuserent, les uns faute d'argent, & les
autres pour ne sçavoir pas le jeu; neant-
moins avec beaucoup de peine ils firent en
sorte qu'il y eut deux de nos Religieux qui
se joignirent avec deux des leurs.

La partie faite, ils commencerent à
mesler les cartes de fort bonne grace; on
joua de simple & de double; la perte
éprouva les uns & le gain échoua les autres,
de sorte que ce Convent fut converty cette
nuit là, en Academie, & la pauvreté Re-
ligieuse en prophanations mondaines.

Comme nous n'estions que les specta-
teurs de leur jeu, nous eûmes le loisir
une partie de la nuit de faire reflection sur
cette maniere de vivre, car plus le jeu con-
tinuoit, plus le scandale s'augmentoit,
tant par la boisson que par les jurements,

les moqueries & les risées, qu'ils faisoient du vœu de pauvreté.

Un de ces Cordeliers, quoy qu'il eust déjà manié de l'argent, & l'eust mis sur la table avec ses doigts; neantmoins par fois pour faire rire la Compagnie, s'il luy arrivoit de gagner une somme considerable, (comme souvent il y avoit plus de vingt écus sur le jeu) il ouvrit une de ses Manches, puis avec le bout de l'autre il r'amassoit tout l'argent qui estoit au jeu & le jettoit dás l'ouverture de celle qu'il tenoit ouverte disant, qu'il avoit fait Vœu de ne point toucher d'argent, ny d'en garder, mais que sa manche avoit la permission de le garder.

Je ne pouvois plus entendre tant de juremens, & j'avois envie de leur en dire mon sentiment, & de leur en faire reproche: mais je consideray que je n'étois là que comme un Estranger qui passoit & que tout ce que je pourrois dire seroit inutile, de sorte que je me retiray sans faire bruit pour me reposer, laissant ces joueurs qui continuerent toute la nuit jusques au matin.

Le lendemain l'on entendit par ce Moine qui faisoit tant le railleur, qui avoit plus lamine d'un débauché, que d'un Religieux de saint François, & qui

estoit plus propre pour l'école d'un Sandanapale ou d'un Epicure, que de vivre dans un Cloître, avoit perdu plus de quatre-vingts écus, sa manche refusoit ce semblable, de garder ce qu'il avoit fait vœu de ne posséder jamais.

Ce fut là que je commençai de reconnoître par là la maniere de vivre de ces Cordeliers là, que c'estoit plutôt le libertinage, qui faisoit passer tous les ans tant de Moines & de Jesuites d'Espagne en ces quartiers là, que le zele qu'ils avoient pour l'Evangile, & pour la conversion des ames, ce qui estant un acte de la plus haute charité, ils ont raison d'en faire une des principales marques de la Verité de la Religion.

Mais la mollesse de leur vie fait voir clairement, que l'amour de l'argent, de la vaine gloire, du pouvoir & de l'autorité qu'ils ont sur les pauvres Indiens, est plutôt la fin & le but où ils visent, que l'amour & l'avancement de la gloire de Dieu.

De Xalappa nous allâmes à un autre lieu, que les Espagnols appellent la Rhinconada, qui n'est ny bourg ny village, & ne vaudroit pas la peine que j'en fisse mention en ce lieu-cy, n'estoit qu'elle est remarquable pour deux choses qui la

font considerer particulièrement.

La premiere, c'est qu'elle est si esloignée de tout autre lieu, qu'il est comme impossible à ceux qui voyagent de faire leur journée sans s'y venir reposer à diné, ou y demeurer le soir à soupé, à moins que de se détourner de deux ou trois lieus du chemin, pour arriver à quelque bourgade d'Indiens.

Ce n'est qu'une maison seule, que les Espagnols appellent Venta, comme sont les hostellerics en Angleterre quand elles sont seules sur le chemin : Elle est située au bout d'une vallée, qui est le lieu le plus chaud qu'il y ait depuis saint Jean de Vlhua jusques à Mexique.

Mais ce qui la rend encore considerable, est qu'il y a les meilleures sources & fontaines, qui soient sur cette route, quoy que l'eau en soit tiede à cause de la chaleur du Soleil.

Ceux qui tiennent l'hostellerie scachans bien que la grande chaleur que l'on souffre envoyageant, à besoin d'estre temperée par un breuvage rafraichissant, ont soin d'avoir de grands vases de terre pleins d'eau, qu'ils enfoncent dans du sable mouillé, où elle devient aussi froide, que la glace.

La douceur & la fraicheur de cette

tu, dans un pays si chaud & si ardent, nous donna autant de sujet d'estonnement, que de plaisir d'avoir trouvé de quoy remedier à cette chaleur excessive.

Outre cela, l'on nous servit une si grande quantité de bœuf, de mouton, de chevreau, de poules, de coqs d'inde, de lapins, de gibier, & particulieremet deailles, que nous en estions tous estonnez.

La valée & le pays des environs sont tres riches & fertiles; remply de fermes, où les Espagnols font cultiver le sucre, la cochenille, le froment, & le mahis.

Mais ce qui me fait plus particulièrement ressouvenir de cette Venta ou hôtellerie solitaire, est que quoy que l'industrie de l'homme ait trouvé le moyen de pourvoir les voyageurs dans un lieu si chaud, d'une eau si rafraichissante, &ourny ce lieu là d'une si grande abondance de vivres, tout cela n'est agreable que durant le jour; car pendant la nuit les Espagnols les appellent des constructions d'Enfer.

Non seulement la chaleur y est si excessive, qu'il est impossible de manger, sans essuyer à toute heure la sueur qui coule du visage sur les yeux, mais aussi les moucherons importunent si fort, qu'il

n'y a aucun moyen de s'en garantir, soit en veillant, soit en dormant; Et quoique la pluspart d'entre nous eusses des tentes, neantmoins elles n'estoient pas capables de nous garantir de ces insectes qui comme les grenouilles d'Egypte, nous venoient trouver jusques dedans nos lits.

Ils ne paroissent point durant le jour; mais lors que le Soleil se couche ils commencent à s'attrouper, & disparoissent au lever du Soleil.

Après une longue & fâcheuse nuit, voyant que le Soleil levant les avoit dispersés, nous jugeames aussi que le meilleur pour nous, estoit de nous enfuir de ce lieu là.

Desorte que nous en partîmes de grand matin pour arriver à une bourgade, qui est aussi agreable, & aussi abondante en vivres, que cette Rinconada, & exempte de ces hostes que la nuit precedente nous avoient tenu une si fâcheuse compagnie.





CHAPITRE X.

Arrivée de l'Auteur à Segura de la Frontera, Ville bastie par Cortez, avec sa description & l'origine de sa construction.

Nous arrivâmes le soir à une autre Bourgs ou petite Ville, qu'on appelle Segura, qui est habitée par des Indiens & par des Espagnols, qui font environ le nombre de mille habitans, où nous fûmes encore somptueusement logez par les Religieux de saint François, aussi galans & pleins de vanité, que ceux de Xalappa.

Cette Ville fut fondée par Ferdinand Cortez, & appellée *Segura de la Frontera*, c'est à dire seureté de la frontiere, pource qu'il la fit bastir pour une place frontiere, afin de garantir les Espagnols qui venoient de saint Jean de Vlhua à Mexique, contre les Culhuacans, & ceux de Tepeacac, qui estoient alliez des Mexiquains, & incommodoient fort les Espagnols.

Mais ce qui fâcha plus Cortez , fu
qu'après la premiere fois , qu'il fut chassé
de Mexique , les Indiens insultans su
luy & le reste des siens , qu'ils avoient
appris avoir esté dangerensement blessez
& s'estre retirez à Tlaxcallan pour se
rafraichir , & se remettre en estat
les habitans des deux Bourgades de
Culhua & Tepeacac , qui estoient alors
alliez des Mexiquains contre Cortez &
la Ville de Tlaxcallan , s'estans mis en
embuscade pour surprendre les Espagnols,
ils en prirent douze , qu'ils sacrifierent
tous vivans à leurs Idolès , & puis apres
les mangerent.

Ce qui fit que Cortez pria Mexicaca,
l'un des principaux Capitaines de Tlax-
callan , & divers autres Gentils-hom-
mes de la Ville , de l'accompagner ,
& l'assister pour se vanger de ceux de
Tepeacac à cause de la cruauté qu'ils
avoient exercé contre ces douze Espa-
gnols , & pour le mal qu'ils faisoient
tous les jours aux habitans de Tlaxcal-
lan , avec l'ayde de leurs alliez les Cul-
huacans & les Mexiquains.

Mexicaca & les Principaux de Tlax-
callan , ayans tenu Conseil avec les Ma-
gistrats & le peuple de la Ville , reso-
lurent d'un commun consentement de

assister de quarante mille combatans, outre les Tamemez, qui sont comme des crocheteurs, pour porter le bagage, & les autres choses necessaires.

Cortez avec ce nombre de Tlaxcaltecas, ses soldats & ses Chevaux, fut à Tepeacac, leur demander que pour reparation de la mort des douze Chretiens, ils eussent à se rendre à l'Empereur & Roy d'Espagne son Maistre, & ne plus recevoir d'oresnavant chez eux, aucun Mexiquain, ny aucun habitant de la Province de Culhua.

Les Tepeacacs répondirent qu'ils avoient mis à mort les douze Espagnols, pour un bon & juste sujet, pource qu'en temps de guerre, ils avoient voulu passer au travers de leur pays par force, sans leur consentement, & sans leur en demander la permission.

Et aussi que les Mexiquains & les Culhuacans estans leurs alliez & leurs Seigneurs, qu'ils les recevroient toujours amiablement dans leur Ville & dans leurs maisons, refusant l'offre & la demande qu'il leur faisoient, protestant qu'ils ne vouloir point obeir à des gens qu'ils ne connoissoient point, les priant de s'en retourner à Tlaxcallan, si ce n'est qu'ils eussent dessein de finir bien-

toit leurs jours , & d'estre sacrifiez & devorez comme leurs douze amis l'avoient esté,

Neantmoins Cortez les invita plusieurs fois à entendre à la paix, & voyant que cela ne servoit de rien , commença de faire la guerre tout à bon.

Les Tepeacacs avec l'assistance des Culhuacans , estoient braves & lestes & se mirent en estat de deffendre l'entrée de leur Ville aux Espagnols , comme ils estoient en grand nombre , parmi lesquels il y avoit plusieurs vaillans hommes , ils commencerent d'écarmoucher à diverses reprises , mais à la fin ils furent batus , & il y en eut plusieurs de tuez , sans qu'il y demeurast aucun Espagnol , mais bien plusieurs Tlaxcaltecas qui y furent tuez.

Les Seigneurs & Principaux de Tepeacac , voyant qu'ils avoient esté batus & qu'ils n'estoient pas assez forts pour résister , se rendirent à Cortez , comme vassaux de l'Empereur , à condition d'être bannir pour jamais leurs amis de Culhuacan & qu'il pourroit faire chastier à sa volonté , ceux qui estoient la cause de la mort des douze Espagnols.

A cause de leur cruauté & de leur

obstination, Cortez ordonna que toutes pourgardes, qui avoient consenty à ce meurtre, seroient esclaves & à servir pour jamais.

Il y en a d'autres qui disent qu'il les subjettit sans aucune condition, & qu'il les châtia pour leur desobeïssance, estans sodomites, Idolatres, & mangeurs de chair humaine, & pour servir d'exemple à tous les autres.

Enfin ils furent condamnez à estre esclaves, & pendant vingt jours que dura cette guerre, il pacifia toute cette Province, qui est fort grande; Il en fit sortir les Culhuacans, il renversa les idoles, & les principaux luy rendirent obeïssance.

Et pour une plus grande assurance, il y fit bâtir cette Ville, qu'il nomma Segura de la Frontera, ou la Seureté de la Frontiere, ayant ordonné des Officiers pour prendre garde, à ce que les Chrétiens & les Estrangers, peussent passer de la Vera Crus à Mexique.

Cette Ville, aussi bien que toutes les autres qui sont depuis saint Jean de Ulhua jusques à Mexique, est tres abondante en vivres, & diverses sortes de fruits.

Particulierement en ceux qu'on appelle

Ananas, Sapotes, & Chicofapottes, qui ont au dedans un gros noyau noir au gros qu'une prune, le fruit au dedans est aussi rouge qu'écarlate, & aussi doux que miel; mais le Chicofapotte n'est pas si gros, & quelques uns sont rouges d'autres rouges bruns, & si pleins de jus, qu'en les mangeant le jus en coule comme si c'estoient des gouttes de miel & leur odeur est à peu près comme d'une poire cuite.

L'on nous y presenta aussi des grappes de raisin, aussi belles que celles d'Espagne, que nous receumes avec beaucoup de joye, pource que nous n'en avions point veu depuis que nous en estions partis.

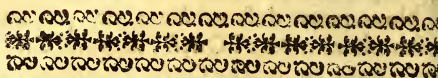
Cela nous fit juger que le pays des environs seroit fort propre pour la culture des vignes, si le Roy d'Espagne vouloit permettre qu'on y en plantast; ce qu'il a refusé plusieurs fois, de peur que cela n'empeschast le commerce qui est entre l'Espagne & ces pays là.

Cette Ville est dans un climat plus temperé, qu'aucune de celles qui sont depuis la Vera Crus jusques à Mexique, & les habitans qui estoient autrefois mangeur de chair humaine, sont à present aussi civilisez, & aussi courtois, que ceux

eux qui sont sur toute cette route.

Nous nous destournâmes un peu de
notre chemin vers l'Ouest, le grand che-
min tirant au Nort - Ouest ; seulement
pour voir la fameuse Ville de Tlaxcallan ,
dont les habitans se joignirent avec Cor-
tez, & luy furent toujours très fideles ;
si forte qu'on peut dire avec verité qu'ils
ont esté les principaux instrumens de cette
conquête ; & c'est aussi pour cela que
les Roys d'Espagne les ont affranchis de
tribut jusques aujourd'huy, & qu'ils ne
payent rien de la taxe annuelle qui est
posée sur tous les Indiens, qu'un epy de
blé par pays qui est leur bled d'Inde.





CHAPITRE XI.

Description de la grande Ville de Tlaxcallan & de son territoire.

Xicotencatl estoit le plus illustre & le plus sage Capitaine de l'armée des Tlaxcalans, & le plus vaillant de son temps. Il fut tué par le Roy d'Espagne, & son fils fut aussi tué. Les Espagnols qui les vainquirent.

Et Maximilian estoit le Lieutenant General de l'armée, & un des quatre Capitaines des troupes de cette Ville.

Cette grande Ville de Tlaxcallan veut dire proprement en la langue Indienne, un pain bien fait, pource qu'il y a si recueille plus de ce grain qu'ils appellent Centli, que dans toutes les autres Provinces qui sont aux environs.

Au temps passé cette Ville s'appelloit Texcallan, qui signifie une vallée entre deux montagnes.

Elle est scituée sur le bord d'une riviere qui sort d'une montagne qu'on appelle Atlancapetec, qui arrouse la pluspart de la Province, d'où elle va se rendre en la mer par Zacatullan.

Il y a dans cette Ville quatre belles ruës, qu'on appelle Tepetiepac, Ocotelulco, Tizatlan, Quiahuiztlan.

La premiere de ces ruës est scituée sur un costau, esloignée d'environ demie lieuë de la riviere, & pource qu'elle est batic

sur un costau on la nommée Tepetiepac ,
qui veut dire montagne ou costau ; Et ce
est là qu'on commença la premiere habi-
tation , qui fut ainsi fondée sur un lieu
minent à cause des guerres.

L'autre ruë est située sur le costé de la
montagne vers la riviere ; & à cause que
dors qu'on la bastit il y avoit plusieurs
arbres de Pins en cet endroit là , ils la
nommerent Ocotelulco, qui veut dire un
plan de pommes de Pin.

Cette ruë estoit fort belle & la plus
habitée de toute la Ville , & où estoit la
place du principal Marché où l'on vendoit
achaptoit toutes sortes de denrées ; ils
appelloient cette place Tianquintztli :
dans cette ruë estoit aussi la maison où de-
meuroit Maxixca.

Dans la plaine sur le bord de la riviere ,
il y avoit une autre ruë appelée Tizatlan ,
parce qu'il y avoit beaucoup de chaux
de craye ; c'estoit en cette ruë que de-
meuroit Xicotencatl Generalissime de
toutes les troupes de la Republique.

Il y avoit encore une autre ruë , qu'on
appelloit Quiahuiztlan à cause des eaux
chaudes. Mais depuis que les Espagnols y
sont venus , tous ces batimens ont esté
reparez , & embellis & bastis de pierre.
La maison de Ville , & quelques au-

tres Edifices publics , sont bâtis dans la plaine sur le bord de la riviere , à peu près comme ceux de Venise.

Cette ville estoit gouvernée par les plus nobles & les plus riches habitans. Ils estimoient tyrannique le gouvernement d'un seul ; & c'estoit pour cela qu'ils haïssoient Montezuma comme un Tyran.

En temps de guerre ils avoient quatre Capitaines , qui gouvernoient chacun une des ruës de la ville , du nombre desquels ils choisissoient celuy qui devoit estre leur Generalissime , sous lequel il y avoit encore d'autre Gentils-hommes qui estoient sous-Capitaines , mais en petit nombre.

Dans les guerres ils faisoient porter leur Estendart à la queue de l'Armée : mais quand il estoit question de donner bataille ils le plaçoient dans un lieu où il peut estre veu de toute l'Armée , & celuy qui ne faisoit pas incontinent sous son Officier estoit condamné à l'amende.

Sur cet Estendart il y avoit deux fleches qu'ils avoient en veneration comme de reliques de leurs Ancêtres , & ceux qui avoient la charge de le porter devoient estre deux vieux soldats , braves , & du nombre des principaux Capitaines. En quoy il y avoit une espece de superstition & de divination parmy eux , pour connoistre

le gain ou la perte de la bataille : ils tiroient une de ces fleches contre le premier des ennemis qu'ils rencontroient , & si ils le tuoient ou le bleffoient , c'estoit un signe asseuré de la victoire ; mais si la fleche ne bleffoit ny ne tuoit point celuy contre qui elle estoit décochée , ils croyoient asseurement qu'ils perdroient la bataille , ou auroient du pire dans le combat.

Cette Province ou Seigneurie de Tlaxcallan avoit sous soy vingt-huit villages & bourgades , où il y avoit cent-cinquante mille chefs de famille.

Ce sont tous geas bien faits , & les meilleurs soldats qui fussent parmy les Indiens.

Ils sont fort pauvres , & n'ont point d'autres richesses que le grain ou le bled qu'ils appellent Centli , de la vente duquel ils retirent dequoy s'habiller , & avoir les autres choses qui leur sont necessaires.

Ils ont plusieurs places où ils tiennent le marché ; mais la plus considerable , & où est le plus grand abord , est dans la rue de Ocotelulco , qui estoit si fameuse autrefois , qu'on y voyoit venir vingt mille personnes dans un jour , pour acheter & vendre en troquant une chose pour une autre ; car ils n'avoient point encor l'usage de l'argent monnoyé.

Il y avoit anciennement, comme il y a encore à present, une fort bonne police dans la ville, & diverses sortes d'Artisans.

Il y a des Orfevres, des Plumassiers, des Barbiers, des Etuvistes, & des Potiers, qui font d'aussi belle vaisselle de terre qu'y s'en fasse en Espagne.

La terre y est grasse & fertile, & propre pour le bled, les fruits, & les pasturages: car il croit tant d'herbe parmy les Pins, que les Espagnols y font paistre leur bétail, ce qu'on ne scauroit faire en Espagne.

A deux lieuës de la ville il y a une montagne ronde, de six mille pas de haut, & de cent quarante milles de tour, qu'on appelle à present la montagne de saint Barthelemy, sur laquelle il y a toujours de la neige; au temps passé ils appelloient cette montagne Matealcucie, qui estoit le Dieu de l'eau.

Ils avoient aussi un Dieu pour le vin, qui s'appelloit Ometochtli, pour ce qu'ils estoient fort adonnez à l'ivrognerie.

Leur Dieu principal s'appelloit Camaxtlo, ou bien Mixcovatl, dont le Temple estoit dans la ruë de Ocotelulco, où l'on sacrifioit pour le moins huit cens personnes tous les ans.

On parle trois langues differentes en

ville ; la premiere est Nahuahli qui est le langage de la Cour , & le principal de tout le pays de Mexique.

La seconde s'appelle Otoncir , dont l'on se sert ordinairement dans les villages.

Et il n'y a qu'une seule rue où l'on parle Nahuahli , qui est le langage le plus grossier de tous.

Il y avoit cy-devant une prison publique où l'on mettoit les prisonniers , & où l'on en étoit tous ceux qu'on estimoit avoir commis quelque crime.

Au temps que Cortez y étoit , il arriva un habitant déroba à un Espagnol une petite quantité d'or , dont Cortez se méfioit à Maxixca , qui tout aussi-tost entreprit une telle perquisition , que le criminel fut trouvé à Chololla , qui est une autre grande ville à cinq-lieuës de là.

Le prisonnier ayant esté ramené avec l'or qu'il avoit pris , fut mis entre les mains de Cortez pour en faire ce qu'il voudroit ; mais il le rendit à Maxixca , & remercia du soin qu'il avoit eu de le lui faire chercher.

Mais Maxixca qui en vouloit faire un exemple , le fit conduire par les rues de la ville , avec un Crieur qui marchoit devant lui , & qui publioit à haute voix le crime qu'il avoit commis , jusques à ce qu'il fut

arrivé en la place du marché , où on le fit monter sur un échaffaut , & on luy rompit les jointures avec un levier.

Les Espagnols furent surpris d'une justice si severe , & conclurent de là que comme en ce point là les habitans leur avoient voulu donner satisfaction , que de mesme à l'advenir ils les trouveroient disposez , pour faire tout ce qui seroit necessaire pour la conquête de Mexique , & pour assujettir Montezuma.

Ocotelulco & Tixatlan sont les deux ruës qui sont à present les plus habitées. Car dans Ocotelulco il y a un Convent de Religieux de saint François qui sont les Predicateurs de la ville , qui ont une fort belle Eglise jointe à leur Convent , de laquelle dependent environs cinquante Indiens , qui sont tous Chantres, Organistes, Joueurs d'instrumens de musique , de trompettes & de hautbois , qui assistent à la Messe d'ordinaire , où il font admirer de tout le monde leur merveilleuse symphonie , en sorte qu'il n'y a rien de plus touchant.

Dans les ruës de Tepetiepac , & Quiahuiztlan , il n'y a que deux Chapelles , où les jours de Dimanche , & dans les autres occasions , les Religieux de ce Convent vont dire la Messe.

Nous demeurâmes un jour & deux nuits dans ce Convent, où nous fûmes fort bien traittez. Il y avoit grande abondance de viande, & sur tout de poisson, qui s'y trouve en quantité à cause de la commodité de la riviere.

La Ville a donné une douzaine d'Indiens aux Religieux pour leur pêcher du poisson, & par ce moyen ils sont affranchis de tous autres devoirs.

Ils ne vont pas tous pêcher en mesme temps, mais seulement quatre par chaque semaine, tour à tour les uns après les autres, si ce n'est qu'il se rencontre quelque occasion extraordinaire; car en ce cas là ils sont obligez de quitter toute autre sorte d'employ, & de venir tous ensemble pêcher pour les Religieux.

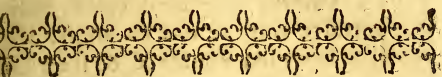
La Ville est maintenant habitée par des Espagnols & des Indiens meslez ensemble; & est le siege d'un President ou principal Officier de Justice, qu'on envoie d'Espagne de trois en trois ans, qu'ils appellent Alcalde Major, dont le pouvoir s'estend dans toutes les Villes & Bourgades qui sont à vingt lieuës aux environs.

Outre cet Officier, il y en a encore d'autres parmy les Indiens, qu'ils ap-

pellent Alcaldes, Regidors, & Alguazils, qui sont des Officiers superieurs & inferieurs necessaires pour l'administration de la Justice, qui sont nommez tous les ans par l'Alcalde Major, qui les tient tous en crainte, & en prend pour son service tout autant qu'il luy plait, sans leur donner aucune chose pour la recompense de leurs services.

Le mauvais traitement de cét Alcalde Major & des autres Espagnols, a beaucoup fait déchoir cette Ville qui estoit autrefois tres peuplée; bien qu'ils la deussent plus traiter doucement que les autres, ayant esté la principale cause de la conqveste de tout le pays.





CHAPITRE XII.

*La suite de nostre voyage de
Tlaxcallan à Mexique, par
la Ville des Anges & Gua-
cocingo.*

LE lieu le plus remarquable après
Tlaxcallan qui se trouve sur la route
où nous voyagions, est la Ville que les
Espagnols appellent la Puebla de los An-
gels, c'est à dire la Ville des Anges,
où nous avions grande envie d'aller,
source que nous scayions qu'il y avoit
un Convent de Religieux de saint Domi-
nique de mesme Ordre que nous, n'en
ayant point encore rencontré depuis que
nous estions partis de saint Jean de Vlhua.

Nous nous rafraichîmes trois jours du-
rant tout à loisir en ce lieu là, où nous
estions les bien venus parmy nos confreres,
qui n'épargnerent rien de tout ce
qui se pouvoit pour nous bien traiter.

Nous nous promenâmes par toute la

Ville , enforte que nous eûmes moyen d'apprendre tout ce qui en estoit. Nous remarquâmes son opulence & ses richesses , non seulement par le trafic considerable qui s'y fait , mais par le grand nombre de Convens de Religieux & de Religieuses qui y sont establis & entretenus.

Car il y a dans cette Ville un grand Convent de saint Dominique , où il y a pour le moins cinquante ou soixante Religieux ; & d'autres de Cordeliers, d'Augustins , de la Mercy , de Carmes Descieux , & des Iesuites ; outre quatre autres de Religieuses.

Cette Ville est située dans une agreable vallée , éloignée d'environ dix lieues d'une fort haute montagne qui est toujours couverte de neige. Elle est à environ vingt lieues de Mexique , & fut bastie en l'année 1530. par le commandement de Dom Antoine de Mendoza Vice-Roy de Mexique , du consentement de Sebastien Ramirez Evesque, qui avoit esté auparavant President à saint Domingue , & exerçoit cette année là la charge de President de la Chancelerie de Mexique , au lieu de Nunnio de Gusman qui s'estoit fort mal gouverné avec les Espagnols & les Indiens , ayant

pour Adjoints ees quatre Iuges ou Con-
seillers , le Licencié Iean de Salmeron ,
Gasco Quiroga , François Ceynos , &
Alonse Maldonado.

Ce Iuges gouvernerent le pays beau-
coup mieux que n'avoit fait auparavant
Nunnio de Gusman , & entre les autres
choses remarquables qu'ils firent , ils
peuplerent cette Ville , & mirent en li-
berté les Indiens qui y demeuroident aupa-
ravant , & qui l'avoient abandonnée à cause
du mauvais traitement qu'ils recevoient
des Espagnols , & s'en estoient allez de-
meurer les uns à Xalixco , les autres à
Hondures , à Guatimala , & en d'au-
tres endroits où il y avoit guerre entre
les Espagnols & les Indiens.

Cette Ville estoit cy-devant appelée
par les Indiens Cuetlaxcoapan , c'est à
dire Couleuvre dans l'eau , pource qu'il
y a deux fontaines , l'une dont l'eau est
mauvaise , & l'autre qui est bonne à
boire.

Elle est à present le siege d'un Eves-
que , dont le revenu depuis qu'on a re-
tranché Xalappa de la Vera-Cruz , vaut
encore plus de vingt mille ducats par an.

L'air y est si bon , que le nombre des
habitans s'augmente tous les jours par
le grand concours de peuple qui y vient.

de divers autres endroits. Il y vint bien du monde en l'année 1634. lors que la Ville de Mexique pensa estre submergée par l'inondation du Lac. Il y eut plusieurs personnes qui en sortirent, & qui emporterent tout ce qu'ils avoient, & vindrent demeurer avec toutes leurs familles en cette Ville des Anges, & l'on croit qu'il y a bien dix mille habitans à present.

Ce qui la fait renommer ce sont les draps qu'on y fait, que l'on transporte en divers pays, & qui passent pour estre aussi bons que ceux de Segovie, qui sont les meilleurs qui se fassent en Espagne; mais qui sont peaucoup diminués de prix, parce que lon n'en transporte plus tant en l'Amérique qu'on faisoit autre fois, à cause de la grande quantité qu'y s'en fait tous les ans en cette Ville des Anges.

Les chapeaux qui s'y font, sont les meilleurs de toute la Province.

Il y a aussi une Verrerie, qui est une chose rare, parce qu'il n'y a encore que celle-là dans tout le pays.

Mais ce qui l'enrichit le plus, est la Monnoye où l'on fabrique la moitié de l'argent qui vient des mines de Sacatecas, ce qui la rend comme une seconde Me-

xique, & fait qu'avec le temps elle se
rendra aussi peuplée que cette ville là.

Au dehors de la Ville il y a plusieurs
jardins qui fournissent les marchez d'her-
bes & de salades : Le territoire abonde
en froment ; Il y a quantité de fermes
ou l'on cultive le sucre ; & une entr'au-
tres qui n'est pas forte éloignée de la
ville, qui appartient aux Religieux de
saint Dominique, qui est d'une si grande
estenduë, que l'on y entretenoit plus de
deux cens Negres, hommes & femmes,
sans compter leurs enfans.

La Ville la plus considerable qui soit
entre cette Ville des Anges & celle de
Mexique, est appellée Guacocingo, où il
y a environs cinq cens Indiens, & cent
Esgagnols qui y demeurent : Il y a aussi
un Couvent de Cordeliers, qui nous
receurent fort bien, & nous firent voir
l'adresse de leurs Indiens à chanter en
musique, & jouier des instrumens.

Ces Religieux ne manquoient pas non
plus que les autres, de toutes sortes de
provisions necessaires à la vie. Mais la
chose dont ils se vantoient le plus, estoit
l'education qu'ils avoient faite de quel-
ques enfans du lieu ; & particuliere-
ment de ceux qui servoient en leur Con-
vent, à qui ils avoient appris à dancier

à l'Espagnole au son de la guitare.

Nous en vîmes ce soir là l'expérience par une douzaine d'enfans, dont le plus âgé n'avoit pas quatorze ans, qui avoient fait venir pour nous divertir qui chanterent jusques à minuit des chansons Espagnoles & Indiennes, en caprioles & dansant avec des Castagnettes, avec tant d'adresse, qu'ils ne nous donnerent pas seulement du plaisir, mais aussi de l'étonnement & de l'admiration.

Il est vray que voyant cela, la persécution nous vint que ces Religieux eussent mieux fait de passer ce temps-là dans leur Chœur suivant leur profession, mais plus nous allions en avant, plus nous trouvions que les devoirs de la Religion estoient méprisez, & la vanité en vogue, parmy ceux qui devoient avoir renoncé au monde, & abandonné tous les plaisirs.

Cette Ville de Guacocingo a presque autant reçu de privilèges des Roys d'Espagne que Tlaxcallan, pource qu'elle se joignit avec celle-cy contre les Mexicains, pour assister Ferdinand Cortez & les autres Espagnols, qui furent les premiers conquerans de ce pays là.

Les habitans de Guacocingo estans alliez de ceux de Tlaxcallan, Chololla,

et Huacacolla, deffendirent vaillamment
eux de Chalco, qui avoient envoyé de-
mander du secours à Cortez, pource
qu'ils estoient attaquez par les Mexi-
quains, qui avoient déjà fait beaucoup
de degast sur leurs terres.

Mais d'autant que Cortez ne peut leur
envoyer le secours qu'ils luy deman-
doient, parce qu'il estoit lors occupé à
l'expédition de ses brigantins, afin d'as-
sieger Mexique par eau & par terre, il
pria les Tlaxcaltecas, & ceux de Guaco-
lingo, de Chololla, & Huacacolla de les
assister, ce qu'ils firent avec tant de ge-
nerosité & de valeur, que la memoire en
reste encore aujourd'hui, ayans délivré
ceux de Chalco de l'oppression de Mon-
tezuma, nonobstant les grandes forces
avec lesquelles il estoit sorty de Mexi-
que, pour empêcher les Espagnols d'en
approcher.

Cette action fut causé que cette ville
avec les autres cy-dessus nommées, a re-
ceeu beaucoup de privileges des Espagnols,
& est encore en grande estime parmy eux.

Delà nous fimes nostre dernière jour-
née jusques à la ville de Mexique, pas-
sant au de là de cette haute montagne que
nous avions veüe de la ville des Anges,
qui en est éloignée de trente milles.

Elle est beaucoup plus haute que les Alpes, & il y fait encore plus froid, parce qu'elle est toujours couverte de neige.

Depuis nostre depart d'Espagne nous n'avions point senti de froid si rigoureux qu'en ce lieu là, ce qui donnoit grand sujet d'étonnement aux Espagnols, qui sortoient des chaleurs de leur climat, & qui en avoient souffert encore de plus grandes sur la mer.

En cete derniere journée de Guacotingo à Mexique, nous comptâmes avoir fait environ trente milles d'Angleterre, dont la moitié pour le moins estoit à monter & descendre de cette montagne.

De l'endroit le plus haut où nous passâmes nous découvrîmes la ville de Mexique, & le Lac qui est autour, qui nous paroissoient fort proches quoy qu'ils fussent scituez dans la plaine à environ dix miles du pied de cette montagne.





CHAPITRE XIII.

l'Auteur en continuant la description de ce qu'il voit de remarquable en ce voyage, prend occasion de rapporter diverses circonstances curieuses de la conquête de ces pays là par les Espagnols.

A La seconde fois que Ferdinand Cortez partit de Tlaxcallan, pour aller assieger Mexique par eau & par terre, avec des Brigantins ou bateaux qu'il avoit fait faire tout exprés, ses troues estoient logées du côté de la montagne, & y auroient pery par le froid, s'ils n'y eussent remedié par la grande abondance du bois qu'ils y trouverent.

Mais le matin il monta plus haut sur cette montagne, & envoya quatre fanassins & quatre Cavaliers à la découverte, qui trouverent le chemin fermé par de

grands arbres que les Mexiquains avoient abbatuz de puis peu, & mis au travers du chemin.

Mais comme ils s'imaginoient que peut estre il n'y en avoit pas par tout, ils passerent plus outre autant qu'ils purent s'avancer, jusques à ce qu'ils rencontrerent à la fin un tel embarras de grands Cedres renversez les uns sur les autres qu'il leur fut impossible de passer plus avant, ce qui les obligea de retourner vers Cortez, & l'assurer qu'il estoit impossible que les chevaux pussent passer par ce chemin là.

Cortez leur demanda s'ils n'avoient rencontré personne : mais comme ils lui répondirent que non, il partit incontinent avec toute sa Cavalerie & mille fantassins, commandant que le reste de son Armée eust à le suivre avec toute la diligence possible.

De sorte qu'avec les gens qu'il avoit menez avec luy, il se fit faire chemin, en ostant les arbres qu'on avoit mis au travers pour empêcher son passage, & en cet ordre passa son Armée, sans danger & sans recevoir aucun dommage, quoy que ce ne fut pas sans peine & sans travail.

Car il est certain que si les Indiens se fussent trouvez en cet endroit là pour

Order le passage , les Espagnols n'au-
oient jamais peu passer , parce que le
chemin estoit lors fort mauvais & diffi-
le , au lieu qu'apresent il est raisonna-
ment large , en sorte que les mulets
viennent chargez de marchandises de
Saint Jean de Vlhua , & des fermes de
Acate , y passent ordinairement.

Mais les Mexiquains croyoient que ce
chemin estoit assés asseuré par les arbres
qu'ils y avoient mis au travers , & l'ayans
negligé attendoient les Espagnols en raze
campagne.

Car de Tlaxcallan à Mexique il y a
trois chemins , dont Cortez choisit le plus
mauvais , s'imaginant ce qui arriva en
suite , ou bien quelqu'un luy donna avis,
que de ce costé là il n'y avoit aucuns
ennemis pour l'attendre au passage.

A la descente de cette montagne Cor-
tez s'arresta pour se reposer , jusques à
ce que toute l'armée fut assemblée pour
descendre en la plaine , d'où ils décou-
vrirent les feux que les ennemis faisoient
en divers endroits , & tous ceux qui les
avoient attendus par les deux autres
chemins , qui s'estoient rassemblez pour
les attaquer entre certains ponts qu'on
a faits pour la commodité des voyageurs
sur les ruisseaux qui sortent du Lac.

Mais Cortez y ayant envoyé plusieurs chevaux, ils passerent tout au travers des Mexiquains, estans suivis du reste de l'armée, qui en tuerent plusieurs sans recevoir aucun dommage.

La vue de cette montagne & la plaine qui est au bas, nous firent resouvenir de tout ce qui s'y estoit passé, & nous donna sujet de nous entretenir, & que nostre passage fut moins fâcheux & moins penible.

La premiere Ville ou nous arrivâmes au bas de la montagne, fut Quahuaptec qui depend de Tezcucoc; ce qui nous fit aussi resouvenir que c'estoit proche de là qu'estoit campée l'armée des Indiens de Culhua, composée d'environ cent mille hommes, que les Seigneurs de Tezcucoc avoient envoyé pour combattre Cortez, mais en vain; car sa Cavalerie passa tout au travers de leur armée, & son arillerie fit un tel ravage parmi eux, qu'ils furent bien-tost mis en fuite.

A trois lieues de là, sur la droite comme nous voyagions, nous découvrimus Tescucoc sur le bord du Lac & hors de la route, qui neantmoins nous donna matiere d'un grand entretien de ce qui s'y passa du temps de Cortez & des premiers Conquerans, qui

trouverent que c'estoit une grande Ville, & presque égale à celle de Mexique, & voy que Cortez n'y trouva aucune résistance.

Car comme il s'en approchoit, quatre des principaux habitans vindrent à son armée, portans une verge d'or avec un petit drapeau en signe de paix, disans qu'ils avoient esté envoyez par leur Seigneur Coacuacoyocin, pour le prier de ne faire point de degast dans leur ville, & en celles qui estoient aux environs, & luy offrir son amitié, le priant qu'il vint loger avec toute son armée dans la ville de Tezcuco, où il seroit tres bien receu.

Cortez receut cette nouvelle avec joye, neantmoins craignant qu'il n'y eust quelque trahison, & se méfiant des habitans de Tezcuco, dont il avoit depuis peu rencontré les troupes jointes à celles des Mexiquains & Culhuacans, poursuivit son chemin, & vint à Quahutichan & Huaxula, qui estoient lors des fauxbourgs de la grande ville de Tezcuco, mais à present ce ne sont que de petits villages separés, où on luy fournit & à tous ses gens une grande abondance de vivres.

Il y fit renverser les Idoles, & puis il entra dans la ville, où on luy avoit préparé une grande maison, capable de le lo-

ger, avec tous les Espagnols, & une partie des Indiens qui estoient avec luy.

Et pource qu'en entrant, il ne vid ni femmes ny enfans; il douta qu'il y avoit de la trahison, c'est pourquoy il fit publier des deffenses à peine de la vie à tous les gens de sortir.

Sur le soir les Espagnols estans montés dans les galleries de la maison pour voir la ville, aperceurent un grand nombre d'habitans qui s'enfuyoient avec leurs meubles, les uns vers les montagnes, & les autres vers le bord de l'eau pour se mettre en bateau, en si grand hast qu'il estoit aisé de remarquer qu'il y avoit dans leur maniere d'agir quelque chose d'extraordinaire.

Il y avoit du moins vingt mille petits bateaux, qu'on appelle des Canots, remplis de meubles & de gens qui s'en alloient: Cortez eust bien voulu l'empêcher; mais la nuit estoit si proche qu'il luy fut impossible de le pouvoir faire, & encore moins de retenir le Seigneur de la ville, qui estoit un des premiers qui s'en estoit fuy à Mexique.

La ville de Tezcucó est encore fameuse aujourd'hui parmy les Espagnols, parce qu'elle a esté une des premières, & peut estre même la première qui a esté gouvernée

gernée par un Roy chrestien.

Car Cortez ayant appris que Coacuacoyocin qui estoit lors Roy de cette ville-là & des bourgades voisines, s'en estoit fuy, fit venir devant luy plusieurs des habitans qui estoient demeurez, & leur dit, qu'il desiroit qu'un jeune Gentilhomme qui l'avoit accompagné, qui estoit issu d'une noble maison du pays, & qui avoit esté depuis baptisé, & nommé Ferdinand comme luy qui estoit son parain, qui estoit fils de Nizavalpicinchi qu'ils avoient tant aymé, fut leur Roy; puis que Coacuacoyocin s'en estoit fuy vers ses ennemis, apres avoir tué son propre frere pour luy oster son bien, à la sollicitation de Quahutimocin ennemy mortel des Espagnols.

Ce nouveau chrestien Dom Ferdinand fut esleu de cette maniere; dont le bruit estant espendu bien loin, plusieurs des habitans retournerent chez eux pour voir leur nouveau prince, de sorte qu'en peu de temps la Ville fut aussi pleuplée qu'elle estoit auparavant; & comme les habitans estoient bien traittez par les Espagnols, ils leur obeïssent aussi en tout ce qu'ils leur commandoient.

Dom Ferdinand fut aussi apres cela toujours fidele aux Espagnols, dans la guer-

re qu'ils eurent contre la ville de Mexico, & apprit en peu de temps la langue Espagnole.

Peu de temps apres les habitans Quahutichan, Huaxuta & Autenco, vindrent soumettre & demander pardon à Cortez, s'ils l'avoient offensé en quelque chose.

Deux jours apres que Dom Ferdinand fut fait Roy de cette grande ville, des territoires qui en dépendent, qui s'estendent jusques aux frontieres du Tlaxcallan, certains Gentils-hommes de Huaxuta & Quahutichan le vindrent avertir que toutes les forces des Mexicains venoient contr'eux, & luy demander s'il auroit agreable qu'ils sauvassent leurs femmes, leurs enfans, & leurs meubles aux montagnes; où s'ils les ameneroient où il estoit, pource qu'ils avoient peur qu'ils tombassent entre les mains des ennemis.

Cortez leur répondit au nom du Roy son filleul & son favori, & leur dit qu'ils eussent bon courage & n'eussent point de peur, qu'ils donnassent ordre à leurs femmes de demeurer, & de ne point abandonner leur ville, mais de se tenir paisiblement dans leurs maisons; & qu'il estoit bien aise de l'approche des enne-

amis, pource qu'ils verroient comme
il les traitteroit, quand il les auroit
joins.

Les ennemis ne vindrent point à Hua-
cata comme on avoit creu : mais Cortez
ayant sceu où ils estoient, sortit pour les
aller combattre avec deux pieces de ca-
non, douze Chevaux, deux cens Espa-
gnols, & plusieurs Indiens de Tlaxcal-
lan.

Ayant joint les ennemis il les attaquz
vigoureulement ; mais il y en eut peu de
buez, pource qu'ils s'enfuirent vers le
bord de l'eau, & se sauverent en leurs
canots.

Cortez estant entré de cette maniere en
la ville de Tezeuco, se deffendit & ses
alliez contre toute la puissance des Mexi-
cains, qui faisoient tout ce qu'ils pou-
voient pour se venger de luy, & de ce
nouveau Roy chrestien qu'il avoit esta-
bly.

Mais Cortez jugeant que ce lieu-là
estoit le plus convenable pour mettre ses
brigantins à l'eau, ayant appris qu'on
les avoit achevez à Tlaxcallan, il y en-
voya Gonzalez de Sandoual pour les faire
apporter : mais comme il fut sur les
frontieres de cette Province, il rencontra
huit mille hommes qui les apportoient

par pieces sur leurs espauls, avec tout ce qui estoit necessaire à leur appareil.

Ils estoient escortez par vingt-mille hommes de guerre, & mille Tamemez qui portoient les vivres,

Chichimecatel brave & vaillant Indien & Capitaine de mille hommes, commandoit l'arrieregarde, & Tupitil & Teutecatl Gentils-hommes de consideration conduisoient l'avantgarde avec dix mille hommes.

Les Tamemez estoient placez au milieu avec ceux qui portoient l'appareil de brigantins.

Devant ces deux Capitaines marchoient cent Espagnols & huit Cavaliers, Gonzalez de Sandoval venoit ensuite avec sept Cavaliers, & le reste de l'armée.

En cet estat ils prirent leur marche vers Tezeuco, avec un bruit merveilleux de diverses voix confuses qui crioient continuellement Chrestiens, Chrestiens, Tlaxcallan, Tlaxcallan, & Espagne.

Lors qu'ils arriverent à Tezeuco, ils y entrerent en fort bon ordre au son des tambours, des cors, & autres semblables instrumens, s'estans parez auparavant de leurs plus beaux habits & de leurs bouquets de plumes, ce qui meritoit d'estre remarqué pendant six heu-

es que dura leur entrée dans la Ville. Au bruit de l'arrivée de ces troupes & de ces brigantins, plusieurs Provinces se vindrent soumettre & offrir leur service à Cortez, les uns par la crainte d'être ruinez, & les autres par la haine qu'ils portoient aux Mexiquains, de sorte que Cortez estoit fort non seulement par les Espagnols qu'il avoit, mais aussi à cause des Indiens qui l'avoient joint, & sa Cour n'estoit pas moins grande à Tezeuco, que celle de Montezuma l'estoit auparavant à Mexique.

Ce fut en cette Ville qu'il fit ses préparatifs pour le siege de Mexique en grande diligence, & se pourveut d'eschelles pour monter à l'assaut, & de toutes les autres choses necessaires dont il avoit besoin pour son dessein.

Ses brigantins étant montez, il fit faire un canal d'une demie lieuë de long, de douze pieds ou plus de large, & de deux toises de profondeur.

On fut cinquante jours à faire cét ouvrage, quoy qu'il y eust quatre cens mille hommes qui y travailloient journellement.

Ce fameux ouvrage à conservé la renommée de la ville de Tezeuco jusques à present, quoy que le nombre des ha-

bitans soit fort diminué & qu'il y en a bien moins qu'autrés fois.

Ce canal estant achevé, l'on calfutra les brigantins avec des estoupes & du cotton, & faute de suif & d'huile, ils furent obligez, à ce que disent quelques auteurs, de se servir de graisse d'homme, non que Cortez leur permit de tuer des hommes pour cela, mais seulement de ceux qui estoient tuez en guerre, & dans les sorties que ceux de Mexique faisoient tout les jours pour empescher cét ouvrage : car les Indiens qui estoient accoustumez à sacrifier des hommes, les ouvroient & en tiroient la graisse apres leur mort.

Après que les brigantins furent mis à l'eau, Cortez fit la revue de ses gens, & trouva neuf cens Espagnols, dont il y en avoit quatre-vingt-six qui estoient à cheval, & cent dix-huit qui estoient armez d'arbalestes & harquebuses, & tout le reste d'espés, de poignards, de lances & de halbardes, avec des corselets, & des cottes de maille.

Ils avoient aussi trois grosses pieces de canon de fer, quinze petites pieces de canon de fonte, & huit cens livres de poudre, avec quantité de boulets, outre cent mille Indiens, qui estoient tous gens de guerre & attachez à leur party.

Le jour de la Pentecoste tous les Espagnols se mirent en campagne en cette grande plaine qui est au pied de la montagne dont j'ay parlé cy-devant, ou Cortez divisa son armée en trois corps, à chacun desquels il donna un Chef.

A Pierre de Alvarado qui estoit le premier Capitaine, il donna trente chevaux, & cent soixante & dix fantassins Espagnols, deux pieces de canon, & trente mille Indiens, avec ordre d'aller camper à Tlacopan.

A Christophe de Olid le second Capitaine, il donna trente trois chevaux, & cent dix-huit fantassins Espagnols, deux pieces canon, & trente mille Indiens, avec ordre de s'aller poster à Culhuacan.

A Gonzalez de Sandoval qui estoit le troisieme Capitaine, il donna vint-trois chevaux, & cent soixante fantassins Espagnols, deux pieces de canon, & quarante mille Indiens, avec ordre de choisir & de s'aller poster dans le lieu qu'il trouveroit le plus à propos.

Il mit en chaque brigantin une piece de canon, six harquebuses, & vingt-trois Espagnols choisis expres, avec un Capitaine en chacun, & luy s'en fit le General.

Ce qui fit que quelques uns des principaux de son armée qui alloient par terre, commencerent à murmurer, pensant qu'il y avoit plus de danger où ils estoient c'est pourquoy ils le prierent de marcher avec le corps de bataille, & de ne se mettre point sur l'eau.

Mais Cortez n'eut point d'égard à ce qu'ils disoient : car quoy qu'il y eust plus de danger sur la terre que sur l'eau, il estoit pourtant plus à propos d'avoir soin de la guerre sur l'eau que sur la terre, pource que ses gens estoient accoustumez à celle-cy, & non pas à l'autre.

De plus il esperoit que par le moyen de ses vaisseaux, il se rendroit maistre de Mexique ; & il s'en servit aussi pour brusler la plus part de canots de la ville, & tint le reste si serré qu'ils furent inutiles aux Mexiquains ; de sorte qu'avec ces douze brigantins, il incommoda autant ou plus ses ennemis par eau, que le reste de son armée par terre.

Tous ces preparatifs pour le siege de Mexique, tant par eau que par terre, avec plus de cent mille Indiens, sans compter les Espagnols & les douze brigantins, furent faits en cette ville de Tezeuco ; ce qui montre suffisamment combien elle estoit grande & puissante en ce

temps là, puis qu'elle pouvoit fournir toutes les choses necessaires à tant de gens.

Elle nous donna aussi assés de matiere pour nous entretenir, pendant que nous voyagions sur le grand chemin de la ville de Mexique.

Car apres avoir consideré l'estendue & la grandeur qu'avoit eu autrefois cette ville, nous estions estonnez de voir que ce n'estoit plus à present qu'un petit Gouvernement, ou reside ordinairement un Gouverneur Espagnol envoyé d'Espagne, dont le pouvoir s'estend jusques aux frontieres de Tlaxcallan & Quacocingo, & sur la plus part des petits bourg & villages de la plaine, qui quoy qu'ils fussent autrefois sous un Roy, ne pourroient rendre tous ensemble à present plus de mille ducats par an au Gouverneur.

Dans Tezeuco mesme il n'y a pas aujourd'huy plus de cent Espagnols & trois cens Indiens qui y habitent, dont les richesses viennent des herbes & des salades de leurs jardins, qu'ils envoient tous leurs jours dans leurs canots pour les vendre à Mexique.

Ils retirent aussi quelque argent de leurs Cedres qu'ils y transportent pour servir aux bastimens: mais ils ont esté

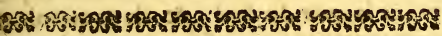
beaucoup ruinez par les Espagnols qui en ont fait une grande profusion à bastir leurs superbes maisons ; en sorte que Cortez seul fut accusé par Pamphile de Narvaez , d'avoir employé sept mille poutres de Cedres dans le bastiment de sa maison.

Il y avoit autrefois à Tezeuco des vergers où il y avoit plus de mille arbres de Cedres tout au tour qui leur servoient de closture, dont il y en avoit quelques uns de six vingts pieds de hauteur & douze de grosseur ; mais à present il n'y a pas cinquante Cedres dans les plus considerables de ces vergers.

Au bout de cette plaine nous passâmes par Alexicalcingo qui estoit autrefois une grande ville ; mais à present il n'y a pas plus de cent habitans ; Et de là nous vînmes à Guetlavac qui est un petit village, mais fort agreable, à cause de l'ombrage des arbres fruitiers, des jardins, & des belles maisons que les habitans de Mexique y ont fait bastir pour leur recreation, estant scitué au pied de la chauffée qui va depuis ce bourg au travers du lac jusques à environ deux lieues & demie de Mexique.

En cette maniere nous entrâmes en cette belle & fameuse Ville le troisiéme jour

L'Octobre 1625. passant tout au travers, jusques à ce que nous arrivâmes à une maison de plaisance qui est située entre les jardins dans le chemin qui va à Chaultepec, qu'on appelle saint Iacinte, qui appartient aux Iacobins de Manille, où nous fûmes traitez magnifiquement, & y demeurâmes jusques apres Noël, qui estoit le temps que nous devions nous embarquer une seconde fois à Acaoulco, qui est à quatre vingts lieuës de Mexique sur la mer du Sud, pour aller à Manille qui est la Ville capitale des Isles Philippines.



CHAPITRE XIV.

Description de la grande & fameuse ville de Mexique, comme elle estoit au temps passé, & comme elle est à present, & particulièrement de l'estat où elle estoit en l'année 1625.

CA esté avec beaucoup de prudence & de precaution que les Religieux &

les Iesuites de Manille & des Isles Philippines, ont acquis des maisons & des jardins proche de Mexique, pour y recevoir les Missionnaires qui passent tous les ans d'Espagne en ces quartiers-là.

Car si apres cela ils ne rencontroient quelque lieu commode où ils peussent se reposer, & se remettre des fatiques d'un si long voyage, & qu'on les renfermast d'abord dans les Convens de Mexique pour y observer la rigueur de leur regle, il est certain qu'ils se repentiroient bien tost de leur premier dessein, & ils auroient bien de la peine à passer plus avant pour se hazarder encor à faire un second voyage sur la mer du Sud, & ils aymeroient mieux retourner en Espagne, ou demeurer en quelque endroit de l'Amérique, comme nous fismes secretement cinq de mes compagnons & moy, quoy que ce fust contre la volonté de nostre Supérieur Calvo, & de ceux qui avoient pris le soin de nostre conduite.

C'est pourquoy afin que tous ceux qui y viennent d'Espagne pour s'embarquer apres à Acapulco pour aller uux Philippines, puissent recevoir le soulagement, & le rafraichissement qui leur est necessaire & convenable à leur profession, pendant le séjour qu'ils font dans l'A-

erique; & que ceux qui demeurent dans
ville de Mexique, qui portent tou-
urs envie à ceux qui passent en l'Asie,
leur fassent point perdre courage, les
Religieux & les Iesuites ont acquis des
Maisons de plaisir pour leurs Mission-
naires, qui ne dépendent point des Su-
érieurs de leurs Ordres à Mexique; mais
seulement des Provinciaux qui sont aux
Philippines, qui y envoient des Vicai-
res pour gouverner les Religieux & faire
entretenir ces Maisons là.

Cette maison appelée saint Iacinte
appartenoit aux Religieux de saint Do-
minique, où l'on nous mena, & où nous
demeurâmes pendant cinq mois, ne man-
quant de rien de tout ce qui pouvoit ser-
vir à nos recreations ordinaires, & nous
donner courage d'entreprendre encore
un second voyage par mer.

Les Jardins qui depressoient de cette
maison contenoient environ quinze
arpens de terre, partagez par de belles
allées ombragées de citronniers & d'oran-
gers, où nous avions des grenades, des
figues & des raisins en quantité, avec les
Ananas, les Sapottes, Chicofapottes,
& tous les autres fruiçts qui se trouvent
à Mexique.

Les herbes, les salades & les cardons

d'Espagne que l'on vendoit, apportoit un grand revenu tous les ans : car tous les jours on en envoyoit une charette chargée au marché de la ville de Mexique non en certaines saisons, comme en Angleterre & en d'autres endroits de l'Europe, mais en tout temps & en toutes saisons : car dans l'hyver & dans l'esté n'y a point de difference de chaud & de froid, de gelées & de neiges comme en ces pays-icy, mais une mesme temperature règne toute l'année, l'hyver n'estant differend d'avec l'esté que par les pluyes & non par la rigueur du froid.

Nous jouissions de ces delices au dehors de la maison ; mais au dedans nous estions traittez avec toutes sortes de poissons & de viandes ; & ce qui nous estoit le plus estoit la grande abondance des confitures, & particulièrement des conserves dont on avoit fait provision pour nous : car pendant que nous y demeurâmes, l'on nous apportoit à chacun tous les lundis matin une demie douzaine de boëttes de cotignac, & de conserves d'autres fruits, sans les biscuits, pour nous fortifier l'estomach le matin & durant tout le jour ; car nous trouvions que nos estomacs estoient tout autres en ce pays là qu'en Espagne, puis qu'en

Espagne & dans les autres parties de l'Europe, on n'a pas besoin de manger entre les repas, & mesmes pendant vingt-quatre heures apres qu'on aura d'it bonne chere.

Mais à Mexique, & en plusieurs autres endroits de l'Amerique, nous remarquâmes que deux ou trois heures apres avoir fait un repas, où l'on nous avoit servy trois ou quatre plats de mouton, de bœuf, de veau, de chevreau, de coqs d'Inde, & d'autre gibier, nôtre estomac n'en pouvoit plus de foiblesse, & estoit prest de tomber en défaillance, de sorte que nous nous trouvions obligez de l'entretenir & le fortifier, ou par un verre de chocolate, ou par un morceau de conserve ou de biscuit, ce qui faisoit qu'on nous en donnoit une si grande quantité.

Cela me sembloit estrange, d'autant plus que les viandes, à la reserve du bœuf, ne paroissoient aussi grasses & succulentes que celles de l'Europe, de sorte que pour me satisfaire je m'adressay à un Medecin, qui pour me tirer du doute où j'estois, me répondit que quoy que la viande que nous mangions fust aussi belle que celle d'Espagne, que neantmoins il s'en falloit beaucoup qu'elle fust

aussi propre pour la nourriture que celle de par deçà, à cause des pasturages qui sont plus secs, & nont pas les changements du printemps; comme ceux de l'Europe, ce qui fait que l'herbe en est courte, & se flétrit bien-tost.

Secondement que le climat de ces quartiers là avoit cette propriété, de produire de bonnes choses en apparence, mais de donner peu de substance qui fut capable de nourrir; que comme cela se remarquoit dans les viandes que nous mangions, la mesme chose se trouvoit aussi dans tous les fruits, qui sont fort beaux à voir, & tres agreables au gooust, mais de peu de vertu ou de nourriture au dedans, de sorte qu'il n'y en a pas la moitié de ce qui se trouve dans les Camuesa d'Espagne, ou les pommes de renette de la province de Kent en Angleterre.

Comme il y a de la tromperie dans l'apparence extérieure des viandes & des fruits, il s'en trouve aussi parmy les gens qui y sont nays & eslevez, qui monstrent un bel extérieur au dehors, mais qui sont au dedans pleins de tromperie & de dissimulation.

Aussi ay-je ouy dire diverses fois aux Espagnols, que ce fut la responce que fit

Notre Reyne Elizabeth à quelques uns
qui luy avoient présenté des fruits de l'A-
merique, qu'il falloit asseurement que
dans les lieux où ces fruits croissoient
aussy, que les femmes y fussent volages,
et les hommes d'un naturel caché & diffi-
cile.

Mais je laisse à part la recherche des
autres raisons qu'on pouroit trouver sur
ce sujet, & me contente d'écrire ce que
j'ay remarqué par experience, qu'il se trou-
ve peu de nourriture dans la grande di-
versité des viandes dont on se nourrit
dans ces pays-là, ou à tout moment nostre
estomac demandoit quelque sorte d'ali-
ment pour s'entretenir.

C'est pourquoy aussi l'on nous donnoit
de conserves & d'autres delicatesses;
et l'on ne nous refusoit aucune occasion
de nous aller promener dans la ville de
Mexico, qui n'estoit qu'à une lieu de
notre maison.

Ce nous estoit une promenade bien agrea-
ble de partir le matin, & d'employer
toute la journée dans la ville, & puis
de nous retirer au soir chez nous, marchans
toujours sous des arcades de pierre, qui
soutiennent un aqueduc de trois mille de
longueur, qui conduit l'eau depuis Cha-
ultepec jusques dedans la ville de Me-

xique, dont je veux faire la description. C'est pourquoy je prie mon lecteur de prendre en bonne part tout ce que j'ay appris pendant cinq mois, tant l'estat où elle estoit autrefois, que de ce luy où elle est à present.

La situation de cette ville est à peu près semblable à celle de Venise, & ne differe qu'en ce que Venise est bastie sur la mer, & Mexique sur un lac, qui paroist estre seul, quoy qu'il y en ait deux dont l'un est une eau dormante & tranquille, & l'autre a flux & reflux selon le vent qui souffle.



CHAPITRE XV.

Description du Lac de Mexique, & des differentes eaux dont il est composé, avec des circonstances remarquables sur ce sujet.

LA partie qui est tranquille, est une eau douce qui est bonne & saine,

qui donne quantité de petits poissons : mais celle qui a flux & reflux est une eau salée & amere, & qui ne donne aucune sorte de poisson grand ou petit.

L'eau douce est plus haute que l'autre, & tombe dedans, sans retourner en arriere, comme quelques uns se sont imaginé.

Ce Lac salé contient sept lieuës de longueur, autant de large, & a plus de vingt-cinq lieuës de circuit ; Le Lac d'eau douce en contient bien autant, de sorte que tout le Lac a bien cinquante lieuës de tour.

Il y a diverses opinions entre les Espagnols touchant ces eaux, & les sources où elles viennent. Quelques-uns tiennent qu'elles n'ont qu'une mesme source, qui vient d'une grande & haute montagne située au Sud-ouest à la venue de Mexique, & que ce qui fait qu'une partie du Lac est salé, est que le fonds ou la terre qui est sous l'eau est toute pleine de sel.

Mais soit que cette opiuiion soit veritable ou fausse, il est pourtant vray, & le puis témoigner pour en avoir veu l'expérience, qu'on en fait tous les jours beaucoup de sel, qui fait partie du commerce de cette ville dans les autres en-

droits de la province ; meſmes de ceſu
qui ſe fait aux Iſles Philippines , où l'
en transporte auſſi quantité tous l'
ans.

Quelques autres diſent que ce Lac
deux ſources ; que l'eau douce fort d
cette montagne qui eſt au Sud-oueſt d
Mexique ; & que l'eau ſalée vient
de certaines montagnes fort haute
qui ſont plus au Nort-oueſt. Mais il
ne rendent aucune raiſon de la ſaleur
de l'eau , ſi ce n'eſt l'agitation qu'elle
fait par ſon flux & reflux , qui ne ſe fai
ſant pas par la regle des marées comme
en la mer , mais ſeulement par le ſouffle
des vents , qui rendent ce Lac quelque-
fois auſſi orageux que la mer meſme ,
& produiſent dans ſes eaux une qualité
ſalée. Mais ſi cela eſtoit vray , pour-
quoy ces vents ne produiroient ils pas
le meſme effet dans le lac d'eau douce ?
Ainſi je croy plûtôt que ſi elle ſort d'une
autre ſource que celle de l'eau douce ,
que la ſaleure vient de quelques terres
minerales & ſalées qui ſe trouvent dans
les montagnes , au travers deſquelles
cette eau paſſe en deſcendant , & ſe char-
ge du ſel qu'elle a fondu dans ſa courſe.

Car par experience j'ay veu la meſme
choſe en la Province de Guatimala , où

roche d'une ville appellé Amatitlan, y a un lac d'eau dormante, qui n'est tout a fait douce; mais un peu salée, qui sort d'une montagne bruslante, ou un Vulcan, dont le feu procede des mines de soufre qui sont au dedans; où sortent aussi proche de la mesme vil- deux ou trois fontaines d'une eau extrêmement chaude, où plusieurs personnes viennent se baigner, ces bains ayans acquis la reputation d'estre fort sains pour tous ceux qui ont besoin des eaux sou- lées, celles cy passant au travers d'une mine de soufre, & neantmoins le lac qui sort de la mesme montagne, est d'une telle propriété qu'il rend la terre salée aux environs, ce qui fait que tous les matins le peuple va recueillir le sel qui se trouve au bord de l'eau, comme si c'estoit de la gelée blanche.

Mais en troisiéme lieu, il y en a d'autres qui pensent que cette partie du lac de Mexique qui est salée, vient de la mer du Nort & passe au travers de la terre; & qu'encore que les ruisseaux qui viennent de la mer perdent leur salure au travers de la terre, que celle cy neantmoins en peut garder une partie, à cause de la quantité des mineraux qui sont en ces quartiers-là, ou des grandes

concavitez de ces montagnes qui sont fort creuses au dedans, comme l'expérience fait voir par les tremblemens de terre qui y sont beaucoup plus frequents qu'en Europe, à cause des vents qui se renferment dans ces concavitez, & font trembler la terre pour en sortir; de sorte que ces vastes ouvertures ne laissant point de lieu à l'eau pour s'adoucir en passant au travers de la terre, elle retient toujours le sel qu'elle a apporté de la mer.

Mais quelque qu'en puisse estre la véritable raison, il est certain qu'il n'y a point de lac qu'on sçache qui soit semblable à cettuy-cy, d'une eau douce, & d'une eau salée, dont une partie produit du poisson, & l'autre point du tout.

Il y avoit autrefois environ quatre vingt villes situées tout au tour de ce Lac, quelques unes de cinq milles familles, & quelques autres de plus de dix mille, entre lesquelles estoit Tezeuco, qui comme j'ay déjà dit ne cedit point à la ville de Mexique.

Mais dans le temps que j'y estois, il n'y pouvoit avoir environ trente bourgs & villages, dont le plus grand n'estoit pas de cinq cens maisons au plus, tant d'Espagnols que d'Indiens, les Espagnols

ayans si mal traitez, qu'ils ont pres-
que aneanti cette pauvre nation.
De sorte qu'environ deux ans avant
qu'il se partisse de ces pays là, en 1635.
1636. l'on m'assura qu'il estoit peri
un million d'Indiens, dans un travail
que les Espagnols avoient fait pour dé-
tourner de la ville l'eau du Lac, en fai-
sant un chemin au travers des monta-
gnes, pour eviter les inondations où elle
est sujette, & particulièrement à cau-
se qu'en l'année 1634. les eaux monte-
rent si haut, qu'elles ruinerent une
grande partie de la ville, & entrèrent
même dans les Eglises basties dans les
lieux plus eslevez, en sorte que les ha-
bitans estoient obligez de se servir de
bateaux pour aller d'une maison à l'au-
tre.

La plus part des Indiens qui demeu-
rent au tour du Lac furent employez à
opposer à cét élément, ce qui ruina la
plus grande partie de ces bourgs & vil-
lages qui estoient situez autour de ce lac,
si par le moyen de ce grand ouvrage est
present esloigné des maisons de la Vil-
le, ayant son cours par un autre endroit,
si bien qu'on crût que cela ne dureroit
long, mais qu'il reprendroit son ancien
passage vers Mexique,



CHAPITRE XVI.

Description du Palais de Montezuma, de ses armes, de ses meubles, de ses femmes, de ses officiers, de leur différentes fonctions, des diverses especes d'animaux qui y estoient nourris de ses jardins, de son Arcenal, & autres particularitez

ON tient qu'à la premiere fois que Cortez entra dans cette Ville, il y avoit bien quatre-vingt mille maisons.

Le Palais de Montezuma estoit fort grand & magnifique, qu'on appelloit Tepac en la langue Indienne, ou il y avoit vingt portes qui avoient leurs issues dans les ruës de la Ville.

Il y avoit aussi trois cours, & une fort belle fontaine au milieu plusieurs sal-

les

es, & cent chambres de vingt-trois & cente pieds de long, cent bains & cuves : Et quoy que dans tous ces Ouvrages il n'y eust point de cloux, ils ne falloient pourtant pas d'estre fermes & bien solides.

Les murailles estoient faites de maçonnerie, & enrichies de marbre de toute espece, & d'une autre pierre noire avec des veines de certaines pierres rouges semblables à des rubis, qui rendoient un fort beau lustre.

Les toits estoient faits de planches, & curieusement parqueterz de cedres, de sapin & de sapin. Les chambres estoient toutes peintes, & tapissées de tapisseries de coton, de poil de lapin, & de divers ouvrages.

Il n'y avoit que les lits qui ne répondoient pas à cette magnificence : car ils estoient peu considerables, & tels que ceux dont se servent encore aujourd'huy les plus riches Indiens ; car ce n'estoient que des mantes estenduës sur des nattes, ou sur du foin, ou bien sur des nattes toutes seules.

Il y avoit mille femmes qui demeuroient en ce Palais ; quelques-uns mêmes disent qu'il y en avoit trois mille, à contant les demoiselles, les servan-

vantes; & les esclaves tout ensemble. Mais la plus part estoient des filles de principaux Indiens, dont Montezuma prenoit pour luy celles qui luy plaisoient & donnoit les autres aux Gentilshommes qui le servoient.

Les Espagnols disent qu'il avoit cent cinquante femmes grosses tout à la fois qui ordinairement prenoient des médecines pour faire perir leur fruit, pour qu'elles sçavoient qu'ils n'hériteroient point du royaume; & ces femmes avoient plusieurs vieilles pour les garder; car il n'estoit pas permis à aucun homme de les voir.

Outre ce Tepac, qui signifie un Palais, Montezuma avoit encore une autre maison dans la ville de Mexique, de laquelle il y avoit plusieurs logements fort commodes, & de belles galeries basties sur des pilliers de jaspe qui regardoient sur un beau jardin, dans lequel il y avoit pour le moins douze estangs, dont les uns estoient d'eau salée pour les oyseaux de mer, & les autres d'eau douce pour les oyseaux de rivieres & des lacs, avec des esclaves pour les vuider & les remplir quand on vouloit, pour entretenir la netteté de plumage de ces oyseaux par la pureté de

eau où ils se baignoient.

Ces oyseaux estoient en si grand nombre, qu'à grand peine ces estangs les pouvoient contenir ; & il y en avoit de tant de especes differentes, & de si divers plumages, que les Espagnols ne les pouvoient reconnoistre pour la plus part, n'en ayant jamais veu de semblables ailleurs.

Il y avoit plus de trois cens personnes destinées pour le service de cette maison, qui avoient chacun un employ different autour de ces oyseaux ; les uns avoient le soin de nettoyer les estangs ; les autres de pêcher du poisson pour leur donner à manger ; d'autres leur donnoient de la viande ; & à chaque espece on leur donnoit la mesme sorte de manœuvre qu'ils avoient accoustumé de prendre à la campagne ou dans les rivieres.

Quelques-uns avoient aussi le soin de nettoyer leur plumage ; d'autres de prendre garde à leurs œufs & de les mettre couver ; mais leur principale charge estoit de les plumer en leur temps, & de leur enlever la plume : car on en faisoit de riches mantes, des tapisseries, des bouquets de plumes, & plusieurs autres ouvrages meslez d'or & d'argent.

Montezuma avoit encore une autre

maison dans la ville de Mexique, tous exprés pour l'entretien des oyseaux qui vivent de proye & de rapine.

En cette maison il y avoit plusieurs salles & chambres hautes, où l'on nourrissoit des nains, des bossus, & semblables personnes contrefaites, des deux sexes, & de divers âges, avec ceux qui naissent de couleur blanche, ce qui arrivoit peu souvent; il y en avoit même mes qui estropioient leurs enfans, on leur rendoit difformes en naissant, afin qu'ils fussent menez à la maison du Roy & servissent à monstrier sa grandeur par leur difformité.

Dans les salles basses de cette maison il y avoit des cages pour les Oyseaux de proye de toutes sortes despeces, comme faulcons, esperviers, milans, & autres semblables oyseaux qui vivent de rapine, & parmy les faulcons & esperviers, il y en avoit de plus de douze especes differentes.

Outre trois cens hommes qui servoient en cette maison, il y avoit encore pour le moins mille faulconniers & chasseurs, à qui on distribuoit tous les jours cinq cens cocqs d'Inde pour leur nourriture.

Les Chasseurs y estoient nourris, parce que l'on y gardoit aussi les bestes sau-

ages dans les salles basses en de grandes cages de bois, où il y avoit des lions, des tygres, des ours, & des loups.

Enfin il y avoit de toutes sortes de bestes à quatre pieds, afin que Montezuma pût dire que rien ne luy manquoit en sa maison; & on les nourrissoit tous les jours avec des cocqs d'Inde, des canards, des chiens, & semblables animaux.

Dans une autre salle il y avoit encore de grands vaisseaux de terre, les uns remplis d'eau, & les autres pleins de terre, où il y avoit des couleuvres grosses comme la cuisse d'un homme, des vipères, des crocodiles, qu'ils appellent caymans, de vingt pieds de long, outre plusieurs especes de lezards, & autres bestes venimeuses qui se trouvent dans l'eau & sur la terre.

Ils nourrissoiét ces couleuvres, & ces autres animaux veneneux du sang des hommes qu'on avoit sacrifiez: d'autres disent qu'on leur donnoit de la chair humaine, dont les grands lezards, & les caymans sont fort friands.

Mais ce qui faisoit un spectacle d'horreur, estoit de voir l'occupation ordinaire de ces Officiers autour de ces bestes;

le sang espandu comme en forme de g
lée sur le plancher de ces chambres
qui s'entoient aussi mauvais qu'une bou
cherie où l'on tuë les bœufs ; d'entend
le rugissement des lions , le siffemen
épouvantable des coleuvres & des vi
peres , le triste hurlement des ours
des tygres & des loups , quand ils avoien
faim & demandoient à manger.

C'estoit neantmoins dans ce lieu , qu
durant la nuit ressembloit à l'enfer &
une demeure de demons , que ce Princ
paysen faisoit ses devotions , & alloit tou
les jours faire ses prieres à ses Dieux.

Car proche de cette salle , il y en avoit
une autre de cent cinquante pieds de
long , & trente de large , où il y avoit
une Chappelle , dont la voute estoit cou
verte d'or & d'argent en feüille , enri
chie d'un grand nombre de perles &
pierres precieuses , comme agates , cor
nalines , esmeraudes , rubis , & divers
autres joyaux.

Cecy estoit l'Oratoire où Montezuma
faisoit ses prieres durant la nuit , & où
le Diable luy rendoit ses réponses , dignes
d'estre proferées parmy les cris horribles
de tant de bestes épouvantables , qui for
moient en ce lieu là la veritable repre
sentation de l'enfer.

Il avoit aussi son Arcenal, qui estoit mu-
y d'une grande quantité de toutes sortes
armes dont ils se servoient, en leurs
uerres, comme arcs, fleches, frondes,
nces, dards, massuës, épées, boucliers,
rondaches qui estoient de bois doré
couvers de cuir.

Le bois dont ils faisoient leurs armes
leurs rondaches estoit fort dur; &
s enchassoient au bout de leurs flé-
hes un petit morceau de caillou pointu,
une piece d'os de poisson appelle *Libisan*
ui estoit si venimeux, que si quelqu'un
n estoit blessé, & que la pointe demeu-
alt en la playe, elle devenoit presque
neurable.

Leurs espées estoient de bois, & le
ranchant d'un caillou joint ou enchassé
ans un baston, avec quoy ils coupoient
les lances, & abbatoient la teste d'un
heval d'un seul coup, & mesmes en-
amoient le fer, ce qui sembleroit estre
ne chose impossible & incroyable.

Ces cailloux estoient joints au bois
avec une certaine colle faite d'une raci-
ne qu'on nomme *Zacolt*, & de *Tuxalli*
qui est une maniere de gros sablon,
dont ils faisoient une composition, qu'ils
paitrissoient avec du sang de chauvesouris
& autres semblables animaux, ce qui

faisoit une colle si forte qu'elle ne se feroit
 doit presque jamais apres qu'elle estoit un
 fois appliquée.

Mais outre ces maisons, c'est une chose
 étonnante combien il en avoit d'autres
 seulement pour son plaisir & pour s'
 aller divertir, qui estoient embellies de
 jardins d'herbes medecinales, de fleurs
 & d'arbres fruitiers.

Il y en avoit un entr'autres, dans le
 quel il y avoit plus de mille personna-
 ges qu'on avoit fait artificiellement de
 feuilles & de fleurs; & Montezuma avoit
 deffendu qu'il y eust aucunes herbes po-
 tageres, ou qu'on peust vendre au mar-
 ché, pource, disoit-il, que cela estoit in-
 decent aux Princes & aux Roys, d'avoir
 parmy leurs plaisirs des choses dont on
 tiraist du lucre, parce que cela n'appar-
 tenoit qu'aux marchands.

Il avoit pourtant des vergers hors de la
 ville plantez d'arbres fruitiers; comme
 aussi des maisons de plaisance dans les
 bois, environnées d'eau, & embellies de
 fontaines, de Canaux, & d'estangs pleins
 de diverses especes de poisson; des bois
 pleins de cerfs, de dains, de lievres, de
 renards, de loups, & semblables ani-
 maux, où il s'alloit divertir quelquefois,
 comme aussi les principaux Seigneurs de

Mexique. Il avoit un si grand nombre de ces maisons là , qu'il y a peu de Roys qui en ayent autant.

Sa Garde ordinaire estoit de six cens gentilshommes , qui avoient chacun trois ou quatre serviteurs , & quelques uns mesmes plus , selon leur qualité ; de sorte qu'il y avoit toujours trois mille hommes qui suivoient la Cour, où ils estoient nourris des viandes qu'on desservoit de dessus sa table.

En ce temps là il y avoit dans l'Empire de Mexique trois mille Seigneurs de villes , qui avoient chacun divers vaisseaux qui relevoient d'eux ; mais par dessus tous il y en avoit trente , qui pouvoient bien mettre sur pied chacun une armée de cent mille hommes.

Tous ces Seigneurs venoient demeurer en la ville de Mexique un certain temps de l'année , & n'osoient en sortir sans la permission de l'Empereur ; & mesmes il falloit qu'à leur depart de la Cour , ils y laissassent un de leurs enfans , ou de leurs freres en hostage , pour l'assurance de leur fidelité , à cause dequoy ils estoient obligez d'avoir chacun une maison dans la ville de Mexique , ce qui rendoit la Cour de Montezuma tres considerable.

Deplus il ne dépensoit rien pour bastiment de toutes ses maisons : Car y avoit de certaines villes qui au lieu de payer un tribut comme les autres, estoient obligées de bastir & racommoder ses maisons à leurs propres cousts & de fournir tous les ouvriers qui y estoient nécessaires, qui portoient sur leur dos ou sur des traineaux, la pierre, la chaux, le bois, l'eau, & tous les autres matériaux nécessaires.

Ils estoient encore obligez de fournir tout le bois dont la Cour avoit besoin qui se montoit à cinq cens charges d'homme par jour, & quelquefois plus en hyver.

Mais pour faire du feu dans les cheminées du Palais de l'Empereur, ils apportoit des escorces de chesne, qu'on estimoit beaucoup, pource qu'elles faisoient un beau feu & plus clair que celui de gros bois.

Il y avoit aussi dans la ville de Mexico trois sortes de ruës fort larges & fort belles ; les unes estoient des canaux d'eau avec plusieurs ponts ; d'autres sur la terre ; & les troisièmes sur la terre & sur l'eau, la moitié estant terre ferme sur laquelle on pouvoit marcher, & l'autre destinée pour les bateaux qui appor-

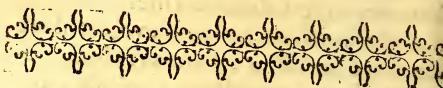
ient des-vivres dans la ville.

La pluspart des maisons avoient deux portes ou deux issuës, l'une vers la chaufourne, & l'autre vers l'eau, où ils s'en-fermoient pour aller où il leur plaisoit.

Mais quoy que cette eau soit si proche des maisons, comme elle n'est pas bonne à boire, on fait venir de l'eau douce à Mexico par des conduits ou aqueducs, d'un lieu qui s'appelle Chapultepec qui est à trois mille de la ville, qui sort d'une petite montagne, où il y avoit autrefois deux statuës ou images faites de pierre, avec leurs boucliers & leurs lances dont l'une estoit pour représenter Montezuma, & l'autre son pere Axiaca.

Aujourd'huy l'on fait encore venir l'eau de ce lieu là dans la ville, par deux tuyaux soustenus par des arches de pierre & de brique en forme d'un beau pont, & quand un des tuyaux est sale, on fait passer toute l'eau par l'autre jusques à ce qu'il soit nettoyé.

Cette fontaine fournit d'eau toute la ville, & les porteurs d'eau la vont vendre par les ruës; les uns la portent en des barrils, & d'autres en des cruches de terre, sur des mulets ou sur des asnes.



CHAPITRE XVII.

De l'etymologie & antiquitez de Mexique, & de l'origine de ses Fondateurs, avec un abrege chronologique de ses Roys jusques à Montezuma.

LORS que les Espagnols se rendirent maistres de cette ville, elle estoit partagée en deux grandes ruës, dont l'une s'appelloit Tlatelulco, c'est à dire une petite Isle, & l'autte Mexique, qui signifie une source ou une fontaine dans le mesme langage; Et parce que le Palais du Roy y estoit situé, toute la ville fut appelée Mexique.

Mais le plus ancien nom de la ville estoit Tenuchtitlan, qui signifie un fruit qui sort d'une pierre, estant un nom composé de Tetl, qui veut dire une pierre, & Neuchtli, qui est un excellent fruit, que les Espagnols appellent Tunas par toute l'Amerique, & l'arbre qui produit, s'appelle Nopal.

Lors qu'on posa les premiers fondateurs de cette ville, ce fut près d'une grosse pierre ou d'un rocher qui estoit au milieu du Lac, & au pied de ce rocher il y avoit un de ces arbres de Nopal, où vient que Mexique a pour armes un arbre de Nopal qui sort du pied d'un rocher, suivant l'etymologie du premier nom de la ville Tenuchtitlan.

Quelques-uns disent qu'elle tire ce nom de son premier Fôdateur appellé Tenuch, fils puis-né de Iztacmixcoatl, dont les enfans & leur posterité furent les premiers qui habiterent toute cette partie de l'Amérique, qu'on appelle à present la Nouvelle Espagne.

Quelques autres soustiennent que Mexique tire son nom de beaucoup plus loin, sçavoir des Mexiti qui en ont esté les premiers fondateurs : Car jusques aujourd'huy les Indiens qui demeurent dans une des ruës de cette ville sont appellez mexica, ces Mexiti ayans pris leur nom de leur principale Idole appellée Mexitli, qu'ils avoient en aussi grande veneration, que Vitzilopachtli qui estoit le Dieu de la guerre.

Mais l'opinion la plus receuë entre les Espagnols, est que les Mexiquains habitoient premicrement en la nouvelle

Galice, d'où ils firent irruption l'an du Seigneur 720. & s'épandirent en divers lieux jusques en l'an 902. que sous la conduite de Mexi leur General ils bâtirent cette ville, qu'ils nommerent Mexique à cause de luy,

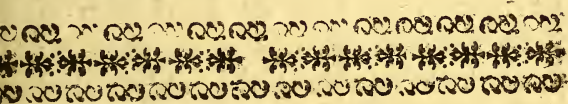
Ils estoient partagez en sept familles ou Tribus, qui se gouvernerent long temps en forme d'Aristocratie, jusques à ce que la plus puissante de toutes les Tribus appelée Navatalcas esleut un Roy à qui ils se soumirent tous.

Le premier Roy qui fut ainsi esleu s'appelloit Vitzilovitli; le second Acamopitzli; le troisième Chimalpapoca; le quatrième Izchoalt; le cinquième Montezuma premier; le sixième Acacis; le septième Axaiaca; le huitième Antzlol; le neufvième Montezuma second qui regnoit lors que Cortez y arriva; le dixième Quahutimoc qui perdit la ville de Mexique, & en qui finit cet Empire.

Le plus heureux de tous ces Roys fut Izchoalt, qui par le moyen de son cousin Tlacaellec subjuga les autres six Tribus, & les assujettit aux Roys de Mexique.

Après la mort de Izchoalt, les Electeurs qui estoient au nombre de six, esleurent

lacaellec pour Roy, comme celuy dont
s'avoient déjà experimenté la vertu ;
mais il refusa genereusement cette digni-
té, disant qu'il estoit plus à propos pour
le bien de la Republique qu'on en choi-
sire un autre que luy ; que de sa part il
seroit toujourns prêts d'executer tout ce
qui seroit necessaire pour le service de
l'Etat, & que sans estre Roy il ne lais-
seroit pas de continuer de travailler pour
le public comme il avoit toujourns fait,
de sorte qu'à son refus ils choisirent Mon-
tezuma premier.



CHAPITRE XVIII.

*Abregé historique de la prise de
Mexique par les Espagnols.*

LEs plus malheureux Roys de cette
Nation, furent les deux derniers :
Montezuma second, & Quahutimoc,
qui furent tous deux vaincus par Fer-
dinand Cortez, qui prit Montezuma
prisonnier dans son Palais, & l'attira
ensuite en son logis, où il luy mit les

fers aux pieds, & le retint jusques apres l'execution de Qualpopoca Seigneur de Nahutlan, qu'on appelle à present Almerie, qui fut brûlé pour avoir tué neuf Espagnols.

Mais l'emprisonnement de cet Empereur fit soulever tous les Mexiquains contre Cortez & les Espagnols, contre qui ils combattirent vigoureusement pendant deux ou trois jours, & les menaçant de les faire tous mourir cruellement, s'ils ne rendoient leur Empereur.

Ce qui fit que Cortez pria Montezuma de monter au haut de sa maison qu'ils battoient rudement à coups de pierres, pour commander à ses sujets de s'apaiser, ce qu'il fit; mais s'estant panché sur la muraille, comme il commençoit de leur parler, ils jetterent tant de pierres de la rue & de dessus les maisons, qu'il y en eut une qui le frapa à la temple si rudement qu'il tomba tout roide mort à terre, finissant sa vie par la main de ses propres sujets, quoy que contre leur volonté, au milieu de sa ville capitale, & sous le pouvoird'une Nation estrangere.

Les Indiens disent qu'il estoit de la plus noble famille de tous ceux de sa lignée, & le plus magnifique de tous les Roys qui l'avoient precedé.

D'où l'on peut remarquer, que lors que
s Royaumes fleurissent le plus, c'est
rs qu'ils sont plus près de leur ruine,
du moins de changer de Seigneur,
omme il paroist par l'histoire de Mon-
zuma, dont la gloire & la magnificence
esagerent la ruine de cette ville & de
s habitans.

Après la mort de Montezuma ils esleu-
nt Quahutimoc pour leur Empereur,
continuerent a battre la maison de Cor-
z de telle furie, qu'ils l'obligerent de
enfuir de Mexique avec tous les Es-
agnols.

Après s'estre retirez, ils se fortifierent
erechef à Tlaxcallan, & ayant fait faire
ize Brigantins, ou dix-huit à ce que di-
ent quelques-uns, pour mettre sur le
ac, ils assiegerent bien-tost après Me-
ique par eau & par terre, desorte que
es habitans furent reduits à une telle
ecessité de vivres, qu'ils mouroient de
aim & de maladie, en si grand nombre,
ue les maisons estoient pleines de corps
morts, où ils les entassoient les uns sur
es autres pour cacher le miserable estat
où ils estoient reduits.

Mais quoy qu'ils vissent brûler les Pa-
ais de leur Roy Quahutimoc, & la plus
grande partie de leur ville consumée par

le feu, & reduite en cendres, neantmoins ils se deffendoient toûjours de ruë ruë, & dans tous les lieux où ils pouvoient s'opposer aux Espagnols, qui après plusieurs sanglans combats par terre & par eau ayans gagné la place du marché, & la pluspart de la ville, trouverent les ruës, les maisons, & les canaux pleins de monceaux de corps morts, & ceux qui restoit encore en vie après avoir rongé jusqu'à des écorces d'arbres, si passés & si défaits, que c'estoit une chose pitoyable de les voir.

Quoy qu'ils fussent si foibles & si malades, qu'on pouvoit dire qu'il ne leur restoit plus que le cœur; ils ne laisserent pas de refuser les offres que Cortez leur envoya faire, après les avoir sommés de se rendre. Ils luy dirent hardiment qu'il ne devoit point esperer de profiter de leurs dépoüilles, & que si la fortune continuoit de leur estre contraire, qu'ils estoient résolus de brûler toutes leurs richesses, ou de les jeter dans le lac, & de combattre jusques à l'extremité tant qu'il leur resteroit un seul homme en vie.

Cortez voulant sçavoir ce qui restoit encore à gagner, monta sur une haute Tour, d'où il pouvoit voir toute la ville, & jugea qu'il y en avoit encore la hui-

me partie qui resistoit, de sorte que
ayant fait attaquer, les pauvres habi-
tans qui voyoient la fatalité de leur destin,
en pouvans plus, prièrent les Espagnols
de les exterminer tout d'un coup pour
finir leurs miseres.

Il y en avoit d'autres qui se tenoient
sur le bord de l'eau près d'un pont-levis,
et crioient à Cortez que puis qu'il
estoit fils du Soleil, qu'il priaist son Pere
de les faire perir, & s'adressant après au
Soleil mesme, ils le supplioient de finir
leur miserable vie, & les laisser aller
en jouir du repos qu'ils esperoient de trou-
ver auprès de leur Dieu Quetcauath.

Cortez voyant l'extremité où estoient
ces pauvres miserables, & croyant qu'à
la fin ils se rendroient, envoya vers Qua-
tutimoc, pour luy représenter la misere
de ses subjets, qui seroit encore plus
grande s'il n'inclinoit à la paix.

Mais quand ce mal-heureux Roy eut
entendu ces propositions, il fut telle-
ment transporté de colere, qu'il com-
manda que l'Ambassadeur de Cortez fust
sacrifié sur le champ, & fit donner pour
réponse aux autres Espagnols qui l'avoient
accompagné des coups de bastons, de
pierres, & de flèches, disant qu'ils de-
mandoient la mort, & non pas la paix.

Cortez voyant l'obstination de ce Prince après un si grand carnage de ses sujets après tant de combats, & la perte presque de toute la ville, envoya Sandou avec ses Brigantins d'un costé, & l'autre fut d'un autre, pour combattre ceux qui pouvoient encore estre demeurez dans les maisons & autres endroits les plus forts; mais il y trouva si peu de resistance qu'il luy fut aisé de faire ce qu'il vouloit.

On auroit cru qu'il n'y avoit pas dans toute la ville plus de cinq mil hommes de reste, quand on songeoit au grand nombre de morts qu'il y avoit dans les rues & dans les maisons; & neantmoins dans ce dernier combat il fut tué & prisonnier ce jour là plus de quarante mille personnes.

C'estoit une chose lamentable d'entendre les cris & les gemissemens des femmes & des enfans, & la puanteur des corps morts n'estoit pas moins fâcheuse ny moins difficile à supporter.

Cette nuit là Cortez se resolut de son costé de finir cette guerre par un dernier exploit; & Quahutimoc fit dessein de se sauver par la fuite, & s'embarqua pour cet effet dans un canot où il y avoit vingt rameurs pour faire plus de diligence.

Dès qu'il fut jour, Cortez avec ses gens & quatre pieces de canon vint au quartier ou ce qui restoit d'habitans estoient renfermez, comme des brebis dans un parc, donnant ordre à Sandoval & Aluarado qui estoient sur les Brantins, de prendre garde à la sortie des mots de la ville qui estoient cachez entre certaines maisons, & particulièrement de tâcher de se saisir du Roy, sans luy faire de mal, mais de le prendre en vie.

Il commanda ensuite au reste des siens de faire sortir les bateaux de Mexique, & il monta sur une Tour cherchant le Roy, où il trouva Xihuacoa Gouverneur & Capitaine de la ville, qui fit grande difficulté de se rendre.

Il sortit apres cela une si grande multitude de vieillards, de femmes & d'enfants pour s'embarquer à la haste, qu'ils enfoncerent les bateaux, dont il y en eut un grand nombre de noyez.

Cortez deffendit à ses gens de tuer les pauvres miserables; mais il luy fut impossible d'arrester ceux de Tlaxcallan, qui en tuerent & sacrifierent pour le moins quinze mille, pendant que le reste des gens de guerre se tenoient encore sur les toits & les galeries des maisons.

d'où ils voyoient la ruine de leur patrie pendant que toute la Noblesse de la ville qui s'estoit embarquée s'enfuyoit avec le Roy.

Alors Cortez ayant fait tirer un coup de carabine pour signal à ses Officiers de se tenir prests, il se rendit maître en peu de temps de toute cette grande ville.

Les Brigantins passerent aussi au travers de toute la Flote des bateaux sans aucune resistance, & abatirent d'abord l'estendart Royal de Quahutimoc.

Garcie Holquin qui estoit Capitaine d'un des Brigantins, ayant apperceu un grand canot où il y avoit vingt rameurs chargés de gens, & estant informé par les prisonniers que le Roy estoit dedans luy donna la chasse, & l'atteignit en peu de temps.

Lors que Quahutimoc qui estoit sur la poupe de son canot prest à combattre vit les arbalestes des Espagnols prestes à tirer, & les espées toute nuës contre luy il se rendit, & avoua qu'il estoit le Roy; Garcie Holquin joyeux d'avoir un tel prisonnier, le prit & l'amena à Cortez, qui le receut avec beaucoup de civilité.

Mais lors que Quahutimoc fut auprès

le Cortez, il mit la main sur son poignard, luy disant qu'il avoit fait tout son possible pour se deffendre luy & les siens ; & s'empescher d'estre reduit en l'estat où il se trouvoit ? mais puis qu'il estoit en son pouvoir de faire de luy ce qu'il luy plairoit ; qu'il le prioit de luy oster la vie ; qui désormais ne luy pouvoit estre d'aucune charge après la perte de son Empire.

Cortez le consola du mieux qu'il pût ; luy promettant qu'il ne le feroit point mourir, & le mena dans une galerie, & le pria de commander à ses sujets qui resistoient encore, de se rendre ? ce que Quahutimoc ayant fait, ils posèrent incontinent les armes, quoy que notwithstanding le grand nombre des morts & des prisonniers, ils fussent encore plus de soixante & dix milles hommes.

Ce fut en cette manière là que Ferdinand Cortez conquist la fameuse ville de Mexique, le treizième jour du mois d'Aoust l'an du Seigneur mil cinq cens vingt-un ? en memoire dequoy l'on y celebre tous les ans ce jour-là, & l'on y fait une procession publique, où l'on porte l'Estendart Royal avec lequel la ville fut gagnée : Aussi peut-on dire que cette Victoire fut aussi considerable qu'aucune autre que l'Antiquité puisse

produire , puis qu'un des plus grands Empereurs de l'Amérique y fut tué, & un aussi brave Capitaine qu'on y vid ja mais fut fait prisonnier.

Le siege dura trois mois depuis que les Brigantins furent apportez de Tlaxcallan, près de deux cens milles Indiens y estoient venus assister Cortez, neuf cens Espagnols, quatre-vingts chevaux dix-huit pieces de canon, autant de Brigantins, & du moins six mille canots.

Il y eut cinquante Espagnols de tuez & six chevaux, & environ huit mille Indiens des Alliez de Cortez ? mais de Mexiquains il y en eut plus de six-vingt mille de tuez, sans compter ceux qui moururent de faim & de peste, & comme la pluspart de la Noblesse s'estoit trouvée à la deffence de la ville, il y en eut aussi plusieurs de tuez.

Il y avoit tant de monde dans la ville, qu'ils manquoient de vivres, & estoient contrains de boire de l'eau salée, & coucher parmy les morts, dont les cadavres rendoient une si horrible puanteur, que la peste se mit parmy eux, qui en emporta un fort grand nombre.

La valeur & la resolution de ces Indiens merite d'estre remarquée. Car quoy qu'ils fussent reduits à ne pouvoir
vivre

vre que des branches & des écorces
arbres, & boire de l'eau salée neant-
moins ils ne se vouloient pas encore ren-
c.

L'on doit aussi remarquer qu'encor
ne les Mexiquains mangeassent de la
chair humaine, ils ne mangeoient pour-
tant que leurs ennemis : car s'ils se fu-
rent mangez les-uns les autres, ou leurs
enfans, ils ne seroient pas morts de faim
comme ils firent.

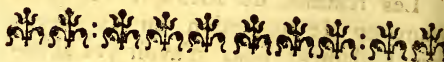
Les femmes de Mexique acquirent
beaucoup de reputation en ce siege,
non seulement pour n'avoir pas aban-
donné leurs maris ny leurs peres, mais
aussi pour le soin qu'elles eurent des
malades & des blesez, de faire des
bandes, & amasser des pieres, dont
elles jettoient une si grande quantité des
galeries des maisons, qu'elles faisoient
tant d'execution que les hommes.

La ville fut mise au pillage, les Es-
pagnols s'emparerent de l'or, de l'ar-
gent, & des plumes ; & les Indiens
leurs alliez prirent les toiles de coton, &
les autres meubles qu'ils peurent sauver
de l'incendie. Ainsi cette grande ville
avec toute sa puissance & ses richesses
fut assujettie aux Espagnols.

Cortez ayant observé que l'air de cette

ville estoit fort temperé & sain, & qu'on
sa situation estoit commode, fit dessein
de la rebâtir, & d'y establir le prin-
cipal siege de la Justice de tout le pays.

Mais avant que d'écrire comme elle
fleurit maintenant, il faut que j'ajoute
à ce qui a esté dit de l'estat de Monte-
zuma & de ses Palais, la description
de la place du marché, & du Temple
qui y estoit lors que les Espagnols le
ruinerent.



CHAPITRE XIX.

*Description de l'Estat de Monte-
zuma, de ses Palais, du Tem-
ple, & du Marché, lors que
les Espagnols s'en rendirent les
maistres.*

LA commodité du lac qui est autour
de cette ville, fit naistre la pensée aux
Mexiquains de reserver une grande place
pour tenir le marché, où tous ceux des
autres lieux qui sont aux environs peus-

entriver pour acheter, échanger, & vendre leurs marchandises; ce qui leur estoit d'autant plus facile qu'ils avoient un grand nombre de bateaux commodes pour faire ce trafic.

On croit qu'en ce temps là il y avoit sur ce lac plus de deux cens mille de ces bateaux, que les Indiens appellent *Acalles*, & les Espagnols *Canoas*, qui sont des canots faits comme des huches où l'on fait le pain, d'une seule piece, les uns grands, les autres moindres, selon la grandeur du tronc de l'arbre dont ils estoient faits.

Il est certain qu'il falloit qu'il y en eust pour le moins ce nombre là : car dans la seule ville de Mexique il y en avoit plus de cinquante mille, qui y apportoit ordinairement des vivres, & passoit ceux qui alloient & venoient en la ville; desorte que les jours de marché tous les canaux estoient couverts de ces sortes de bateaux.

Le Marché s'appelle en langage Indien *Tlanquitzli*, & chaque bourgade avoit le sien particulier pour vendre & acheter : Mais ceux de Mexique & de *Tlatelulco*, qui estoient les deux principales villes, estoient plus considerables que tous les autres.

Car la place où l'on tenoit le marché à Mexique de quatre en quatre jours qui se fermoit avec des portes, estoit grande, qu'elle contenoit plus de cent mille personnes, qui y venoient pour trafiquer & échanger leurs denrées.

Chaque mestier & chaque sorte de marchandise avoit son lieu propre, qui n'estoit pas permis aux autres d'occuper.

Il y avoit aussi un endroit particulier pour mettre les choses qui tenoient beaucoup de lieu, comme la pierre, le bois, la chaux, la brique, & semblables matériaux propres à bâtir.

Entre les autres marchandises qui s'y trouvoient ordinairement, il y avoit diverses sortes de nattes fines & grosses, du charbon, du bois, & toutes sortes de vaisseaux de terre vernis & peints fort joliment : Des peaux de cerf apprestées, sans poil & avec le poil, de diverses couleurs, propres à faire des souliers, des rondaches, des boucliers, & à doubler des corselets de bois. L'on y trouvoit aussi des peaux de divers autres animaux & des oyseaux en plume de toutes sortes, & de tant de couleurs, qu'il ne se pouvoit rien voir de plus beau & de plus merveilleux.

Mais les plus riches marchandises qu'il

avoit, estoit le fel, & des mantes de
coton de diverses couleurs & grandeurs,
unes pour couvrir les lits, ou pour
coucher dessus, les autres pour servir
habits & de manteaux, & pour tapiffer
les maisons.

Ils avoient aussi d'autres toiles de cot-
ton, dont les Indiens se servent encore
aujourd'huy, pour faire des draps, des
chemises, des napes, des serviettes, &
semblables linges.

L'on y trouvoit encore des mantes,
faites des feuilles d'un arbre qu'ils ap-
pellent Metl, de Palmier, & de poil de
lapin, qu'on estimoit beaucoup, pource
qu'elles estoient fort chaudes; mais les
ouvertures qui estoient faites de plumes,
estoyent les meilleures de toutes.

L'on y vendoit aussi du fil fait avec du
poil de lapin, & des escheveaux d'au-
tres fil, de toutes couleurs.

La grande quantité de volaille & d'oy-
seaux que l'on y apportoit, l'usage qu'ils
en faisoient & la raison pourquoy ils les
achetoient, estoit une chose merveil-
leuse & surprenante: car quoy qu'ils
mangeassent la chair de ces oyseaux, la
plume leur servoit pour se faire des ha-
bits, la meslant l'une avec l'autre fort
agrement.

Mais ce qu'il y avoit de plus beau & de plus riche à voir dans tout ce marché estoit l'endroit où l'on vendoit les ouvrages d'or & de plumes : car on y trouvoit tout ce qu'on pouvoit demander représenté au naturel en plumes de toutes couleurs.

Les Indiens estoient si experts en cet art, & representoient si bien un papillon, ou un autre animal, des arbres, des roses, des fleurs, des herbes & des racines, ou quelque autre chose que ce fust, que cela estoit tout à fait surprenant & admirable.

Ce qui les faisoit si bien réussir en leurs ouvrages, estoit la grande application qu'ils y apportoitent : car souvent un ouvrier passoit un jour tout entier sans manger pour placer une plume en son vray lieu, la tournant & retournant diverses fois au Soleil & à l'ombre, pour mieux voir l'endroit où elle faisoit le plus bel effet : Aussi voit-on peu de nations au monde qui ayent tant de patience que celle-cy.

Leur Orfevrie estoit aussi fort belle, & ils faisoient d'excellens ouvrages qu'ils jettoient en moule, & gravoient avec des poinçons de caillou.

Ils faisoient des plats à huit faces,

chaque face d'un metal different, l'un d'or, & l'autre d'argent, sans qu'il y ait aucune soudure.

Ils fondoient des chaudrons avec les pierres tout à la fois, comme on fait les chaudrons en Europe.

Ils jettoient encore en moule des poisons, qui avoient leurs escailles partielles d'or & d'argent, comme aussi des perroquets qui remuoient la teste, la langue, & les ailles, & des Singes qui faisoient divers gestes, comme de filer le fuseau, de manger des pommes, & de faire semblables actions à l'imitation des autres.

Ils sçavoient aussi fort bien émailler, & mettre en œuvre toutes sortes de pierres précieuses.

Mais pour retourner à parler du marché, l'on y vendoit de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, du laiton, & de l'estain; mais fort peu de ces trois derniers.

L'on y vendoit encore des perles, des pierres précieuses, diverses especes de coquilles, d'os, d'éponges, & diverses autres sortes de mercerie.

Il y avoit aussi diverses sortes d'herbes, de racines, & de graines, tant pour manger, que pour la medecine:

Car ils avoient tous une grande connoissance des herbes, mesmes jusques aux femmes & aux enfans, la necessité les ayant obligez de rechercher celles qu'ils s'imaginoient pouvoir les soulager & que l'experience avoit justifié estre propres à la guerison de leurs maladies.

Ils dépençoient peu en Medecins, quoiqu'il y en eust pourtant quelques-uns qui se mesloient de cet art, & plusieurs Apotiquaires qui apportoient au marché des onguents, des sirops, des eaux distillées, & d'autres drogues pour les maladies.

Ils guerissoient presque toutes sortes de maladies avec des herbes, connoissant celles qui estoient spécifiques à chaque mal; jusques là qu'ils sçavoient le moyen de tuer les pouls avec le suc d'une herbe qui estoit particulièrement propre à cela.

L'on y vendoit aussi une infinité de sortes de viandes, jusques à des couleuvres à qui l'on avoit coupé la teste & la queue, de petits chiens chastrez, des souris, des rats, de longs vers, & même une certaine sorte de terre particuliere.

Car dans un certain temps de l'année, ils enlevoient avec des rezeaux un limon poudreux qui s'amasse sur l'eau du lac

de Mexique, & qui ressemble à l'écume de la mer, qu'ils rassembloient en de grands tas, & puis en formoient des plats en forme de brique.

Cette marchandise ne se debitoit pas seulement en ce marché là, mais ils en envoioient aussi bien loin ailleurs en d'autres endroits, & ils la mangeoient avec autant d'appetit que nous faisons de meilleur fromage de l'Europe; ils croyoient même que cette écume estoit la cause qui attiroit tant d'oyseaux sur ce lac, & principalement dans l'hiver qu'il y en avoit un nombre infiny.

L'on vendoit encore en ce marché de la venaison, par quartiers ou toute entiere, comme des chevreuils, des lievres, des lapins, & des chiens sauvages, & autres semblables animaux qu'ils prenoient à la chasse.

C'estoit aussi une chose merveilleuse, de voir la grande quantité des divers fruits qui s'y vendoient, tant vers que meurs.

Et entre les autres il y avoit le Cacao qui est gros comme une amande, dont on fait le breuvage qu'on appelle Chocolatte, qui est assez connu à present en Europe, qui leur servoit non seulement d'aliment, mais aussi de mon-

noye courante dans le pays.

Aprésent six ou sept-vingts des plus grosses de ces amandes, ou deux ce des moindres, valent une reale de cinquansols, avec quoy les Indiens acheptent ce qu'ils ont besoin; car avec quatre ou cinq Cacaos ils peuvent avoir des fruits & semblables denrées.

L'on y trouvoit aussi diverses sortes de couleurs & de belles teintures, qu'ils faisoient avec des roses, des fleurs, des fruits, des écorces d'arbres, & autres choses semblables.

Toutes ces marchandises & plusieurs autres se vendoient en ce grand marché, & dans tous les autres endroits qui estoient en d'autres endroits de la ville, où tous les marchands payoient pour leur boutiques & pour leurs estaux un certain droit au Roy, qui les devoit aussi garantir des larrons, ayant pour cet effet ses Officiers qui alloient & venoient incessamment par le marché, pour découvrir ceux qui auroient volé quelque chose.

Il y avoit au milieu de ce marché une maison, qu'on pouvoit voir de tous les endroits de cette place, où il y avoit ordinairement douze *villards* pour juger toutes sortes de procez & differends.

Leur commerce se faisoit en troquant ou échangeant une chose pour une autre ; l'un donnoit une poule pour une herbe de mahis ; d'autres donnoient des mannes pour du sel, ou des Cacaos qui leur servoient de monnoye.

Ils avoient des mesures pour mesurer leurs grains & leurs bleds ; & d'autres qui estoient de terre pour l'huile, & le miel, & les vins, qu'ils faisoient des palmiers & d'autres arbres & racines.

Que si quelqu'un vendoit à fausse mesure, il estoit châtié, & l'on brisoit ses mesures, gardans ainsi l'équité naturelle dans leur negoce, quoy qu'ils fussent encore payens, & ne connussent point le vray Dieu, mais adorassent les Idoles, & les Demons, à qui ils avoient dédié des temples & des autels, où comme dit le Prophete David au Pseaume 106. ils sacrifioient aux Diables leurs fils & leurs filles.

Le Temple s'appelle en langue Mexicaine, Teucalli, qui est un mot composé de Teutl qui signifie Dieu, & Calli qui veut dire maison, desorte que ce mot là veust dire proprement la maison de Dieu.

Il y avoit plusieurs Temples dans la ville de Mexique, accompagnez de tours

ou de clochers, avec des chappelles & des autels où leurs Idoles estoient placées.

Tous leurs Temples estoient bâtis sur un mesme modele, dont le pareil n's'en voyoit point ailleurs; C'est pour quoy je croy qu'il suffira de d'écrire le plus grand, pour avoir connoissance de tous les autres.

Ce Temple estoit quarré, chaque costé de la longueur d'un trait d'arbaleste, ayant quatre portes, dont trois répondoient aux trois chauffées, & l'autre à un endroit de la ville vis à vis d'une belle ruë, où il n'y avoit point de chauffée.

Au milieu de ce quarré il y avoit une montagne artificielle faite de terre & de pierre aussi de figure quarrée, chaque costé de cinquante toises de haut, bâtie en forme de pyramide, à la réserve que le haut n'estoit pas aigu, mais uny & plat contenant dix toises en quarré.

Du costé d'Occident il y avoit un degré depuis le bas jusques au haut, qui contenoit cent quatorze marches de pierre, où l'on voyoit incessamment des prestres monter & descendre en grande ceremonie, & menans avec eux des hommes qu'ils alloient sacrifier.

Au sommet de ce Temple ou de cette pyramide, il y avoit deux grands Autels joignez l'un de l'autre, mais si proches & si panchant de la muraille qu'à grande peine on pouvoit passer entre-deux.

L'un estoit situé à la droite, & l'autre à la gauche, tous deux de la hauteur de cinq pieds, dont le derrière estoit revestu de pierre, & peint de diverses figures laides & monstrueuses.

Les Chapelles estoient de maçonnerie & de charpente, fort bien travaillées, chacune avoit trois estages l'un sur l'autre soutenus par des colonnes, desorte qu'elles ressembloient à des tours à cause de leur hauteur, & donnoient un grand ornement à la ville.

Du haut de ces Chapelles l'on pouvoit voir toutes les villes & bourgs qui estoient bastis autour du lac; desorte que cela faisoit une des plus belles perspectives du monde.

Montezuma y fit monter Cortez & les autres Espagnols, pour leur faire voir par ostentation la grandeur de sa ville, & leur monstra tout l'ordre du Temple depuis le bas jusques au haut.

Il y avoit aussi un certain endroit où leurs Prestres celebrent le service sans estre détournés de personne, & faisoient

leurs prieres le visage tourné vers le Soleil levant, au pied d'un Autel où il avoit une grande Idole, comme il y en avoit aussi sur les autres Autels.

Outre cette tour qui estoit sur la pyramide, il y en avoit quarante autres grandes & petites, qui dependoient de autres petits Temples qui estoient dans la mesme closture, lesquels quoy qu'ils fussent de mesme structure, ne regardoient pas pourtant vers l'Occident, mais du costé des autres parties du monde, pour mettre de la difference entr'eux & le grand Temple.

Ces Temples n'estoient pas égaux; mais il y en avoit quelques-uns plus grands que les autres; & chacun estoit dédié à un Dieu particulier.

Entre les autres il y en avoit un d'une figure ronde, qui estoit consacré au Dieu de l'air *Quecalcouatl*, qu'ils avoient bâti en rond à l'imitation du mouvement de l'air qui est circulaire.

À l'entrée de ce Temple il y avoit une porte qui estoit faite comme la gueule d'un serpent, toute ouverte & montrant les dents, qu'on avoit peint aussi bien que les gencives; de sorte que c'estoit une chose tout à fait horrible à voir, & principalement aux Chrestiens à qui cela

representoit comme une des portes de
Enfer.

Il y avoit encore d'autres Teucallis
dans la ville, qui avoient aussi des de-
grés par où l'on montoit en haut en trois
différens endroits ; Et chacun de ces
Temples avoit une maison à soy, aussi
bien qu'un Dieu particulier, avec des
prestres & toutes les choses qui estoient
nécessaires pour son service.

Mais proche du grand Temple, il y
avoit plusieurs maisons où logeoient
grand nombre de prestres, qui avoient
chacun des rentes & des revenus pour
leur entretien.

Il y avoit de plus à chaque porte de
ce Temple une grande salle, avec plu-
sieurs logemens au dessus & au tour,
qui servoient d'arsenal à la ville, leur
pensée estant que la force & la deffense
d'un pays depend de la maison de Dieu ;
c'est pourquoy ils y avoient mis le ma-
gasin de leurs armes.

Ils avoient aussi d'autres maisons ob-
scures, pleines d'Idoles grandes & peti-
tes faites de divers metaux, qui estoient
toutes baignées de sang, ce qui les fai-
soit paroistre noires & sales, pource qu'on
les en froit. tous les jours quand on
sacrifioit quelqu'un ; il y en avoit même

plus d'un doigt d'épais sur les murailles, & plus d'un pied sur la terre ; ce qui rendoit ces lieux abominables, & pleins d'une puanteur diabolique.

Les Prestres qui frequentoient ces Oraatoires ne permettoient pas qu'aucun y entrat, si ce n'estoit quelque personne de qualité, à condition de donner un homme pour estre sacrifié, que ces ministres du demon égorgeoient, & apres avoir lavé leurs mains dans son sang en aspergeoient leur maison, & leurs Idoles.

Pour la commodité de leur cuisine, il y avoit un grand reservoir d'eau, qu'on remplissoit tous les ans une fois par un conduit qui venoit de la grande fontaine de la ville.

Dans les autres endroits de cette closture, il y avoit de certaines places où l'on nourrissoit de la volaille, & des jardins plantez de beaux arbres, où l'on cultivoit aussi quantité d'herbes & de fleurs pour l'ornement des Autels.





CHAPITRE XX.

Description d'un Temple, & des richesses admirables & surprenantes que l'on y voit.

CE Temple estoit si riche, qu'il y avoit plus de cinq mille personnes tous les jours qui y estoient employées, & y avoient leur logement & leur nourriture.

Pour l'entretien de ce Temple & de ceux qui y estoient employez, il y avoit plusieurs villes & bourgades qui estoient obligées de le fournir de pain, de viande, de poisson, & de toutes les autres choses dont ils avoient besoin, & particulièrement de bois à bruster : car ils en consommoient beaucoup plus qu'on ne faisoit à la Cour du Roy.

Tous ces Prestres vivoient fort à leur aise, & ne faisoient rien que s'occuper au service de leurs Dieux, qui estoient en grand nombre, & avoient chacun non seulement un culte particulier, mais

aussi un ordre de Prestres distingué d'autres.

Il y avoit plus de deux mille Dieux en la ville de Mexique ; les principaux s'appelloient Vitzilopuchtli & Tezcatlipuca , dont les statuës de pierre estoient placées au haut du Temple sur les Autels.

Elles estoient aussi grâdes que des geants , toutes parsemées de perles , de pierres précieuses , & de pieces d'or travaillées en figures d'oyseaux , de bestes , de poissons , & de fleurs , enrichies d'émeraudes de turquoises , de chalcedoines , & d'autres petites pierres fines , & couvertes d'une toile fine qu'ils appellent *Necar* , desorte que lors que la toile estoit ostée , elles surprennoient par leur beauté , & jettoient un merveilleux éclat.

Ces deux Idoles estoient ceintes chacune d'une grande ceinture d'or faite en forme de serpent , & avoient au tour du col un tour de dix cœurs aussi d'or pur , avec chacune un masque & des yeux de verre , & l'image de la mort qui estoit peinte sur leur gorge.

Ils croyoient que ces Dieux là estoient freres ; que Tezcatlipuca estoit le Dieu de la providence , & Vitzilopuchtli le Dieu de la guerre , qu'ils honoroient & craignoient par dessus tous les autres.

Il y avoit encore un autre Dieu dont l'Image estoit plantée sur le sommet de la chapelle des Idoles, qui estoit aussi d'une singuliere veneration par dessus tous les autres.

Ce Dieu estoit fait de toutes les semences qui croissoient en ce pays-là, qu'ils mouroient en farine, & la pestrissoient avec le sang des enfans & des filles vierges, à qui l'on ouvroit la poitrine avec des rasoirs pour en tirer le cœur, qu'ils offroient comme des prémices à leurs Idoles.

Ils consacroient particulièrement celle-ci avec grande pompe & magnificence & beaucoup de ceremonies, en la présence de tous les habitans qui s'y rendoient en foule, & comme la consecration estoit faite, les devots y attachoient des pierres précieuses, des lingots d'or, & semblables bijoux.

Après que cette ceremonie estoit achevée, il n'y avoit plus personne qui peust toucher cette Idole, ny entrer en la chapelle, que ceux qui estoient Tluma-catzli, c'est à dire Prestres de son ordre.

Ils rompoient cette Idole, & en faisoient une nouvelle de temps en temps avec d'autre pâte qu'ils patrissoient tout de nouveau comme la première, & distri-

buoient la vieille par petites parces au peuple, chacun s'estimant bien-heureux d'en avoir un morceau, & particulièrement les soldats qui croyoient que cela leur serviroit beaucoup à la guerre.

A la consecration de cette Idole, il y avoit aussi un certain vase plein d'eau qu'on benissoit avec diverses paroles & ceremonies, & qu'on gardoit religieusement au pied de l'Autel pour en sacrer le Roi lors de son couronnement, & benir les Generaux des armées au commencement de la guerre, leur en donnant un peu à boire.

Au dehors de ce Temple & vis à vis de la principale porte, environ à un jet de pierre il y avoit comme une forme de theatre plus long que large fait de chaux & de pierre avec des degrez pour y monter, & entre chaque pierre de la muraille l'on y avoit enté une teste de mort qui avoit les dens en dehors.

Au pied & au haut de ce theatre il y avoit deux tours qui n'estoient bâties que de chaux & de testes de mors, qui montroient aussi les dens en dehors comme celles de la muraille, qui estoit une chose fort hideuse à voir.

Sur le haut du theatre il y avoit soixante & dix pieux à cinq ou six piés

de l'autre, qui avoient diverses branches de piquets depuis le bas jusqu'au haut soutenuës par de certains appuis, en chacun de ces piquets il y avoit une teste de mors embrochées par les piquets.

A la premiere fois que les Espagnols entrèrent dans la ville de Mexique comme amis, & avant la mort de Montezuma, ils visiterent tous ces lieux-là, deux d'entreux nommez André de Tapia & Gonsalve de Ombrie, s'estans amusez par curiosité à considerer les testes qui estoient sur ces pieux & sur ces marques, trouverent qu'il y en avoit cent cinquante six mille,

Les autres jours en estoient toutes remises, desorte que le nombre en estoit presque infini, & il y avoit des gens qui ne faisoient autre chose que de ramasser les testes quand il en tomboit quelqu'une, & en remettre une autre en sa place, afin que le nombre y fust toujours complet.

Mais ce qui estoit de plus remarquable & de plus étonnant, c'est que toutes ces testes estoient des prisonniers qu'ils avoient faits sur leurs ennemis, & qui avoient esté sacrifiez dans ce Temple, qui avec toutes ces tours & ces autres abomi-

nations fut renversé par terre & consumé par le feu, lors que les Espagnols se rendirent les maistres de la ville.

En ce mesme temps toutes les belles maisons de Montezuma que j'ay décrites cy-dessus avec ses jardins, & autres Temples de la ville, & la place du marché, furent tous renversez & ruinez de fonds en comble; desorte que ne resta rien de tout ce qui pouvoit servir à conserver la memoire de la grandeur & de la magnificence de la ville du Mexique.

Mais Cortez considerant la reputation de cette ville, & l'autorité qu'elle avoit eue sur les nations voisines, avec commodité de sa situation, la fit rebâtir de nouveau, & la partagea entre les Conquerans, après avoir Marqué les places pour les Eglises, les Marchez, l'Hôtel de ville, & les autres lieux necessaires au public.





CHAPITRE XXI.

Le partage que fit Cortez entre les Conquerans, des principaux Palais & quartiers de la ville de Mexique, & ce qu'il destina pour l'Hostel de ville, les Eglises, & autres edifices publics; avec l'estat present de cette grande ville & des environs.

Il separa la demeure des Espagnols de celle des Indiens, en sorte qu'encores present l'eau passe entre-deux, & les pare les uns d'avec les autres.

Il promit à tous ceux qui estoient natifs de la ville, ou aux autres qui y voudroient venir demeurer, du fonds pour y bâtir des maisons, dont leurs enfans pourroient heriter apres leur mort, avec plusieurs autres privileges qu'il leur donna, afin d'attirer par ce

moyen un plus grand nombre de personnes pour repeupler la ville.

Il mit aussi en liberté Xitiuaco General des troupes de Mexique, & luy donna une rue entiere, & le fit chef de tous les Indiens de la ville.

Il donna aussi une autre rue à Don Pierre Montezuma fils du defunt Ruy Lopez Montezuma, afin de gagner par ces largesses l'amitié & l'applaudissement du peuple.

Il distribua encore quelques petites Isles & certaines rues à d'autres Gentilshommes pour y bâtir & les habiter de sorte que par ce moyen toutes les places furent partagées, & chacun commença de travailler à bâtir avec joye & avec une diligence incroyable.

Aussi-tost que la renommée ce feroit épanduë que l'on rebatisoit la ville de Mexique, il y vint tant de monde pour jouir de la liberté & des privileges que Cortez avoit donné à ses habitans, que c'estoit une chose merveilleuse de voir le grand abord de ceux qui y venoient de tous costez, le nombre des hommes & des femmes estant si grand qu'ils occupoient un espace de trois milles de tour.

Comme ils travailloient beaucoup, & mangeoient peu, plusieurs devindrent malades

malades, & la peste se mit parmy eux ; en sorte qu'il en mourut un nombre presque infiny.

Car leur travail estoit fort rude, pource qu'il falloit qu'ils portassent sur leurs épaules, ou tirassent apres eux, la pierre, la terre, le bois, la chaux, la brique, & tous les autres matériaux nécessaires à bâtir.

Enfin peu à peu la ville de Mexique fut rebâtie, contenant cent mille maisons beaucoup plus belles & meilleures que les anciennes.

Les Espagnols bâtirent leurs maisons à la mode d'Espagne, & Cortez bâtit la sienne sur les fondemens de celle de Montezuma, qui vaut à present quatre mille ducats par an & on l'appelle le Palais du marquis de la Vallé, pource que le Roy d'Espagne donna à Cortez & à ses héritiers la grande vallée de Guaxaca,

Ce Palais est si magnifique, que comme j'ay dit cy-devant, l'on a employé sept mille poutres de cedre en sa charpente.

Ils firent aussi de beaux canaux, qu'ils couvrirent avec des arcades par dessus pour les brigantins qui servirent à la prise de la ville : Et l'on voit encore aujourd'huy ces canaux là, qu'ils entretienn-

ment soigneusement pour conserver la mémoire de cette grande expedition.

Ils condamnerent & remplirent les ruisseauz ou canaux d'eau qui estoient dans la ville & l'on a bâti dessus quantité de belles maisons de sorte que Mexique n'est plus bâtie comme elle estoit autrefois particulièrement depuis l'année 1634. Il s'en faut beaucoup que l'eau n'en soit si proche si près qu'elle avoit accoustumé de faire auparavant.

Le lac jette par fois une vapeur fort puante mais sans cela c'est un lieu fort sain & temperé à cause des montagnes qui l'environnent, & pourveu de toutes choses necessaires à la vie, à cause de la fertilité du pays, & de la commodité du lac.

Mexique est à present une des plus grandes villes du monde, à cause du grand espace qui est occupé par les maisons des Espagnols & des Indiens,

Et quelques années apres la conquête, c'estoit la plus belle ville de toutes les Indes, & qui fleurissoit le plus en armes & en loix.

Il y avoit cy-devant pour le moins deux mille habitans qui avoient chacun un cheval à l'escurie, & des armes & un équipage fort lesté.

Mais à present que tous les Indiens des pays circonvoisins ont esté assujettis, & mesme la pluspart aneantis principalement autour de Mexique où l'on ne craint plus qu'ils se soulevent contre les Espagnols, l'exercice & la profession des armes ont esté entierement negligez.

Les Espagnols vivent en si grande assurance en cette ville, qu'il n'y a ny portes, ny murailles, ny bastions, non plus que de tours, de plate-formes, d'arsenal, de munitions, ny de canons pour la deffendre contre les ennemis domestiques & estrangers, croyans que saint Jean de Vlhua est assez fort pour les garantir contre les invasions de ces derniers.

Mais c'est une des plus riches villes qui soit au monde pour le commerce, pource que par la mer du Nord il y a plus de vingt grands navires qui viennent d'Espagne tous les ans aborder à saint Jean de Vlhua, chargez non seulement des meilleures marchandises de l'Espagne, mais aussi de tous les autres pays de la chrestienté, qu'on transporte par terre à Mexique.

Par la mer du Sud elle trafique dans tous les endroits du Peru; mais sur tout son negoce est tres considerable dans les

Indes Orientales, d'où elle tire des marchandises, non seulement des lieux qui sont habitez par les Portugais, mais aussi du Japon & de la Chine, par l'entrecoste des Philippines, où l'on envoie tous les ans deux grands Galions avec deux autres moindres vaisseaux, & en mesme temps il en revient un pareil nombre à Acapulco, où ils déchargent leurs marchandises pour les apporter par terre au Mexique, comme on fait celles qui déchargent à saint Jean de Uluha.

Il y a aussi dans la ville une Monnoye, où l'on fabrique en especes l'argent que l'on y apporte en barres & en linguots des mines de saint Louis de Sacatecas, qui est à quatre-vingts lieuës au Nord de Mexique.

Les Espagnols se sont encore avancez plus de cent lieuës au delà de Sacatecas, où ils ont assujetti beaucoup d'Indiens & decouvert quantité de mines, ce qui les a obligez d'y bâtir une ville qu'ils ont nommée la nouvelle Mexique.

Les Indiens de ces quartiers là sont fort vaillans, desorte qu'ils donnent bien des affaires aux Espagnols qui ont assez de peine à s'y maintenir.

On croit pourtant qu'ils passeront encore plus outre, jusques à ce qu'ils ayent

assujetti tout ce pays-là, qui sans doute aboutit à nos Colonies de la Virginie & aux pays voisins qui sont dans le mesme continent,

Il y a de plus une fort belle université à Mexique, que le Vice-Roy Dom Antoine de Mendoza a fait bâtir.

Lors qu'on rebâtit cette ville il yavoit grande difference entre un habitant de Mexique & un conquerant : Car ce nom estoit un titre d'honneur qui n'appartenoit qu'à ceux qui avoient conquis ce pays, à qui le Roy d'Espagne donnoit des terres & des rentes pour eux & leur posterité ; au lieu qu'aucontraire ceux qui n'estoient que simples habitans payoient une rente tous les ans pour la maison où ils faisoient leur demeure dans la ville.

C'est ce qui a rempli toutes les provinces de l'Amérique de gens qui prennent la qualité de gentilshommes entre les Espagnols : Car chacun d'eux encore aujourd'huy pretend estre decendu d'un Conquerant quoy qu'il soit aussi pauvre que Iob ; & si on leur demande qu'est devenu leur bien, ils respondent que la fortune le leur a osté, mais qu'elle ne sçavoit leur ravir l'honneur & la qualité.

L'on voit même de pauvres savetiers, des charetiers qui vont gagner leur vie dans le pays avec une demy douzaine de mulets, qui se disent estre issus de ces premiers braves; que s'ils s'appellent Mendocou ou Gusman, ils feront serment qu'ils descendent de la famille des Ducs qui portent ces noms là en Espagne, d'où leur ayeul estoit parti pour passer à la conquête de l'Amérique, & qu'il a assujetti des peuples entiers à la Couronne d'Espagne, que que la fortune leur ait tourné le dos, & qu'ils soient contrains à present de couvrir leurs habits déchirez d'un pauvre manteau tout usé.

Lors que la ville de Mexique fut rebâtie, & que l'on y eut estably des Juges & des Magistrats avec tous les autres Officiers nécessaires, la renommée de Cortez & de cette ville s'épandit continement dans les Provinces éloignées; de sorte qu'elle fut bien-tost repeuplée par les Indiens, & par les Espagnols, qui peu de temps apres conquirent plus de quatre cens lieues de pays qui furent tous assujettis au gouvernement du Siege royal de Mexique.

Mais depuis ce temps là je puis dire qu'elle a encore esté rebâtie une seconde fois par les Espagnols qui ont détruit la

pluspart des Indiens. Car [je n'oserois pas dire qu'il y a a present cent mille maisons, comme il y avoit peu de temps apres la conqueste, dont la plus grande partie estoient habitées par des Indiens.

Les Indiens qui y sont aujourd'huy demeurent dans un des faux-bourgs de la ville qu'on appelle Guadalupe, qui lors que j'y estois en l'année 1625. pouvoit avoir environ cinq mille habitans ; mais depuis ce temps là la pluspart sont peris par le mauvais traitement que les Espagnols leur ont fait, & par le travail qu'ils leur ont fait faire pour détourner l'eau du lac.

Desorte qu'à present il ne sçauroit y avoir plus de deux mille Indiens naturels, & environ mille autres de ceux qu'ils appellent Mestifs qui ont esté engendrez de la race des Espagnols & des Indiens : Car il y a plusieurs pauvres Espagnols qui se marient avec des Indiennes ; & d'autres qui ne se marient pas avec elles, mais qui trouvent assez de moyens pour les débaucher.

Ils usurpent de jour en jour le peu de fonds sur lequel leurs maisons sont basties, & de trois ou quatre maisons d'Indiens ils en batissent une belle & grande à la mode d'Espagne avec des

jardins & des vergers ; de sorte qu'à present la ville de Mexique est presque toute rebâtie de belles & grandes maisons qui ont chacune leur jardin pour servir de divertissement à ceux qui y demeurent.

Leurs bâtimens sont faits de pierre & de bonne brique ; mais ils ne sont pas eslevez, à cause qu'il y fait souvent des tremblemens de terre qui mettoient leurs maisons en danger de tomber. Elles avoient plus de trois étages.

Les ruës sont fort larges, de maniere que trois carosses peuvent aller de front dans celles qui sont les plus étroites, & pour le moins six dans les plus larges. Ce qui fait que la ville paroist beaucoup plus grande qu'elle n'est pas.

Lors que j'y estois l'on disoit qu'il y avoit environ trente ou quarante mille habitans Espagnols, qui sont fiers & si riches qu'il y en avoit plus de la moitié qui entretenoient un carosse ; de sorte qu'on croyoit pour certain qu'il y avoit plus de quinze mille carosses en ce temps là dans la ville.

C'est aussi un commun proverbe en ce pays là, qu'il y a quatre belles choses à Mexique, les femmes, les habits, les chevaux, & les ruës.

Mais j'y puis encore adjoûter la beauté

des carosses de la Noblessé, qui sont beaucoup plus riches que ceux de la Cour de Madrid, & de tous les autres royaumes de l'Europe & car pour les enrichir on n'y épargne point l'or, l'argent, les pierres precieuses, le drap d'or, ny les plus belles soyes de la Chine.

De plus ils adjoustent encore à la beauté de leurs chevaux des brides enrichies de pierres precieuses & des fers d'argent, pour faire paroître leur équipage plus pompeux & plus magnifique.

Les ruës des villes de la chrestienté n'approchent point de la netteté de celles-cy, & encore moins de la richesse des boutiques qui leur servent d'ornement; mais sur toutes celles des Orfevres sont dignes d'admiration, à cause des grandes richesses & des beaux ouvrages qu'on y voit.

Les Indiens, & les Chinois qui ont embrassé la Religion chrestienne & qui y viennent tous les ans, ont tellement achevé de perfectionner les Espagnols en ce mestier là, qu'à present ils font des ouvrages admirables.

Le Vice-Roy qui passa dans ce pays là l'année 1625. fit faire un Papegay, (qui est un oyseau plus grand qu'un faisan) d'or, d'argent, & de pierres precieuses.

adjustées avec tant d'art pour représenter la naïveté des plumes de cet oiseau dont il vouloit faire présent au Roi d'Espagne, qu'il fut estimé quinze cent mille ducats.

Dans le Convent des Jacobins il y a une lampe d'argent dans l'Eglise, qui a trois cens branches ou chandeliers pour y mettre à chacun un cierge ; & cent autres petites lampes qui y sont jointes pour y mettre de l'huile, qui sont toutes faites d'un ouvrage différent si rare & si beau, que ces pieces sont estimées quatre cent mille ducats.

La quantité qu'il y a de ces beaux ouvrages dans les boutiques des Orfèvres, rend par conséquent les rues où elles sont non seulement riches, mais aussi belles & agréables.

A ce qu'on dit de la beauté des femmes, je peux adjoûter la grande liberté qu'elles ont de jouer, qui est telle que la nuit & le jour ne sont pas assez longs pour achever une prime, quand elles l'ont commencée ; desorte que le jeu leur est si ordinaire qu'elles invitent les hommes publiquement d'entrer chez elles pour jouer.

Comme il m'arriva un jour que je me promenois dans les rues avec un autre

Religieux qui avoit passé cette année en ce pays là avec moy : Vne Demoiselle de grande naissance reconnoissant que nous estions les Chapetons, qui est le nom qu'ils donnent la premiere année à ceux qui viennent de l'Espagne, nous appella par la fenestre, & apres nous avoir fait trois ou quatre petites demandes de ce que nous sçavions de l'Espagne, elle nous demanda si nous ne voulions point entrer & jouier une partie de prime.

Les hommes & les femmes font de dépenses extraordinaires en habits, qui sont la pluspart de toffes de soye, ne se servant gueres de draps, de camelots, ou de semblables étoffes.

Les pierres precieuses & les perles y sont tellement en usage, & leur vanité est si grande en cela, que c'est une chose commune de voir des cordons & des roses de diamans aux chapeaux des gentils hommes, & des cordons de perles à ceux des artisans & gens de mestier.

Il n'y a pas mesmes jusques aux filles Negresses & esclaves basanées qui portent des tours de col & des bracelets de perles, avec des boucles d'oreilles où il y a toujours quelque pierre precieuse de valeur.

L'habit ou l'adjustement de ces fem-

mes Negres & Mulatres est si lascif, leurs façons de faire si charmantes, qu'il y a plusieurs Espagnols, mesmes d'entre les gens de qualité, qui mesprisent leurs femmes à cause d'elles.

Elles portent d'ordinaire une jupe d'une toffe de soye ou de toile chamarrée de passemens d'or ou d'argent, avec un grand ruban de soye de couleur vive frangé d'or, dont les bouts descendent jusque au bas de leur jupe devant & derriere.

Leurs chemisettes sont faites comme des corps de jupe avec des basques, sans manches, & lacées avec des lacets d'or ou d'argent.

Celles qui sont en reputation, portent aussi des ceintures d'or enrichies de perles & de pierres precieuses.

Leurs manches sont de toile de Hollande ou de la Chine fort larges, & ouvertes au bout, enrichies de broderie, les unes de soye de couleur, & les autres de soye d'or & d'argent, & pendantes presque jusques à terre.

Elles couvrent leurs cheveux avec une coiffe ouvragée, & en mettent une autre par dessus qui est d'un rezeau de soye, qu'elles attachent avec un beau ruban de soye, ou d'or & de soye, qui croise sur le haut du front, sur lequel il y a

où jours quelques lettres en broderie ,
qui expriment quelque vers , ou quel-
que pensée d'amour.

Leur sein est couvert d'une toile fine
qui prend au dessus de leur tour de col
en forme de mentonniere ; & quand elles
sortent de la maison elles portent une
mante de toile de linon ou de Cambray,
autour de laquelle il y a un passement
fort large , que quelques-unes font passer
sur leur teste , en sorte que leur largeur
ne passe pas le milieu du corps , afin qu'on
puisse voir leur ceinture & leurs rubans,
mais les deux bouts de devant touchent
presque jusques à terre.

Il y en a quelques-unes qui ne portent
leurs mantes que sur une espaule , & la
passant sous le bras droit rejettent l'au-
tre bout sur l'épaule gauche , afin de pou-
voir remuer le bras droit , & montrer
leurs belles manches en marchant dans
les ruës ; mais il y en a d'autres qui au-
lieu de ces mantes se servent d'une ri-
che jupe de soye , qu'elles jettent une
partie sur l'espaule gauche , & portent
l'autre avec la main droite , ayans plû-
tost la mine de garçons débauchez que
d'honnestes filles.

Leurs souliers sont hauts , & ont
plusieurs semelles qui sont garnies par

dehors d'un bord d'argent attaché avec de petits cloux d'argent qui ont la tige fort large.

La plus grande partie de ces filles sont des esclaves, ou l'ont esté auparavant par l'amour leur ayant donné la liberté pour assujettir les ames au peché & au demon.

Il y a une infinité de ces Negres de ces Mulatres de l'un & de l'autre sexe qui sont devenus si orgueilleux & insolens, que les Espagnols ont eu plusieurs fois qu'ils vinssent à se soulever & à se rebeller contr'eux.

J'ay aussi ouï dire à quelques Espagnols qui avoient plus de pieté & de religion que les autres, qu'ils craignoient que Dieu ne destruisit cette ville, & n'assujettit le pays à quelqu'autre nation, à cause de la vie scandaleuse de ces gens là, & des crimes que les principaux Espagnols commettoient avec eux.

Je craindrois d'abuser de la patience du Lecteur & d'offencer ses oreilles, si je m'amusois à décrire les particularitez de leur mauvaise conduite. Je diray seulement que Dieu est grandement offensé en cette seconde Sodome; & qu'encore que ses habitans fleurissent à present & abondent en richesses & en plaisirs mondains, qu'ils seront néanmoins quelque

on fauchez comme le foin & seiche-
nt comme l'herbe verte qu'on a cou-
te, comme a dit le Psalmiste ps. 37.

Desorte que je ne fay point de doute,
ne comme l'estat fleurissant de la ville
de Mexique qui abonde en carosses, en
chevaux, en ruës, en femmes, & en
habits, est un estat fort glissant, qu'il
ira tomber quelque jour ses fiers habitans
sous la domination de quelqu'autre Princee
de ce monde, & dans le siecle à venir
entre les mains d'un Iuge severe, qui est
le Roy des Roys & le Seigneur des
seigneurs.

Mais quoy que les habitans de cette
ville soient extremement adonnez à leurs
laisirs, il n'y a point de lieu au monde
où ils ayent plus d'inclination à faire du
bien à l'Eglise & au Clergé.

Car ils font tout leur possible de se
surpasser les uns les autres à faire des
presens aux Convens des Religieux &
des Religieuses.

Les uns font bâtir de riches Autels
dans les Chapelles des Saints qu'ils af-
fectionnent; les autres presentent des
couronnes d'or aux images de la Vierge;
l'autres leur donnent des chaisnes d'or
ou des lampes; Et enfin il y en a qui
bâtissent des Convens ou les font rebâtir

à leurs dépens, & d'autres qui leur donnent jusqu'à deux ou trois mille de revenu; s'imaginant que par les biens faits qu'ils font aux Eglises, ils évitent la peine que meritent leurs crimes.

Je ferois tort à l'histoire si entre bienfaicteurs des Eglises, j'en oublie un qui vivoit lors que j'estois en ce pays là appelé Alonse Cuellar, qu'on dit avoir un cabinet bâti de lingots d'or au lieu de briques, quoy qu'au fonds ce ne fust pas vray; mais on le disoit seulement pour faire comprendre les grandes richesses qu'il possedoit, ayant son cabinet deux coffres, l'un qui estoit plein de lingots dor, & l'autre de barres d'argent.

Il fit bâtir un convent pour des religieuses de l'ordre de saint François qui luy cousta plus de trente mille ducats, & à qui il donna deux mille ducats de revenu par an pour l'entretien des religieuses, & pour dire un certain nombre de messes apres sa mort pour le repos de son ame.

Neanmoins la vie de cet homme estoit si scandaleuse, que presque toutes les nuits il avoit accoustumé de s'en aller avec deux vallers visiter les personnes que nous avons dépeint cy-dessus,

portant son chapelet & en laissant tomber un grain à chaque porte où il estoit entré, & faisant un nœud au lieu de chaque grain, afin qu'en se retirant au point du jour il pût sçavoir combien il avoit fait de ces criminelles stations. Mais ces œuvres de tenebres vindrent à la fin en lumiere, & furent publiées par tout par l'accident qui luy arriva lors que j'estois à Mexique. Car ayant rencontré durant la nuit dans l'une des maisons qu'il avoit accoustumé de fréquenter un Gentil-homme qui estoit jaloux de luy, ils mirent tous deux l'épée à la main : mais la femme ayant esté premièrement poignardée par ce Gentil-homme qui estoit mieux accompagné que Cuellar qui n'estoit qu'un marchand, il fut tellement blessé qu'on le crut mort, auoy qu'il en guerit puis après.

Enfin c'est une chose ordinaire en cette grande ville, de voir faire des aumônes & des liberalitez extraordinaires aux Eglises & aux maisons religieuses, par des personnes qui menent une vie lascive & scandaleuse ; les habitans qui s'abandonnent à toute sorte de plaisirs, croyant que leurs pechez sont assez couverts & cachez par les aumônes qu'ils font tous les jours aux Ecclesiastiques ; d'où vient aussi que

les Eglises y sont si riches & si bien
ties qu'il ne se peut rien imaginer
plus grand ny de plus magnifique.

Il n'y a pas plus de cinquante Egl
parroissiales, & de convents de religi
& de religieuses. Mais ceux qui s'y tr
vent sont assurement les plus beaux
j'ay jamais vus, les toits & les poul
estans tous dorez, la pluspart des
tels ornez des colonnes de marbre de
verfes couleurs, & leur degrez de bois
bresil, avec de si riches tabernacles que
moindres sont estimez vingt mille ducats

Outre la beauté de ces bâtimens,
richesses du dedans qui appartiennent a
autels sont infinies; comme les chap
& chasubles des Prestres, les dais, les
tapisseries, les ornemens d'autel, les
chandeliers, les joyaux qui sont sur les
images & chasses des Saints, les couron
nes d'or & d'argent, & les tabernacles
d'or & de cristal, qui tous ensemble
vallent une bonne mine d'argent, & pour
roient enrichir la nation qui s'en rendroit
la maistresse.

Je ne diray pas grande chose des re
ligieux & des religieuses de cette ville
mais seulement qu'ils y ont beaucoup
plus de liberté que dans tous les endroits
de l'Europe, & que les scandales qu'ils

mettent tous les jours meritent bien
le ciel les chastie.

Lors que j'y estois il arriva que les
religieux de la Mercy tindrent leur cha-
tre pour eslire un Provincial, où tous
s Prieurs & Superieurs des convents
de la Province estans arrivez, il y eut
de factions & d'opinions differentes
sur cette eslection, qu'en moins de rien
tout le convent fut en rumeur, & leur
Assemblée canonique changée en muti-
nerie ; desorte qu'ils en vindrent aux
cousteaux les uns contre les autres ou
plusieurs furent blessez : Il falut que le
Vice-Roy y vint en personne, & y
ait des gardes jusques à ce que le Pro-
vincial fust eslu.

C'est une chose ordinaire aux reli-
gieux de visiter les religieuses de leur
Ordre, & de passer une partie du jour
à ouïr leur musique, & à manger de
leurs confitures.

Pour cet effet il y a plusieurs cham-
bres ou parloirs avec des grilles de bois
entre les religieuses & eux ; & dans ces
chambres il y a des tables pour faire
dîner les religieux, qui pendant leur
repas sont divertis par le chant de ces
religieuses.

Les gentilshommes & les bourgeois

font eslever leurs filles en ces con-
 vens où on leur enseigne à faire toutes
 sortes de confitures & d'ouvrages à
 aiguille, avec la musique, qui est si
 excellente en cette ville là, que j'ose
 dire que le peuple vient plutôt aux Eglises
 pour avoir le plaisir d'entendre la mu-
 sique, que pour entendre le service de Dieu.

De plus on enseigne à ces enfans à
 présenter des comedies, & pour attirer
 plus de peuple à leurs Eglises, on leur
 fait habiller de riches habits pour leur faire
 reciter des dialogues, principalement
 de la saint Jean & à Noël; ce qui se fait
 avec tant de passion, qu'il arrive bien
 souvent beaucoup de disputes entre ceux
 qui veulent appuyer les convents qui
 excellent par dessus les autres en mu-
 sique & en l'adjustement de ces enfans.

Enfin tout ce qui peut donner du
 divertissement se trouve en abondance
 en cette ville, & mesmes dans les Eglises
 qui devroient plutôt estre dédiées au ser-
 vice de Dieu qu'au plaisir des sens.

La place la plus considerable de la
 ville est celle du Marché, qui bien qu'elle
 ne soit pas si grande qu'elle estoit du
 temps de Montezuma, est néanmoins
 encore fort belle & fort spacieuse au-
 jourd'uy.

Un des cotez est tout bâti en portiques ou en arcades, sous lesquelles on peut aller & venir sans estre incommodé de la pluye, où il y a des boutiques de marchands fournies de toutes sortes d'étoffes de soye.

Au devant de ces boutiques il y a aussi des femmes qui vendent toutes sortes d'herbes & de fruits.

Et vis à vis de ces portiques est le Palais du Vice-Roy, qui contient presque toute la longueur du marché avec des murailles & les jardins qui en dépendent.

Au bout du Palais du Vice-Roy est située la principale prison de la ville, qui est bâtie de bonne maçonnerie de pierre.

Près de là est la belle rue qu'on appelle *la Plateria*, ou la rue des Orfèvres, où en moins d'une heure l'on peut acheter la valeur de plusieurs millions en argent, en perles, & en pierres précieuses.

La rue de saint Augustin est aussi fort belle & fort agreable, où demeurent pluspart des marchands de soye. Mais une des plus longues & des plus larges rues de la ville est celle qu'on appelle *buca*, où presque toutes les boutiques

sont de marchands qui vendent des vrages de fer, d'acier, & de cuivre vient joindre à l'Aqueduc qui conduit l'eau dans la ville, & porte ce nom pour ce que c'est le chemin pour aller à un bourg qui s'appelle *Tabuca*.

Mais ce qui fait renommer cette rue n'est pas tant sa longueur & sa largeur comme la quantité des éguilles qui y sont qui sont estimées les meilleures de tous ces pays.

Quoy que cette rue soit belle, il y a encore une autre qu'on estime davantage, à cause de la magnificence des maisons qui surpassent toutes les autres qui est appelée la rue de l'Aigle, à cause d'une ancienne Idole qui est une aigle de pierre, deux fois aussi grande que la pierre de Londres, laquelle est placée au coin de cette rue, & y a toujours demeuré depuis la conquête de Mexique.

C'est en cette rue que demeurent pluspart des gentilshommes, des courtisans, & des officiers de la Chancellerie. On y voit aussi le Palais du Marquis de Vallé, qui est des descendans de Ferdinand Cortez qui conquist cette ville & l'assujettit à la Couronne d'Espagne.

Les galands de cette ville se vont tous les jours divertir sur les quatre

res du soir, les uns à cheval, & les autres en carosse, dans un fort beau lieu qu'on appelle *la Alameda*, où il y a quantité d'allées d'arbres où l'on se promene à l'ombre sans estre incommodé du Soleil.

L'on y voit ordinairement environ dix mille carosses pleins de Gentilshommes, de Dames, & de Bourgeois de la ville, qui s'y rendent avec autant de fidélité que nos marchands à la Bourse.

Les Gentilshommes y viennent pour voir les Dames, les uns suivis d'une douzaine d'esclaves Mores, & les autres un peu moins, vestus de riches livrées, tous couverts de passemens d'or & d'argent, avec des bas de soye, des robes à leurs souliers, & tous l'épée au côté.

Les Dames font aussi marcher aux costés de leurs carosses, leur suite de ces jolies Demoiselles que j'ay depeintes ci-dessus, qui avec tous leurs beaux habits, & leurs mantes blanches par dessus, ressemblent justement, comme dit le proverbe Espagnol, a des mouches dans du miel.

Mais la suite du Vice-Roy qui vient souvent se promener en ce lieu là, n'est pas moins magnifique & éclatante que

celle du Roy d'Espagne son maistre.

Il s'y trouve aussi quantité de gens qui vendent des confitures & des dragées ; & d'autres qui portent de l'eau fraiche qu'ils donnent à boire en de beaux verres de cristal.

Mais il arrive souvent que ces assaisonnées qui sont ainsi assaisonnées de confitures & de douceurs, ont pourtant une saulce bien aigre sur la fin.

Car ceux qui sont jaloux de leurs maistresses, ne pouvans souffrir que d'autres leur parlent, ny mesmes les approcher en leur presence, mettent bien souvent la main à l'épée ou au poignard, & jettent sur ceux qu'ils croyent estre leurs rivaux, & à mesme temps on voit plus de mille épées toutes nuës, les uns voulans vanger le mort ou le blessé, & les autres deffendre celui qui a fait le coup qu'ils emmenent ensuite l'épée nuë à la premiere Eglise qu'ils rencontrent où il est en seureté, & tout le pouvoir du Vice-Roy ne scauroit le tirer de cet azile pour luy faire son procez.

Il arriva plusieurs semblables insultes pendant que je demeurois proche de Mexique, où il y en avoit toujours quel qu'un qui portoit des marques de la fureur & de la jalousie de son rival.

On feroit un volume de cette ville :
is parce qu'il y a d'autres Auteurs
en ont parlé, je ne met ray dans
n histoire que les choses qui y sont
plus remarquables.

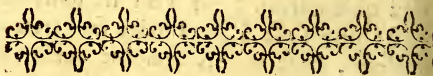
C'est pourquoy je ne dois pas oublier
dire, que cette ville estant bâtie sur
lac il est constant que l'eau passe
sous toutes les ruës; & je puis assu-
que vers la ruë de saint Augustin &
endroits les plus bas de la ville,
tant qu'on eust détourné le lac les
eps qu'on entetroit estoient plutôt
yez qu'enterrez : car l'on ne pouvoit
user une fosse à l'ordinaire sans trou-
r l'eau, dont je suis témoins oculaire
tant veu plusieurs personnes qu'on en-
etroit dont les cercueils estoient tous
ouverts d'eau.

Ce qui est si vray que si le convent
s Augustins n'avoit esté souvent réparé
presque rebâti, il seroit à present
foncé dans l'eau.

Lors que j'estois à Mexique on le re-
soit tout de neuf, & je remarquay que
s anciennes colomnes estoient si fort
foncées, qu'on bâtissoit dessus de nou-
aux fondemens, & l'on m'assura aussi
e c'estoit déjà la troisieme fois qu'on
oit posé de la sorte de nouvelles co-

lonnes sur les anciennes ; qui s'estoient tout à fait enfoncées dans l'eau.

Cette ville n'a que trois chemins pour y venir, qui sont trois chaussées ; dont la première qui est du costé d'Occident a environ un mille & demy de longueur ; la seconde qui est du costé du Septentrion environ trois milles ; Il n'y en a point du costé d'Orient : mais la troisième qui est du costé du Midy peut avoir cinq mille de longueur ; Et ce fut par là que Cortés y entra quand il se rendit maistre de cette ville.



CHAPITRE XXII.

Des fruits qui se mangent ordinairement à Mexique, & qui croissent aux environs de cette ville.

LE fruit qu'on appelle *Nuchili*, dont quelques-uns disent que cette ville s'appelle *Tenuchtitan*, est connu presque par toute l'Amérique, & il y en

estime en Espagne ; mais il n'y a aucun lieu où il s'en trouve tant qu'à Mexico. C'est-ci est-ce un des meilleurs fruits qu'il ait.

Il est semblable à la figue, ayant aussi plusieurs grains au dedans, mais plus gros que ceux des figues, & à une couleure comme les nesses.

Il y en a de plusieurs couleurs ; les uns sont vers au dehors & incarnats au dedans, qui sont d'un fort bon goût : il y en a aussi de jaunes & de tachetez : mais les meilleurs de tous ces sont les blancs.

C'est un fruit qui se garde long temps, & qui rafraichit beaucoup ; c'est pourquoy on l'estime fort en esté. Il y en a qui ont le goût de poires, & d'autres de celui de raisins.

Les Espagnols en font beaucoup plus d'estat que ne font les Indiens, d'autant plus que la terre est labourée, d'autant plus ce fruit est meilleur.

L'on trouve aussi une autre sorte de ces fruits qui est rouge, mais qu'on n'estime pas beaucoup au prix des autres, pourquoy qu'il ne soit pas de mauvais goût ; mais c'est à cause qu'il teint de couleur de sang, non seulement la bouche & le linge de celui qui en mange, mais aussi son urine.

Au commencement que les Espagnols arriverent dans les Indes, il y en eut plusieurs qui après avoir mangé de ces fruits demeurèrent fort estonnés, & ne sçavoient que dire s'imaginans qu'ils perdoyent tout leur sang par les urines.

Il y eut mesmes des Medecins qui du bord furent de la mesme opinion, & de forte qu'ils ordonnoient des remedes pour estancher le sang à tous ceux qu'ils les envoyoient querir pour leur montrer leur urine, ne sçachans pas encore d'où venoit cette grande rougeur; ce qui estoit digne de risée de voir des Medecins si souvent trompez faute de connoistre la qualité de ce fruit.

La peau exterieure en est epaisse & pleine de petites pointes; mais lorsqu'elle est fendue jusqu'aux grains l'os se la peut facilement enlever avec le doigt sans la rompre, & en tirer le fruit pour le manger.

Les Espagnols se servent de ces fruits pour faire piece aux estrangers: car ils en prennent une demy douzaine, & les frottent dans une serviette, desorte que ces petites pointes qui sont presque imperceptibles s'y attachent sans qu'on les voye; & ainsi ceux qui n'en sçavent rien quand ils veulent s'essuyer les le-

ces, ces pointes s'y attachent tellement
qu'on diroit qu'elles sont cousuës ensem-
ble, & font qu'on a de la peine à parler,
siques à ce qu'à force de les froter &
de les laver, on les emporte peu à peu.

Il y a un autre fruit qui est deux fois
plus gros qu'une poire d'hiver, qu'ils
appellent le *Croissant blanc manger*, pour-
ce qu'il a du rapport au goust du blanc
manger, qu'ils font avec du blanc de
d'apon, de la crème, du ris, du sucre,
& de l'eau rose.

Il est aussi doux que du miel, & se
trouve dans la bouche en une liqueur qui
est extrêmement agreable; au dedans il
est plein de pierres noires ou de noyaux
d'un goust fort amer, qui ne sont pas
joints ensemble, mais divisés les uns des
autres, chacun ayant son écorce qui les
separe, desorte que quand on coupe ce
fruit par le milieu, il représente un da-
mier ou un jeu d'eschets; l'on mange
la succe le blanc, & l'on jette les noyaux.

Mais je ne scaurois oublier le fruit
qu'ils appellent *Pinas*, ou pommes de pin,
non celles qui croissent sur ces grands
arbres, mais une autre qui vient sur
un tronc comme celuy de l'artichaux
dont les feuilles piquent comme des char-
bons: quand ce fruit est parvenu à sa

maturité, il est gros comme les plus gros melons, & jaune par dedans par dehors, ayant l'écorce couverte d'une espee décailles, & le dedans rempli de jus, & si rafraichissant qu'il est d'agréable d'en manger beaucoup. C'est qu'on appelle aujourd'huy *Ananas* dans les Antilles, au Bresil, en la coste d'Affrique, aux Indes Orientales, & presque par tout ou il s'en trouve.

Devant que d'en manger on les coupe par tranches, qu'on laisse tremper l'espace de demye-heure dans de l'eau & de sel pour corriger leur froideur & leur crudité, & puis on les met en de l'eau fraische pour les manger.

Mais la meilleure maniere de les préparer est de les confire avec du sucre aussi est ce la meilleure confiture qu'il y aient en tous ces pays là.

Il y a aussi des raisins, quoy qu'il n'en fassent point de vin, des pommes, des poires, des coings, des pêches, des abricots, des grenades, des melons, des figues, des noix, des chataignes, des oranges, des citrons doux & aigres, & la pluspart des fruits de l'Europe, outre un grand nombre d'autres qui nous sont inconnus.

Cet excellent arbre qu'ils appellent

etl croit aux environs de Mexique
beaucoup mieux qu'il ne fait ailleurs ;
la plante & on le cultive comme on
fait les vignes dans l'Europe.

Il a près de quarante sortes de feuilles
différentes les unes des autres qui ser-
vent à plusieurs usages : Car lors qu'elles
sont tendres, ils en font des confitures,
du papier, de la filasse, des mantes,
des nattes, des souliers, des ceintures,
& des cordages.

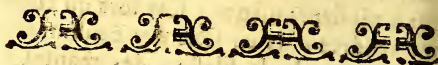
Il croist aussi sur ces feuilles de cer-
tains petits piquérons, qui sont si aigus
& si forts qu'ils s'en servent au lieu de
ciseaux pour scier du bois.

Il sort de la racine de cet arbre un
certain suc qui semble du sirop, qui
estant cuit se convertit en sucre ; on en
peut faire aussi du vinaigre & du vin,
dont les Indiens s'enyvrent fort souvent.

L'écorce estant brûlée sert à guerir
les playes & les blessures, & la gomme
qui sort des branches qui sont au som-
met de l'arbre, est un excellent anti-
dote contre le poison.

Enfin il ne manque rien à Mexique
de tout ce qui peut rendre une ville
heureuse ; & si ces Escrivains qui ont
employé leurs plumes à louer les Pro-
vinces de Grenade en Espagne, & de

Lombardie & de Toscane en Italie, dont ils font des Paradis-terrestres, avoient veu ce nouveau monde & la ville de Mexique, ils se dédiroient bien tost à tout ce qu'ils ont dit en faveur de ces lieux à.



CHAPITRE XXIII.

*De l'estat Ecclesiastique, politique,
& militaire de Mexique.*

CETTE ville est le siege del'Archevesque, & la demeure du Vice-Roy qui d'ordinaire est un grand Seigneur d'Espagne, dont le pouvoir s'estend à faire des loix & des ordonnances, à donner les ordres necessaires, & terminer les procez & les differends qui arrivent dans le pays, à la reserve des causes qui sont d'une telle importance qu'on les juge dignes d'estre reservées au Conseil d'Espagne.

Quoy qu'il y ait dans ce pays là plusieurs Gouvernemens & divers Gouverneurs, ils dependent pourtant tous de ce Vice-Roy; ensorte qu'il y a plus de

quatre cens lieues de pays qui dependent du Siege Royal de Mexique.

Comme la plupart des Gouverneurs ont les creatures du Vice-Roy, ils luy ont aussi de grands presens pour estre continuez en l'exercice de leurs Charges ; & il en reçoit encore beaucoup de ceux qui ont besoin d'implorer sa clemence dans le jugement des appellations qui relevent devant luy.

Le Roy d'Espagne luy donne tous les ans, à prendre sur les deniers de son espargne, la somme de cent mille ducats pendant le temps de son gouvernement, qui est ordinairement de cinq années.

Mais par le moyen des presens qu'ils ont en Espagne aux Courtisans, & aux Conseillers du Conseil des Indes, ils se font continuer bien souvent jusques à cinq & dix années au delà du terme de leur commission.

Outre les cent mille ducats que ce Vice-Roy tire tous les ans de l'espargne, l'on ne scauroit s'imaginer le profit qu'il fait, s'il est avarieieux ou adonné au negoce, comme la plupart le sont : Car ils se rendent les maistres de la vente de telles marchandises qu'il leur plaist, & personne ne les peut vendre qu'eux, ou ceux à qui ils en donnent la permission,

comme fit de mon temps le Marquis de Serralvo, qui mit plus d'impôts sur fel qu'aucun autre Vice-Roy qu'on eût veu en ces pays là.

On croit qu'il tiroit du pays pour le moins un million tous les ans, tant de presens qu'il recevoit, que du commerce qu'il faisoit en Espagne & aux Philippines.

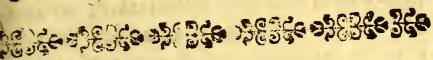
Il gouverna ce pays là par l'espace de dix ans, & pendant ce temps là il envoya au Roy d'Espagne un Papegay qui valloit quinze cens mille livres, & plus d'un million au Comte d'Olivarez & à d'autres Courtisans, pour faire prolonger son gouvernement de cinq années.

Outre le Vice-Roy, il y a encore six Juges & un Procureur du Roy qui ont chacun douze mille ducats par an, & deux Presidents qui avec le Vice-Roy jugent toutes les causes civiles & criminelles.

Mais quoy qu'ils agissent de concert avec le Vice-Roy, ils ont néanmoins le pouvoir de s'opposer à ses actions, & de ne souffrir qu'il exécute ce qui est contre les loix; mais la pluspart n'oseroit pas le choquer, desorte qu'il fait ce que bon luy semble, & c'est assez qu'il dise qu'il le veut ainsi.

Ce pouvoir excessif joint à l'avarice du Comte de Gelves qui estoit Vice-Roy

1624. & l'orgueil de Dom Alonso Zerna Archevesque de Mexique qui faisoit de soixante mille ducats par an, inferent perdre cette grande ville, & furent la cause du soulèvement de la populace, qui mit le feu au Palais du Vice-Roy & à la prison qui est tout signant.



CHAPITRE XXIV.

Histoire memorable d'un different arrivé entre l'Archevesque & le Vice Roy, & du soulèvement qu'il causa à Mexique en 1624.

PARCE que cette Histoire est memorable, & peut servir d'exemple aux autres nations, afin qu'on n'envoie point de Gouverneurs interessez & avarés, ny de Prelats emportez & pleins de vanité, j'ay creu qu'il estoit nécessaire d'en faire le recit; l'affaire se passa de la sorte.

L'on peut dire que le Comte de Gelves en certaines choses fut un des meilleurs

Vice-Roys & Gouverneurs que la Cour d'Espagne ait jamais envoyé dans l'Amérique, les Espagnols l'appelloient le juge severe, & le feu qui consumoit tous les voleurs.

Car il nettoya tous les grands chemins de voleurs, qu'il faisoit pendre sans remission aussi tost qu'ils estoient pris ayant toujours des Officiers & de la cavalerie en campagne pour les prendre desorte qu'on dit qu'il y eut plus de voleurs punis durant son gouvernement qu'il n'y en avoit eu depuis le temps de la conquête de ce pays; se montrant de mesme severe & entier par tout où il s'agissoit de la justice & de l'équité.

Mais son avarice eut tant de pouvoir sur luy qu'elle luy fit faire quantité de fautes, qu'il ne peut remarquer qu'après qu'elles eurent causé le soulèvement de la ville & de tout le Royaume de Mexique. Ce qu'il ne vouloit pas faire luy mesme il le faisoit faire par d'autres personnes; Il choisit entr'autres Dom Pierre Mexic qui estoit le plus riche de la ville, pour faire un party sur tout le mahis & le froment, afin de s'en rendre le maistre.

Dom Pierre Mexic achepta tout le mahis des Indiens au prix qu'il voulut; mais pour le froment des Espagnols il

achepta au prix qu'il est taxé par la loy
au pays en temps de famine à quatorze
ales le boisseau, qui n'est pas beaucoup
de la quantité d'or & d'argent qu'il y a
ce pays là ; desorte que les fermiers &
laboureurs estoient bien aises de s'en
effaire, voyans qu'il y avoit apparence
une année fertile, & n'osoient aussi le
refuser, scachans qu'il estoit favori du
Vice-Roy, & ignorans la raison pour-
quoy il acheptoit tout ce bled.

Parce moyen il remplit de bled toutes
les granges qu'il avoit loüées dans le
pays, & le Vice-Roy & luy en devin-
rent les maistres.

Il avoit aussi des gens à son commande-
ment, qui par son ordre apportoit le bled
au marché ; ce qu'ils ne faisoit que lors
qu'il y en avoit fort peu de celuy qu'il
n'avoit peu avoir, & que le prix en estoit
augmenté.

Et comme il voyoit qu'on n'apportoit
presque plus de bled au marché, il hauf-
soit le prix du sien, & le vendoit le dou-
ble de ce qu'il luy avoit cousté.

Cela fit que les pauvres commence-
rent à se plaindre, les riches à murmu-
rer, & que tous ensemble presenterent
une requeste en la Cour de la Chan-
cellerie devant le Vice-Roy, pour re-

mettre le bled au prix qu'il estoit ta
par la Police.

Mais comme il avoit interest en
parti, il interpreta la loy comme il vo
lut ; disant que cela se devoit entend
durant la famine, & non pas dans u
temps comme celuy-cy, que l'année esto
aussi fertile qu'aucune autre qui eust pr
cedé, que les marchez estoient fourm
de bled, & qu'il y en avoit suffisammen
pour la provision de la ville & de tout
la campagne ; desorte que nonobstant le
loix qui estoient contraire à ce monopole
& les remonstrances de tout le peuple
Dom Pierre Mexie continua de faire ven
dre son bled pour luy & pour le Vice
Roy.

Mais le peuple voyant que le Vice-
Roy luy refusoit la protection & la justifi-
ce qu'il luy devoit comme pere, s'adressa
à l'Eglise comme à sa mere en la per-
sonne de leur Archevesque ; à qui l'on
representa la tyrannie de Dom Pierre
Mexie qui abusoit de la faveur du Vice-
Roy pour ruiner tous les pauvres, le
prieant d'en faire un cas de conscience, &
d'y remedier par les censures de l'Eglise.
Dom Alonse de Zerna qui pour gagner
la faveur du peuple avoit toujours blâmé
le Vice-Roy & Dom Pierre Mexie, pro-

de l'excommunié ; ce qu'il fit ensuite ; & envoya afficher les copies de l'excommunication à la porte de toutes les Eglises.

Mais Dom Pierre Mexie en se moquant de l'excommunication se tenoit dans sa maison, continuant de faire vendre son bled, & d'en hausser le prix de jour en jour ; ce qui obligea enfin l'Archevesque d'aggraver les censures, & d'y ajouter une interdiction du service divin.

Cette censure est si considerable en elle-mesme, qu'on ne l'employe jamais que contre quelque personne de grande qualité, qui se rend contumax & mesprise l'autorité de l'Eglise.

Aussi-tost que cette interdiction est publiée, l'on ferme les portes de toutes les Eglises, l'on n'y celebre plus de messes, & toutes sortes de prieres & de service divin y sont interdits.

De maniere qu'il semble que l'Eglise est en deuil, & privée de toute sorte de consolation, pendant que la personne demeure obstinée en son peché, & refuse scandaleusement d'obeir aux censures de l'Eglise.

Cette interdiction est encore d'autant plus considerable, que comme il y a plus

de mille prestres dans les Eglises & de
les convents qui ne subsistent que par
moyen des messes qu'ils disent cha-
jour ayant un écu de chaque messe, &
qui ont encouru la censure sont obligés
de les recompenser de tout le temps qu'ils
ont perdu, ce qui monte à plus de mille
écus par jour.

L'Archevesque ne voulut pas seu-
lement obliger Dom Pierre Mexicé au pay-
ement de cette somme; mais il avoit au-
dressein de le rendre tout à fait odieux
au peuple, qui se voyoit privé de la
communión & du service divin à cause
de luy.

Dom Pierre voyant bien qu'elle estoit
l'intention de l'Archevesque & entendant
les cris que le peuple faisoit contre luy
dans les ruës, se retira secrètement dans
le Palais du Vice Roy, pour luy deman-
der sa protection & se mettre à couvert
des insultes du peuple n'estant per-
sécuté qu'à cause de luy.

Le Vice-Roy ayant donc esté informé
de tout ce que l'Archevesque avoit fait,
commanda à ses gens d'aller arracher
l'excommunication & l'interdiction des
portes de l'Eglise, & ordonna à tous les
Superieurs des convents d'ouvrir leurs
Eglises, & d'y faire celebrer la messe com-

de auparavant.

Mais ils refuserent d'exécuter ses ordres, croyans qu'ils devoient plutôt obéir à leurs Archevesques qu'à un Vice-Roy, qui voyant leur refus fit commettre à un Prelat de revoquer ses censures.

Mais il répondit qu'il avoit eu raison de faire ce qu'il avoit fait contre un homme qui avoit opprimé les pauvres, dont les plaintes l'avoient obligé d'avoir compassion de leur misere, & que le mépris que le coupable avoit fait de sa premiere censure avoit mérité la rigueur de la seconde, & qu'il ne pouvoit revoquer l'une & l'autre que Dom Pierre Mexic ne se fust soumis à l'Eglise pour estre absous publiquement, qu'il n'eust satisfait tous les Ecclesiastiques qui avoient souffert à cause de luy, & n'eust aussi désapprouvé le mal-heureux commerce par lequel il avoit fait tort au public, & principalement aux pauvres.

C'est ainsi que ce Prelat s'opposa à l'autorité de son Prince en la personne de son Ministre en refusant d'obéir à ses ordres, & s'estimant heureux d'imiter la fermeté que saint Ambroise témoigna contre l'Empereur Theodoze, s'appuyant sur la puissance des clefs qui estoit entre ses mains, & sur son Clergé qu'il avoit

dessein de liguier avec le petit peuple pour résister à l'autorité du Magistrat.

Mais le Vice-Roy ne pouvant donner une réponse si hardie de la part d'un Ecclésiastique, commanda qu'on se saisit de sa personne, & qu'on l'emmenât à Jean de Vlhua, pour y estre gardé jusqu'à ce qu'on le pût embarquer & transporter en Espagne.

L'Archevesque ayant sceu la résolution du Vice-Roy contre luy sortit de la ville, & se retira dans le faux-bourg qui s'appelle Guadalupe, emmenant avec luy plusieurs de ses Chanoines & autres Ecclésiastiques, après avoir fait afficher à la porte de l'Eglise une excommunication contre le Vice-Roy, ayant dessein de se retirer secrettement en Espagne pour y rendre raison de tout ce qu'il avoit fait.

Mais il ne pût pas se sauver des mains du Vice-Roy, qui ayant sceu qu'il estoit dans le faux-bourg de Guadalupe, envoya aussi-tost des Sergens pour l'arrêter.





CHAPITRE XXV.

Continuation de l'histoire du différent d'entre l'Archevesque & le Vice-Roy, & de ses differens effets.

AVSSI-TOST qu'il en eut avis il se retira dans l'Eglise comme dans un azile, où il fit allumer les cierges dessus l'autel, s'habilla de ses habits pontificaux avec la mitre sur la teste, tenant sa crosse d'une main, & le saint Sacrement de l'autre; croyant qu'estant en cet estat devant l'autel & environné de son Clergé, les Officiers & les Sergens se retireroient par respect & n'oseroient attenter à sa personne.

Ces Officiers estans entrez dans l'Eglise s'en alierent vers l'autel, & après s'estre mis à genoux & prié Dieu, ils representerent fort civilement la cause de leur venuë à l'Archevesque, le prians de poser le saint Sacrement sur l'autel, &

d'oûir la lecture des ordres qu'ils apportoiẽt au nom du Roy.

Mais il leur répondit que leur maĩ estoit excommunié, & qu'il ne le conderoit plus comme estant du corps l'Eglise, mais comme un membre retranché qui n'avoit aucun pouvoir luy commander en l'Eglise de Dieu, partant que s'ils avoient le salut de leur ame en recommandation il les prioit de se retirer paisiblement, sans violer les privileges des Eglises en y mettant execution les decrets de la puissance seculiere, & qu'il ne sortiroit point de l'Eglise qu'on n'emmenât aussi le saint Sacrement avec luy.

Celuy qui commandoit nommé Tirose tenant debout, luy fit entendre l'ordre qu'il avoit au nom du Roy de se saisir de sa personne en quelque lieu qu'il fût, & de le conduire au port de saint Jean de Vlhua, pour le mettre entre les mains de ceux à qui il seroit ordonné en ce lieu là, pour estre ensuite mis sur un vaisseau & transporté en Espagne comme criminel de leze-Majesté & perturbatur du repos public.

Mais l'Archevesque regardant Tirose en soûriant, luy dit que les termes injurieux dont son maĩtre se servoit luy

voient estre imputez plûtoſt qu'à luy, à ſon favory Pierre Mexie, qui avoient oublié le repo. public, & opprimé les ouvriers; qu'au reſte il l'exhortoit à ne faire point de violence en la maiſon de Dieu, de peur d'eſtre chaſtié comme Naboboam pour avoir étendu ſa main ſur l'autel contre le Prophete, & que ce temple luy devoit ſervir d'avertiffement pour l'empêcher de commettre un ſacrilege dans l'Egliſe.

Mais Tirol qui ne vouloit pas perdre ſes temps, ſans luy donner loifir de diſcourir davantage, commanda au nom du Roy à un Preſtre qu'il avoit amené tout exprès, de prendre le ſaint Sacrement des mains de l'Archeveſque, & de le poſer ſur l'autel; ce qu'ayant fait ce Prelat dépouilla ſes habits pontificaux, & avec pluſieurs proteſtations qu'on violoit les privileges de l'Egliſe, il ſe rendit entre les mains de Tirol, apres avoir pris poſſeſſion de ſon Clergé qu'il prit auſſi à témoin de l'outrage qu'on luy faiſoit.

Enſuite de cela il fut mené priſonnier à ſaint Jean de Villhua, où il fut mis ſous la garde du Gouverneur du chaſteau, & peu de temps apres fut embarqué ſur un vaiſſeau qu'on avoit équipé tout exprès, & mené en Eſpagne pour répondre de

sa mauvaife conduite devant le Roy
fon Conseil.

Quelque temps apres plusieurs des ha-
tans de la ville de Mexique commen-
rent à tenir en secret d'estranges discors
contre le Vice-Roy, & blâmer le ban-
nement de leur Archevesque, & en-
ils ne peurent tellement se retenir qu'
n'en parlassent tout ouvertement en pu-
blic, & ne dissent force choses out-
rageuses contre Dom Pierre Mexic & le
Vice-Roy.

Ce qu'ils ne faisoient pas seulement
de leur propre mouvement ; mais
estoit aussi poussez à cela par les Ec-
clesiastiques, qui ayans ce semble juré une
obeïssance aveugle à leur Archevesque
croyoient qu'ils pouvoient en conscience
se dispenser de celle qu'ils devoient au
Magistrat.

Ces boutefeux pendant quinze jours
ne cessèrent d'inspirer la rebellion & le
revolté dans l'esprit des peuples, parti-
culierement de la populace. L'on exci-
toit aussi les Crioles, les Indiens, & les
Mulatres, qu'on sçavoit souffrir avec peine
la justice severe du Vice-Roy, aussi bien
que l'autorité de tous les Gouverneurs
qu'on leur envoyoit d'Espagne

Tirol estant retourné de saint Jean de

Alhua quinze jours apres son depart, son retour ne fut pas plûtost sceu que les malcontens commencerent à se declarer tout ouvertement, & le feu de la sedition s'alluma de telle sorte qu'on s'en attendoit pas moins que la ruine de cette grande ville.

Comme Tirol n'ignoroit pas les mauvais desseins que le peuple avoit contre luy, il se tenoit à couvert en sa maison n'osant en sortir pour aller dans les rues, craignant toujourns qu'il ne luy arrivât quelque mal-heur.

Enfin la necessité de ses affaires l'obligeant d'aller au Palais du Vice-Roy, il se hazarda d'entrer dans un carosse, dont il fit fermer les portieres pour n'estre pas apperceu ; mais cela n'empescha pas que tous ces malcontens n'en fussent avisés, desorte que devant qu'il fut arrivé à la place du marché, il y eut quatre ou cinq petits garçons qui se mirent à courir apres son carosse en criant tout haut, voila le traître Judas qui a mis les mains sur le Vicaire de Jesus-Christ.

A ceux-cy il s'en joignit beaucoup d'autres, & disoient les uns qu'il le falloit pendre, les autres qu'il le falloit assommer, & que c'estoit un traître, un chien, & un excommunié.

Le cocher voyant cette émeute pousser ses chevaux au galop pour s'endébarrasser, mais cette canaille se mit à courir toute sa force après le carosse, en jettant une infinité de pierres & continuant de crier; de sorte que devant que Tirol eust passé deux rues, il se vit poursuivi par plus de deux mille enfans d'Espagne, d'Indiens, de Negres, & de Mulâtres.

Enfin avec grand peine & après avoir bien galopé pour sauver sa vie, Tirol arriva au Palais du Vice-Roy, où d'abord il fit fermer toutes les portes craignant le soulèvement general qui arriva bien tost après.

Car il ne fut pas si-tost entré dans le Palais, & les portes fermées, qu'il y eut plus de deux mille personnes de toutes conditions dans la place du marché, dont le nombre s'augmenta jusques à plus de six ou sept mille, qui crioient tous contre luy, l'appellans traître & Judas, & jettant de la bouë & des pierres contre les fenestres du Palais.

Le Vice-Roy les envoya prier de se retirer chacun chez soy, les assurant que Tirol n'estoit point en son Palais, mais qu'il s'estoit sauvé par une porte de derrière.

Cela ne servit qu'à échauffer davantage

Armer deux ou trois prestres qui s'estoient
allés avec eux ; desorte qu'ils se mirent
à battre les murailles & les portes du
Palais, s'estans armez la pluspart de pi-
ques, de halebardes, & de pieux ; &
quelques autres de pistolets & de fusils,
avec quoy ils tiroient sans discretion, &
sans se soucier sur qui leurs coups pour-
roient porter dans le Palais.

Mais ce qui estoit tout à fait estonnant,
estoit de voir qu'aucun des principaux
habitans, ny des officiers de Justice n'o-
ublièrent ny ne vouloient sortir de leurs mai-
sons pour appaiser cette populace, ny
soutenir le Vice Roy dans le perilleux estat
où il estoit réduit.

Au contraire j'ay ouï dire à plusieurs
marchands qui avoient leurs boutiques
dans la place du marché, qu'ils s'en moc-
quoient, & que ceux qui passoient par là
s'en alloient en riant, disans qu'il falloit
laisser faire cette jeunesse qui les vouloit
accuser du tort qu'on leur avoit fait, &
qu'ils ne devoient se plaindre devant qu'ils eussent achevé ils trou-
veroient bien où estoient Tirol, Mexie,
ou celuy qui leur donnoit sa protection,
attendans parler du Vice-Roy.

Entre ceux qui paroissoient les plus
armer l'on remarqua un prestre nom-
mé Salazar, qui n'estant pas content d'a-

voir tiré plusieurs coups de fusil, c'estoit de tous costez pour trouver quelque endroit de la muraille qui fust le plus aisé à abbatre, ou quelque porte qui fust plus aisée à enfoncer.

Ayant trouvé que la porte de la prison estoit la moins forte ils l'ouvrirent de force, ou bien ceux de dedans l'aiderent à l'ouvrir; quoy que s'en suivit ils entrèrent dedans, & mirent en liberté tous ceux qui y estoient retenus pour les crimes, qui se joignirent avec eux pour attaquer le Palais.

Le Vice Roy voyant qu'aucun de ses amis ny des Magistrats ne venoient son secours, monta sur les balcons de son Palais avec ses gardes & ses serviteurs fit arborer l'étendart Royal, & sonner la trompette pour appeller les habitants au secours de leur Roy, la personne de quel il representoit en ce lieu là.

Mais cela ne luy servit de rien: aucune personne ne parut pour le venir secourir, & tous les principaux de la ville vindrent chez eux sans en vouloir sortir pour s'exposer en sa faveur.

Aussi-tost que ces mutins virent arborer l'étendart Royal, & entendre prononcer le nom du Roy de dessus les balcons, ils se mirent tous à crier par plusieurs fois: *Vive le Roy; mais que le ma*

*is gouvernement perisse, & que ceux qui
at excommuniez perissent aussi.*

Ces paroles en sauverent plusieurs de
corde, lors que Dom Martin de Car-
llo fit faire les informations de tout ce
qui s'estoit passé en cette affaire.

Ils ne cesserent pendant trois heures
de crier de la sorte, & d'escarmoucher
contre ceux qui estoient sur les balcons,
qui se deffendoient aussi avec des pierres
& quelques armes à feu.

Surquoy l'on doit remarquer que dans
toute cette dispute l'on ne tira pas un coup
de canon : car le Vice-Roy n'en avoit
aucun dans son Palais, & il n'y en a
pas un dans la ville pour la deffendre,
parce que les Espagnols ne craignent pas
que les Indiens se soulevent, ny qu'au-
cune autre Nation estrangere les vienne
attaquer en ce lieu là.

Pendant environ six heures que dura
le tumulte, il y eut sept ou huit de ces
matins tuez dans le marché par ceux qui
estoient sur les balcons du Palais, où un
des gardes & un des pages du Vice-Roy
sont aussi tuez par ceux de dehors.

Mais comme la nuit s'approchoit, les
soldats apportèrent de la poix & du feu,
et brûlerent la prison, & une partie du
Palais avec la principale porte.

Cela fit que quelques-uns des princi-

paux habitans, de la noblesse, & de la justice sortirent, pour empescher que le feu ne gagnât dans la ville, & persuader à cette populace de vouloir se retirer, & éteindre le feu.

Pendant qu'on éteignoit le feu, il y en eut plusieurs qui entrèrent dans le Palais, & plusieurs se jetterent dans les écuries du Vice-Roy, & enleverent une partie des richesses & du harnois de ses chevaux & mulets; & d'autres pillerent des coffres, emporterent des tapisseries & d'autres meubles, & enlevèrent ce qu'ils pouvoient dérober d'avantage sans que les principaux les en empescherent, leur représentant que c'estoit le moyen de se préserver, & d'estre découverts.

D'autres se mirent à chercher Don Pierre Mexie, Tirol, & le Vice-Roy: mais ils ne les peurent jamais trouver, parce qu'ils s'estoient échapez en habit déguisé.

L'on ne pût sçavoir de long-temps ce que les deux premiers s'estoient retirez; mais il est certain que le Vice-Roy s'estant déguisé en Cordelier sortit du Palais avec un Religieux, & passant au travers de la foule se retira dans le convent des Religieux de saint François, où il demeura toute cette année là, & je l'y vis encore l'année suivante, n'osant sortir qu'il n'eût fait sçavoir au Roy d'Espagne & à son Conseil ce qui estoit arrivé, & le péri-

ans lequel il avoit esté avec toute la ville,
l'on n'y eût remedié de bonne heure.

Sa Majesté Catholique & son Conseil
pres avoir meurement considéré cette
affaire, virent bien qu'elle estoit de con-
sequence, & de mauvais exemple pour
tous les autres endroits de l'Amérique, où
se trouveroit toûjours assez de factieux
pour imiter ceux-cy si l'on ne chastioit
les plus coupables.

C'est pourquoy l'année d'apres en 1625.
lors que je passay dans ces pays là, ils
envoyerent le Marquis de Serralvo pour
Vice-Roy au lieu du Comte de Gelves,
fin d'assister aussi Dom Martin de Car-
rillo Prestre & Inquisiteur de Vallado-
rid, à qui l'on donna la commission d'e-
xaminer cette mutinerie, avec pouvoir
de châtier les coupables & de faire pen-
dre ceux qui l'auroient merité.

L'estois à Mexique lors qu'on travail-
loit le plus à l'instruction de ce procez,
dont je sceus toutes les principales cir-
constances par le moyen d'un Cordelier
qui estoit confesseur de Dom Martin de
Carrillo, qui me dit que si l'on eût jugé
l'affaire à la rigueur, la pluspart des prin-
cipaux de Mexique auroient esté chastiez,
pour ne s'estre pas rendus à l'étendart
Royal quand ils y furent appelez par
le son de la trompette.

L'on se contenta seulement d'oster charge à quelques-uns des Iuges, qu'ils alleguassent pour s'excuier qu'ils n'avoient pas osé sortir, sçachans que toute la ville se seroit soulevée contre eux s'ils avoient paru en public.

L'on trouva que ceux qui avoient le plus de part en cette mutinerie, estoient les Crioles ou ceux qui sont nais dans le pays, qui ont de l'averfion pour le gouvernement d'Espagne & pour tous ceux qui en viennent, parce qu'ils les maltraitent comme j'ay déjà dit cy-dessus, à cause dequoy ils ne cherchent autre chose que de trouver une occasion favorable pour se cour le joug des Espagnols.

Mais il se trouva aussi que les Ecclesiastiques qui estoient partisans de l'Archevesque, avoient particulièrement fomenté cette rebellion; de sorte que Salazar & trois autres Prestres ne se fussent sauvez, ils auroient asseurement esté envoyez en Espagne pour y estre condamnnez aux galeres suivant l'Arreit qui fut prononcé contre eux en leur absence.

Entre tant de coupables il n'y en eut que trois ou quatre de pendus, & encore ce fut pour les choses qu'ils avoient pillées dans le Palais du Vice-Roy.

Et parce que si l'on eust voulu pour suivre cette affaire à la rigueur, il auroit

Il agit contre la plus grande partie des habitans, qui se trouvoient avoir trempé soit de conseil, soit d'action, ou par d'autres voyes secrettes en cette mutinerie, le Roy fut conseillé de leur accorder plûtost une amnistie generale par sa cleméce, que de les chastier par la severité de sa justice.

Le procedé de l'Archevesque fut trouvé en Espagne beaucoup plus mauvais que celui du Vice-Roy ; & il fut long-temps sans employ, jusques à ce qu'enfin pour ne pas des-obliger tout à fait son party, & pour ne pas r'allumer un feu qui couvoit encore sous les cendres, le Conseil jugea à propos de luy donner un établissement honorable dans le pays de sa naissance, en le faisant Evesque de Zamora, qui est un petit Evesché dans la Castille ; de sorte qu'on luy rognâ les ailles pour l'empescher à l'avenir de voler si haut qu'il avoit fait ; - d'Archevesque il devint Evesque, & au lieu des soixante mille écus de rente qu'il avoit auparavant, il fallut qu'il se contentât d'un revenu de quatre ou cinq mille écus.

Le Comte de Gelves fut aussi renvoyé en Espagne ; mais il fut fort bien receu à la Cour, & sa Majesté Catholique luy donna la charge de grand Escuyer, qui est une dignité des plus honorables du Royaume.

Parce que cette histoire sert à représenter l'état auquel se trouvoit la ville de Mexico lors que i'y estois, j'ay creu que ne la devois pas oublier dans mon livre afin que le Lecteur en puisse tirer les consequences qu'il jugera à propos, & remarquer en passant combien l'avarice & une chose pernicieuse aux Princes & ceux qui gouvernent les Estats, aussi bien que la vanité & l'emportement en ceux qui ont du pouvoir dans l'Eglise.

Après avoir amplement décrit l'estat de la Ville de Mexique du temps de Montezuma, & celuy d'après sa mort, & la confusion où elle estoit encore lors que j'arrivay en ce pays là, il est temps que je sorte de cette ville, pour vous représenter les lieux les plus remarquables qui sont aux environs, & en suite les autres Provinces de l'Amérique, devant que je parle du voyage que ie fis à Guatimala qui est à plus de trois cens lieues de la ville de Mexique en tirant vers le midi & de Guatimala à Costa-rica & Nicoya qui sont encore a plus de trois cens lieues au de la de Guatimala en allant tousjours vers le Sud.

Fin de la premiere partie.

TABLE
DES CHAPITRES

Qui sont contenus en ce Livre.

CHAPITRE I.

Comment & en quelles Provinces des Indes Orientales & Occidentales qui appartiennent à la Couronne de Castille, l'on envoie des Missions de Religieux ; & particulièrement de celle qui y fut envoyée en l'année 1625. pag. 1

CHAP. II. Engagement de l'Auteur pour les Philippines, & ce qui se passa jusques à son départ de Cadis pour la Nouvelle Espagne, pag. 13

CHAP. III. Du départ de la Flote des Indes, de Cadis l'an 1625. & des choses plus mémorables arrivées durant ce voyage, pag. 25

CHAP. IV. Des Isles que nous découvrimus, & les choses qui nous y arriverent, pag. 34

CHAP. V. Histoire remarquable d'un Mulatre chrestien né en Espagne, & rencontré par hazard à la Guadeloupe par des Iesuites, p. 39

CHAP. VI. La suite de nostre Voyage à Saint Jean de Ulhua, autrement la Vera Cruz, & comme nous y débarquâmes, pag. 49

CHAP. VII. Comme nous débarquâmes à la

T A B L E.

- Vera Crus autrement saint Iean de Vlhua,*
la reception qui nous y fut faite , pag.
- CHAP. VIII. *Description du port & de*
ville de saint Iean de Vlhua , & d'un ter-
blement de terre & autres choses qui ar-
verent à l'Auteur jusques à son depart
cette ville pour aller à Mexique. pag. 6
- CHAP. IX. *Du voyage que nous fimes de*
saint Iean de Vlhua jusques à Mexique ,
des bourgs & principaux villages qui
trouvent sur le chemin. pag. 7
- CHAP. X. *Arrivée de l'Auteur à Segura-*
la Frontera ville bâtie par Cortez , avec
description , & l'origine de sa construction
 pag. 89
- CHAP. XI. *Description de la grande ville de*
Tlaxcallan & de son territoire. pag 9
- CHAP. XII. *La suite de nostre voyage de*
Tlaxcallan à Mexique par la ville de
Anges & Guacocingo , pag 10
- CHAP. XIII. *Où l'Auteur en continuant la*
description de ce qu'il voit de remarquable
en ce voyage , prend occasion de rapporter
diverses circonstances curieuses de la con-
queste de ces pays-là par les Espagnols. p 11
- CHAP. XIV. *Description de la grande & fa-*
meuse ville de Mexique , comme elle estoit
au temps passé , & comme elle est à present , &
particulièrement de l'estat où elle estoit en
l'année 1625. pag. 129
- CHAP. XV. *Description du Lac de Mexique ,*

DES CHAPITRES.

- & des différentes eaux dont il est composé ;
avec des circonstances remarquables sur ce
sujet, pag. 139
- HAP. XVI. Description du Palais de Mon-
tezuma, de ses armes, de ses meubles, de ses
femmes, de ses officiers, de leur différentes
fonctions, des diverses especes d'animaux qui
y estoient nourris, de ses jardins, de son Ar-
senal, & autres particularitez, pag. 142
- HAP. XVII. De l'etymologie & antiquitez
de Mexique, & de l'origine de ses Fonda-
teurs, avec un abrégé chronologique de ses
Rois jusques à Montezuma, pag. 154
- HAP. XVIII. Abregé historique de la prise
de Mexique par les Espagnols, p. 157
- HAP. XIX. Description de l'Etat de Mon-
tezuma, de ses Palais, du Temple, & du
Marché, lors que les Espagnols s'en rendi-
rent les maistres, pag. 168
- HAP. XX. Description d'un Temple, & des
recheses admirables & surprenantes que l'on
y voit, pag. 183
- HAP. XXI. Du partage que fit Cortez entre
les Conquerans des principaux Palais &
quartiers de la ville de Mexique, & ce qu'il
destina pour l'Hostel de ville, les Eglises, &
autres edifices publics ; avec l'estat present
de cette grande ville & des environs, p. 189
- HAP. XXII. Des fruits qui se mangent ordi-
nairement à Mexique, & qui croissent aux
environs de cette ville, pag. 216

TABLE DES CHAPITRES

CHAP. XXIII. *De l'estat Ecclesiastique politique, & militaire de Mexique*, p. 2

CHAP. XXIV. *Histoire memorable d'un d'ferent arrivè entre l'Archevesque & Vice-Roy, & du soulèvement qu'il causé Mexique en 1624.* pag. 2

CHAP. XXV. *Continuation de l'Histoire différent d'entre l'Archevesque & le Vice-Roy, & de ses differens effets,* p. 2

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy donné à S. Germain en Laye le 7. decembre l'an de Grace 1674. Et de nos Regne le .o. signé par le Roy en son Conseil Dalence. Il permis au sieur DE BEAULIEU d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer un Livre intitulé, *Nouvelle Relation des Indes Occidentales*; durant le temps de dix années, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer en un plusieurs volumes & deffenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer, faire imprimer, vendre, distribuer ny extraire aucune chose dudit Livre, sans le consentement dudit Sieur DE BEAULIEU sur peine de confiscation des Exemplaires contrefaits au prejudice des presentes, & de cinquens livres d'amende, dépens, dommages & interests du Suppliant, & de ceux qui auront droit de luy, ainsi qu'il plus amplement porté par l'Original.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires Imprimeurs, suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril. 1674. A Paris le 3. Fevrier 1674. Signé TIERRY Syndic.

Achévé d'imprimer pour la premiere fois le vingtién Janvier 1676.

Ledit Sieur DE BEAULIEU a cédé son droit de Privilege Gervais Clauzier pour en jouir le temps porté par iceluy, & suivant l'accord fait entr'eux,

NOUVELLE RELATION,

CONTENANT

LES VOYAGES DE THOMAS GAGE
dans la Nouvelle Espagne, ses diverses
aventures; & son retour par la Province
de Nicaragua jusques à la Havane.

AVEC

LA DESCRIPTION DE LA VILLE
de Mexique telle qu'elle estoit autrefois,
& comme elle est à present.

ENSEMBLE VNE DESCRIPTION
*exacte des Terres & Provinces que possèdent les
Espagnols en toute l'Amérique, de la forme de
leur gouvernement Ecclesiastique & Politique,
de leur Commerce, de leurs Mœurs, & de celles
des Crioles, des Metifs, des Mulatres, des
Indiens, & des Negres. Et un Traité de la
Langue Poconchi ou Pocomane.*

Dedié à Monseigneur COLBERT Secretaire d'Etat.

*Le tout traduit de l'Anglois par le sieur DE
BEAULIEU HUËS O NEIL.*

SECONDE PARTIE.



A PARIS,

Chez GERVAIS CLOUZIER au Palais sur les degrez en
montant pour aller à la Sainte Chapelle, au Voyageur.

M. DC. LXXVI.

AVEC PRIVILEGE DV R OY.

THE HISTORY OF THE
RELATIONS

OF THE
INDIAN NATIONS
IN AMERICA
FROM THE
DISCOVERY OF THE
CONTINENT
TO THE
PRESENT TIME
BY
JAMES OGLETHORPE
ESQ.
OF THE
CITY OF SAVANNAH
IN GEORGIA
LONDON
Printed and Sold by
J. B. ROBERTSON
at the Sign of the Crown
in Pall Mall
1792

Price 10s. 6d.

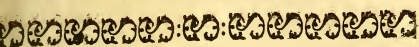


TABLE DES CHAPITRES

Qui sont contenus en ce Livre.

CHAPITRE I.

Description des Provinces du Nouveau monde ou de l'Amérique & des lieux les plus remarquables qui sont autour de la ville de Mexique. page 1.

CHAP. II. Des mœurs & coutumes des peuples de Mechoacan; de leurs ceremonies, de l'enterrement de leurs Roys; & des sacrifices qui s'y faisoient. pag. 16.

CHAP. III. Suite de la description des Provinces qui dependent de Mexique, & de leurs principales villes, avec les conjectures de l'Auteur sur l'origine de leurs peuples. pag. 24.

CHAP. IV. L'Auteur ayant promis de donner une description succincte & generale de tout ce que les Espagnols possèdent au Nouveau monde, continué

T A B L E.

- dans ce chapitre de décrire la Peruvienne, ou ce qui leur appartient en la partie Meridionale de l'Amérique. pag. 3*
- CHAP. V.** *Description Geographique des Isles qui appartiennent aux Espagnols en l'Amérique, & particulièrement de la Marguerite, & de la pesche des perles qui s'y fait ; avec un état de leurs principales forteresses, & des ports les plus considerables qui y sont. pag. 5*
- CHAP. VI.** *Depart de l'Auteur de la ville de Mexique pour aller à Chiapa qui est plus au midy, avec la description des lieux les plus remarquables qui sont sur le chemin. pag. 6*
- CHAP. VII.** *L'Auteur part enfin de Mexique avec un Religieux de son ordre pour aller en la Province de Guatimala & fait une description exacte de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route, & de la maniere dont il fut accueilli par les Espagnols & par les Indiens aux lieux par où il passa jusques à la ville de Guaxaca à soixante lieues de Mexique. pag. 8*
- CHAP. VIII.** *Description de la ville d'Yvesché de Guaxaca. pag. 8*
- CHAP. IX.** *Depart de l'Auteur pour aller à la ville de Chiapa à cent lieues*

DES CHAPITRES.

celle de Guaxaca; l'avantage qu'ont les Religieux qui voyagent sur cette route, dont la description est pleine de diverses choses singulieres. pag. 93.

HAP. X. *Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la resolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'estre precipitez & d'y mourir de faim, par des tempestes qui y surviennent de temps en temps.* page. 109.

HAP. XI. *Arrivée de l'Auteur à Chiapa des Indiens, où il rencontre le frere Borralho Religieux de son ordre qui estoit parti de Mexique avant luy dans le mesme dessein d'éviter la mission des Philippines, & de ce qu'il y aprit de luy, & de ce qui se passa entr'eux & le Superieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.* pag. 122.

HAP. XII. *L'Auteur part de la petite ville de saint Christophle avec son compagnon, apres qu'ils eurent perdu leur liberté qu'ils avoient jouée au trictrac contre des boëtes de Chocolate avec le Superieur du convent des Jacobins.* p. 134.

TABLE

- CHAP. XIII. *Reception que firent
l'Auteur les Indiens de Chiapa &
Superieur des Iacobins, & de quelle
maniere il satisfit à ce qu'il avoit promis
au triëtrac le jour d'au paravant.* pag.
- CHAP. XIV. *Description de la Province
de Chiapa, & des villes & prin-
cipaux bourgs qui en dependent.* pag.
- CHAP. XV. *Conference d'un gentilhomme
me Criole avec l'Auteur.* pag.
- CHAP. XVI. *De l'état Ecclesiastique
de Chiapa, de l'étendue de l'Evêsché,
de ce qui arriva à un Evêque pour
avoir voulu remédier à l'abus de l'usage
du chocolate par les femmes dans l'Eglise
se pendant la messe, qui le firent
poisonner dans du chocolate.* pag.
- CHAP. XVII. *Description de la ville
de Chiapa des Indiens, & de leurs
vileges, de leurs inclinations, de leur
commerce, & de leurs occupations
ordinaires.* pag.
- CHAP. XVIII. *Description de la Province
de Soques contiguë à celle de Chiapa,
ses richesses, son commerce, & les
avantages quelle a sur ses voisins
sans pour le trafic & le transport de
marchandises.* pag.
- CHAP. XIX. *Du Chocolate & de l'usage*

DES CHAPITRES.

colle qui sont les deux breuvages dont
l'on se sert ordinairement dans les In-
des, & des diverses façons de les ap-
prêter, avec les qualitez des ingrediens
qui entrent en leur composition. pag. 183.

HAP. XX. L'Auteur part de la ville
de Chiapa pour aller à Guatimala, &
fait la description des lieux principaux
qui sont sur le chemin. pag. 204.

HAP. XXI. Avanture perilleuse de
l'Auteur, qui le fait passer malgré luy
pour un saint parmy les Indiens, pour
s'en estre heureusement échappé. pag. 224.

HAP. XXII. L'Auteur continuë sa
route & ses remarques, & de la ma-
niere obligeante dont il estoit reçu, re-
galé, & servi des Indiens par tout où
il arrivoit. pag. 232.

Fin de la Table.

Extrait du Privilege du Roy.

PA R Grace & Privilege du Roy donné Germain en Laye le 7. Decembre l'année Grace 1674. Et de nostre Regne le 30. Signé le Roy en son Conseil Dalence. Il est permis au Sieur DE BEAULIEU d'imprimer, faire imprimer, vendre & distribuer un Livre intitulé, *Nouvelle Relation des Indes Occidentales*, durant le terme de dix années, à compter du jour que ledit Livre sera achevé d'imprimer en un ou plusieurs volumes, & deffenses sont faites à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer, faire imprimer, vendre, distribuer, ny extraire aucune chose dudit Livre, sans le consentement dudit Sieur DE BEAULIEU sur peine de confiscation des exemplaires contrefaits au prejudice des sentences, & de quinze cens livres d'amende, dépens, dommages & interests dudit Suppliant de ceux qui auront droit de luy, ainsi qu'il plus amplement porté par l'original.

Registré sur le Livre de la communauté des Libraires & Imprimeurs, suivant l'Arrest du Parlement du 8. Avril 1673. A Paris le 3. Fevrier 1676.

Signé TIERY, Syndic.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le vingtième Janvier 1676.

Ledit Sieur DE BEAULIEU a cedé son droit de Privilege à Gervais Clouxier pour en jouir pendant le temps porté par iceluy, & suivant l'accord entr'eux.




I

NOUVELLE
RELATION
DES
NDES OCCIDENTALES.
SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Description des Provinces du nouveau monde ou de l'Amerique, & des lieux les plus remarquables qui sont autour de la ville de Mexique.

 Uoy que les voyages que j'ay faits dans l'Amerique, n'ayent gueres esté au delà de mille ou douze cent lieuës, qui en est pas la cinquième partie, j'ay crû toutesfois, qu'il estoit à propos pour l'ac-

II. Part.

A

complissement de mon ouvrage, de m'entreprendre au delà de ce que j'ay veu, faisant ici premierement une description generale de ses Provinces, & puis en suite une plus particuliere des lieux que j'ay demeurez pendant douze ans, & que j'ay remarqué exactement en voyage.

Cette partie du monde se divise en deux autres parties principales, qui sont la Mexicane, & la Peruviane, qui contiennent plusieurs grands païs, & diverses Provinces, dont il y en a quelques unes qui sont aussi grandes que nostre Royaume d'Angleterre.

Mais parce que le Mexique qui communique son nom à la moitié de l'Amérique, s'appelle à present la nouvelle Espagne, de là vient que ses Princes mettent entre leurs autres titres celui de Roys des Espagnes.

La Mexicane contient particulièrement tous les païs qui sont du costé du Nord, & les Provinces qui y sont decouvertes à present, sçavoir Mexique, Quivira, Nicaragua, Iucatan, la Floride, la Virginie, la Nortumbegue, la nouvelle France, la terre de Cortereal, & l'Estotrie, dont le tour est d'environ quatre cent & trois cens lieues.

La Peruviane comprend tout ce qui est au costé du Sud, & se joint à la Mexicaine par l'Isthme ou Destroit de Darien, qui n'a que dix-sept milles de largeur, & douze, à ce que disent quelques-uns, au lieu le plus étroit, entre la mer du Nord & la mer du Sud.

L'on a proposé plusieurs fois au Conseil d'Espagne de faire un canal qui fust praticable au travers de ce destroit, pour accourcir le voyage de la Chine, & des Moluques.

Mais jusques à present les Roys d'Espagne ne l'ont pas entrepris, soit qu'ils soient en crainte que le reste des Indiens se risquent en cét ouvrage, ou qu'en abandonnant la route ordinaire par le Cap de Bonne Esperance, ces mers ne devinssent la retraite des Pirates.

Quoy qu'il en soit, cela n'a pas encore esté entrepris par les Espagnols, qui alleguent point d'autres raisons que celle que je viens de dire: outre que la commodité & l'utilité tout ensemble n'on tireroit de transporter par-là les marchandises de la mer du Nord en la mer du Sud, n'est pas pour eux une raison capable de les obliger à ces dépenses extraordinaires, & peu convenable à une na-

4 *Nouvelle Relation*

tion paresseuse pour les travaux, & n'aime que le gain present.

Dans cette partie de l'Amerique l'on appelle la Peruviane, sont comprises les Provinces de la Castille d'or, la Guiane, du Peru, du Chili, du Paraguay, & du Bresil, qui ont plus de mille lieues de tour.

Je ne feray point de description particuliere de toutes ces Provinces, puisqu'il y a d'autres Auteurs qui en ont plus de connoissance que moy, en ont écrit amplement; & qu'une bonne partie n'estant pas de la domination des Espagnols avec qui j'ay vescu, ils m'en ont appris si peu de chose, que je ne veux arrester à décrire que ce que j'en ay veu, & appris de veritable en mes voyages.

C'est pourquoy pour retourner en la partie Septentrionale, je m'arresteray en la principale de ses Provinces, qui est celle de Mexique.

Dans cette Province il y a plusieurs rivieres dont le sable est meslé de petites lettres d'or, & où il se trouve quantité de Crocodiles; mais qui ne sont pas si gros que ceux d'Egypte, & que les Indiens mangent comme une viande delica

des Indes Occidentales. 5

Elle est renommée par les montagnes de Popochampeche & Popocatepec, qui sont de la mesme nature que les montagnes d'Etna & du Vesuve ; mesmes en tirant vers le Sud jusques à la ville de Leon en la Province de Nicaragua, s'y trouve plusieurs de ces montagnes qui jettent du feu.

Mais Popocatepec est une des principales, dont le nom signifie montagne de fumée, parce qu'elle jette souvent du feu & de la fumée ; elle est à huit lieuës de Cholola, & le chemin pour y monter est fort fascheux à cause de la quantité de pierres que l'on y rencontre.

Devant que Cortez passât par ce chemin-là pour aller à Mexique, il y envoya dix Espagnols pour le reconnoistre, avec plusieurs Indiens pour porter les vivres, & leur servir de guides.

Comme ils approchoient du haut de la montagne, ils ouïrent un si grand bruit qui venoit de là qu'ils n'osèrent en approcher, parce que la terre trembloit sous leurs pieds, & qu'il y avoit tant de cendres qu'ils ne pouvoient marcher qu'avec peine.

Neantmoins il y en eut deux des plus hardis, & plus curieux que les autres, qui

monterent jusques au haut laissant les compagnons derrière, & passerent ce fert de cendres, & enfin arriverent dans un endroit où ils virent une grosse fumée fort épaisse, & comme ils y eurent demeuré un peu de temps, l'obscurité s'évanouït en partie, & le Vulcan ou la bouche de la caverne parut à découvert qui a environ une demie-lieuë de tour & sembloit à un fourneau de verrerie dont l'air sortoit avec un sifflement subtil & si violent, que toute la montagne en trembloit.

La fumée & la chaleur estoient grande, qu'ils n'y pûrent demeurer long-temps, & furent contraints de s'en retourner bien viste par le chemin qu'ils estoient venus; mais ils n'estoient pas encore fort loin, lors que ce Vulcan commença à vomir des flâmes de fer, des cendres & des charbons, & finalement des pierres toutes ardentes, de sorte que s'ils n'eussent par bonheur rencontré un roc sous lequel ils se mirent couvert, il est constant qu'ils auroient esté bruslez.

Cette montagne ressemble à celle d'Etna qui est en Sicile; elle est haute & ronde, & sur le haut il y a de l'

ceige tout le long de l'année.

Dix ans durant devant la venue de Cortez elle n'avoit jetté aucune vapeur ny fumée ; mais en 1540. elle recommença brusler, & fit un si grand bruit, que ceux qui demeuroient à plus de quatre lieues de là, en furent tout estonnez, & jetta des cendres jusques à Tlaxcalan qui en est à douze lieues ; & quelques-uns mesmes disent qu'il y en eut qui furent portées jusques à plus de quinze lieues de là, où elles bruslerent les herbes dans les jardins, les bleds à la campagne, & les toiles qu'on avoit tenduës pour sécher.

Cette Province est bornée du costé d'Orient par le Jucatan, & le golphe de Mexique ; du costé d'Occident par l'Isle de Californie ; & au midy par la partie de l'Amérique qu'on appelle la Peruvienne.

Mais ses limites sont inconnus du costé du Septentrion, de sorte que nous ne scaurions asseurer au vray, si cette partie du nouveau monde est une Isle séparée de l'ancien, ou si c'est un mesme continent.

Elle estoit extremement peuplée avant l'arrivée des Espagnols, qui pendant dix-

sept ans firent mourir plus de six millions de personnes, faisant brûler les uns, arrachant les yeux aux autres, & exposant aux bestes sauvages pour estre devorez.

Cette partie principale de l'Amérique appellée Mexique, est encore subdivisée en quatre autres Provinces, qui sont Themistitan, la nouvelle Gallice, Michoacan, & Guastacan.

Themistitan est la plus grande & plus considerable de ces quatre Provinces : car elle contient six villes, & outre d'autres celle de Mexique, qui communique son nom à la moitié de l'Amérique, & est le Siege de l'Archevesque & du Vice-Roy, dont j'ay décrit la grandeur & la richesse cy-dessus.

La seconde est la ville des Anges ; la troisième Villarica ; la quatrième Anahuaca ; la cinquième Meccioca ; la sixième Ottopan.

Mais ces quatre dernières sont peu considerables, & ce qui leur a fait donner ce nom de citez ou de villes, c'est que les Espagnols avoient dessein d'y établir un Evêque en chacune ; mais ils n'ont pû venir à bout de ce dessein parce que Mexique & la ville des A

ges ont attiré la plus grande partie du commerce & des habitans de ces quatre villes.

Mais particulièrement il y a un si grand abord à Mexique, que la pluspart des villes ou bourgs d'alentour qui apparteñoient autrefois aux Indiens, sont à present habitez par les Espagnols, & par les Mestifs.

Je ne scaurois oublier en parlant des lieux qui sont aux environs de la ville de Mexique, celuy qu'on appelle Chapultepec, qui s'est rendu fameux pour avoir du temps des Payens servi de sepulture à leurs Empereurs, & les Espagnols en ont fait aujourd'huy l'Escorial de l'Amérique, où l'on enterre aussi les Vice-Roys qui meurent en ce pais-là.

Il y a un magnifique Palais, avec de beaux jardins qui sont embellis de quantité de jets d'eau & de reservoirs de poisson; où les Vice-Roys & la Noblesse de Mexique se vont souvent divertir; on tient aussi que la Chapelle du Vice-Roy vaut plus d'un million d'or.

Tacuba est aussi un bourg fort agreable, plein de jardins & de vergers sur le chemin de Chapultepec.

Toluco est situé vers le midy où il

se fait un riche commerce, & particulièrement de jambons & pourceaux salez qu'on transporte en divers endroits pource que ce sont les meilleurs de ces quartiers là.

A l'Occident il y a un bourg nommé la Pieté qui est au bout d'une de ces chaussées, où les habitans de Mexique viennent faire leurs devotions devant une Image de la Vierge, qu'ils ont enrichie d'une infinité de dons, de chaines & de couronnes d'or.

Mais le lieu le plus agreable de tous ceux qui sont au tour de Mexique, est celuy qu'ils appellent le desert ou la solitude, qui est à trois lieuës de la ville vers le Nort-ouëst; Et si toutes les solitudes estoient pareilles à celle cy, la demeure en seroit beaucoup plus agreable que celle des villes.

Ce lieu a esté basti par les Carmes Descalcez, qui s'y retirerent comme dans un hermitage, & y bastirent un magnifique Convent, qui est d'autant plus digne d'admiration, qu'il est basti sur une montagne & tout environné de rochers.

Ils ont fait faire environ dix caves ou voutes entre les rochers tout au tour de

leur Convent, en forme de logettes pour
des hermites, & de chapelles de devo-
tion embellies d'images & de peintures,
avec plusieurs disciplines de fil de fer, de
verges de fer, de haïres, de ceintures gar-
nies de pointes de fer pour mettre sur la
tête nuë, & plusieurs semblables instru-
ments de mortification, qui sont expo-
sés dans ces chapelles à la veüe d'un cha-
cun, afin qu'on admire la mortification
& l'austerité de leur vie.

Toutes ces chapelles sont environnées
de vergers & de jardins pleins de
fruits & de fleurs, qui contiennent
un cercle d'une lieüe de tour, & en divers
endroits l'on trouve des fontaines qui
sortent des rochers, dont l'eau est fraï-
che & bonne à boire, qui avec l'om-
brage des palmites rendent cet hermi-
tage un des plus agreables lieux du mon-
de.

Il y a quantité de roses, de jasmins,
& de toutes les plus belles fleurs qui se
peussent trouver en tous ces pais-là; de
sorte que rien ne manque en ce desert
qui puisse donner du plaisir aux sens, &
satisfaire la veüe ou l'odorat.

L'on change ces hermites tous les huit
jours, de sorte que quand ils ont achevé

leur semaine ils retournent à leur Couvent, & l'on en envoie d'autres en leur place, qui apportent avec eux des bouteilles de vin, des confitures, & d'autres vivres; car pour des fruits ils en trouvent suffisamment en ce lieu-là.

C'est une chose merveilleusement belle à voir que la diversité de ces fontaines & de ces jets d'eau qui sont au tour de ces jardinages; mais encore plus grand abord des carosses pleins de Gentilshommes, de Dames & d'autres habitants de la ville de Mexique, qui viennent divertir, & visiter ces hermites qu'ils reverent comme des saints.

Personne ne les va voir qui ne leur porte des confitures, ou quelque autre chose semblable, afin d'avoir part à leurs prières; on leur donne aussi de grandes aumônes en argent pour faire dire des messes; mais sur tout ils font de riches offrandes de diamans, de perles, de chaînes & couronnes d'or, de robes de drap d'or & d'argent à une Image qui est dans l'Eglise qu'ils appellent Notre Dame du Mont Carmel devant laquelle il y avoit vingt lampes d'argent, dont la moindre valoit plus de quatre cens écus.

Sur le chemin de cet hermitage, il y a encore un autre bourg qu'on appelle Tacubaya, où il y a un riche Convent de Religieux de l'Ordre de Saint François, & plusieurs beaux jardins.

Ce lieu est fort fréquenté à cause de l'excellente musique de l'Eglise de ce Convent; en quoy les Religieux ont si bien instruit les Indiens, que leur musique n'est pas moins estimée que celle de l'Eglise Cathedrale de Mexique.

Ces lieux-là sont les principaux de tous ceux que j'ay veus, & où je me suis souvent promené avec mes amis pendant que je demeurois proche de Mexique, dont j'ay crû devoir parler devant que de passer à la description des autres Provinces,

La Province de Guastacan est située sur la route de saint Jean de Vlhua à Mexique, qui n'est pas si pauvre que Heylin l'a fait: car à present il y a quantité de riches fermes où l'on cultive le sucre & la cochenille, & s'étend jusques à la vallée de Guaxaca qui est un lieu fort riche.

La ville de Tlaxcallan dont j'ay parlé, estoit autrefois la principale de cette Province: mais à present ce sont celles de

Guaxaca & Xalappa, où l'on a esta
deux Eveschez.

Elle est aussi considerable par un po
de mer, qu'on appelle Villa-ricca, c'est
dire Richeville, qui l'est en effet au
bien que de nom, parce que tout le tra
fic qui se fait entre l'ancienne & la no
velle Espagne passe par là.

Les Espagnols y ont deux riches co
lonies; la premiere s'appelle Panico
& la seconde saint Jacques des vallées

La troisième Province de Mexique
s'appelle Mechoacan, & a quatre-vingt
lieues de tour.

C'est un país extrêmement riche, &
qui abonde en toutes les choses neces
saires à la vie: Il y a grand nombre d'
meuriers, de soye, de miel, de cire
d'ambre noir; & l'on y fait aussi quantité
d'ouvrages de plumes qu'on estime beau
coup pour leur beauté; & il s'y trouve
une telle quantité de certains poissons ex
cellens, qu'elle en a pris son nom de
Mechoacan, qui signifie une pescherie
ou un lieu propre à pescher du poisson.

Le langage des Indiens est élégant &
abondant en termes propres; Ils sont
aussi de belle taille, robustes, agissants
& pleins d'esprit, comme l'on peut voir

leurs ouvrages ; mais particulièrement
ceux de plumes , qui sont si beaux,
on les met au rang des plus riches
esens qu'on fait au Roy & aux plus
ands Seigneurs d'Espagne.

La principale ville de cette Province
Vailladolid où il y a un Evesché ; &
suite il y a Sinsonse où les Roys du
is faisoient autrefois leur demeure ; &
scuar & Colima , qui sont de grands
ourgs habitez par des Indiens & des Es-
gnols.

Il y a aussi deux bons havres ou ports
mer , qu'on appelle l'un saint An-
ne , & l'autre Santjago ou saint Jac-
es.

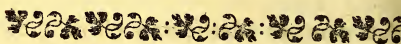
Ce païs de Mechoacan estoit pres-
aussi grand que l'Empire de Mexique,
s que Cortez conquit ces païs-là.

Le Roy qui regnoit en ce temps-là
appelloit Cacouzin , qui estoit un des
ands amys de Cortez & des Espagnols,
qui se rendit volontairement Vassal du
oy d'Espagne.

Neantmoins la cruauté de Dom Nu-
o de Gusman premier President de la
hancellerie de Mexique , fut si grande,
l'ayant appris qu'il avoit esté privé de
Charge , il fit dessein d'aller faire

guerre aux Teuchichimeques, mena
avec luy cinq cens Espagnols, &
mille Indiens qu'il emmena par force
Mechoacan, avec lesquels il conquist X
lisco qu'on appelle à present la nouve
Gallice.

En passant par Mechoacan il prit p
sonnier le Roy Cacouzin, quoy qu
n'eust rien fait contre luy, luy prit
mille marcs d'argent avec beaucoup d
& d'autres richesses, & enfin le fit brû
avec la pluspart des principaux de s
royaume, craignant qu'ils ne fissent d
plaintes contre luy, disant qu'un ch
mort n'abbaye plus.



CHAPITRE II.

*Des mœurs & coustumes des peup
de Mechoacan, de leurs cerem
nies, de l'enterrement de leurs Ro
& des sacrifices qui s'y faisoient*

LE peuple de ce royaume estoit au
superstitieux & idolatre, que dans
autres endroits de l'Amerique.

Le divorce n'estoit point permis e

eux, si ce n'est que l'un d'eux fist serment qu'au temps de leur mariage, ils ne estoient point regardez fermement en les yeux, qui estoit la marque de leur consentement mutuel.

Leur idolatrie & leur cruauté paroissoit aussi à l'enterrement de leurs Roys: car lors que quelqu'un de ces Roys se voyoit reduit à l'extremité, & qu'il n'y avoit plus d'esperance de guerison, il nommoit celui de ses enfans qui devoit estre l'héritier de sa couronne, qui dès l'instant qu'il estoit nommé faisoit inviter tous les Gouverneurs & Officiers du royaume à venir assister à l'enterrement de son pere, & celui qui n'y venoit pas estoit châtié comme criminel de lèze majesté.

Aussi-tost que la mort du Roy estoit asseurée, chacun de quelque condition qu'il fût apportoit des presens à son successeur, pour marque qu'ils approuvoient son advenement à la couronne.

Que si le Roy n'estoit pas tout à fait mort, mais seulement dans l'agonie, l'on tenoit les portes fermées, & il n'estoit pas permis à personne d'entrer; mais aussi-tost qu'il estoit mort ils se mettoient tous en deuil, & chacun pouvoit

entrer dans le lieu où le corps estoit
posé, & le toucher avec les mains.

Après cela on lavoit le corps avec
eaux de senteur, puis on luy donnoit
chemise fine, & l'on mettoit des soulie
de peau de cerf en ses pieds, des camp
nes d'or au bas de ses jambes, des bra
selets d'or enrichis de turquoises à l'e
tour de ses bras, un collier d'or &
pierres precieuses à son col, & des bo
cles d'or à ses oreilles, avec une gro
turquoise à la levre d'embas.

Ce corps estoit ensuite de cela couché
sur un lit dans une grande bierre, aya
à l'un de ses costez une trouffe de fl
ches, & à l'autre une image ou represen
tation de mesme grandeur que luy fai
de mantes fines, avec un grand bouquet
de belles plumes à la teste, des soulie
en ses pieds, des brasselets, & un collier
d'or.

Et comme il y avoit plusieurs person
nes, tant hommes que femmes, destinées
à mourir pour l'accompagner & le ser
vir en l'autre monde, on lavoit aussi soi
gneusement leurs corps, & on leur fai
soit faire grand chere jusqu'à les enyvrer
afin qu'ils eussent moins de peine à mou
rir.

Le nouveau Roy nommoit ceux qui
voient mourir pour aller servir son pe-
; & la pluspart de ces miserables esti-
oient que c'estoit là le plus grand bon-
eur qui leur pouvoit arriver, & qu'a-
és leur mort ils joiïiroient avec leur
oy d'une gloire immortelle.

Premierement l'on destinoit à mourir
x filles de bonne maison; la première
our garder les pierreries qu'il avoit ac-
ûtumé de porter sur soy; la seconde
our luy servir d'eschanson; la troisième
our luy verser de l'eau à laver ses mains,
ec un bassin & une esguiere; la qua-
ième pour luy presenter le pot de cham-
e; la cinquième pour luy servir de cui-
iere; & la sixième pour estre sa blan-
sseuse.

On faisoit mourir aussi plusieurs fem-
es tant esclaves que de libre condition,
our servir ces demoiselles, & un hom-
e de tous les mestiers de la ville.

Après qu'on avoit bien lavé tous ceux
ui devoient mourir, & qu'on leur avoit
it bonne chere, on leur peignoit le vi-
ge de jaune, & on leur mettoit sur la
este une couronne de fleurs.

Ils marchotent ensuite en procession
evant la biere où estoit le corps du

defunt Roy ; les uns jöuoient de certains cors faits de coquilles de vignols ou de maçons de mer ; & d'autres faits d'os & d'écailles de tortuës ; & d'autres chöuroient floient en marchant : mais la plus grande partie suivoit le convoy en pleurant & témoignant le déplaisir qu'ils avoient de la perte de leur Prince.

Les fils du Roy defunt & d'autres Gentilshommes portoient sur leurs épaules la bierre où estoit le corps, en marchant paisiblement jusques au Temple du Dieu Curicaveri, & les autres peuples alloient aux costez de la bierre, en chantant d'un air plaintif & lugubre une chanson ou une espeece d'oraison funebre.

Les Officiers de la maison du Roy & les Magistrats portoient les Estendars & les armes du defunt.

En cet ordre ils partoient à minuit du Palais du Roy, éclairés par quantité de flambeaux, & faisans un terrible bruit avec leurs trompettes & leurs tambours. Les habitans ayant soigneusement nettoiyé toutes les ruës où ce convoy devoit passer.

Aprés estre arrivez au Temple, ils tournoient par quatre fois autout d'un feu de bois de Pin destiné pour brûler

le corps , puis ils posoient la biere sur ce
eu , & pendant que ce corps brûloit , ils
sommoyent avec une massuë ceux qui
avoient ces couronnes de fleurs , qu'ils
interroioient après avec tous leurs orne-
mens , quatre ensemble dans une fosse
derriere le Temple.

Le lendemain matin , les cendres &
les os de ce corps avec ce qui restoit de
pierreries estoient recüeillis soigneuse-
ment , & mis dans une riche mante qu'on
portoit à la porte du Temple , où les
Prestres les recevoient , & après les avoir
penis en faisoient une paste , dont ils
formoient une Image qu'on habilloit com-
me un homme , avec un masque sur le
visage & toutes les pierreries dont se
servoit le Roy defunt.

Au pied des degrez du Temple , il y
avoit une fosse faite tout exprez , qui
estoit quarrée , grande , & de deux toi-
ses de profondeur , nattée tout autour de
nattes fines , dans laquelle il y avoit un
beau list , sur lequel un des Prestres pla-
çoit l'Idole qu'on avoit faite de ces cen-
dres , ayant les yeux tourneés vers l'o-
rient , & l'on pendoit tout autour de la
fosse des rondaches d'or & d'argent , des
arcs & des flèches , avec quantité de

beaux bouquets de plumes, & divers vaisseaux de terre, comme des pots, des plats & des assiettes, de sorte que toute la fosse estoit remplie de meubles, de coffres couverts de cuir, d'habits, de pierreries, de viandes, de boissons, d'armes.

Cela fait l'on fermoit la fosse avec des poutres & des aix qu'on couvroit de terre par dessus; puis les Gentilshommes qui avoient servi ou touché quelque chose de cet enterrement, se lavoient, & s'en alloient dîner dans la cour du Palais sur la terre sans table; & après avoir dîné ils s'essuyoient les mains à de certaines houppes de coton qu'ils avoient sur le reste, observant le silence en toute cette action, sans parler que pour demander à boire.

Cette ceremonie duroit cinq jours, & pendant tout ce temps-là il n'estoit pas permis d'allumer du feu ailleurs que dans le Palais & dans les Temples; l'on fermoit les boutiques, & personne ne sortoit de la maison, faisant tout leur possible pour témoigner le regret qu'ils avoient de la mort de leur Roy.

L'adultere estoit un crime capital entre eux, & ils faisoient mourir sans remis-

on l'homme & la femme qui l'avoient
ommis ; que si l'adultere estoit Gentil-
omme, on luy mettoit des bouquets de
umes à la teste, & en cet état il estoit
endu, & son corps brûlé après cela.

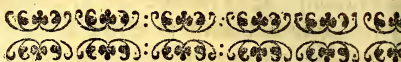
Mais pour éviter la paillardise, ils per-
ettoient qu'il y eust des femmes com-
unes qu'on pouvoit voir en secret ;
mais il n'y avoit point de bordels pu-
ics.

A present les Indiens de Mechoacan
nt fort attachez à la religion Catholi-
ne Romaine, & aussi zelez qu'en au-
n autre endroit de l'Amerique.

La quatrième & dernière Province de
Empire de Mexique, est la nouvelle
allice, qui est arroufée par deux gran-
s rivières, dont l'une s'appelle Piafle,
l'autre saint Sebastien

Cette Province est estimée à cause de
usieurs villes d'Indiens ; mais particu-
erement de six qui sont habitées par les
diens & par les Espagnols.





CHAPITRE III.

*Suite de la description des Provinces
qui dependent de Mexique,
de leurs principales villes, &
les conjectures de l'Auteur sur l'
origine de leurs peuples.*

LA premiere & la plus considerable
est Xalisco, qui fut prise par Nuñez
de Guzman en 1530. quand il sortit de
Mexique en furie, & prit prisonnier le
Roy de Mechoacan qu'il fit brûler en
suite.

La seconde est Guadalajara; la troisième
Coarum; la quatrième Compostela;
la cinquième le saint Esprit; & la sixième
Capala qu'on appelle à present la
nouvelle Mexique.

C'est en ce lieu-là que les Espagnols
font continuellement la guerre aux Indiens
qui sont vers le Nord, & qui n'ont
encore pû reduire à leur obéissance.

Ces Indiens sont vaillans, & donnent rien de la peine aux Espagnols, à cause des rochers & des montagnes où ils demeurent, & bien souvent ils les ont taillés en pieces lors qu'ils sont venus les chercher dans leurs postes.

J'ay ouy dire à quelques Espagnols, qu'ils courent sur les montagnes comme des chevres, & que lors qu'ils s'approchent d'eux, ils jettent un cry effroyable tirant leurs arcs, & partent dans le mesme instant avec tant de vitesse, qu'ils sont aussi-tost retirez sur un autre rocher. Ce qui fait que les Espagnols s'attachent à subjuguier ces Indiens plustost que beaucoup d'autres, est à cause de plusieurs mines d'or & d'argent qui sont en ce pays-là.

Ils possèdent déjà une partie de ces richesses dans les mines de Saint Louis de Cataecas, d'où l'on tire tout l'argent qu'on fabrique dans les monnoyes de Mexique & de la ville des Anges, sans compter celuy qu'on envoie tous les ans en Espagne en lingots, qui se monte à plus de six millions.

Plus les Espagnols s'avancent vers le nord, & plus ils trouvent de richesses; ce qui fait qu'ils ont dessein de conquerir

toutes ces Provinces du Nort, comme ils m'ont dit, de peur que nos Anglois qui sont à la Virginie, & dans les autres Colonies de nostre nation, ne se rendent les maistres devant eux.

Je leur ay ouy dire qu'ils s'étonnoient fort, de ce que les Anglois n'alloient pas plus avant dans le pays, qu'il falloit qu'ils craignissent les Indiens, ou qu'ils fussent bien paresseux pour preferer une vie oisive, & la culture d'un peu de tabac, à la conquête d'un pays plein d'or & d'argent.

Il est constant que le dessein des Espagnols n'est pas seulement d'affliger les Indiens qui sont proches d'eux, mais en gagnant toujours pays de pénétrer par terre jusques à la Floride & à la Virginie, s'ils ne rencontrent quelqu'une des nations du Nord de l'Europe qui s'oppose à leur entreprise, & leur résiste plus vigoureusement que ne font ces pauvres Indiens.

Ayant parlé brièvement des quatre Provinces de Mexique, qui est le premier membre de la division de l'Amérique en Mexicaine & Peruvienne, j'iray encore quelque chose des autres Provinces qui dependent de

Mexicane, ou de la partie Septentrionale qui est opposée à la Peruvienne; laissant à part la Floride, la Virginie, la Norumbegue, la nouvelle France, & l'Estotilande, parce que je ne veux pas écrire comme font plusieurs, par rapport ou par ouy dire, mais seulement ce que j'ay veu & découvert par ma propre experience.

Dans la premiere division que j'ay faite de la partie Septentrionale, après le Mexique j'ay mis Quivira, Iucan, & Nicaragua, qui sont les trois provinces dont je veux parler: Et ensuite je diray aussi quelque chose de la Peruvienne, ou de la partie Meridionale de l'Amerique.

Le pays de Quivira est situé en la partie la plus Occidentale de l'Amerique tout vis-à-vis de la Tartarie, tant il est si peu éloigné; que quelques-uns croient que c'est de là que sont venus les premiers habitans de ce nouveau monde.

En effet les peuples de l'Amerique semblent en plusieurs choses estre descendus des Tartares, en ce que Quivira, & toute la partie Occidentale de ce pays-là qui regarde l'Asie, est

beaucoup plus peuplée que celle qui est à l'Orient & regarde l'Europe ; montre que ces endroits-là ont esté habités plustost que les autres.

Secondement , leur incivilité & leurs mœurs barbares , montrent qu'ils ne semblent aux Tartares plus qu'à aucune autre nation.

En troisiéme lieu, si la partie Orientale de l'Amerique n'est pas un même Continent que la Tartarie, elle ne pourroit estre séparée que par un petit détroit.

En dernier lieu, le peuple de Quivira le plus proche de la Tartarie, suit la même façon de vivre, & fait paître son bétail comme font les Tartares.

Tout ce costé-là de l'Amerique est plein d'herbages, & jouit d'un air temperé ; les habitans y font plus d'état de la laine que de l'or, & il y en a qui sont encore Anthropophages.

Les principales richesses de ce pays sont leurs bœufs & leurs vaches, qui leur fournissent de viande, de breuvage, & d'habillement, & presque de tout ce qu'ils ont besoin.

Car les peaux leur servent de manteaux, ou du moins de quoy les couvrir.

tir; ils font des poinçons de leurs os, du fil de leur poil, des cordes de leurs nerfs, des vaisseaux à boire & manger de leurs cornes & de leurs vessies, du feu de leur fiente, des seaux à garder & puiser de l'eau de la peau de leurs seaux, & enfin le sang leur sert de breuvage, & la chair de viande & de nourriture.

L'on croit qu'il y a quelque commerce de la Chine ou du Cathay avec ces pays-là, où les Espagnols ne sont pas encore entrez. Car lors que Vasquez de Coronado conquist une partie de ce pays, il apperçut dans la mer de certains navires qui n'estoient pas de la fabrique ordinaire de l'Europe, qui paroissent estre chargez de marchandises, & avoient des figures de Pelicans sur leurs prouës. de sorte que l'on ne pouvoit pas s'imaginer d'où ils pouvoient estre venus, si ce n'estoit de l'un ou de l'autre de ces deux royaumes.

L'on n'a encore découvert que deux provinces dans le pays de Quivira, qui sont Cibola, & la nouvelle Albion. Cibola est située à l'Orient, & tire son nom de sa ville capitale qui s'appelle de ce nom-là.

La seconde ville après celle-cy est Totontaa, qui est fort agreable, est située proche d'une riviere, & dans un climat fort temperê.

La troisiéme ville qui merite qu'on en parle s'appelle Tinguéz, qui fut brûlée par les Espagnols qui sous la conduite de Valquez de Coronado conquirent cette Province, & la reduisirent à l'obeissance du Roy d'Espagne en 1540. & depuis elle esté rebastie & habitée par les Espagnols.

Il y a un College de Jesuites qui s'occupent qu'à prescher & à instruire les habitans du pays.

La nouvelle Albion est du costé d'Occident vers la Tartarie, & il y a peu d'Espagnols, parce qu'ils n'y ont point trouvé d'or ny de richesses.

Nostre fameux Capitaine François Drak la découvrit, & y mit pied à terre, & la nomma la nouvelle Albion parce que le Roy qui y regnoit alors soumit volontairement à nostre Reine Elizabeth.

Le pays abonde en fruits qui sont également agreables aux yeux & à la bouche; le peuple est fort humain & charitable aux étrangers; mais adonné aux sortileges & à l'adoration des demon

La mer vermeille ou de Californie sert de bornes à ce pays de Quivira, aussi bien qu'à l'Empire de Mexique.

Le troisième Royaume qui depend de la Mexicane, ou de la partie Septentrionale de l'Amerique, est le Jucatan qui fut decouvert par Ferdinand de Cortouë en 1517.

On l'appelle Jucatan, non pas à cause de Joctan fils de Heber, comme quelques-uns se sont imaginez, qui croient qu'il partit d'Orient où l'Escriture Sainte establit sa demeure au 12. chapitre de la Genese, pour venir habiter en ce pays; mais de Jucatan, qui dans la langue Indienne signifie, que dites-vous? parce que la premiere fois que les Espagnols y aborderent, & demanderent aux Indiens le nom du pays, les Indiens qui ne les entendoient pas, leur repondirent, Jucatan, qui signifie que dites-vous? ce qui fit que les Espagnols le nommerent Jucatan, & qu'ils l'ont toujours ainsi appellé depuis.

Ce pays est fait en forme de peninsule, & a pour le moins trois cents lieues de tour.

Il est situé vis-à-vis de l'Isle de Cuba, & est divisé en trois parties.

La premiere est le vray Jucatan , de
les villes les plus considerables sont
Campeche, Vailladolid, Merida, & S
mancas, & une autre qu'ils appellent
Caire pour sa grandeur & sa beauté.

Les Espagnols estiment ce pays
pauvre, parce qu'il n'y a point de mine
d'argent, & que l'on n'y recueille point
d'indigo, ny de cochenille.

Mais les principales marchandises c
s'y trouvent sont du miel, de la cire
des cuirs, du sucre, quelques drogues
pour les Apotiquaires, de la casse,
la falsepareille, & grande quantité
mahiz.

Il y a aussi quantité de bois propre
à bastir des navires, dont les Espagnols
font des vaisseaux qui leur servent fort
bien à faire le voyage d'Espagne, & à
retourner.

En 1632. les habitans de ce pays firent
rent sur le point de se rebeller contre
leur Gouverneur, parce qu'il les obligoit
de luy apporter leurs cocqs-d'indigo
de & leur volaille, leur miel & leur
cire, qu'il leur payoit au prix qu'il vou
loit, & puis après les revendoit bien
cherement, s'enrichissant ainsi à leurs
dépens.

Ne pouvant plus souffrir ce traitement qui les reduisoit à l'extremité, ils se rebellent de se rebeller & de s'enfuir dans les bois & sur les montagnes; ce qu'ils firent, & y demurerent quelque temps, jusques à ce que les Religieux de Saint François qui ont un grand pouvoir sur eux, les persuaderent de retourner chez eux; & le Gouverneur de peur de causer un soulèvement general dans le pays, non seulement leur accorda une amnistie generale, mais leur promit aussi de les traiter plus doucement à l'avenir.

La seconde partie de ce pays-là s'appelle Guatimala, où j'ay demeuré pendant douze ans, qui est un des endroits de l'Amerique le plus peuplé, & où il se trouve un plus grand nombre de villages & de bourgs habitez par les Indiens, quoy que les Espagnols par leur mauvais traitement en ayent fait mourir plus de cinquante mille.

Ils ont beaucoup d'obligation aux Religieux, qui les protegeoient contre les Espagnols, quoy que ce ne soit que pour leur propre interest: car d'autant plus que les Indiens prosperent, d'autant plus aussi les Religieux s'enrichissent.

Ce pays est temperé, & abondant en toutes choses necessaires à la vie. Ses principales villes sont Guatimala, Casaca, & Chiapa, dont je parleray plus amplement cy-aprés.

La troisiéme partie de Jucatan, s'appelle Acafamil, qui est une Isle située vis-à-vis de Guatimala, que les Espagnols appellent ordinairement Sainte Croix à cause de sa principale ville qui s'appelle aussi Sainte Croix.

La quatriéme & dernière Province de la Mexicaine, ou partie Septentrionale de l'Amerique qui depend des Espagnols & dont j'ay eu connoissance, est le Nicaragua, qui est située au Sudest du Mexique, & n'en est éloignée que d'environ quatre cent cinquante lieues, ce qui fait que son terroir & ses habitans ont beaucoup de rapport à celuy de Mexique.

Les habitans sont de belle taille, & assez blancs de corps & de visage.

Devant qu'ils eussent embrassé la Religion chrestienne, ils ne laissoient pas d'avoir un Gouvernement politique, & de se gouverner par des Loix; mais comme Solon ne fit point de loix contre les parricides, ne se pouvant pas imaginer

qu'il y eust des enfans assez méchans pour tuer leurs peres ; de mesme ce peuple n'en avoit point fait contre les Reicides , ne pouvant pas croire qu'il y eust personne qui voulust attenter à la personne de leurs Roys.

Ils ne faisoient pas mourir les larrons ; mais ils les rendoient esclaves de celuy qu'ils avoient volé , & le devoient servir jusques à ce que par leurs services ils l'eussent recompensé de la valeur de ce qu'ils avoient dérobé ; qui est un castiment plus doux , & qui n'est pas moins équitable que celuy de leur oster la vie , comme on le pratique ailleurs.

Ce pays est si agreable , & si abondant en toutes les choses necessaires à la vie , que les Espagnols l'appellent le Paradis de Mahomet.

Entre les Arbres qui portent des fleurs , y en croist un qui est si sensible , que d'abord qu'on touche à ses branches , il se flectrit incontinent.

Il y a autant de perroquets qu'il y a de corneilles en Angleterre , & les cocqs-Inde , les cailles , les lapins , & toute sorte de gibier , y sont en si grande abondance , que c'est la viande ordinaire des habitans.

Il y a plusieurs villes d'Indiens fo
peuplées , mais non pas tant qu'au to
de Guatimala ; & deux autres villes d'E
pagnols , l'une qui s'appelle Leon où e
le Siege d'un Evesque , & l'autre Gro
nade , située sur un lac d'eau douce q
a plus de cent lieues de tour , & q
quoy qu'il n'ait point de communicati
avec l'Ocean , a neantmoins flux & r
flux : mais je parleray plus amplemen
de cette Province & de cette ville , lo
que je viendray à parler du voyage qu
je fis en ce pays-là.





CHAPITRE IV.

L' Auteurs ayant promis de donner une description succincte & generale de tout ce que les Espagnols possèdent au nouveau monde, continuë dans ce chapitre de décrire la Peruviane, ou ce qui leur appartient en la partie Meridionale de l' Amerique.

A Prés avoir donc ainsi décrit brièvement la Mexicane, ou la partie septentrionale de l' Amerique qui dépend du Roy d' Espagne, me reservant en parler plus particulièrement, quand je parleray des lieux où j' ay demeuré, & des provinces où j' ay voyagé, je veux aussi faire une description succincte de la Peruviane, ou de la partie Meridionale, & en donner quelque intelligence au Lecteur.

Elle contient principalement cinq

grands Royaumes, dont quelques-uns dependent entierement, & les autres seulement en partie, des Couronnes d'Espagne & de Portugal, qui sont la Castille dorée, la Guiane, le Peru, le Chili, & le Bresil.

Mais je ne veux point remplir mon histoire, de ce que les autres ont écrit de ces quatre dernieres provinces où j'ay pas beaucoup voyagé; mais je diray seulement ce que j'ay pû apprendre du Peru, & puis je reviendray à parler de la Castille d'or dans laquelle j'ay passé.

L'on tient le Peru pour estre plus riche que le Mexique: car quoy qu'il n'ait pas la commodité du trafic par la mer du Nord comme le Mexique, mais qu'il faille conduire les marchandises qui en viennent à Panama, & de là par terre ou par la riviere de Chiagre à Porto-bello sur la mer du Nord, neantmoins le pays est beaucoup plus riche que celuy de Mexique, à cause de la quantité des riches mines d'argent qu'il y a.

L'on croit que les montagnes de Potosi ne sont autre chose que des mines de ce metal; mais le Roy d'Espagne

ne veut pas qu'on les ouvre jusques à ce qu'on ait épuisé celles qui sont déjà découvertes, & qui ont donné assez d'occupation & de richesses aux Espagnols depuis le temps qu'ils ont conquis ce pays-là.

Le terroir est tres-fertile, & rapporte tous les fruits qui se trouvent en Espagne: les olives mesmes y viennent plus grosses, & l'huile en est plus douce & plus claire.

Et parce que l'on ne pouvoit pas y porter aisément du vin, l'on y a planté des vignes, dont l'on fait beaucoup de vin qui est plus fort que celuy d'Espagne.

Il se recueille aussi une grande quantité de froment en ce pays-là qui est situé au bas des montagnes, qui font la separation des Indiens que l'on n'a pas encore assujettis d'avec le Bresil.

Mais ces montagnes servent beaucoup aux vallées, à cause des eaux qui en descendent: car il faut remarquer que dans tous les lieux qui sont habitez par les Espagnols vers la mer du Sud, il n'y a point de toits; de sorte que les toits des maisons ne sont couverts que de pailles pour les garder contre la poussie-

re ; & neantmoins ce pays qui n'est arroufé que de l'eau de ces montagnes, & des rosées qui tombent le soir & le matin, est un des plus fertiles pays qu'il soit au monde,

La ville Capitale s'appelle Lima, où il y a un Vice-Roy, une Chancellerie, & un Archevesque.

A deux milles de la ville il y a un Port, qu'on appelle Calla, où se tiennent les navires qui transportent tous les ans les richesses de ce Royaume à Panama.

Il y a aussi d'autres navires qui trafiquent aux Indes Orientales, & dans toutes les costes de Guatimala, & à Acapulco qui est le port de Mexique sur la mer du Sud.

Le port de Calla n'est pas fortifié comme il devoit estre, veu les grandes richesses qu'il y a ordinairement, aussi bien que dans la ville de Lima.

Car j'ay ouy dire à plusieurs Espagnols, qu'en l'année 1620. quelque navires Hollandois, d'autres disent que c'estoit des Anglois, parurent devant le havre, attendant la sortie des vaisseaux qui devoient porter l'argent du Roy Panama, & qu'ayant receu un

aux avis que ces vaisseaux en estoient partis, ils les suivirent sur la route qu'ils firent, & par ce moyen perdirent l'occasion d'attaquer le port de Callau, qu'ils auroient sans doute emporté, & conquis en mesme temps le plus grand thresor qui fust lors en aucun lieu du monde.

Mais comme les Espagnols voyent si souvent des navires étrangers en ces pays-là, ils vivent sans apprehension, & négligent de fortifier leurs costes.

Quoy que le Peru soit riche en mines d'argent, & en fruits de la terre, le Chili est encore beaucoup plus riche, à cause des mines d'or qui s'y trouvent; ce qui a obligé les Espagnols à continuer la guerre contre les habitans du pays, qui leur ont toujours résisté vaillamment.

Ce peuple qui de son naturel est robuste & vaillant, a appris avec le temps à se servir aussi adroitement des armes de l'Europe que les Espagnols mesmes, & ne leur cedent en rien à manier une épée, & tirer un pistolet ou mousquet. Ils ont pris plusieurs Espagnols tant hommes que femmes, qu'ils ont retenus & mariez parmy eux, dont les en-

fans qu'on appelle Mestifs sont devenus si braves & si adroits, que cela n'a peu servy à augmenter leurs forces.

Ils donnent tant d'affaires aux Espagnols, que la guerre de ce pays-là est une des plus dangereuses qu'ils ayent eue. & le Conseil d'Espagne tire ordinairement tous les meilleurs soldats de ses Troupes de Flandres & d'Italie pour les y envoyer, & les Officiers qui ont servy long-temps en Flandres, sont aussi si renvoyez aux guerres du Chili pour la forme de recompense, parce qu'ils s'enrichissent bien-tost, à cause la quantité d'or qu'il y a en ce pays.

Les Espagnols y ont trois belles villes, qui sont la Conception qui est l'Evêché, Santiago & Valdivia.

Cette dernière ville tire son nom d'un certain Valdivia qui estoit Gouverneur de Chili, & qui fut le premier auteur de cette guerre.

Ce Gouverneur estoit si avare & passionné pour amasser de l'or, qu'il pouvoit souffrir que les Indiens entrassent chez eux, & les faisoit battre & maltraiter, & mesme en fit mourir quelques-uns, pource qu'ils ne luy apportoyent pas tant qu'il vouloit,

es faisoit travailler aux mines, avec ordre de luy en apporter par jour une certaine quantité.

Mais les Indiens n'estans pas capables de le satisfaire, resolurent de ne luy plus obéir, & firent dessein de rassasier son avarice tout d'un coup, afin qu'il ne les tourmentast plus pour avoir de l'or.

Pour cét effet ils se joignirent ensemble, & s'estans mis en état de combattre, firent aussi une certaine quantité d'or avec eux, & vindrent trouver le Gouverneur, à qui ils dirent; Valdivia, tu es tellement affamé de nostre or, que jusqu'à présent nous n'avons pû t'en rassasier; mais nous avons enfin trouvé le moyen de contenter ta passion; en voicy assez, il faut que tu en boives ton saoul; & l'instant se jetterent sur luy, & l'ayant pris luy verserent l'or fondu dans la gorge dont il mourut, finissant ainsi miserablement sa vie, & laissant son nom à cette ville de Valdivia, mais après avoir eue une guerre sanglante qui dure encore aujourd'huy.

Je ne parleray point aussi de la Guiane, ny du Bresil, parce que je n'y ay point esté. Le Bresil appartient à la Couronne de Portugal, & est fort peu connu

des Espagnols ; les Estats des Provinces-unies en possèdent à present une partie, de sorte que leurs historiens pourront mieux que moy en faire la description & donner connoissance de ses richesses à l'Europe.

Jè retourne à la premiere partie de la Peruviane, qui est la Castille d'or, qui s'appelle ainsi à cause de la quantité d'or qui s'y trouve.

Elle comprend la partie Septentrionale de la Peruviane, & partie de l'Isthme ou destroit qui est entre la mer du Nord & la mer du Sud.

Outre la quantité d'or qui s'y trouve elle est encore riche en argent, espièces, perles, & herbes medicinales.

Elle est divisée en quatre Provinces la premiere est la Castille d'or ; la seconde la nouvelle Andaloufie ; la troisième la nouvelle Grenade ; la quatrième Carthagene.

La Castille d'or est située dans le Destroit mesme, & n'est pas beaucoup peuplée, à cause que le climat y est malsain, & qu'il y a beaucoup d'eaux de fontaines qui remplissent l'air de mauvaises vapeurs.

Les lieux principaux qui appartiennent

Les Espagnols font premierement Nombre de Dios, c'est à dire le nom de Dieu du costé de l'Est; & le second à six lieues de là est Porto-bello, qui est habitée par les Espagnols, par les Mulatres & les Negres: mais Nombre de Dios est presque abandonné, à cause que l'air y est fort mal sain.

Les navires qui avoient accoustumé de mouiller l'ancre à Nombre de Dios, & y charger l'argent du Roy, qu'on apporte tous les ans du Peru à Panama, & de là dans la mer du Nort, se retirent à present à Porto-bello, qui signifie un beau port, qui l'est aussi en effet, & fortifié par son entrée de trois chasteaux qui se commandent les uns les autres.

La troisième & principale place qui appartient aux Espagnols dans la Castille d'or, est Panama qui est du costé occident sur la mer du Sud: Cette ville & celle de Nombre de Dios furent basties par Diego de Niquefa.

La ville de Nombre de Dios fut ainsi nommée, parce que Niquefa après avoir souffert long-temps sur la mer, estant arrivé dans ce port, & réjoüy de se voir hors de peril, dit à ses gens qu'ils pouvoient descendre à terre au nom de Dieu.

Mais comme j'ay déjà dit cy-dessus l'air de ce lieu estant fort mal sain, 1584. le Roy d'Espagne commanda qu'on abatît les maisons de Nombre de Dios & qu'on les rebâtît dans un lieu qui fust plus sain; ce qui fut fait par Don Pedro de Arias, qui fit bâtir ce lieu qu'on appelle Porto-bello.

Mais je ferois tort à ma patrie, si en parlant de Nombre de Dios, je passois sous silence les actions memorables que les Anglois ont faites en ce lieu-là, que les Espagnols admirent encore aujourd'huy.

Car non seulement ils se souviennent du Chevalier François Drack, mais ils enseignent mesme à leurs enfans à craindre son nom, en le nommant pour leur faire peur; ils n'ont pas oublié comment il attaqua la ville de Carthagene, ny comment qu'il fit sur la coste, & particulierement à Nombre de Dios, où il mit pied sur terre, & fut de là jusques à la montagne de saint Paul vers Panama.

Ils se souviennent encore d'un de ses Capitaines qui s'appelloit Jean Oxenham; & je veux aussi que mon histoire rende son nom immortel par le recit de la memorable & hardie entreprise qu'il

sur cette coste.

Ce brave Gentilhomme estant arrivé avec soixante & dix hommes bien resolu un peu au dessus de cette ville de l'ombre de Dios, fit tirer son vaisseau à terre, & l'ayant fait couvrir de branches d'arbres, marcha par terre avec sa compagnie estant guidé par des Negres jusqu'à une riviere, où il fit couper du bois pour faire une pinasse, avec laquelle il entra dans la mer du Sud, & fut à l'Isle des perles, où il demeura dix jours, & se fit de deux vaisseaux Espagnols, sur lesquels il y avoit soixante mille livres pesant d'or, & deux cent mille livres pesant en barres ou lingots d'argent, avec lequel il s'en retourna à la terre ferme.

Il est vray qu'il arriva ensuite une mutinerie parmy les gens, qui fut cause qu'il ne retourna jamais ny dans son vaisseau qu'il avoit caché, ny dans sa patrie; qui n'empesche pas que cette action soit memorable, puis que personne n'en a jamais entrepris de semblable; & si les Espagnols n'en parlent encore aujourd'huy qu'avec admiration.

Il y a encore une grande partie de la ville d'or qui n'a pas esté conquise par les Espagnols; & sans doute qu'il y

a beaucoup de tresors cachez, qui pourroient tomber entre les mains de la nation qui auroit assez de hardiesse pour aller chercher.

En 1637. comme j'estois à Panam dans le dessein de m'en retourner en mon pays, il y arriva environ vingt Indiens barbares pour traiter avec le President de la Chancellerie, & se soumettre au Roy d'Espagne; mais on ne conclud rien avec eux à ce que j'ay appris depuis estant à Carthagene; car les Espagnols n'osent fier aux Indiens, parce qu'ils se sont souvent soulevez contr'eux à cause qu'ils les traïtoient mal.

Ces Indiens que je vis à Panam estoient tous gens bien faits, robuste & de belle taille; & entr'autres il y avoit un qui avoit le poil aussi roux qu'aucun qui se puisse trouver en Angleterre ou en Escosse.

Ils avoient des boucles d'or à leurs oreilles, & de petites pieces d'or en forme de croissant à la levre d'embas; ce qui montre qu'il y en a quantité dans leur pays.

La nouvelle Andalouzie est jointe à la Castille d'or du costé du Nord, & au Peru du costé du Midy.

Les meilleures villes qu'il y ait, sont
Cocoio, que les Espagnols nomment à
présent sainte Marguerite, & une autre
qu'ils appellent le saint Esprit.

La nouvelle Grenade est située au
N. de Carthagene; & ce nom luy a
été donné, parce qu'elle ressemble en
abondance & en fertilité à la Province
de Grenade en Espagne.

Il y a six villes considerables; la pre-
miere est Tungie, qu'on tient estre dire-
ctement sous l'Equateur; la seconde To-
cumamum; la troisieme Popaian qui est la
plus riche de toutes; la quatrieme sainte
Cruz qui est le siege de l'Archevesché,
où il y a aussi une Chancellerie, &
un nombre de Justice comme à Panama &
Guatimala, avec un premier President,
un Procureur du Roy, & deux autres
Jesuides, qui ont chacun six mille du-
cads de gages par an à prendre sur les
Revenus de l'Espagne; la cinquieme s'ap-
pelle la Palme; & la sixieme Merida.

Le grand chemin par lequel l'on va
de Carthagene à Lima ville capitale du
Pays, passe tout au travers de cette Pro-
vince de Grenade où l'on va toujours par
ce chemin.

Ce pays est fort par sa situation, parce

qu'il est environné de rochers & montagnes, où les passages sont difficiles & fort étroits: mais il est plein de belles vallées qui produisent une grande abondance de fruits, de bled, & de mah & mesmes il y a quelques mines d'argent, & des rivieres où l'on trouve l'or parmy le sable.

Carthagene est la dernière Province de la Castille d'or, dont le terroir est assez si tres fertile: mais il y croist un certain arbre qui est si venimeux, que si on le touche tant soit peu, à grand peine peut-on se garantir d'en estre empoisonné.

Les principales villes de cette Province sont; premierement Carthagene, que le Chevalier François Dracx prit en 1571 & en brusla une bonne partie, emportant outre une infinité d'or & d'argent deux cents trente pieces de canon.

Je ne voudrois pas affirmer qu'il y ait à present tant d'artillerie qu'il y avoit alors; neantmoins elle est assez bien fortifiée, quoy qu'elle ne le soit pas tant que Porto-bello.

C'est une fort belle ville & grandement riche, à cause du commerce de perles que l'on y apporte de la Marguerite, & des revenus du Roy que l'on

voye de toute la nouvelle Grenade.
Il y a un Evesché, & plusieurs Egli-
& Convents qui sont fort riches.
Elle n'est pas gouvernée par un Tribu-
l de justice & une Chancellerie com-
e Sainte Foy; mais par un Gouverneur
i a tout pouvoir.

On a proposé diverses fois au Conseil
Espagne d'avoir un certain nombre de
leres pour croiser sur ces mers-là, qui
oient leur retraite dans le port de Car-
gene.

C'est par le moyen de cette ville que
ngleterre a perdu cette Isle que nous
ellons la Providence, & les Espagnols
nte Catherine, qui quoy qu'elle soit
ite, auroit pourtant esté aussi utile à
Royaume, & mesme plus qu'aucune
nos autres Colonies de l'Amerique; ce
les Espagnols sçavoient bien, puis
ls employèrent toutes les forces de
thagene pour la prendre: mais j'esper-
u'un temps viendra qu'elle tombera
chef entre nos mains, pour profiter
avantages que nous donne sa situa-

On apporte aussi à Carthagene tous
ans en de petites fregates, tout l'in-
, la cochenille & le sucre qui se re-

cüillent dans le pays de Guatimala, p
 ce que les Espagnols croyent qu'il
 plus de seureté de transporter ces m
 marchandises en de petits vaisseaux sur le
 de Grenade a Nicaragua, & de là à C
 thagene, pour estre chargées sur les
 lions qui viennent de Porto-bello a
 l'argent du Peru, que de les envoyer
 les navires des Hondures qui ont esté p
 fort souvent par les Hollandois: & p
 ce que ces fregates passioient aussi
 proche de l'isle de la Providence,
 nous l'ont prise pour les mettre en feu
 de ce costé-là.

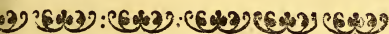
La seconde ville considerable de ce p
 de Carthagene, est Abuida; la troisi
 sainte Marthe qui est un riche gouve
 ment d'Espagnols, & où l'on craint b
 coup les insultes des navires Anglois
 Hollandois; elle est bastie sur la riv
 d'Abuida, autrement appellée Rio-g
 de, ou la grande riviere.

Il y a aussi Venezuela, & la nouv
 Cadiz, qui sont de grandes, riche
 fortes villes.

Les Espagnols appellent ces trois
 nieres Provinces, de la nouvelle Anda
 sie, de la nouvelle Grenade, & de C
 thagene, Tierra firma ou Terre fer

ce qu'elles servent de rempart au Pe-
du costé du Nort, & forment la base
cette pyramide renversée.

en cette maniere j'ay conduit le lecteur
t autour de l'Amerique, & luy ay
voir le Continent de cette grande par-
du monde; d'où l'on peut remarquer
puissance & la grandeur du Roy d'Es-
ne, qui a reduit sous sa domination
de vastes pays qui seroient plus
nds que l'Europe s'ils estoient tous
ts ensemble.



CHAPITRE V.

*Description geographique des Isles qui
appartiennent aux Espagnols en
Amerique, & particulièrement
de la Marguerite, & de la pesche
des perles qui s'y fait; avec un
stat de leurs principales forteresses,
& des ports les plus considerables
qui y sont.*

LE Continent de l'Amerique n'est pas
seulement grand & spacieux; mais il

y a dans ses mers d'aussi grandes Isles & mesmes plus grandes qu'en aucun endroit du monde.

Ce seroit une chose non seulement trop proluxe & ennuieuse de les nombrer toutes ; mais aussi difficile & presque impossible , parce qu'il y en a plusieurs qui ne sont pas encore découvertes & habitées , en sorte qu'on ne sçait point quelle est leur grandeur ny leur fertilité car on tient que les seules Isles des Indes occidentales sont pour le moins au nombre de quatre cents.

C'est pourquoy pour n'estre pas ennuyeux , je ne décriray que les principales de ces Isles , & encore sera-ce brièvement , en commençant par celles qui sont les plus proches de Carthagene , où j'ai cessé de parler du Continent.

La premiere qui demande des éloges de ma plume est l'Isle precieuse , qu'on appelle la Marguerite , qui est assise dans la mer proche de la Castille d'or , & est éloignée de deux autres Isles qu'on nomme Cubagua , & la Trinité.

Il est vray que cette Isle a esté méprisée par quelques-uns , parce qu'il n'y a point de bled , d'herbes , d'arbres , d'eau bonne à boire , de sorte qu'au

un habitant a donné un tonneau de vin pour un tonneau d'eau.

Mais la grande quantité de perles que l'on y trouve, recompense largement tous ces defauts, & c'est de là qu'on luy a donné ce nom de la Marguerite, parce que les Latins appellent les perles *Margaritas*.

Il y a plusieurs riches marchands en cette Isle qui ont quarante ou cinquante esclaves Negres, qu'ils n'employent à aucune chose qu'à pescher entre les rochers & huïstres où se trouvent les perles.

Ces marchands font grand état de leurs esclaves & les caressent, parce qu'ils font difficulté de leur confier ces tresors cachez sous l'eau, & que toute leur richesse dépend de la bonne volonté de ces esclaves, si peuvent s'ils veulent ne rien pescher, & laisser les plus belles huïstres dans la mer.

On les descend en des corbeilles dans la mer, où on les laisse jusques à ce qu'en tirant la corde par laquelle on les a descendus, ils fassent signe qu'on les releve en haut.

J'ay ouy dire à quelques-uns qui s'étoient mêlez de la pescherie des perles, qu'ils ne nourrissoient leurs Negres que

de viandes rosties, afin qu'ils püssent retenir plus long-temps leur haleine sous l'eau.

L'on envoie toutes les perles de la Madagascar à Carthagene pour y estre perçues, & il y a une fort belle ruë où toutes les boutiques ne sont que de gens qui se mêlent d'ajuster les perles.

Il y a d'ordinaire en cette Isle dans le mois de Juillet un navire ou deux au plus pour transporter à Carthagene les revenus du Roy, & les perles qui appartiennent aux marchands.

L'on estime ordinairement la charge de l'un de ces vaisseaux soixante ou quatre vingt-mille ducats, & quelquefois plus; c'est pourquoy ils sont bien équipés & munis d'hommes: car les Espagnols craignent fort de rencontrer les navires Anglois & Hollandois.

L'année que j'estois à Carthagene, qui fut en 1637. il y eut un de ces navires qui fut poursuivi par un de nos navires Anglois de l'Isle de la Providence, qui on disoit estre le Neptune, qui après un combat assez leger, avoit reduit l'Espagnol en termes de se rendre, & s'en seroit rendu le maistre avec toutes les richesses qu'il portoit (selon qu'un Espagnol qui estoit

ns le combat me le dit quatre jours
rés à Carthagene) sans deux autres na-
es Hollandois qui y arriverent , & pré-
doient partager cette prise avec l'An-
ois , alleguans le pouvoir qu'ils avoient
Messieurs les Estats en ces mers-là.

Mais pendant qu'ils disputoient les uns
ntre les autres , le navire Espagnol s'é-
oïa sur une petite Isle , & les matelots
chargerent promptement & cachèrent
ns les bois une partie de ces richesses ,
ayans apperceu les Hollandois qui les
ursuivoient vivement , ils mirent le feu
leur vaisseau ; de sorte que les Anglois
les Hollandois furent privez de cette
se : Et aussi-tost qu'on le sçeut à Car-
gene , l'on y envoya un navire de
erre pour apporter les perles qu'on
oit cachées dans le bois ; mais ce n'é-
t pas le tiers de ce qu'il y en avoit eu
ns le vaisseau.

La Jamaïque est un autre Isle qui dé-
nd des Espagnols , & a 280. milles de
gueur , & 70. de largeur , qui quoy
elle surpasse la Marguerite en beaux
sseaux & en fontaines d'eau douce,
y est pourtant de beaucoup inferieure
richesses ; car toutes les marchandises
u'on y trouve ne sont que des cuirs , du
cre & du tabac.

Il n'y a que deux villes remarquables en cette Isle; l'une qui s'appelle Orista & l'autre Seville, où l'on bâtit des navires qui sont aussi bons que ceux qui sont en Espagne.

Elle estoit autrefois fort peuplée; mais à présent il n'y a plus d'Indiens; car les Espagnols en ont fait perir plus de soixante mille; de sorte que les femmes de cette Isle aussi bien que celles du Continent de l'Amérique, se faisoient avorter de peur que leurs enfans ne fussent assujettis à une nation si cruelle.

Au de là de ces deux Isles est située celle de Cuba, qui a trois cens milles de longueur, & soixante dix de largeur; qui vint à la connoissance de l'Europe au second voyage que Christophle Colomb fit en l'Amérique.

Elle est remplie de forests, de lacs, de montagnes; le climat y est temperé, le terroir tres-fertile, & il s'y trouve d'excellent cuivre; l'on y a aussi trouvé de l'or autrefois.

Elle est abondante en gingembre, canelle, mastice, aloës, falsepareille & sucre.

Il y a aussi une grande quantité de charrons de bœuf, de poisson, & de gibier: mais particulièrement il y a tant de tortues d'

mer, & de pourceaux, que les navires en font leur principale provision lors qu'ils retournent en Espagne.

Comme j'y estois, ayant un jour pris medecine, m'imaginant qu'on me serviroit de quelque volaille, ou de quelque lapin après que le remede auroit fait son operation, je fus bien étonné qu'on m'apporta une piece de cochon boüillie; & comme je refusay d'en manger craignant qu'elle ne me fist mal, ils m'asséurerent que c'étoit la meilleure viande que les Medecins du lieu avoient accoûtumé d'ordonner lors qu'on avoit pris un remede.

Les principales villes de cette Isle sont, Santiago ou saint Jacques du costé du Nort, qui fut bastie par Jacques de Velasco, où il y a un Evesché; & en suite la Havane qui est aussi sur la coste du Nort, où il y a une fort bonne rade pour les vaisseaux, & l'étape generale des marchandises: aussi les Espagnols l'appellent-ils la clef de toutes les Indes

C'est en ce lieu-là que se tiennent les Flotes du Roy d'Espagne, & que s'assemblent les navires marchands de tous les ports des Provinces dont nous avons parlé cy-dessus, tant de la terre ferme que des isles; de sorte que dans le mois de

Septembre l'on peut dire que toutes les richesses de l'Amérique y font assemblées tant celles qui viennent des revenus du Roy d'Espagne, que des marchandises qui appartiennent aux negocians, qu'au dans l'année que j'y estois furent estimées à la valeur de trente millions de pesos ou d'écus.

Il s'y rencontra cette année-là jusques à 53. navires, qui en partirent le 16. Septembre un peu plustost qu'à l'ordinaire parce que le vent estoit propre pour le faire sortir du destroit de Bahame.

La Havane estant donc le magasin où l'on reçoit toutes les richesses de l'Amérique, les Espagnols ont pris un si grand soin de la fortifier, qu'ils croient qu'elle est une place imprenable, & la mettent au rang des citadelles d'Anvers, de Milan, & de Pampelone.

Il y a deux forts châteaux; l'un qui est à l'entrée du havre vers la mer; & l'autre qui est plus en dedans de l'autre côté du rivage.

Le passage entre ces deux châteaux qui fait l'entrée du port, est si étroit, qu'il n'y scauroit passer qu'un navire de front & est si bien défendu par ces châteaux qu'une flote de cent vaisseaux ne le scauroit forcer.

J'ay entré dans le plus grand de ces châteaux, que je trouvoy tres-fort; mais qui neanmoins pourroit estre aussi-tost pris que plusieurs places fortes de l'Europe, si on l'assiegeoit avec une bonne armée par terre.

Ce château est bien muny d'artillerie; mais entr'autres il y en a douze pieces qu'ils appellent les douze Apôtres, qui sont d'une grandeur extraordinaire.

Mais quoy que la Havane soit si forte, elle ne pût pourtant pas sauver six ou sept millions, que les navires du Roy avoient apportez de Saint Jean de Ulhua, quoy qu'ils se fussent mis sous la protection de ses chasteaux.

Ce fut en 1629. lors que ce fameux Hollandois que les Espagnols appellent Pié-de-Palo, c'est à dire jambe de bois, et qu'ils craignent autant qu'ils faisoient autrefois François Drack, vint mouïller son ancre au Cap de S. Antoine pour y attendre la flotte de la nouvelle Espagne, qui ne manqua pas de venir dans le temps qu'il l'attendoit.

Il ne l'eut pas plûtost découverte, qu'il se mit à l'attaquer vigoureuement par la décharge de toute son artillerie; mais les Espagnols qui n'avoient pas envie de com-

battre, après avoir tenu conseil de guerre, jugerent qu'il valloit mieux se sauver dans le port de Matanzas en l'Isle de Cuba, combattant en retraite, que de risquer l'argent du Roy qu'on leur avoit confié.

Il y avoit dans cette flotte Espagnole plusieurs gentils-hommes, & deux Juges de la Chancellerie de Mexique, qu'on envoyoit en Espagne comme coupables de la sedition dont j'ay parlé cy-dessus.

Il y avoit encore un Religieux Jacobin qui estoit de ma connoissance, nommé frere Jacinthe de Hozes, qu'on avoit envoyé dans la nouvelle Espagne pour visiter tous les Convents de l'Ordre de S. Dominique, où il avoit amassé pour le moins huit mille ducats des presens qu'on luy avoit faits, comme me dit son Compagnon l'année suivante, qu'il envoya à la Havane à Guatimala pour recueillir entre ses amis quelques contributions pour luy aider à s'en retourner en Espagne.

De plus Dom Martin de Carillo estoit aussi, qui avoit esté député pour faire le procès aux coupables de la sedition arrivée à Mexique, où l'on dit qu'il avoit amassé plus de vingt mille Ducats.

Outre ces gens-là, il y avoit encore un

Evesque & quantité de riches Marchands sur cette flotte, de laquelle Dom Jean de Gusman de Torres estoit Admiral.

Les Espagnols ayans pris la fuite entrèrent dans la riviere de Matanzas, ne croyans pas que les Hollandois voulussent se hasarder d'y entrer après eux; mais comme ils y furent entrez, ayans trouvé que la riviere n'estoit pas assez profonde pour leurs grands galions, ils les firent échouer à terre.

Cela fait les personnes les plus considerables de la flotte descendirent à terre, & se mirent à fuir emportans ce qu'ils pouvoient, les uns quelques cabinets, & d'autres quelques malles où ils avoient serré ce qu'ils avoient de plus precieux; mais les Hollandois les ayans poursuivis chaudement, leur tirerent tant de coups de canon, qu'ils leur firent tout abandonner, à la reserve de quelques cabinets qui furent cachez dans le bois; desorte que tout le reste tomba entre les mains des Capitaines & Matelots du brave Pié-de-Palo.

Le Religieux Frere Hozes s'estoit mis dans un bateau avec son petit coffre sous son habit, dans lequel il y avoit des chaînes d'or, des diamans, des perles, & d'autres pierres precieuses; mais une de-

my-douzaine d'Hollandois ayans fait dans le bateau luy ôterent tout ce qu'il avoit , comme son Compagnon nous l'a raconté après en la ville de Guatimala.

Lors que Dom Jean de Guzman de Torres fut arrivé en Espagne , on le mit en prison , où il devint fol durant quelque temps , & puis après il eut la teste tranchée.

Mais devant que de finir ce chapitre je ne dois pas oublier la principale de toutes les Isles de ce nouveau monde , qu'on appelle l'Espagnole , & que les naturels du pays nommoient autrefois Haïti , qui gemir encore aujourd'huy pour la perte de plus de trois millions d'Indiens , que les Espagnols ses nouveaux Maîtres y ont fait mourir.

Cette Isle est une des plus grandes du monde ; elle a quinze cens milles de circuit , & jouit d'un air temperé ; la terre y est fertile , & il y a de riches mines.

L'on y fait aussi un grand trafic d'ambre-gris , de sucre , de gingembre , de cuirs , & de cire.

L'on rapporte que dans vingt jours les herbes & les racines y viennent à leur perfection pour estre mangées , qui est un puissant argument pour faire voir la bon-

de son terroir , & la temperature de l'air.

Elle ne cede en rien à l'Isle de Cuba ; mais elle la surpasse en trois choses particulièrement ; la premiere , en la pureté de l'or qui s'y trouve tres-pur & sans mélange d'autres métaux ; la seconde , en la quantité des cannes de sucre qui rendent beaucoup plus qu'ailleurs ; & la troisième , en la fertilité de son terroir qui rend ordinairement le centuple.

Cette grande fertilité procede de quatre grandes rivieres qui arrousent & enrichissent les quatre parties de cette Isle.

Ces quatre rivieres sortent toutes d'une mesme montagne qui est située tout au milieu du pays ; sçavoir , Juna qui court vers l'est ; Artihinnacus vers l'ouïest ; Jacinus au nord ; & Naihus au midy.

Ce pays est si remply de pourceaux & de bestail , qu'ils deviennent sauvages dans les bois & sur les montagnes ; de sorte que les Navires qui voyagent proche de cette Isle , & ont besoin de vivres , y abordent ordinairement en quelque lieu qui n'est point habité , où ils descendent à terre , & tuent des bœufs & des sangliers autant qu'ils en ont besoin sans que personne les en empesche , par-

ce qu'une grande partie de ce pays-
n'est point habitée, & que tous les In-
diens y sont morts.

La Ville la plus considerable qui s'y
trouve, est S. Domingue, où il y a un
President & une Chambre de Justice avec
six Juges ou Conseillers & les autres
Officiers necessaires, & est le siege d'un
Archevesque, qui quoy qu'il ne soit pas
si riche que d'autres, & particulierement
que ceux de Lima & de Mexique, il est
pourtant un honneur au dessus d'eux, en
ce qu'il est le Primat de toutes les Indes.

Après Saint Domingue, il y a encore
sainte Isabelle, saint Thomas, saint
Jean, Maragne, & Porte, où il se fait
un riche trafic des marchandises de l'Isle.

En cette maniere j'ay parcouru par
mer & par terre, les Isles & la plus-partie
du Continent qui dependent des Espagnols,
pour faire voir en quel état l'Amérique
se trouve aujourd'huy.

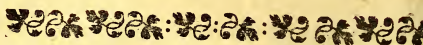
Outre les factions dont j'ay parlé cy-
dessus, des Espagnols nez dans le pays &
de ceux qui viennent d'Espagne; il y a
encore, & particulierement au Peru, une
haine mortelle entre les Biscayens & les
Castillans, qui par diverses fois a trou-
blé ce pays, & l'a menacé de ruine &

l'un soulevement general.

Il y a quatre Archeveschez dans l'Amerique, qui sont S. Domingue, Mexique, Lima, & Sainte Foy, & plus de trente Eveschez qui en dependent.

L'administration des affaires d'Etat & de la Justice, est entre les mains de deux Vice-Roys, dont l'un se tient à Lima, & l'autre à Mexique, qui ont sous eux d'autres Gouverneurs & Presidens qu'ils appellent Alcades-Majors, à la reserve des Presidens de Guatimala & de Saint Domingue, dont le pouvoir est absolu comme celuy des Vice-Roys, ayans sous eux des Gouverneurs & des Magistrats inferieurs, & ne dependent que de la Cour & du Conseil d'Espagne.





CHAPITRE VI.

Mon depart de la ville de Mexique pour aller à Chiappa qui est plus au midy, avec la description de lieux plus remarquables qui sont sur le chemin.

L'auteur rapporte les raisons qu'il eut de n'aller point aux Philippines, & comme il en fut dissuadé par un Religieux qui estoit nouvellement arrivé, & les difficultez qu'il luy falut surmonter pour sortir de Mexique à l'insceu de son Superieur.

A Prés avoir fait le tour de l'Amérique, & l'avoir aussi décrite en general; mon dessein est de décrire les lieux où j'ay voyagé, & ceux où j'ay demeuré, en remarquant plus particulièrement l'état, la force, & la richesse de ces Provinces qui sont au Sud de Mexique.

Mais mon principal dessein est de faire

admirer la Providence de Dieu qui m'a conduit en mes voyages, & m'a garanti d'une infinité de perils en ces pays éloignez, où il m'avoit envoyé comme un autre Joseph dans l'Égypte, & dont il m'a retiré comme les Espies de la terre de Chanaan, m'ayant derechef ramené dans mon pays, pour y représenter les richesses de ce nouveau monde, & faire voir au vray des choses, qu'aucun autre Anglois que je sçache n'avoit jamais veüs auparavant moy.

Depuis le mois d'Octobre jusques en Février je demeuray avec mes amis & compagnons Religieux sous l'autorité de nostre Superieur le Pere Calvo, dans cette maison de plaisance qu'on appelle S. Jacinthe, d'où je pouvois aisément aller voir tout ce qu'il y avoit de remarquable aux environs de Mexique.

Pendant que j'y demeuray, je fus fort soigneux de m'instruire de l'état des Philippines où j'avois fait dessein d'aller en partant d'Espagne; & de bon heur pour moy je rencontray un Religieux qui estoit de la connoissance de mes amis, qui estoit nouvellement retourné de Manille.

Ce Religieux bien loin de nous inciter

à faire ce voyage, fit tout ce qu'il put pour nous en dissuader; nous disant, que si nous aimions nostre salut & le repos de nostre ame, nous ne devions jamais penser à aller en ces pays-là, qui n'avoient que des pièges pour faire tomber les amés dans l'enfer, & que les occasions qui pouvoient donner de la tentation y estoient non seulement puissantes, mais qu'elles se presentoient si souvent, que c'estoit une chose si bien difficile de s'en pouvoir retirer.

Et que si pour le salut de son ame il ne se fût dérobbé secretement, qu'il n'eust seroit jamais revenu, s'estant plusieurs fois mis à genoux devant ses Superieurs pour leur demander la permission de retourner en Espagne, sans l'avoir jamais pû obtenir.

Nous ne pûmes pas apprendre beaucoup de choses de luy, & encore moins le sujet de son départ, sinon qu'il disoit fort souvent, que les Religieux qui demeuroient en ces pays-là estoient des demons dans le particulier aux lieux éloignés où ils demeurent pour instruire les Indiens, quoy qu'en public & devant leurs Superieurs ils paroissent comme des Saints.

C'est pourquoy nous consultames en-

semble secretement ce que nous devons faire, soit pour retourner en Espagne cette année-là, soit pour demeurer dans l'Amerique si nous ne pouvions retourner en Espagne.

Car nous n'ignorions pas que si nôtre Superieur Calvo avoit une fois connoissance du dessein que nous avions de ne pas passer plus outre, qu'il nous obligeroit à le suivre sous peine d'excommunication, ou qu'il nous feroit resserrer dans la prison de quelque Convent jusques à ce qu'il falust partir de Mexique.

Quoy que nous tinssions fort secretement la resolution que nous avions prise de ne point passer aux Philippines, je ne pûs toutefois m'empescher de la communiquer à l'un de mes intimes amis, qui estoit un Religieux Irlandois nommé Thomas de Leon, que je voyois souvent souffrir avec peine les fatigues du long voyage que nous avions encore à faire, & qui regretoit d'avoir quitté l'Espagne.

Aussi-tost que je luy eus fait entendre la resolution que nous avions prise de demeurer, & ce que je desirois faire pour cela, il en témoigna une grande joye, & se promit de ne me point quitter, &

d'aller avec moy par tout où je voudrois.

Le temps de nostre depart s'approchant, & voyant que nous n'en avions plus gueres à nous preparer, nous nous adressâmes en attendant à quelques Religieux de Mexique, pour nous instruire sur le dessein que nous avions, & leur dismes que si nostre Superieur Capucin nous en vouloit donner la permission, que nous serions tres-aises de pouvoir demeurer en quelque Convent à Mexico ou aux environs, jusques à ce que nous eussions trouvé la commodité de pouvoir retourner en Espagne.

Mais comme ils estoient des Crioles nez en ce pays-là, ils ne pûrent s'empescher de nous decouvrir d'abord la haine irreconciliable qu'ils portent à ceux qui viennent d'Espagne. Car ils nous dirent franchement que les Espagnols naturels eux-mêmes, n'avoient jamais pû s'accorder ensemble, & qu'ils sçavoient bien que leurs Superieurs auroient de la peine à nous recevoir. Mais qu'ils croyoient que nous serions bien receus en la Province de Guaxaca, la moitié des Religieux estoient Espagnols naturels, & les autres Crioles ou naturels du pays. Et qu'en tout cas si nous ne faisions

pas bien nos affaires en ce pays-là, qu'ils nous asseuroient que nous serions très-bien venus en la Province de Guatimala, où la plupart des religieux estoient Espagnols naturels, & tenoient fort bas ceux qui estoient nés dans le pays.

Cela nous donna beaucoup de déplaisir, considerant qu'il y avoit pour le moins trois cents lieuës jusques à Guatimala, que nous ignorions le langage de Mexique, & que nous n'avions ny argent ny chevaux pour faire un si long voyage.

Mais nous considerions aussi que les Philippines estoient beaucoup plus éloignées, & qu'il n'y avoit nulle esperance de pouvoir jamais retourner de là en Chrestienté.

C'est pourquoy nous prîmes resolution de nous remettre entierement à la providence divine, & de hazarder ce voyage de trois cents lieuës avec le peu de moyens que nous avions, de vendre nos vestes & quelques autres hardes pour avoir dequoy nous acheter à chacun un cheval.

Mais pendant que nous nous disposions ainsi secretement à faire le voyage de Guatimala, nous ne fûmes pas peu dé-

concertez par ce qui arriva pour la même chose à un Religieux de nostre compagnie.

Ce Religieux s'appelloit frere Pie Borallo, qui sans communiquer son dessein à pas-un de ses amis, nous quitta secretement, & s'enfuit tout seul vers Guatimala.

Sa fuite mit nostre superieur dans une telle colere, qu'après l'avoir fait chercher de tous costez, il fut trouver le Vice-Roy pour le prier d'employer son autorité pour faire retrouver ce Religieux fugitif, & publier en la place du marché des defenses à toutes sortes de personnes de le cacher ou recevoir chez eux, & injonction à ceux qui le trouveroient de le ramener à son superieur.

Il luy representa que personne ne devoit débaucher ny donner retraite à ceux qui s'enfuyent de leur foy, aux Religieux qui estoient partez d'Espagne pour aller prescher l'Evangile aux Philippines, parce qu'ils y estoient envoyez par sa Majesté Catholique, & entretenus à ses dépens, & partant que les Religieux qui changeoient de dessein à present qu'ils estoient au milieu de leur voyage, & abandonnoient leur superieur

devoient estre châtiez pour avoir fraudé l'attention de sa Majesté, & volé son argent.

Ces raisons eurent tant de pouvoir sur le Vice-Roy, qu'il fit incontinent publier une ordonnance, par laquelle il estoit enjoint à tous ceux qui sçavoient où estoit un Religieux Pierre Borallo, ou qui le re-voient chez eux, de le représenter à son Altesse, à peine d'emprisonnement de six mois & cinquante ducats d'amende envers le Roy, avec defenses sous paine de mort de mesmes peines de receler ou donner asyle à aucun Religieux destiné pour les Philippines, jusques au temps que les navires du Roy devoient partir d'Acapul-

Calvo ayant cette ordonnance commença à nous maltraiter, & nous dit que nous estions les esclaves du Roy soumis à sa conduite, & que s'il y en avoit aucun qui fust assez hardi de le quitter (car il craignoit que la plupart l'abandonnassent) qu'il nous sçauroit bien trouver avec l'assistance du Vice-Roy, & Pierre Borallo, à la honte & confusion des uns & des autres.

Ce discours nous donna beaucoup de plaisir, & fit perdre courage à mon

amy Thomas de Leon, en sorte qu'il nonça en ma presence au dessein de demeurer en ce pays-là & de se cacher, protestant neantmoins que si je persistois de la mesme resolution, qu'il me seroit dele, & ne me découvreroit point; mais comme j'euy reconnu sa foiblesse, je n'ay plus m'y fier, & fis semblant que j'avois la mesme pensée que luy.

Cela fit que je m'adressay à mes autres trois amis, dont Antoine Melendez étoit l'un, & qui estoit celuy qui m'avoit premier inspiré le dessein de sortir de la Pologne, que je trouvoy tous fort en peine & incertains de ce qu'ils devoient faire.

Ils consideroient que si nous preniez la fuite, que nous pouvions estre pris & menez comme prisonniers à Mexique, & ensuite embarquez malgré nous pour les Philippines, ce qui nous rempliroit de honte & de confusion.

Ils faisoient encore reflexion sur la puissance du Vice-Roy, & la difficulté qu'il y avoit d'échapper de ses mains, sachant bien qu'il ne manqueroit pas d'employer son autorité pour nous poursuivre.

D'un autre costé ils regardoient a

peu d'estime que Calvo faisoit d'eux, il traittoit d'esclaves & de fugitifs, & il faisoit citer comme tels en plein marché, & enfin la servitude & la misere où seroient reduits lors qu'ils seroient aux Philippines.

Mais parmy toutes ces inquietudes nous avions une consolation, qui estoit qu'on nous avoit asseuré que Pierre Bolo s'estoit heureusement échappé, & qu'on l'avoit veu tout seul qui s'en alloit en Guatimala, de sorte que nous esperions qu'il nous pouvoit sauver aussi bien que

7.
Ce qui fit que je leur dis librement que j'estois résolu de demeurer quand même je resterois tout seul, pour m'en retourner en Espagne, ou pour m'en aller en Guatimala.

Ils témoignèrent tous beaucoup de joye de me voir en cette resolution, & m'asseurent qu'ils courroient même hazard que moy.

De sorte que nous demeurâmes d'accord que nous aurions chacun un cheval prêt à Mexique, & que le soir auparavant que nostre compagnie en partît pour s'aller embarquer à Acapulco, nous irions retirer deux à deux de saint Ja-

cinthe, pour nous rassembler à Mexique au lieu où seroient nos chevaux, & suite sortir de la ville & marcher toute nuit, faisant la mesme chose deux ou trois nuits de suite, nous reposant le jour jusques à ce que nous fussions à trente ou quarante lieues de Mexique.

Car nous nous persuadions que Calixt après estre levé ne nous trouvant plus ne voudroit pas retarder le voyage du reste de sa compagnie pour se mettre en peine de nous faire chercher, & quand mesme il le feroit, cela ne dureroit pas plus d'un jour ou deux, après qu'il en auroit fait faire la perquisition dans la ville de Mexique, ou sur les chemins les plus frequentez, où nous estions bien asseurez qu'il n'en apprendroit aucune nouvelles, parce que nous avions résolu de n'aller point par les grands chemins, ny par les routes ordinaires les deux ou trois premieres nuits après que nous serions sortis de la ville.

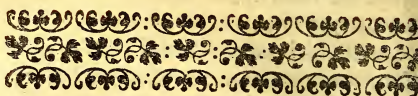
Cette resolution fut aussi bien conduite & executée qu'elle avoit esté prise, quoiqu'il y eût lieu de craindre qu'estant seulement de quatre personnes elle deût estre découverte; & qu'on eust eu encore plus de sujet d'apprehender la difficulté de faire

oyage de trois cents lieuës avec si peu d'argent que nous avions, pour fournir à dépense des hommes & des chevaux.

Car après que nous les eûmes achetez, nous fimes une bourse commune que nous donnâmes à un de la compagnie, & nous eûmes qu'en tout nous n'avions que vingt ducats, ce qui dans un pays si riche n'est celuy-là, n'est pas plus que pourroit estre vingt schelings en Angleterre ou quatre écus en France.

De sorte que quoy qu'avec peine cela ne pût suffire à nourrir nos chevaux pendant quelques jours, nous ne laissâmes pourtant pas de nous résoudre à partir, nous appuyant sur la providence de Dieu plus que sur les moyens humains.

Nous faisons mesme nostre compte, qu'après avoir passé quarante lieuës au delà de Mexique, au lieu de nos vingt ducats nous en aurions plus de quarante, parce que nous irions loger dans des convents de Religieux qui ne nous connoissent point, ou chez de riches fermiers Espagnols, qui non seulement nous feroient bonne chere, mais à nostre départ nous donneroient encore de l'argent pour nous nourrir un jour ou deux.



CHAPITRE VII.

L'Auteur part enfin de Mexique avec un Religieux de son ordre pour aller en la Province de Guatimala & fait une description exacte de ce qu'il vit digne de remarque sur cette route, & de la maniere dont il fut accüeilli par les Espagnols & par les Indiens aux lieux par où il passa jusques à la ville de Guaxaca à soixante lieuës de Mexique.

CE que nous apprehendions le plus estoit la sortie de Mexique: car l'ordonneur nous avoit avertis que le Viceroy avoit donné à Calvo des Officiers pour faire la garde sur les grands chemins de jour & de nuit, jusques à ce qu'il fust parti avec ses Religieux pour Acapulco.

Mais nonobstant l'ordonnance du Viceroy, nous ne laissâmes pas de trou-

er un bon & fidelle amy qui s'offrit de nous conduire hors de Mexique, par un chemin où nous n'aurions aucun sujet d'apprehender ceux qui faisoient la garde.

De sorte qu'avec cét amy & avec une escorte que nous avions pris pour nous servir de guide après qu'il nous auroit quitté, nous partîmes joyeusement de Mexique vers les dix heures du soir environ la milieu du mois de Janvier, & n'ayant trouvé personne au tour du faubourg de Guadalupe, qui fut le chemin que nous prîmes tout exprès pour aller au royaume de Guatimala, sans l'apprehension que nous avions qu'il y eust des gardes sur le vray chemin, nous marchâmes toute la nuit jusques au matin que nous arrivâmes à un petit village d'Indiens, où nous commençâmes à dépenser nostre petit fonds faisant acheter un cocq-d'inde & un chapon, pour déjeuner avec nostre guide devant qu'il s'en retournât à Mexique.

Après que nous eûmes déjeuné nous donnâmes congé de luy, & nous fûmes résolu de partir, afin que nous pûssions estre en état de marcher encore la nuit suivante, pour traverser le pays vers Alisco qui est dans une vallée d'environ sept lieues de

tour, qu'on appelle à cause de ce lieu. la vallée d'Atlixco, qui est fort renommée en ce pays-là à cause de la grande quantité de froment qui s'y recueille tous les ans, dont la ville de Mexique & pluspart de celles qui sont aux environs tirent leur principale subsistance.

Il y a aussi dans cette vallée plusieurs riches bourgès d'Espagnols & d'Indiens, mais nous n'osâmes pas y entrer, & fûmes loger de ferme en ferme hors des grands chemins, où nous fûmes fort bien receus par tous ces riches fermiers & paysans, qui se croyoient heureux de nous voir dans leurs maisons & de jouir de nostre conversation.

Nous commencâmes en ce lieu à barer tout d'appréhension, de sorte que nous primes resolution de n'aller plus de nuit comme des hiboux, mais de voyager durant le jour, afin de pouvoir remarquer la beauté de cette vallée, & des autres endroits où nous avions à passer en traversant toujors le pays.

De cette vallée d'Atlixco nous fûmes aller à une autre qu'on appelle la vallée de saint Paul, qui quoy qu'elle ne soit pas si grande est neantmoins plus riche par ce qu'on y recueille une double moi-

on de froment tous les ans.

Ils sement le bled pour la premiere fois dans la saison ordinaire des pluyes, & la seconde fois dans l'Esté aussi-tost que leur premiere moisson est recueillie, & que les pluyes sont passées; & pour arrouser leur froment ils se servent adroitement des ruisseaux qui tombent des montagnes qui environnent cette vallée, en faisant de petits canaux par lesquels ils conduisent l'eau dans leurs terres, & la retirent quand bon leur semble.

Il y a plusieurs de ces fermiers qui quoy qu'ils ne fassent autre chose que cultiver leurs terres, sont toutefois estimez si riches, qu'il y en a qui ont vaillant plus de cente à quarante mille ducats.

Le bon-heur voulut que nous y rencontrâmes un de ces fermiers qui estoit du mesme lieu que mon amy Antoine Melendez, & né à Segovie en Espagne, qui pour l'amour de luy nous retint trois jours en sa maison.

Sa table estoit servie en vaisselle d'argent, & en homme de qualité. Il n'éparna rien pour nous bien traiter, non seulement en nous faisant servir à table les viandes les plus delicates qu'il pouvoit trouver, mais jusques à faire par-

fumer nos chambres , & nous faire donner la Musique par ses filles qui la sçavoient assez bien.

Antoine Melendez luy ayant fait connoître le dessein que nous avions d'aller à Guatimala , il nous donna toutes les instructions nécessaires pour nous conduire jusqu'à ce que nous fussions arrivez aux lieux où il n'y avoit plus rien à craindre.

Ce fut là que nous commençâmes à remarquer la singuliere providence de Dieu, qui nous avoit si heureusement adressez en la maison de cet amy, nous qui estions étrangers en ce pays-là : car non seulement il nous donna un guide en partant, mais nous fit aussi present de vingt ducats pour nous ayder durant le voyage.

De cette vallée nous allâmes en tournoyant jusques à Tasco, où il y a environ cinq cens habitans qui font un grand commerce de coton avec leurs voisins.

Nous rencontrâmes en ce lieu-là un Religieux Espagnol de l'ordre de S. François, qui nous receut avec joye & nous traitta avec beaucoup d'affection ayant appris que nous venions d'Espagne.

En partant delà nous entrâmes dans la route de Guaxaca, & allâmes à Chautla qui est aussi riche en coton, mais nous n'y

ouvâmes personne qui nous regalât que pour nostre argent.

Après ce lieu-là on trouve une ville nommée Zumpango, où il y a pour le moins huit cens habitans Indiens & Espagnols, qui sont la plus part fort riches. Les denrées principales que l'on y trouve, sont du coton, du sucre, & de la cochenille.

Mais au delà de cette ville l'on trouve des montagnes de la Mistique, où il y a quantité de riches & grands bourgs d'Indiens qui font un grand trafic de soye, qui est la meilleure de tout ce pays-là, & il y a aussi beaucoup de cire & de miel.

Plusieurs de ces Indiens trafiquent à Mélique & aux environs; & il y en a qui vont ainsi negociant par le pays avec trente ou quarante mulets qu'on estime riches de dix, douze, & quinze mille ducats, qui est beaucoup pour un Indien qui demeure parmi les Espagnols, qui croient que toutes les richesses de l'Amerique leur appartiennent.

Nous ne vîmes rien de considerable dans ces montagnes de Mistique jusques à Guaxaca, que quelques bourgades de deux ou trois cens habitans, où il y a diverses Eglises bien bâties, & ornées de

lampes & de chandeliers d'argent
de riches couronnes sur les Images de
Saints.

Mais durant tout le chemin nous remarquâmes que le terroir y estoit extrêmement fertile, & abondant en froment d'Espagne, en mahis ou bled d'Inde, & qu'il y avoit quantité de sucre, de coton & de miel; & en divers endroits çà & là de la cochenille, des palmites, & plusieurs autres sortes d'arbres fruitiers; mais sur tout grand nombre de bestes dont on fait des cuirs, qui est une des principales marchandises qu'on transporte de ce pays-là en Espagne.

Quelques-uns disent qu'on trouvoit autrefois beaucoup d'or aux environs de Mistique, & qu'il estoit en grand usage entre les Indiens; mais qu'à present ils ne veulent pas en découvrir les mines, de peur qu'ils ne soient ruinez par la tyrannie des Espagnols, & reduits au mesme état que leurs voisins.

L'on dit aussi qu'il y a des mines d'argent, quoy que les Espagnols ne les ayent point encore découvertes jusques à present.

Il y a plusieurs mines de fer; mais les Espagnols ne se veulent pas donner la

ne de les travailler, parce qu'il leur en
vient assez d'Espagne & à meilleur mar-
ché.



CHAPITRE VIII.

Description de la Ville & Evesché de Guaxaca.

Delà nous vinsmes à Guaxaca qui est
le siege de l'Evesché, qui quoy que
ne soit pas une grande ville, est nean-
moins belle & jolie à voir.

Elle est située à soixante lieuës de Me-
xique dans une forte agreable vallée,
qui ayant esté donnée par le Roy d'Espa-
gne à Cortez, il en prit le nom de Mar-
quis del Vallé.

Cette Ville comme toutes les autres de
l'Amerique à la reserve des places ma-
ritimes, est toute ouverte, sans murailles,
sans bastions, sans citadelle, ny artillerie,
ny munitions pour la defendre.

Il ne sçauroit y avoir tout au plus qu'en-
viron deux mille habitans: Elle est gou-
vernée par un President Espagnol qu'ils

appellent Alcalde Major, dont le pouvo
s'étend au delà de la Vallée, & jusques
Nixapa, & presque jusqu'à Tecoantep
que qui est une ville maritime sur la mer
du Sud.

Cette vallée peut avoir quinze milles de
longueur & dix de largeur, & est arro
sée d'une belle riviere fort poissonneuse
qui passe au milieu.

Il y a grand nombre de brebis & d'au
tre bestail, qui fournissent quantité de
laine aux drapiers de la ville des Anges
de cuirs aux marchands d'Espagne, & de
viande à la ville de Guaxaca, & à toutes
les autres qui sont aux environs, qui sont
extremement riches, & entretiennent plu
sieurs Convens de Religieux, & beaucoup
d'Eglises avec leurs ornemens.

Mais ce qui rend encore fameuse la
vallée de Guaxaca, ce sont les bons che
vaux que l'on y élève, qui sont estimez
les meilleurs de tout le pays.

Il y a aussi quelques fermes où l'on
cultive le sucre; & comme il s'y trouve
d'excellens fruits, cela fait que l'on esti
me la ville de Guaxaca pour avoir les
meilleures confitures de toute l'Améri
que.

Il y a dans cette ville six Convens de

Religieux & de Religieuses qui sont tous
trêmement riches ; mais celuy de l'or-
de S. Dominique l'est beaucoup plus
e tous les autres : car l'on estime que
r thresor vaut pour le moins deux ou
ois millions, & le bâtiment de l'Eglise
aussi le plus beau & le meilleur qui
t en tout ce pays-là, & les murailles
i sont bâties de pierre sont si larges,
e comme l'on achevoit de les bâtir lors
e j'y estois, je vis que des charrettes
argées alloient aisément dessus avec
r charge de pierres & d'autres mate-
ux.

Il y a aussi deux Convens de Religieu-
, qui sont renommées par tout pour l'a-
esse qu'elles ont à faire deux sortes de
euivages dont l'on se sert en ces pays-là.
L'un est le Chocolate dont je parleray
après, & l'autre l'Atolle qui est sem-
able au lait d'amendes qu'on fait en
rope, mais beaucoup plus épais.

On le fait avec le jus du mahis ou
ed d'Inde lors qu'il est encore tendre,
l'on confit avec des épiceries, du musc,
du sucre ; de sorte qu'il n'acquiert pas
ulement une odeur agreable, mais est
ussi fort nourrissant & fortifie l'esto-
ac.

Ce n'est pas une chose qu'on peut transporter ; car il le faut boire au lieu où il a esté fait : mais pour l'autre qui est Chocolate on le met dans des boëtes, on l'envoie non seulement à Mexique aux environs, mais aussi l'on en transporte une grande quantité tous les ans en Espagne.

Ce qui enrichit la ville de Guaxaca est la seureté avec laquelle on transporte les marchandises de là à S. Jean de Ulhua, & de S. Jean de Ulhua en cette ville-là, par la grande riviere d'Alvarado qui en est fort proche : car quoy que les barques ne viennent pas jusques à Guaxaca, elles montent néanmoins jusques aux Zapotecas & à S. Alfonse, qui n'est pas loin de Guaxaca.

Il y a sujet en celieu-icy de s'étonner de la negligence des Espagnols, en ce que tout le long de cette riviere qui monte jusques dans le cœur du pays, ils n'y ont pas fait bâtir encore un seul château ni une seule tour, ou mis quelque corps de garde avec de l'artillerie, parce que les grands navires n'y peuvent monter ; comme si l'on ne pouvoit pas faire des brigantins ou de petites barques comme sont celles dont ils se servent, & leur faire

la guerre avec ces petits vaisseaux.

Mais pour ne parler pas davantage de Guaxaca, je diray seulement qu'elle joint un air si temperé, qu'il y a une si grande abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, & qu'elle est située si commodément entre les mers du Nort & du Sud, ayant d'un costé S. Jean de Ulhua, & de l'autre Tecoantepeque qui est un petit port qui n'est point fortifié, qu'il n'y a aucun lieu en toute l'Amerique où j'eusse plûtoſt désiré d'établir ma demeure qu'en cette ville-là; ce que j'aurois tâché de faire, si je n'y eusse appris lors que j'y estois que les religieux Crioles qui y sont, estoient en aussi grand nombre, & avoient la mesme averſion pour tous ceux qui viennent d'Espagne, que ceux de Mexique.

Ils firent paroître la hayne qu'ils ont pour tous les religieux Espagnols, pendant que nous y estions, en mal-traitant un ancien & venerable religieux qui estoit Docteur en Theologie, & qui de son vivant avoit esté estimé pour son sçavoir comme l'oracle de tout le pays.

Ce bon vieillard mourut lors que j'estois en cette ville-là, & parce que de son vivant ils n'avoient pû donner d'at-

teinte à sa reputation, après sa mort ils chercherent par tout dans sa chambre pour voir s'ils n'y trouveroient point que que chose qui leur pût servir de pretexte pour le décrier.

Ils trouverent un coffre dans lequel il avoit quelque argent qu'il n'avoit point déclaré à son Superieur pendant son vivant; ce qu'ils estimoient un crime digne d'excommunication, comme ayant possédé de l'argent en propre & violé le vœu de pauvreté, desorte qu'ils publierent par tout qu'il estoit mort excommunié, & n devoit pas estre enterré en terre-sainte dans l'Eglise ou dans le Convent; de maniere que ce pauvre Theologien fut enterré avec la perte de toute sa reputation dans une fosse qu'ils firent faire dans leur jardin.

Cette action fit beaucoup de bruit dans la ville & dans tout le pays, & scandalisa plusieurs personnes: Ils s'excuserent en disant qu'il estoit excommunié; mais à la verité c'estoit parce qu'il estoit venu d'Espagne, & qu'ils vouloient satisfaire après sa mort la haine qu'ils luy avoient portée durant sa vie.

Car à dire le vray ils ne pouvoient pas le faire pour l'infraction du vœu de pau-

creté qu'il eût pû avoir commis durant sa vie , puis qu'on eût pû leur reprocher à eux-mesmes ; estant constant comme nous l'avons vû de nos propres yeux , que tous les religieux de l'Amerique en sont coupables , les uns plus , les autres moins.

De maniere qu'on pouvoit bien dire à ces religieux-là , ce que nostre Seigneur dit aux Juifs qui luy avoient amené une femme surprise en adultere , que celuy d'entre vous qui est sans peché jette le premier la pierre.



CHAPITRE IX.

Départ de l'Auteur pour aller à la ville de Chiappa à cent lieuës de celle de Guaxaca ; l'avantage qu'ont les Religieux à voyager sur cette route , dont la description est pleine de diverses choses singulieres.

Cette action dont nous fûmes les témoins oculaires , avec ce que nous avions déjà appris des dissensions qu'il y

avoit entr'eux, fit que nous ne jugeâmes pas ce lieu-là propre pour nous y arrêter.

De sorte que trois jours après nous départîmes pour aller à Chiappa qui est cent lieuës au delà de Guaxaca, où nous aprîmes devant que d'en partir, qu'il y avoit dans la plus grande partie des bourgs qui sont sur la route que nous devions tenir, que les Indiens avoient ordre du President de Guaxaca de donner des vivres & des chevaux de lieu en lieu à tous les religieux qui n'auroient point d'argent, pourvu qu'ils écrivissent seulement dans le registre du greffe la dépense qu'ils auroient faite, & qu'ils ne demeurassent pas plus de vingt-quatre heures en chaque lieu.

Et à la fin de l'année les Indiens sont obligez de porter ce registre au Magistrate Espagnol de qui ils dependent, qui l'ayant vû & approuvé toute la dépense qui s'y trouve enregistrée, elle doit ensuite estre acquitée sur les deniers publics de la ville ou du lieu d'où ils sont; & pour cet effet l'on cultive ordinairement un certain nombre d'arpens de terre que l'on ensemeince tous les ans de froment ou de mahis, dont la recolte n'est employée qu'à l'acquit de ces dépenses-là.

Ces assistances charitables nous donne-

ent lieu d'esperer de pouvoir achever nô-
tre long voyage, & mesme avec plus de fa-
cilité que nous n'en avions eu jusques-là.

De sorte que nous poursuivîmes nostre
voyage avec beaucoup de joye, & la pre-
miere place que nous rencontrâmes fut
Antequera, qui est une ville ou un grand
bourg d'Indiens où nous commençâmes
à recevoir des preuves de cet ordre si cha-
ritable.

Car nous nous fîmes apporter hardi-
ment les vivres & les autres choses dont
nous avions besoin, & le lendemain que
nous devions partir & payer ce que l'on
nous avoit donné nous fîmes apporter
un registre de la ville, où nous mîmes par-
écrit toute la dépense que nous avions fai-
te pour nous & pour nos chevaux, & en-
suite sortîmes de ce lieu-là pour continuer
nostre route; en loüant la sagesse & la
charité des Magistrats qui avoient établi
cet ordre si commode pour les voyageurs,
particulierement pour ceux qui n'a-
voient gueres d'argent comme nous.

Nous rencontrâmes pourtant quelques
petits bourgs où nous ne trouvâmes pas
des Indiens disposez à nous faire la mê-
me charité, s'excusant sur leur pauvreté
qui ne leur permettoit pas de pouvoïr

nourrir quatre personnes & quatre chevaux ; à cause de quoy nous estions quelquefois obligez de faire nos journées longues, afin d'arriver à quelque ville à quelque bon gros bourg.

Après Antequera l'on trouve sur la mesme route Nixapa où il y a peu moins huit cens habitans, Espagnols & Indiens, qui est bâtie sur le bord d'une riviere, qui est à ce qu'on nous dit à des bras de la grande riviere d'Alvarado.

Il y a dans cette ville un tres-riche Couvent de religieux de l'ordre de S. Dominique où nous fûmes fort bien receus & il y a une Image de la Vierge qu'on croit avoir fait des miracles, desorte que l'on y vient en devotion de divers endroits. à cause de cette devotion il y a quantité de lampes d'argent & d'autres richesses.

On estime ce lieu-là un des plus riches de tout le pays de Guaxaca, parce qu'il y recueille une grande quantité d'indigo de sucre, & de cochenille.

Il y a aussi beaucoup d'arbres qui produisent le Cacao & l'Achiotte dont on fait le chocolate, qui est une marchandise dont l'on fait un grand trafic en ces pays-là, quoy que les Anglois & les Hollandois n'en fassent pas grand cas, quand on y prenne

rennent quelque vaisseau qui en est chargé, ne sçachans pas la vertu qu'il a de fortifier l'estomac.

De là nous allâmes à Aguatulco & Apalita, qui sont aussi d'assez grandes villes situées dans un pays plain, qui est rempli de brebis & de gros bétail, où il y a aussi quantité de fruits excellens, particulièrement de ceux qu'ils appellent Pinas ou Ananas & Sandias qui sont gros comme des citrouilles, qu'on appelle en Europe melons d'eau qui se fondent en la bouche comme de la neige, & servent pour appaiser la soif que cause la grande chaleur qu'il y fait, parce que c'est un pays bas & marécageux qui est situé près de la mer du Sud.

La ville la plus considérable après Capalita est Tecoaatepeque, qui est une ville maritime bastie sur le bord de la mer du Sud, & un port pour retirer les autres vaisseaux, comme sont ceux qui viennent de ce lieu-là à Acapulco & au Mexique, & à Realejo & Guatimala, & quelquefois aussi à Panama: les vaisseaux qui viennent du Peru à Acapulco se relâchent aussi bien souvent quand ils souffrent le vent contraire.

Ce port-là n'est nullement fortifié, de

forte que si les vaisseaux Anglois & Hollandois y venoient aborder, ils n'y trouveroient aucune resistance, mais une route de toute ouverte pour faire des courses dans tout le pays.

Tout le long de la coste de la mer du Sud depuis Acapulco jusques à Panama qui a plus de six cents cinquante lieues de longueur, il n'y a point de ports que celui-cy pour la ville de Guaxaca, celui-luy de la Trinité pour Guatimala, celui-là pour lejo pour Nicaragua, & le Golphe de Salines pour les petits vaisseaux qui vont à Costa-rica où la Coste-riche, qui sont tous dépourvus d'artillerie, & tous ouverts aux autres nations qui voudroient faire le tour du monde pour s'enrichir.

Ce port de Tecoaantepeque est le meilleur de tous les ports du pays pour la pesche, de sorte que nous rencontrions quelquefois dans le chemin quatre-vingt ou cent mulets tous chargez de poisson salé pour Guaxaca, la ville des Anglois & Mexique.

Il y a de riches marchands qui traquent à Mexique, au Peru, & aux Philippines, où ils envoient leurs petits vaisseaux d'un port à l'autre, & en

ournent richement chargez des marchandises de toutes les provinces qui sont situées du costé d'orient & du midy.

Depuis ce lieu-là jusques à Guatimala le chemin est plain & uni, tout le long de la coste de la mer du Sud, & au travers des provinces de Soconuzco, & Suchutepeque : mais parce que nous voulions aller à Chiapa, nous prîmes nôtre route au delà des hautes montagnes des Quelesnes, en passant de Tecoa-tepeque à Estepeque, & de là par un desert de deux journées de chemin, où nous fûmes contraints de nous arrester durant une nuit auprès d'une fontaine, & de coucher sur la terre en raze campagne où l'on ne voyoit ny villages ny maisons, à la reserve de quelques cabanes que l'on y a basties pour ceux qui voyagent par là

Cette plaine est tellement découverte du costé de la mer, que le vent qui en vient soufle avec tant de violence, que les voyageurs à peine se peuvent-ils servir de leurs chevaux & de leurs mulets; & personne n'y demeure, parce que le vent renverse les maisons par sa violence, & que le moindre feu qui arrive les embrase en moins de rien.

Ce qui n'empêche pourtant pas que cette campagne ne soit pleine de bestail de chevaux & de cavalles, dont les uns sont sauvages, & les autres domestiques.

Nous passâmes au travers de cette campagne deserte avec beaucoup de peine, & j'y pensay finir ma vie : car le second jour faisant nostre possible pour arriver à quelque bourgade, & mes compagnons estans bien devant moy, s'imaginans que je suivois se hâtoient plus qu'ils pouvoient d'arriver au bourg parce que la nuit s'approchoit; mais mon cheval commença de faire le rétif, & ne voulut plus marcher tant il estoit fatigué, & vouloit à tout moment s'abattre sous moy & se coucher à terre.

Comme je croyois que le bourg ne devoit pas estre fort loin de là, je mis pied à terre pour marcher à pied & conduire mon cheval par la bride; mais il ne voulut jamais faire un pas au delà, & se coucha contre terre sans se vouloir relever.

Je me trouvoy lors bien embarrassé car je voyois que si je m'hazardois d'aller tout seul chercher le bourg & laisser là mon cheval tout sellé, je courrois risque de me perdre & luy aussi, &

qu'encore que je fusse assez heureux pour
rencontrer le bourg, lors que le lende-
main matin je reviendrois pour chercher
mon cheval, cette plaine estoit si vaste
& si spatieuse qu'il me seroit impossible
de le trouver quelque peine que je prisse
pour cela, parce qu'il n'y avoit ny ar-
bre ny arbrisseau pour l'attacher ou pour
reconnoître le lieu à plus d'un mille de
là.

Cela me fit resoudre à coucher dans ce
desert avec mon cheval, & prendre gar-
de seulement qu'il ne se perdît durant
la nuit, en attendant que le jour fût ve-
nu, & que mes amis m'eussent envoyé
chercher & sçavoir ce que j'estois deve-
nu; ce qu'ils ne firent pourtant pas ce
jour-là, parce qu'ils croyoient que j'a-
vois pris mon chemin vers un autre bourg
qui n'est pas bien loin de là, où ils m'en-
voyèrent chercher le lendemain au ma-
tin.

Après avoir choisi un lieu commode
pour me coucher sans souper sur la terre
au milieu de cette campagne, je pris la
selle de mon cheval pour me servir de
chevet & le laissay paître à son aise,
n'estant pas peu consolé de voir qu'il re-
prenoit ses forces en mangeant, & que

je pouvois esperer que par ce moyen-là pourroit bien faire encore dix ou douze lieues le lendemain.

Il n'y avoit pas une heure que je m'étois couché sans dormir, ayant toujours l'œil sur mon cheval de peur qu'il s'égarât, que j'ouïs un si grand bruit de heurlemens & d'abois, qu'on eût dit que c'étoit une troupe de chiens qui estoient venus dans ce desert pour se repaître de la carcasse de quelque cheval ou de quelque mulet.

Au commencement ce bruit sembloit estre assez éloigné; mais plus j'y donnois d'attention & plus il sembloit s'approcher de moy; alors je remarquay que ce ne pouvoit pas estre des chiens, parce que j'entendois certaines voix confuses comme si c'estoient des hommes mêlez avec des bestes sauvages.

Cette aventure fâcheuse, mais principalement à un homme qui se voyoit tout seul au milieu d'un desert, me fit dresser les cheveux en la teste, & me remplit le cœur d'une si forte apprehension, que tout pale & tremblant je me trouvay le corps couvert d'une sueur froide & mortelle n'attendant que la mort à tout moment.

Ne sçachant donc ce que ce pouvoit

estre, par fois je m'imaginois qu'il fal-
loit que ce fussent des forciers, des de-
mons, ou des Indiens transfigurez en
forme de bestes comme ils font quel-
quefois, ou bien des bestes sauvages; de
sorte que n'attendant que la mort des uns
ou des autres, je recommanday mon ame
à Dieu, pendant que je m'attendois à
tout moment que mon corps devint la
proye de quelqu'une de ces bestes fero-
ces, ou de la rage de ce lion rugissant dont
parle l'Apostre; qui cherche par tout de
quoy devorer.

Je ne trouvois point de seureté à m'en-
fuir, ne croyant pas pouvoir éviter la
mort de quelque costé que je me tour-
nasse; de sorte que trouvant que le plus
seur pour moy estoit de demeurer au lieu
où j'estois, comme il parut à la fin, sur
la minuit ce bruit ayant cessé tout à coup
je m'endormis peu à peu, & comme j'é-
tois fatigué de travail & de chagrin le
sommeil ne me quitta qu'à la pointe du
jour.

Comme je fus éveillé je louay Dieu
de ce qu'il m'avoit delivré du peril où je
m'étois trouvé pendant la nuit, & sellay
mon cheval qui ne s'estoit pas fort éloigné
du lieu où je l'avois laissé le soir aupara-

yant, & montay dessus dans le dessein
 sortir bien viste de ce desert, pour al
 rencontrer mes compagnons & leur r
 conter ce qui m'estoit arrivé.

Je n'eus pas fait la longueur d'un mi
 que je rencontray un ruisseau où il
 avoit deux chemins, l'un tirant to
 droit au desert où je ne voyois n
 bourg, ny maisons, ny aucuns arbre
 l'espace de deux ou trois lieuës; l'aut
 estoit sur la gauche à une lieuë au d
 là j'apperceus un bois, ce qui me fit cro
 re que ce pouvoit estre le bourg que
 cherchois.

Je suivis ce chemin-là, & environ
 deux cens cinquante pas je sus obligé
 mettre pied à terre, & de mener mo
 cheval par la bride; mais comme j'esto
 en peine de me voir à pied & de ne sç
 voir point le chemin, j'apperceus par bon
 heur une cabane d'un costé du chemin
 & un homme à cheval de l'autre qu
 s'en vint à moy; c'estoit un Indien d
 cette maison-là qui estoit une ferm
 appartenante à un riche Indien Gou
 verneur du prochain bourg: Je luy
 demanday s'il y avoit encore bien loin
 jusques au bourg d'Estepeque; il m
 répondit en me montrant les arbres à

qu'il estoit un peu au delà, mais que je ne le pouvois voir que je n'en fusse tout proche.

Cette heureuse rencontre m'ayant tout consolé, je montay derechef à cheval & piquay vivement jusques aux arbres que j'avois veüs, où mon cheval s'arresta derechef & ne voulut jamais passer plus outre.

Voyant que je ne le pouvois pas faire passer plus avant, je luy ostay sa selle que je cachay derriere un arbrisseau, & je le laissay à sa liberté sans craindre qu'on ne le dérobat.

Je m'en allay à pied au bourg qui n'étoit qu'à cinq cens pas de là, où je trouvoy mes trois compagnons qui m'attendoient, ayans esté extrêmement en peine de moy, ne sçachans ce que j'estois devenu après m'avoit envoyé chercher dans un autre bourg tout proche, ne restans jamais pû imaginer que j'eusse touché dans ce desert.

Lors que je leur racontay les hurlemens & les cris que j'avois ouy durant la nuit, les Indiens me dirent qu'ils avoient accoûtumé de les entendre presque toutes les nuits, & que c'estoient des loups & des tigres dont ils n'avoient

point de peur ; mais que souvent ils l'encontroient sur leur chemin , & les faisoient fuir facilement en criant ou le montrant un baston ; qu'ils n'estoient dangereux que pour leur volaille , leurs poulains, leurs veaux , & leurs chevreaux.

Quelques heures après je retourna avec un Indien pour querir ma selle & mon cheval Mexiquain , qui estoit si fatigué qu'il n'en pouvoit plus , que je vendis dans ce bourg , & en loüay un autre pour aller à Ecatepeque , où nous fûmes trois jours de quatre de compagnie, mes compagnons & moy.

Surquoy il faut remarquer qu'en cette campagne de Tecoaatepeque il y a plusieurs riches & beaux bourgs , où l'on trouve une quantité de vivres & d'excellens fruits.

Les noms de ces bourgs-là se terminent tous en Tepeque , comme Tecoaatepeque , Estepeque , Ecatepeque , Sanatepeque , & Tapanatepeque.

De ce lieu d'Ecatepeque nous pouvions voir les hautes montagnes des Quilimenes , qui nous fournirent assez de matière d'entretien jusques à Sanatepeque & de là encore jusques à Tapanatepeque.

Car plusieurs Espagnols & voyageurs nous avoient déjà avertis sur le chemin

que c'estoient les plus dangereuses montagnes qui fussent en tous ces pays-là, parce que les passages en certains endroits estoient si hauts & si étroits, & si exposés aux vents qui viennent de la mer du Sud qui semble estre à leur pied, & à costé de ces passages il y a des precipices si profonds entre des rochers, qu'il est arrivé plusieurs fois que par la violence des vents des hommes à cheval & des mulets chargez ont esté renversez, & ont péri miserablement entre ces precipices.

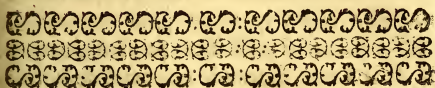
Le recit de ces choses-là & la veüe de ces rochers nous donnerent tant d'apprehension, que durant le chemin nous ne fimes que deliberer si nous devions prendre la route de Guatimala par le chemin qui est au dessous des montagnes le long de la mer par le pays de Soconuzco, d'où, quoy que hors de nôtre chemin, nous pouvions tourner à Chiapa; ou si nous irions tout droit à Chiapa en passant par dessus ces montagnes, comme l'on nous avoit dit que nous le pouvions faire assurement si le vent ne souffloit point trop fort.

Enfin nous prîmes resolution que lors que nous serions arrivez à Tapanatepeque, nous choisirions le chemin selon que

les vents sembleroient nous favoriser & nous menacer de peril : mais quoy qu'il en soit nous prîmes resolution d'aller à Chiapa , parce que nous apprîmes que le Superieur & Provincial de tous les Religieux de l'Ordre de saint Dominique de ces pays-là y estoit , qui estoit celui à qui nous devions nous adresser ; & plus parce que nous avions aussi envie de voir cette province de Chiapa dont on parloit en tant d'endroits.

Nous trouvâmes à Sanatepeque un Religieux qui nous traitta magnifiquement , & nous donna des Indiens pour nous conduire à Tapanatepeque , & une lettre au Principal du lieu qui estoit son amy , afin qu'il nous donnât des Indiens pour nous conduire , & des mulets pour nous porter au haut des montagnes.

Le reste de nos chevaux nous manqua aussi en ce lieu-là , mais leur lassitude ne nous fit point de tort : car les Indiens nous en donnerent autant ou plus que ce qu'ils nous avoient cousté , parce qu'ils estoient vrayz chevaux de Mexique ; & plus parce que sur tout le chemin de Chiapa , & par tout ce pays-là jusques à Guati-mala , les bourgs & les villages estoient obligez de nous fournir de mulets pour rien



CHAPITRE X.

Arrivée de l'Auteur à Tapanatepeque, sa description, la resolution qu'il prit avec son compagnon de prendre leur chemin par les montagnes Quelenes les plus hautes de toute la nouvelle Espagne, avec le recit des dangers qu'ils y coururent d'estre precipitez & d'y mourir de faim, par des tempestes qui y surviennent detemps en temps.

NOus arrivâmes le Samedi au soir à Tapanatepeque qui est au pied des Quelenes, où nous fûmes fort bien reçus & bien traittez par les Indiens, à cause de la lettre que nous avions apportée.

Ce bourg est un des plus agreables que nous eussions veu depuis Guaxaca jusques-là, & il semble que Dieu luy a

donné abondamment tout ce qui est nécessaire aux voyageurs pour monter sur ces rochers si difficiles & si dangereux.

Il y a une si grande quantité de bestail qu'il s'y trouve de riches Indiens qui ont des fermes qu'ils appellent Estantias où il y a jusques à trois & quatre mille bœufs.

La volaille & le gibier s'y trouvent aussi en abondance, & pour le poisson il n'y a point de lieu depuis Mexique où il s'en trouve tant & de si bon qu'en ce lieu-là parce que la mer en est tout proche, & qu'il y a une petite riviere qui passe tout auprès qui fournit quantité de diverses sortes de poissons.

Il descend tant de ruisseaux & tant de fontaines de ces montagnes, que les Indiens en arrosent leurs jardins avec tant de facilité qu'ils y ont toujours quantité d'herbes & de salades.

Les orangers, limonniers, citronniers, figiers, & autres arbres fruitiers, y fournissent agreablement de quoy se mettre à couvert de la grande chaleur qu'il y fait.

Comme nous vîmes que le Dimanche matin il faisoit un temps fort calme, nous jugeâmes à propos de ne pas perdre cette

occasion, de peur qu'en dilayant les vents ne nous arrêtaissent en ce lieu-là, ou nous contraignissent de passer vers la coste de Soconuzco.

Mais les Indiens nous supplierent de demeurer encore à dîner, nous asseurans que le beau temps continueroit, & qu'ils nous donneroient de bons mulets, avec une bonne provision de fruits, de poisson frit, & de volaille, telle que nous desirerions; de sorte que ne pouvans pas refuser cette civilité nous demeurâmes à dîner avec eux.

Après dîner l'on amena nos mulets, & l'on nous donna deux Indiens pour nous servir de guides, & porter nos provisions, qui estoient du poisson frit, & un chapon rosté avec quelques fruits, de sorte qu'il y avoit suffisamment de quoy nous nourrir un jour.

Car le plus haut où l'on monte n'est que de sept lieuës, & une lieuë au delà il y a une des plus riches fermes du pays de Chiapa, où l'on nourrit quantité de chevaux, de mulets, & de bestail, qui est la demeure d'un Dom Jean de Toledé chez qui nous estions asseurez d'estre les bien-venus.

Quoy que ces montagnes se fassent as-

lez remarquer par le grand nombre de leurs pointes aigues & de leurs testées élevées, & qu'il y en ait plusieurs qui se joignent ensemble, néanmoins il n'y en a qu'une dont les voyageurs fassent mention, qu'on appelle Maquilapa, qui est celle sur laquelle il faut passer pour aller à Chiapa.

Après dîner nous commençâmes à monter cette haute & raboteuse Maquilapa où nous nous arrêtâmes le soir dans un endroit tout plat qui ressemble à un pré situé sur le penchant de cette montagne.

Les Indiens firent ce qu'ils pûrent pour nous réjouir, en nous montrant qu'il y avoit apparence de beau temps, & que le lendemain à midy nous serions sans doute à la ferme de Dom Jean de Toledo.

Sur cela nous arrangeâmes nôtre souper sur la nappe verte de la terre, & à ce premier repas nous mangeâmes nôtre chapon & la plus part de nôtre poisson frit, en laissant seulement un morceau pour déjeuner le lendemain matin.

Nos Indiens souperent aussi joyeusement, & nos mulets trouverent de quoy paître à souhait, de sorte que la nuit étant venue nous nous endormîmes agréa-

lement au bruit des fontaines & du
poux gascouillement que leurs eaux fai-
oient en coulant parmi ces rochers.

Le lendemain matin le temps paroif-
ant auffi calme que le jour precedent ;
cela nous donna fujet de partir , & de
aller à déjeuner ce qui étoit demeuré
à foupper , afin d'achever nôtre voyage
et monter avec joye fur le haut de Ma-
uilapa.

Mais nous n'eûmes pas fait mille pas
en montant , que nous commençâmes
à voir le vent fouffler ; & plus nous mon-
tons plus il nous sembloit estre fort ,
et nous defendre de passer plus outre.

Nous avions déjà fait la moitié du che-
min qu'il y a jufqu'au haut de la monta-
ne , que l'apprehenfion de ce vent nous
mit en grande perplexité , ne fçachans fi
nous devions nous en retourner à Tapa-
tepeque , ou demeurer au lieu où nous
étions , jufques à ce que le temps fût
devenu plus calme fur le midy ou fur le
foir.

Les Indiens pour nous donner courage
d'aller plus avant , nous dirent qu'en-
viron à mille pas plus haut il y avoit
une fontaine & une loge fous des ar-
bres qu'on avoit faite expés pour reti-

rer les voyageurs qui se trouvoient surpris par la nuit, ou empêchez par vents de passer le haut de la montagne.

Nous montâmes avec peine jusques au lieu que les Indiens nous avoient dit de ne pas aller, par l'esperance que le vent cesseroit; mais tout au contraire plus nous montâmes, plus nous le trouvions violent, & opposé à nostre marche; de sorte que nous appréhendions qu'il ne nous en prît comme autrefois aux Pfilles dont parle Herodote, qui ayans voulu combattre contre *Æole*, au lieu d'emporter la victoire rencontrèrent leur tombeau dans les sables où ils s'estoient assemblez contre luy.

Nous craignons, dis-je de même, que nous opiniâtrant à vouloir monter sur le haut de la montagne, nous y trouvassions le vent si violent qu'il nous renverrait malheureusement dans ces horribles précipices qui nous menaçoient de mort de tous côtez, & de servir de tombeaux à nos corps rompus & brisez en mille pieces.

La fontaine nous fut fort agreable, mais encore plus la loge, à cause des arbres qui estoient tout autour; mais le vent continuoit toujourns à souffler,

ous à craindre, jusques à ce que le jour
nissant il ne nous resta aucune esperan-
e de pouvoir retourner en arriere ny
aller plus avant.

Comme nous estions en état de nous
der coucher sans souper, en nous regar-
ant les uns les autres sans sçavoir que
ire pour appaiser la faim qui nous pres-
it, nous apperçumes en regardant çà
là un citronnier entre les autres ar-
res qui estoit tout chargé de petits ci-
ons aigres.

Il ne nous en prit pas lors comme
Tantale, qui ne pouvoit ny manger
es fruits qui estoient au dessus de luy,
ny boire des eaux qui estoient au dessous:
r nous pouvions facilement cueillir de
es citrons, & boire de l'eau de la fon-
ine, comme nous fimes avec l'avidité
ue pouvoient avoir des gens qui n'a-
oient autre chose que cela pour leur sou-
er.

Le lendemain le vent au lieu de s'appai-
er estoit encore plus violent, ce qui nous
t refoudre comme le jour precedent de
emeurer en celieu-là, plutôt que de re-
ourner sur nos pas & manquer de reso-
ution.

Les Indiens estoient aussi dans la mê-

me resolution, de sorte que nous vîmes encore ce jour-là de citrons aigrés & d'eau de fontaine, quoy que ce ne fut pas un ragouft fort propre pour les estomacs.

Mais comme nous vîmes que les Indiens mettoient dans leur eau de la poudre de gâteaux de mahis dont ils avoient de petits sachets tous pleins, ainsi qu'ils ont accoutumé de faire quand ils vont en voyage, nous en achetâmes d'eux un paquet sachet la valeur de vingt sols, qui nous servit de Maquilapa où nous avions peur de mourir de faim n'auroit pas valu un sou de sorte qu'encore que cette nourriture fût bien petite, elle valoit pour nous beaucoup mieux que de l'eau toute crüe avec des citrons aigrés, & ne faisoit pas tant de mal à l'estomac.

Nous demeurâmes en cet état tout le jour de Mardy en attendant que le temps devînt plus calme & que le vent cessât, avec resolution le lendemain matin de monter au haut de la montagne, ou de retourner à Tapanat-peque.

Le Mercredy matin le vent paroissant un peu appaisé nous fîmes dessein d'aller entendre encore jusques à midy, dans l'esperance qu'il feroit beau voyager à cet

te-là ; mais le vent ne cessa point au contraire il augmenta encore un peu , ce qui obligea l'un d'entre nous à se résoudre d'aller à pied un mille ou deux plus avant , afin de découvrir les passages & d'éviter le danger des vents , & nous faire rapport de la suite de tout ce qu'il auroit découvert : nous crûmes que peut-estre l'on nous auroit fait le danger plus grand qu'il n'estoit , n'ayant jusques-là rien vu qui nous eût causé tant d'apprehension.

Nôtre amy ayant donc monté , & deux heures après étant venu nous retrouver , nous dit que nous pouvions monter en assurance en conduisant nos mulets par une bride ; mais le jour s'estant passé en contestation si nous devions nous hazarder ou non , enfin nous résolûmes de partir le lendemain matin pour tenter le passage si le vent ne s'estoit point renforcé ; de sorte que nous recommençâmes à nous occuper sur nos citrons , & en faire nôtre super comme nous avions déjà fait , avec du sel & la poudre de mahis ; ce qui nous faisoit faiblir au lieu de nous nourrir , & nous eût fait mourir à la fin si nous ne nous eussions esté obligez à demeurer plus longtemps en ce lieu-là.

A cause de quoy le Jeudy matin le vent

n'ayant pas changé : & estant aussi f
 que le jour precedent , après nous e
 recommandez à celuy qui commande
 la mer & aux vents , & après avoir é
 nos noms sur l'écorce d'un grand arb
 & le nombre des jours que nous avie
 demeuré là sans avoir de vivres , n
 montâmes sur nos mulets pour aller
 haut de la montagne.

Nous fûmes assez long-temps sans
 marquer que nous deussions rien cra
 dre ; mais ce qui nous donna plus d'a
 prehension furent certains chemins
 troits taillez dans les rochers ; ce
 fit que nous mîmes pied à terre , no
 croyans plus en seureté sur nos de
 pieds que sur les quatre d'une beste.

Mais lors que nous fûmes montez
 le haut de Maquilapa, qui signifie en la
 gue du pays une teste sans poil , no
 vîmes clairement le peril dont on parl
 tant , & eussions bien voulu estre enco
 avec nos citrons aigres sur le chemin
 Tapanatepeque.

Car nous trouvâmes par nôtre prop
 experience que c'estoit veritableme
 une teste sans poil , & une hauteur sa
 arbres & sans abry pour retirer les pa
 vres voyageurs.

Le chemin par lequel l'on passe qui est à découvert du costé de la mer n'a pas plus de deux cens cinquante pas de long; mais il est si haut & si étroit que l'on est tout étourdi quand on y est monté. Car si l'on regarde d'un costé, on voit une grande & spacieuse mer du Sud, qui est si profonde & si fort au dessous que cela ébloüit les yeux; aussi si l'on regarde de l'autre costé, l'on ne voit que des rochers & des precipices de deux & trois lieues de profondeur capables de glacer le cœur des plus hardis: de sorte que d'un costé vous voyez la mer preste à vous entourir, & de l'autre costé les rochers pour vous mettre en pieces; & au milieu de tous ces perils-là, le passage ou le chemin n'a pas plus d'une toise de largeur en quelques endroits.

Nous avions bien plus besoin de coraux pour faire ces deux cens cinquante pas de chemin, que lors que nous ne mangions que des citrons aigres avec de l'eau pendant trois jours.

Nous n'osâmes pas aussi nous hazarder à y passer sur nos mulets, mais nous mîmes pied à terre, & les donnâmes à conduire aux Indiens les suivans les uns après les autres, & sans oser marcher

droit, de peur qu'en regardant d'un costé ou d'un autre il ne nous prît un tourment de teste qui nous auroit fait perir; mais tous courbez les mains & les genoux à terre, & comme on dit à quatre pattes, en suivant le plus que nous pouvions la piste des voyageurs, & des bestes qui y avoient passé devant nous.

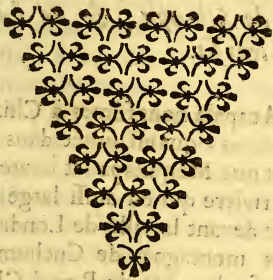
Lors que nous fûmes au delà de ce passage si étroit, & que nous fûmes arrivés dans un lieu où la montagne commence à s'élargir, & que les arbres qui y sont nous donnoient quelque esperance d'estre bien-tost hors de tout peril, nous commençâmes à regarder hardiment derrière nous, & à nous accuser de folie, aussi bien que tous les autres voyageurs qui ne se veulent pas détourner de leur chemin, & éviter les dangers qui se rencontrent en celuy-là tant pour les hommes que pour les bestes.

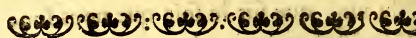
De là nous nous rendîmes en diligence & avec beaucoup de joye chez Don Jean de Toledé, qui nous receut fort bien & nous fit prendre à chacun un bouillon pour fortifier nostre estomac qui ne pouvoit rien souffrir sans le rejeter aussi-tôt, n'ayans pû reprendre nos

force

Forces après avoir pris divers boüillons
& du vin, que sur le soir que nous sou-
âmes assez bien.

Nous demeurâmes deux jours en ce
eu-là, d'où après nous estre bien rafraî-
his nous partîmes pour aller à Acapa-
qui est un grand bourg d'Indiens en la
rovince de Chiapa situé sur la mesme
viere qui passe à Chiapa, qu'on appelle
Chiapa des Indiens, pour le distinguer
un autre Chiapa nommé le Royal
Chiapa, ou Chiapa des Espagnols.





CHAPITRE XI.

Arrivée de l'Auteur à Chiapa des Indiens, où il rencontre le frere Baralho Religieux de son ordre qui estoit parti de Mexique avant luy dans le même dessein d'éviter la mission des Philippines, & de ce qu'il y aprit de luy, & de ce qui se passa entr'eux & le Superieur des Jacobins de Chiapa, & de l'accueil qu'il leur fit.

DE Acapala nous fûmes à Chiapa des Indiens, qui est située dans un lieu aussi bas que Maquilapa est haute, bâtie sur une riviere qui est aussi large que la Tamise devant la ville de Londres, & sort des montagnes de Cuchumatlan qui sont sur la route du Royal Chiapa de Guatemala, & court au travers de la province de Zoques où elle se perd dans la riviere de Tabasco.

Mais je parleray plus amplement de

Chiapa dans le chapitre suivant, & diray seulement ici que nous y fûmes fort bien traittez par les Religieux, qui nous confideroient comme estans du corps de leur province, & nous assurerent que leur Provincial seroit fort aisé de nostre venuë, parce qu'il avoit besoin de Religieux Espagnols, pour s'opposer aux Crioles & naturels du pays qui faisoient tout leur possible de se rendre les plus puissans, comme ils avoient fait à Mexique & à Guaxaca.

L'on nous dit aussi que le Provincial n'estoit qu'à une journée de-là, & nous y rencontrâmes nostre amy Pierre Borallero qui y estoit venu tout seul devant nous, & s'estoit échapé de Mexique.

Il nous fit le recit du bon traitement qu'on luy avoit fait à Chiapa, & comme Salvo estoit parti de Mexique avec sa compagnie pour aller à Acapulco, & s'estoit embarqué pour les Philippines; mais que devant que de partir il avoit écrit une lettre au Superieur de Chiapa & Guatimala, par laquelle il se plaignoit fort de luy & de nous quatre, le priant au lieu de nous recevoir, de nous renvoyer à Mexique pour estre embarquez l'année suivante & envoyez aux Philippines; mais que le

Provincial avoit méprisé sa lettre & s'en estoit moqué,

Après avoir esté regalez à Chiapa toute une semaine, nous crûmes qu'il estoit à propos de nous aller présenter au Pere Provincial qui s'appelloit frere Pierre Alvarez, afin de sçavoir de luy si nous pourrions demeurer en sa Province, ou s'il nous falloit retourner en Espagne parce que nous ne pouvions estre reçeus en aucun autre endroit de l'Amerique qu'en cette Province-là,

Nous trouvâmes le Provincial dans une petite ville appellée saint Christophle entre Chiapa des Indiens & le Royaume de Chiapa, se promenant sous des allées couvertes de ce lieu-là, où il y a aussi quantité de poisson & grande abondance d'excellens fruits,

Il nous reçut avec beaucoup d'amitié & nous traitta bien à dîné & à soupé & pour nous montrer son humilité, devant que nous nous missions au lit il voulut nous laver les pieds, comme Jesus Christ avoit fait à ses Disciples.

Le premier jour il ne nous parla presque que point de nostre venue en ce pays là; mais le lendemain il nous fit connoître sa resolution avec beaucoup d'adresse & de subtilité,

Car premierement il nous lût la lettre que Calvo luy avoit écrite contre nous , & en glosant dessus nous representa le tort que nous avions d'avoir abandonné nostre premiere vocation qui estoit d'aller aux Philippines, où plusieurs Indiens couroient risque de leur salut manque de nostre instruction, parce qu'il ne faisoit point de doute que nous estions plus capables de les instruire & convertir, que ceux que l'on y envoyroit en nostre absence.

En second lieu que nous avions frustré la bonne opinion que sa Majesté Catholique avoit conceüe de nous, nous ayant entreu depuis l'Espagne jusques à Mexique dans l'esperance que nous travaillerions à la conversion des Indiens aux Philippines.

Et enfin qu'il nous consideroit comme ses prisonniers, puis qu'il avoit le pouvoir de nous arrester, & de nous renvoyer à Mexique au Vice-Roy, pour de là estre embarquez pour Manille comme Calvo le demandoit.

Mais pourtant qu'il ne vouloit pas encore nous dire son dessein, sinon que nous ne devions point nous affliger, mais plutôt nous divertir, & qu'après dîné il

nous en diroit davantage, lors qu'il auroit receu la réponse à une lettre qu'il avoit écrite à Chiapa pour sçavoir ce qu'il devoit faire de nous.

Le discours de ce grave & ancien Provincial nous toucha extrêmement; car nous avions peine à digerer ces accusations d'estre cause de la perte des ames de manquer de charité, d'avoir frustré les intentions de sa Majesté Catholique & enfin de nous voir menacez de prison de sorte que nous pouvions bien dire que ce déjeuné nous avoit osté l'appetit pour le dînée.

Après avoir quitté ce venerable Supérieur, nous nous allâmes promener sous une allée d'orangers, où nous nous entretenîmes assez long-temps sur le discours qu'il nous avoit fait que nous avions peine à digerer, voyant qu'il avoit joint ensemble les interests du Roy avec ceux de la Religion; de sorte que nous croyions assurément qu'on nous renvoyeroit au Mexique, où comme des Esclaves fugitifs nous serions contrainsts de nous embarquer pour les Philippines.

Je perdis alors toute esperance de retourner jamais en Angleterre; Antoine Melendez trembloit & souhaitoit d'estre

encore sur le haut de Maquilapa, & un autre eût bien voulu estre sur la mer avec le vieux Calvo & faire voile vers Manille en sa compagnie.

Quelques-uns proposerent qu'il falloit s'enfuir, & quitter Alvarez comme nous avions fait Calvo; mais on répondit à cela qu'en quelque lieu que nous allassions ne sçachans point le pays, nous serions toujourns découverts & renvoyez à Mexique, & que cela ne serviroit qu'à rendre nostre affaire plus mauvaise.

Mais enfin je dis aux autres que je ne pouvois pas m'imaginer que nous dussions craindre d'estre mal traitez par le Provincial, qui nous avoit toujourns parlé avec une contenance joyeuse & riante, & qui même s'estoit humilié jusques à nous laver les pieds.

Qu'au contraire je croyois assurément qu'il nous affectionnoit, pour estre venus de si loin nous offrir à travailler en cette moisson des ames conjointement avec luy, qui manquoit de personnes comme nous nouvellement venus d'Espagne pour faire teste à la faction des Crioles & naturels de la Province.

Leur representant là-dessus l'exemple de nostre amy Pierre Boralho qu'il avoit

déjà reçû parmi les autres Religieux de la Province, & qu'il ne pouvoit pas s'empêcher d'en user de même envers nous sans faire paroître beaucoup de partialité.

Et enfin que quand même nous ne pourrions pas demeurer en ce lieu-là, que le Provincial ne nous renverroit point à Mexique pour y estre couverts de honte & d'opprobre; mais qu'il nous ayderoit plûtoſt à retourner en Espagne, ou en tel lieu que nous voudrions choisir, & nous assisteroit même d'argent pour faire le voyage.

Pendant que nous avions l'esprit agité de la sorte ne ſçachans à quoy nous refoudre, il y a apparence que le vieux Alvarez nous regardoit par ſa fenestre, & que comme Joſeph n'avoit pu ſe retenir plus long-temps de témoigner la tendreſſe qu'il avoit pour ſes freres, de même ce bon Superieur ayant remarqué que ſon discours nous avoit affligé, ne pût pas nous ſouffrir plus long-temps en cét état, mais nous envoya ſon compagnon pour nous conſoler, comme nous reconnûmes auſſi-toſt par ſon discours.

Car deſlors qu'il nous aborda il nous demanda pourquoy nous eſtions ſi tristes

& si abatus, que le Pere Provincial avoit même remarqué que nous avions l'esprit agité; mais que nous ne devions rien craindre, que le Provincial nous aimoit, & qu'il avoit besoin de nous, & que puis que nous estions venus chercher un azile en sa province, nous ne devions pas apprehender qu'il en usât plus mal en nostre endroit, qu'un soldat envers l'ennemy qui se rend à luy, qu'il est obligé de protéger par les loix de la guerre.

Il nous dit plusieurs choses semblables pour nous réjoûir, & de plus que le Provincial avoit esté grandement blâmé par les Crioles pour avoir reçu Pierre Borallio; mais qu'ils feroient bien encore plus de bruit quand ils nous verroient tous quatre ensemble pour affoiblir leur faction; c'est pourquoy il desiroit que nous vissions d'une maniere qui ne choquât point ces gens-là qui avoient accoustumé de blâmer ses meilleures actions.

Et enfin il nous assura que le Provincial ne nous renvoyeroit jamais à Mexique, & qu'en cas qu'il ne nous pût pas établir à Chiapa ou à Guatimala, qu'il employeroit tout son pouvoir & celuy de ses amis en nostre faveur, & même nous donneroit de l'argent pour retourner en Espagne.

Ces paroles furent autant de cordiaux pour nous faire revenir le cœur, & de remèdes pour disposer nostre estomac au dîné, où nous fûmes appellez par le son d'une cloche.

Lors que nous entrâmes dans la maison, le visage riant du Provincial nous fut beaucoup plus agreable que toutes les viandes qu'il avoit fait apprester pour nous faire bonne chere, quoy que sa table fût servie comme celle d'un grand Seigneur.

Nous ne laissâmes pas aussi de tirer un bon presage de ce qu'on nous servoit une si grande quantité de chair & de poisson, de fruits & de confitures; mais de plus durant le repas nous remarquâmes bien par le discours du bon Alvarez qu'il estoit bien aise de nostre venuë.

Après dîné il nous dit qu'il vouloit jouër une partie de trictrac avec nous les uns après les autres, non pas pour gagner nostre argent, parce qu'il jugeoit bien que nous n'en pouvions pas avoir beaucoup après avoir fait un si long voyage; mais qu'il ne demandoit autre chose si nous perdions sinon que nous dissions chacun cinq Pater & cinq Ave pour luy, que si nous gagnions nous

terions reçûs & incorporez parmy les Religieux de la Province.

Cette gageure nous plût extrêmement, parce qu'en perdant nous ne perdions rien, & n'estions obligez à rien que nous n'eussions bien voulu faire de nous-même; mais en gagnant nostre gain nous estoit beaucoup plus utile que si nous eussions gagné de grosses sommes d'argent.

De plus cela nous donna lieu de croire qu'il falloit que nos affaires allassent bien, puis que nous pouvions gagner au jeu une faveur pour laquelle nous avions fait un voyage de plus de six vingts lieues.

La partie estant commencée nous joiâmes chacun la nostre tour à tour, en sorte qu'il se trouva que nous estions plus forts que ce bon vieillard; mais nous remarquâmes bien qu'il se laissoit gagner à dessein, & qu'il le faisoit par adresse & jugement, afin que sa perte nous pût dire ce qu'il ne vouloit pas nous exprimer de bouche, qui estoit nostre incorporation dans la Province.

Mais le jeu ne fut pas plûtoſt achevé, que nous en fûmes assurez par le retour d'un Indien qu'on avoit envoyé dès le

matin à Chiapa pour sçavoir du Pere Prieur & des principaux du convent ce qu'on feroit de nous.

Ce Prieur témoignant par sa lettre que luy & tous les anciens Religieux du convent estoient ravis de nostre venue, pria instamment le Superieur de nous envoyer chez luy souhaitant que nous fussions ses hostes, parce qu'il s'estoit veu en une pareille affaire que nous dix ans auparavant.

Car il avoit aussi quitté à Mexique sa compagnie des Philippines, & s'en estoit fuy à Guatimala, où à cause de son sçavoir & de sa capacité il fut extrêmement traversé par la faction des Crioles: c'est pourquoy il témoignoit tant de joye de voir qu'il pouvoit esperer à present d'avoir assez de Religieux de son costé pour s'opposer à ceux qui l'avoient persecuté.

Le vieux Alvarez ayant esté fort touché par cette lettre, nous dit après l'avoir lue qu'il estoit obligé de payer ce qu'il avoit perdu, & que le lendemain il nous enverroit à Chiapa, pour y demeurer jusques à ce qu'il eût trouvé lieu pour nous envoyer en d'autres endroits du pays pour en apprendre le langage, afin

de pouvoir prêcher les Indiens.

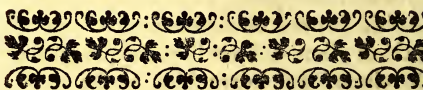
Après que cét entretien fut fini nous fûmes derechef nous promener dans le jardin, qui nous paroïssoit beaucoup plus agreable que le matin par la consolation que nous venions de recevoir du Pere Provincial.

Là sous ces belles allées d'orangers nous commençâmes à louer Dieu qui avoit eü pitié de nous en nostre plus grande affliction, sans oublier le politique & sage Provincial qui ayant bien voulu perdre son jeu pour nostre consolation, il n'étoit pas raisonnable qu'il perdît nos prières; aussi nous les offrîmes à Dieu en ce même lieu-là le priant de bon cœur pour sa santé & prosperité.

Nous demeurâmes dans ce jardin jusques au soupé en nous divertissant en diverses manieres, tantôt en mangeant des citrons & des oranges douces, & tantôt en cueillant des citrons aigres & les jetant à la teste les uns aux autres, mais principalement à celuy qui avoit souhaité d'estre avec Calvo que nous chassâmes du jardin à coups d'oranges & de citrons, continuans ce divertissement avec l'autant plus de satisfaction, que nous voyions que ce bon Provincial qui s'é-

toit mis sur un balcon y prenoit plaisir
& estoit ravy de nous voir ainsi réjouir

Nous n'eûmes pas si-tost chassé l'amy
de Calvo hors du jardin, que la cloche
sonna pour nous inviter à souper, & al-
ler retrouver nostre meilleur amy Alva-
rez qui avoit derechef fait servir sa ta-
ble aussi magnifiquement qu'à dîné.



CHAPITRE XII.

*L'Auteur part de la petite ville de
saint Christophle avec son compa-
gnon, apres qu'ils eurent perdu leur
liberté qu'ils avoient jouée au tric-
trac contre des boëtes de Chocola-
te avec le Superieur du convent de
Jacobins.*

A Prés le soupé il nous dit que le
lendemain matin il nous enverroit
à Chiapa, parce que le Prieur luy avoit
écrit qu'il vouloit venir au devant de nous
& nous donner à déjeuner à un bourg

qui s'appelle saint Philippe ; ce qui nous fit avoir bonne opinion de nous voyant que des Provinciaux & des Prieurs se mettoient si en peine de nous regaler.

Neantmoins devant que nous aller courir le Provincial nous dit qu'il vouloit encore joüer une partie au trictrac avec nous pour voir s'il pourroit tirer sa revanche.

Mais comme il estoit rusé & adroit, & qu'il sçavoit extremement bien le jeu, étant bien assuré qu'il nous gagneroit il changea la nature de la gageure par un mystere que nous ne pûmes comprendre que le jour suivant, ordonnant que si nous le gagnions il seroit obligé de nous donner à chacun une boëte de chocolate, mais que si nous perdions nous serions ses prisonniers.

Nous commençâmes donc la partie sans l'esperance de gagner comme nous avions fait cy-devant ; mais au contraire se trouva que nous perdîmes tous les uns après les autres : mais comme nous ne pouvions deviner comme quoy nous pouvions estre ses prisonniers, nous ne nous souciâmes pas beaucoup d'avoir per-

Neantmoins le bon Provincial nous dit

en riant qu'il estoit bien fâché que nous eussions perdu, qu'il souhaitoit pourtant que nous ne tombassions jamais en de plus fâcheuses prisons que les siennes, mais que pour nous consoler il nous vouloit donner à chacun une boëte de chocolate, pour boire à sa santé & nous réjoüir lors que nous serions affligés par la perte que nous avions faite.

Nous ne pûmes jamais deviner ce qu'il vouloit dire que le lendemain à midy, mais nous crûmes que c'estoit une raillerie, & que tout ce qu'il disoit n'estoit que pour se divertir avec nous comme il avoit déjà fait, de sorte que cela n'empêcha pas qu'après avoir pris congé de luy chacun ne se retirât avec joye en sa chambre.

Le lendemain matin nous trouvâmes deux mulets du Provincial, & deux autres qui appartenoyent à ses compagnons tous sellez & prests à monter dessus avec une douzaine d'Indiens à cheval qui nous devoient conduire par une montagne assez difficile & au travers des bois au bourg de saint Philippe.

Après déjeuné le bon Provincial nous embrassa en nous disant adieu, nous suppliant de prier Dieu pour luy, & au rest

ne n'estre point affligé de tout ce qui nous pourroit arriver, nous assurant qu'il nous aimoit & qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour nous rendre service; mais qu'il estoit obligé de se servir d'adresse & de prudence pour fermer la bouche aux Crioles qui nous haïssient aussi bien que moy.

Après avoir pris congé de luy nous partîmes de ce lieu-là aux fanfares des trompettes & des hautbois qui marchaient devant nous, & qui par le raisonnement des échos se faisoient entendre tout le long du chemin, depuis le haut de la montagne jusques en la vallée où nous avions laissé le bon vieillard Alvarez dans un fonds environné de montagnes de tous costez.

Nous ne fûmes pas si tost montez au haut de la montagne que nous découvrires une petite vallée avec la ville de Chiapa des Espagnols & deux ou trois petits bourgs, dont saint Philippe estoit en situé au pied de la montagne que nous avions à monter.

Les trompettes qui marchaient toujours devant nous avertirent assez par leurs fanfares les habitans de saint Philippe de nostre venue, & à nous prepa-

rer un second déjeuné , la froideur de l'air que nous avions senti sur la montagne nous ayant aiguisé l'appetit.

Nous n'eûmes pas fait cinq cents pas en descendant de la montagne, que nous rencontrâmes une vingtaine d'Indiens forestes tous à cheval avec leurs trompettes qui sonnoient devant eux , & derrière sur une mule richement enharnachée venoit le Prieur de Chiapa nommé Per Jean Baptiste , qui estoit d'un temperament jovial , mais gras & replet.

Nous ne l'eûmes pas si-tôt abordé qu'il nous appellant ses freres fugitifs des Philippines, il nous dit que nous estions le bien venus en ce pays - là , & particulièrement qu'il estoit bien aise de nous voir , & qu'il nous donneroit bien de plus agreables divertissemens dans ce saint Philippe qui estoit proche de là, que nous n'en aurions jamais eu dans le saint Philippe des Isles Philippines si nous avions esté.





CHAPITRE XIII.

*Reception que firent à l'Auteur les
Indiens de Chiapa & le Superieur
des Iacobins, & de quelle maniere
il satisfit à ce qu'il avoit perdu
au trictrac le jour d'auparavant.*

EN cette maniere en nous entretenant avec le bon Prieur nous descendîmes joyeusement de la montagne, où nous trouvâmes que tous les habitans du bourg de saint Philippe nous attendoient tant les hommes que les femmes, les uns nous presentans des bouquets de fleurs, d'autres nous jettans des roses au visage, & d'autres qui dançoient devant nous tout le long de la rue où nous devions passer, que l'on avoit parsemée d'herbes & de branches d'orangers, & ornée de plusieurs arcs de triomphe faits de festons de fleurs jusques à l'Eglise, où par l'espace d'une demie-heure nous fûmes regalez par la meilleure musique de la ville de Chiapa

que le bon Prieur avoit loüée tout espres pour l'accompagner à nostre reception.

Après que la musique fut cessée, le Prieur Jean Baptiste s'estant levé debout fit une harangue aux Indiens, les remerciant de ce qu'ils nous avoient si bien regaler parce que nous estions ses amis, & leur distribua des Indulgences plenières pour tous leurs pechez passez, pour tous ceux que visiteroient l'Eglise du lieu le dimanche ensuivant le matin ou l'apresdinee.

De là sorte nous quittâmes l'Autel pour aller déjeuner à la table, que nous trouvâmes couverte de plusieurs viandes salées & de ragousts, pour nous faire encore trouver meilleur le bon vin de Xerez que le Prieur avoit fait apporter tout exprés pour nous.

Après les viandes salées l'on nous servit de si excellentes confitures que les Religieuses de Chiapa avoient faites, que nous n'en auions point veu de semblables depuis saint Jean de Vlhua jusque en ce lieu-là, qui servirent à nous faire boire à chacun un verre de chocolat avec quoy nous achevâmes le déjeuner.

Mais pendant que ce Prieur nous fai

Il ne faut point faire si bonne chere, nous ne laissons pas d'avoir l'esprit inquieté : car nous ne pouvions dechiffrer cette enigme qu'il nous repetoit souvent, que nous devions bien déjeuner, parce que nous ferions le plus maigre dîné que nous eussions fait de nostre vie, & qu'il falloit menager la source de la liberté qui ne nous durerait pas long-temps : nous remarquâmes bien ces paroles, mais nous ne les pûmes jamais entendre que quand nous fûmes arrivés au convent.

Après que nous eûmes déjeuner, les Indiens nous voulurent aussi donner du divertissement dans la place du marché, où ils se mirent à jouer au jeu des cannes, en courant à cheval les uns contre les autres avec de grandes rondaches, pour se fendre la teste & les épaules des cannes ou roseaux qu'ils se jettoient en passant les uns aux autres avec une merveilleuse adresse.

Le bon Prieur de Chiapa nous ayant congédiés de la sorte, nous permit de jouir de la liberté autant apparemment que le Provincial en estoient demeurés d'accord par leurs lettres, qui estoit siques à l'heure que l'on avoit accoutumé de dîner au convent de chiapa où

nous devions arriver devant midy.

Comme l'heure s'approchoit, & que nous avions encore environ deux mille à faire depuis saint Philippe jusques Chiapa, le Prieur commanda que l'on amenât nos mulets, les trompetes & les hautbois ayans averty les habitans de nostre depart de leur bourg: nous en foymes times aussi magnifiquement que nous estions entrez, au carillon des cloches & accompagnez de plusieurs Indiens cheval, & d'autres qui dançoient devant nous & joüoient de divers instrumens comme ils avoient fait à nostre entrée,

Après que nous eûmes fait environ cinq cens pas, le Prieur remercia les Indiens & les renvoya chez eux le convent estant tout proche où nous devions estre traittez d'une autre maniere, parce que dans la ville & dans le convent il n'est pas permis de faire toutes ces magnificences qu'on pratique à la campagne.

Les Indiens ayans pris congé de nous nous continuâmes nostre chemin en en retenant seulement deux pour nous servir de guides.

Lors que nous fûmes à cinq cens pas de la ville, le Prieur & un sien compa

non s'arrestèrent, & il tira de sa poche un ordre du Provincial dont il nous fit la lecture, qui portoit, que parce que nous avions abandonné nostre legitime Supérieur Calvo sur le chemin des Philippines, & que nous estions entrez sans la permission dans la Province de Chiapa, il ne pouvoit en conscience nous recevoir pour membres de son corps, & qu'auparavant il ne nous eût en quelque façon châtiés de la faute que nous avions commise.

C'est pourquoy il commandoit au Prieur de Chiapa, qu'aussi-tost que nous serions entrez dans le convent, il nous renfermer deux à deux dans nos chambres comme en prison pendant trois jours, & nous permettre de sortir que pour aller au refectoir, où à l'heure de midy nous nous devions presenter devant tous les Religieux assis sur la terre, sans avoir autre chose à dîné que du pain & de l'eau, mais qu'au soupé le Prieur nous pourroit faire apporter ce qu'il luy plairoit dans nos chambres qui nous devoient servir de lieu de prison.

Ce fut là la penitence que le sage & sévère Provincial nous imposa, qui ne laissoit pourtant pas de paroître bien aigre

après un si bon déjeuné , & de nous faire
cher d'entendre parler de jeunes & de
prison après avoir esté regalez avec tant
d'éclat.

Nous commençâmes lors à nous fou
venir du jeu & de la gageure du Provin
cial du soir auparavant & d'en entendre
le mystere , en reconnoissant le soulage
ment que nous devons recevoir par les
boëtes de chocolate après avoir dîné
avec du pain & de l'eau.

Nous nous souvînsmes du dîné que le
Prieur nous dit à saint Philippes qu'il
nous aurions ce jour-là , & de la liberté
dont nous devons nous servir.

Mais le bon Prieur qui s'aperçut
que tout d'un coup nostre contenance
avoit changé , & que nous paroissions
affligez , se prit à sourire pour nous faire
connoître que le Provincial ny luy n'au
voient pas dessein de nous faire du mal
mais que ce qu'ils en faisoient estoit par
une adresse de politique , afin de fermer
la bouche aux Crioles qui ne pourroient
pas s'empêcher de murmurer si l'on ne
nous faisoit pas sentir quelque sorte de
châtiment.

Il nous assura de plus qu'après nostre
emprisonnement nous devons esperer
tous

toute sorte d'honneur & d'avancement, que nous n'aurions faite de rien tant que nous serions avec luy, & qu'après nous avoir fait dîner au pain & à l'eau, il nous envoyeroit à souper dans nos chambres & assez dequoy faire bonne chere pendant vingt-quatre heures.

Après cela nous nous acheminâmes au convent de Chiapa, où nous fûmes reçeus par la pluspart des Religieux, avec beaucoup de joye; neanmoins nous remarquâmes qu'il y en avoit quelques-uns qui nous faisoient mauvaise mine, & qui nous regardoient de mauvais œil.

L'on ne nous eut pas plûtost conduit dans nos chambres, que la cloche invita les autres Religieux à dîner, & nous à faire penitence au pain & à l'eau.

Nous descendîmes au refectoir, où après benedicté les Religieux s'estans tous assis à table, nous autres quatre Jonas des Philippines, ainsi que quelques Criollos nous avoient nommé, fûmes obligez de nous seoir à terre les jambes comme les tailleurs au milieu du refectoir, pour témoigner par cet acte d'humilité le désir que nous avions d'avoir desobeï à l'Ordre de l'Ordre de S. Augustin & de son Superieur Calvo.

A même temps que l'on seoit à table, le pre-

mier plat à table, l'on nous donna aussi chacun un pain raisonnable, & un peu d'eau claire dont nous bûmes joyeusement, parce que nous estions assez rassasiés de deux déjeunés que nous avions fait auparavant.

Neanmoins au milieu de cette action qui nous couvroit de honte en public mais qui se pratiquoit pourtant entre les Religieux pour de moindres fautes que les nostres, nous avions cette consolation que le Prieur & le Provincial estoient nos amis, que ce châtiment estoit paternel, & que de la part de ceux qui nous y avoient condamné nous aurions du chocolat pour nous consoler, & que nous serions mieux traités dans nos chambres ce soir là, que plusieurs autres qui n'avoient eu que deux ou trois plats à souper : Joint que nous avions pour compagnon de penitence un Religieux Crivoine qui devoit estre assis à terre aussi bien que nous, à cause de certaines lettres amoureuses qu'une Religieuse & luy s'écrivoient, dont les termes passoient les bornes de la chasteté.

Mais quand je vis que ce Religieux nous regardoit de mauvais visage, je m'approchay de luy le plus près qu'il me fut possible.

possible, & comme je l'entendis murmurer tout bas, & qu'il nous appelloit des Jonas desobeissans des Philippines, je luy dis aussi tout bas les deux hexametres suivans, qui me vinrent soudain dans l'esprit sur sa mauvaise conduite.

*Si monialis amor te turpia scribere fecit,
Ecce tibi gelida prebent medicamina limpha.*

Mais comme il eut entendu ces vers que je fis sur le champ, il témoigna encore d'estre plus mal content, se retirant en haussant les coudes & secouant les épaules par mépris, ce qui m'obligea de le suivre & de luy reciter amiablement ces vers.

Solamen misero est socios retinere Panettes.

Il s'imagina que je le suivois pour luy dérober son pain, & ce mot *panettes* l'auroit presque étranglé, s'il ne se fût servi de l'eau qui estoit devant luy & n'en eût bû un bon verre, par où j'apperçus que sa colere estoit appaisée, & cela m'obligea de luy dire que je croyois aussi que la violence de son amour devoit estre temperée.

De cette sorte je dînay joyeusement au pain & à l'eau avec mon voisin le Reli-

gieux Criole, & après diné l'on nous ramena dans nos chambres, où nous bûmes du chocolate que nous avoit donné le bon Alvarez.

Les Religieux Castillans nous venoient trouver en foule dans nos chambres, les uns pour s'entretenir avec nous, & les autres pour nous apporter des confitures, & autres semblables friandises.

L'on parla aussi incontinent dans le convent des vers que j'avois faits sur le sujet de ce Religieux Criole, & ils servirent d'entretien l'apresdînée à tous les autres Religieux.

Ce soir-là nous fûmes servis à souper suivant la promesse & la generosité du Prieur, qui nous voulut encore honorer de sa presence avec deux autres de ses compagnons qui souperent avec nous en notre chambre.

Les trois jours de nostre prison se passerent ainsi joyeusement, souhaitans de n'en trouver jamais de plus fâcheuse que celle-là, où à la reserve que nous n'avions pas la liberté de sortir, nous avions tout ce que nous eussions pû souhaitter d'ailleurs, faisans bonne chere, & n'estans jamais sans avoir quelqu'un de nos amis qui nous tenoit compagnie.

De maniere que nous pouvions dire que nostre prison nous estoit plûtoſt un ſoulagement qu'un châtiment, parce qu'après un ſi long voyage que celuy que nous avions fait depuis Mexique juſques-là, nous avions plus beſoin de repos que de promenade.

Nous ne fûmes pas plûtoſt en liberté, que nous trouvâmes que le Provincial & le Prieur estoient dans le deſſein de nous placer ſi bien, qu'après nostre prison nous pûſſions acquerir de l'honneur & du credit en ce pays-là.

L'on envoya deux Religieux de nostre compagnie à la campagne pour y apprendre le langage du pays, afin de preſcher aux Indiens, & eſtre pourvûs de quelque benefice.

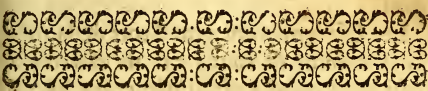
Ils nous accorderent auſſi à un de mes compagnons & à moy la permiſſion d'aller à Guatimala pour y enſeigner dans l'Univerſité la Philoſophie & la Theologie, mais on differa nostre depart juſques à la ſaint Michel, parce que c'eſtoit le temps qu'on ouvroit les claſſes, & qu'on changeoit les régents.

Le Provincial ayant auſſi conſideré les vers que j'avois fait ſur le champ au ſujet du Religieux Criole, & remarquant

par là que la langue latine estoit mieuz entenduë en Angleterre qu'entre les Espagnols qui abusent du pauvre Priscien par leurs solecismes, & voyant qu'on avoit besoin d'une personne qui fût intelligente en cette langue pour enseigner la Grammaire & la Syntaxe aux enfans dans leur convent de Chiapa où l'instruction de la jeunesse leur valloit beaucoup tous les ans, il me pria d'en vouloir accepter la charge en attendant qu'il pût m'envoyer à Guatimala, me promettant de m'assister de tout ce que j'auois besoin tant pour acheter des livres que pour mes autres necessitez, & mesme que je pourrois aussi aller à la campagne comme j'en avois le dessein pour voir ce qu'il y avoit de plus remarquable aux environs.

Je ne pûs refuser un offre qui m'estoit si utile, de sorte qu'avec cét employ je demeuray en cette ville-là depuis le mois d'Avril jusques à la fin de Septembre, où j'acquis beaucoup de reputation & de credit auprès de l'Evesque & du Gouverneur, mais particulièrement auprès du Prieur qui ne faisoit jamais de partie de promenade à la campagne sans moy; ce qui me donna lieu de pouvoir remarquer les richesses & le gouvernement de Chia-

pa, comme je les décris fidèlement dans le chapitre qui suit.



CHAPITRE XIV.

*Description de la Province de Chiapa,
& des villes & principaux bourgs
qui en dependent.*

QUoy que dans l'opinion des Espagnols la Province de Chiapa soit une des plus pauvres de l'Amerique, parce qu'on n'y a point encore decouvert de mines, ny trouvé de sable d'or dans les rivieres, & qu'il n'y a aucun port sur la mer du Sud pour le transport des marchandises, & pour negocier avec ceux de Mexique, de Guaxaca, & de Guatimala, je puis dire pourtant qu'elle en surpasse beaucoup d'autres en la grandeur de ses villes & de ses bourgs, & ne cede à pas une qu'à Guatimala, & mesme je je puis asseurer que dans tout le reste de l'Amerique il n'y a pas une ville d'In-

diens qui soit si peuplée des naturels du pays, & si grande que Chiapa des Indiens.

Les Espagnols ont grand tort de la mépriser comme ils font : car ils devroient considérer qu'elle est située entre Mexique & Guatimala, & que de sa force ou de sa foiblesse depend celle de toute l'Amérique ; parce qu'en n'estant point fortifiée il est facile d'y entrer par la riviere de Tabasco, & qu'elle est aussi contiguë & frontiere du Jucatan.

De plus par le moyen des marchandises qui s'y trouvent, les habitans n'entretiennent pas seulement un commerce considerable entr'eux, mais aussi avec les autres provinces ; & il n'y a point de lieu dans l'Amérique dont l'Espagne tire tant de cochenille qu'elle fait d'une des provinces de Chiapa.

Outre que les bourgs qui sont grands & bien peulez augmentent considerablement les revenus du Roy d'Espagne par le tribut que chacun des habitans est obligé de payer tous les ans par teste,

Ce pays est divisé en trois Provinces, sçavoir celle de Chiapa, des Zeldales, & des Zoques, dont celle de Chiapa est la moins riche des trois.

Elle contieut la grande ville de Chiapa des Indiens, & tous les bourgs & villages qui sont situez au nort vers Maquilapa, & à l'ouïest du Prieuré de Comitlan qui a dix bourgs qui en dependent, & plusieurs fermes où l'on nourrit quantité de bestail, de chevaux & de mulets.

Proche de ce Prieuré de Comitlan est la grande vallée de Capanabastla, qui est aussi un autre Prieuré qui s'étend vers Soconuzco.

Cette vallée est considerable par une grande riviere qui sort des montagnes de Cuhumatlanes, & se va rendre à Chiapa des Indiens, & de là à Tabasco.

Elle est aussi renommée par la grande quantité de poisson qui se pesche dans la riviere, & par le grand nombre de bestail qui s'y trouve, & qui nourrit non seulement la ville de Chiapa, mais aussi tous les lieux voisins.

Quoy que la ville de Chiapa & Comitlan soient dans un climat extrêmement froid, parce qu'ils sont situez sur les montagnes, au contraire il fait extrêmement chaud en cette valée, parce qu'elle est dans un fonds, & depuis le mois de May jusques à la saint Michel il y arrive souvent de grands orages ac-

compagnez de tonnerres & d'éclairs.

Le principal bourg où est le Prieuré s'appelle Capanabaftla, où il demeure plus de huit cens Indiens.

Mais celui de Izquintenango est encore plus grand, qui est situé au bout de la vallée vers le Sud, & au pied des montagnes de Cuchumatlanes.

Le bourg de saint Barthelemy qui est à l'autre bout de la vallée vers le Nort est encore plus grand que ces deux là, & la vallée peut avoir environ quarante milles de longueur & dix ou douze de largeur.

Tous les autres bourgs sont situés vers Soconuzco, où la chaleur va toujours en augmentant aussi bien que les tonnerres & les éclairs, parce qu'ils approchent plus des côtes de la mer du Sud.

Outre la grande quantité de bestail qui est en cette vallée, il s'y recueille aussi tant de coton que c'est la principale marchandise du pays, parce qu'il s'en fait un grand nombre de mantes dont les Indiens se couvrent le corps, & les marchands les y viennent acheter de divers endroits, ou bien les habitans les changent pour du Cacao avec ceux de Soconuzco & Suchutepeque, de sorte que

par ce moyen ils sont toujourns assez bien pourvûs du breuvage qui se fait avec ce fruit. là.

Ils ne manquent non plus de poissons, parce que la riviere leur en fournit abondamment ; ny de chair la vallée estant pleine de bestail ; ny de quoy s'abiller, parce qu'ils en vendent mesme aux autres ; ny de pain, parce que quoy qu'il n'y croisse point de froment, ils recueillent assez de mahis pour leur nourriture.

Enfin ils ont quantité de gibier, de volaille & de cocqs-d'inde, de fruits, de miel, de tabac, & de cannes de sucre.

Mais l'argent n'est pas si commun à Chiapa qu'à Mexique & à Guaxaca : car au lieu qu'en ces deux villes. là l'on y compte par patagons ou pieces de huit reales, l'on ne compte à Chiapa que par testons qui ne vallent que la moitié d'un patagon.

Quoy que la riviere soit extremement utile à cette vallée, & contribué beaucoup à son abondance, elle est pourtant cause de plusieurs defastres qui arrivent aux habitans, dont les enfans aussi bien que les veaux & les poulains lors qu'ils approchent du bord de l'eau sont souvent devorez par les crocodiles qui sont en

grand nombre en cette riviere , & qui font friands de chair , parce qu'ils en ont plusieurs fois mangé.

La ville du Royal Chiapa est une des moindres de toute l'Amérique : car il n'y a qu'environ quatre cens chefs de famille Espagnols , & environ cent maisons d'Indiens qui sont jointes à la ville, qu'on appelle le fauxbourg des Indiens qui y ont une chapelle particuliere.

Dans la ville il n'y a point d'autre Eglise parroissiale que l'Eglise cathedrale qui sert pour tous les habitans.

Il y a aussi deux convents , l'un de Religieux de l'ordre de saint Dominique , & un autre de saint François , & un pauvre convent de Religieuses qui sont assez à charge à la ville.

Mais parce que les Jesuites ne s'y sont point établis , qui demeurent ordinairement dans les villes qui sont riches & opulentes , l'on en peut bien tirer une consequence que celle-cy ne l'est pas , ou du moins que les habitans n'ont pas la generosité que les Jesuites demandent pour en tirer les grandes aumônes & les dons extraordinaires avec quoy ils entretiennent leurs colleges dans les lieux où ils sont.

Car en ce lieu icy les marchands sont referrez, & les gentils-hommes ménagers & épargnans, & n'ont pas assez d'esprit ny de civilité pour faire ces largesses, de sorte que le pauvre Chiapa n'est pas un lieu commode pour les Jesuites.

Le principal trafic des marchands de cette ville est de cacao, de coton qu'ils vont achepter à la campagne aux environs, de merceries, & de sucre qu'ils tirent de Chiapa des Indiens, & de quelque peu de cochenille, mais parce que le Gouverneur tire beaucoup de profit du commerce de la cochenille, il ne leur permet pas facilement de trafiquer de cette sorte de marchandise.

Ils ont tous des boutiques dans une petite place où l'on tient le marché qui est devant l'Eglise cathedrale, où il y a des allées & des porches où les femmes des pauvres Indiens se rendent ordinairement sur les cinq heures du soir, & y apportent des drogues & des boissons qu'elles vendent à bon marché aux Criolles.

Ceux qui sont les plus riches d'entre ces marchands vont à Tabasco, où ils y envoient pour achepter des marchandises qui viennent d'Espagne, comme des

vins, des toiles, des figues, des raisins; des olives, & du fer; mais ils n'osent pas risquer beaucoup en ces choses-là, parce qu'il y a peu d'Espagnols dans le pays, & que la plupart se contentent d'avoir seulement ce qui leur est nécessaire pour la vie.

De sorte que la plupart de marchandes d'Espagne que l'on y apporte sont pour les Religieux, qui sont ceux de tout le pays qui se divertissent le mieux.

Les gentils-hommes de Chiapa servent ordinairement de proverbe & de matière de raillerie en ce pays-là, quand on veut représenter des fanfarons qui sont les grands seigneurs ou les capables, quoy qu'ils ne soient que des gueux ou des ignorans.

Car ils se disent ordinairement estre descendus de quelques maisons de Ducs en Espagne, ou des premiers conquerans, quoy que dans leurs mœurs & dans leur entretien ils paroissent aussi rustiques & grossiers que des paysans, & n'ayent ny sens ny entendement pour la plupart.

Les principales familles de cette ville portent aussi les noms magnifiques de Cortez, de Solis, de Velasco, de Toledo, de Zerna, & de Mendoze.



CHAPITRE XV.

*Conference curieuse d'un gentilhomme
Criole avec l'Auteur.*

VN jour l'un de ces gentilshommes & qui estoit des premiers d'entr'eux, nommé Dom Melchior de Velasco, étant entré en conference avec moy sur le sujet de l'Angleterre & de la nation Angloise, me demanda serieusement si le soleil & la lune estoient de la mesme couleur en Angleterre qu'à Chiapa, & si les Anglois marchent nuds pieds comme les Indiens, & sacrifioient des hommes comme les payens faisoient autrefois en ce pays-là.

Ce ne fut pas là toutes les questions ridicules qu'il me fit: car il me demanda encore si l'on pouvoit bien trouver en Angleterre quelque ragoût aussi delicat que des frixolles dont les pauvres Indiens se nourrissent, qui n'est autre chose que des faveoles en françois feverolles bouill-

lies & assaisonnées avec un peu de poivre de l'Amérique & de l'ail, jusques à ce que le bouillon vienne aussi noir que de l'ancre ?

De plus si les femmes d'Angleterre portoient leurs enfans aussi long-temps que celles des Espagnols ? & enfin si les Espagnols n'estoient pas plus braves & plus galans que les Anglois ? Je passeray sous silence cent autres impertinences qui luy échaperent de pareille force, pour dire qu'il est ordinaire entr'eux de n'avoir à dîner qu'un plat de frixoles assaisonnées dans du bouillon noir, avec de l'ail & du poivre qu'ils disent estre la meilleure nourriture des Indiens.

Et néanmoins après un dîner si magnifique ils se tiendront une demie-heure sur la porte pour se faire voir, & secouer les miettes de leurs habits, de leurs fraises, & de leurs moustaches, & à se curer les dents comme s'il y estoit resté quelques os de perdrix ; & si quelqu'un de leurs amis vient par hazard à passer par là, ils ne manqueront pas de faire trouver à propos une miette sur leur moustache, & dire en mesme temps, ô monsieur, que je viens de manger d'une excellente perdrix, pour dire qu'ils tiennent bonne

able, quoy qu'ils n'ayent mangé que de
des frixolles ou faseoles bouïllies.

Encor qu'ils vantent tant leur naissanc-
e, ils ne s'occupent pourtant qu'à élever
du bestail, & leurs plus grandes richesses
consistent en fermes où l'on nourrit
des bœufs & des mulets.

Il est vray qu'il y en a quelques-uns
qui ont des bourgades d'Indiens qui de-
pendent d'eux, d'où ils sont appellez
Commandeurs, & chaque habitant est
obligé de leur payer tous les ans un cer-
tain droit en argent & en volailles.

Ils n'ont nulle inclination aux armes, &
quoy qu'ils disent qu'ils voudroient bien
voir l'Espagne, il n'y en a pourtant pas un
qui voulut s'estre hazardé sur la mer; car
ils estiment qu'il n'y a rien de meilleur
que de dormir paisiblement dans son lit.

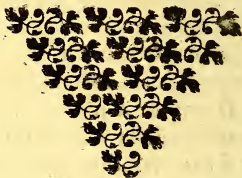
Cent bons soldats battroient aisément
sous ces Doms de Chiapa, & se ren-
droient maistres de la ville, dont les ave-
nues sont si ouvertes que les asnes & les
mulets y entrent & en sortent à toute
heure pour aller paître dans les champs.

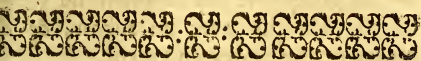
Il y a neanmoins dans cette ville un
Gouverneur & un Evesque.

La charge du Gouverneur est confide-
rable, parce que son pouvoir s'étend

fort loin, qu'il traite les Espagnols & les Indiens comme il luy plaist, & qu'il fait encore un tres-grand trafic de cacao & de cochenille.

Mais les biens qui sont mal acquis ne prosperent jamais, comme l'experimenta Dom Gabriel de Orellana qui estoit gouverneur de cette ville & de ce pays lors que j'y estois, qui ayant envoyé pour la valeur de huit mille écus de cochenille, de cacao, de sucre, & de cuirs par la riviere de Tabasco pour porter à la Havane, les perdit, & le tout tomba entre les mains des Hollandois.





CHAPITRE XVI.

De l'état Ecclesiastique de Chiapa, de l'étenduë de l'Evesché, & de ce qui arriva à un Evesque pour avoir voulu remedier à l'abus de l'usage du chocolate par les femmes dans l'Eglise pendant la messe, qui le firent empoisonner dans du chocolate.

L'Evesché de cette ville vaut pour le moins huit mille ducats par an ; & certes l'Evesque les merite bien venant d'un pays aussi éloigné qu'est l'Espagne, demeurer dans une ville où il y a de si habilles gens que Dom Melchior de Velasco, & où les asnes sont nourris & levez à si bon marché.

La plus grande partie du reuenu de cet Evesque vient des offrandes qu'il reçoit tous les ans dans les gros bourgs des Indiens, où il va une fois l'année pour confirmer leurs enfans, ny ayant pas un de

ces enfans qui ne luy donnent un cierge de cire blanche avec un ruban, & de moins quatre reales en argent.

J'en ay mesme vû quelques-uns de plus riches qui luy donnoient des cierges qui pesoient jusques à six livres, avec deux aunes de ruban à dix sols l'aune & qui estoient tous couvers de simple reales depuis le bas jusques au haut ; car les Indiens tirent vanité d'offrir ces grosses offrandes.

Celuy qui estoit Evesque de cette ville lors que j'y estois s'appelloit Dom Bernard de Salazar, qui me pria de l'accompagner un mois durant en la visite des bourgs qui sont proches de Chiapa, où il me donna la charge de tenir le bassin où les Espagnols & les Indiens apportent leurs offrandes pendant qu'il confirmoit leurs enfans, & comme j'avois soin avec un autre Chapelain de compter soigneusement l'argent devant que de le porter en la chambre de l'Evesque, je trouvay qu'à la fin du mois il avoit reçu seize cents ducats seulement en ces offrandes, sans compter ses droits pour la visite des confrairies qui sont fort riches en ce pays-là & dont les Evesques tirent de bons revenus dans leurs Dioceses.

Cet Evesque aussi bien que tous les autres qui sont dans les Indes estoit un peu trop attaché au bien ; mais au reste il estoit de bonnes mœurs, & s'appliquoit à reformer les desordres qui se commettoient dans l'Eglise ; mais il luy en coûta la vie devant que je partisse de Chiapa pour aller à Guatimala.

Les femmes de cette ville-là prétendent estre sujettez à de si grandes debilités d'estomac, qu'elles ne sçauroient entendre une messe basse, & encore moins la grande messe & le sermon, sans boire un verre de chocolate tout chaud, & manger un peu de confitures pour se fortifier l'estomac.

Pour cet effet leurs servantes avoient accoustumé de leur apporter du chocolate dans l'Eglise au milieu de la messe ou du sermon, ce qui ne se pouvoit faire sans causer de la confusion, & sans interrompre les Prestres ou les Predicateurs.

L'Evesque voulant remedier à cet abus par les voyes de la douceur, leur fit diverses exhortations pour les prier de s'en tenir : mais comme il vid que cela ne servoit de rien, & qu'elles continuoient toujours à faire la mesme chose au mépris de ses exhortations, il fit afficher une

excommunication à la porte de l'Eglise contre toutes les personnes qui auroient la hardiesse d'y boire ou d'y manger pendant le service divin.

Cette excommunication choqua extrêmement toutes les femmes, mais particulièrement les demoiselles, qui dirent tout hautement que si l'on ne vouloit pas leur permettre de boire & de manger dans l'Eglise, qu'elles ne pourroient pas aussi continuer d'y assister.

Les principales de ces demoiselles qui sçavoient l'amitié qui estoit entre l'Evêque, le Prieur & moy, nous vinrent trouver tous deux, pour nous prier de faire en sorte que ce Prelat revoquât cette excommunication.

Nous fimes ce que nous pûmes. Le Prieur & moy pour porter l'Evêque à leur donner satisfaction, luy alleguans la coûtume du pays, la foiblesse des femmes & de leur estomac, l'aversion qu'elles auroient contre luy, & le danger qu'il y avoit que cela ne causât quelque sedition dans l'Eglise & dans la ville dont nous avons déjà quelques conjectures par ce que nous avons appris de plusieurs personnes.

Mais il répondit que sa vie ne lui

estoit rien au prix de la gloire de Dieu & de celle de sa maison, & que tout ce que nous luy avions dit n'estoit pas capable de luy faire faire la moindre chose contre son devoir.

Comme les femmes virent qu'il estoit si resolu, elles commencerent non seulement de le mépriser, mais à se moquer de luy tout ouvertement aussi bien que de son excommunication, & par mépris à boire plus que jamais dans l'Eglise comme le poisson fait dans l'eau.

Cet excez fut cause qu'un jour il y eut une grande sedition dans l'Eglise Cathedrale, & que plusieurs épées furent tirées contre les Prestres & les Chanoines qui s'estoient mis en devoir d'ôter aux servantes les vases où elles portoient du chocolate à leurs maîtresses, qui voyans que l'Evesque ne se pouvoit gagner ny par la force ny par la douceur, prirent la resolution d'abandonner l'Eglise cathedrale, de sorte que de là en avant on n'y voyoit plus personne, & chacun alloit entendre la messe & le sermon aux Eglises des convents, où les Religieux les faisoient vivre à leur maniere accoutumée sans faire autre chose que de les exhorter amiablement, de sorte que par

ce moyen les Religieux s'enrichirent aux dépens des Chanoines & de l'Eglise Cathedralre où personne ne donnoit plus rien.

Cela ne dura pas long-temps : car l'Evesque se fâcha contre les Religieux, & fit publier une autre excommunication par laquelle il enjoignoit à tous les habitans de la ville de venir à l'Eglise Cathedralre ; mais les femmes au lieu d'obéir se tinrent resserrées dans leurs maisons un mois tout entier.

Pendant ce temps-là l'Evesque tomba dangereusement malade, & se retira au convent des Jacobins, parce qu'il s'étoit persuadé qu'il n'y avoit personne qui voulût prendre plus de soin de luy pendant sa maladie que le Prieur en qui il avoit une entiere confiance.

L'on envoya querir des Medecins en divers endroits ; mais tous demeurèrent d'accord que l'Evesque avoit esté empoisonné, & luy-mesme le reconnut en mourant, priant Dieu de pardonner à ceux qui en estoient les auteurs, & le suppliant d'avoir pour agreable le sacrifice de sa vie, qu'il offroit volontairement pour sa gloire & pour celle de sa maison.

Il ne fut pas plus de huit jours malade dans le convent, & aussi tost qu'il fut mort tout son corps, sa teste, & son visage enflerent de telle sorte, qu'aussi-tost qu'on luy touchoit la peau en quelque endroit, elle se crevoit & jettoit du pus, qui estoit une marque d'une corruption universelle dans tout le corps.

Il y avoit une demoiselle dans la ville qui estoit de ma connoissance, qu'on accusoit d'une trop grande familiarité avec un des pages de ce Prelat, & de luy avoir fait donner par ce page un verre de chocolate qui l'avoit empoisonné.

Je luy ay ouy dire à elle-mesme qu'il y avoit peu de gens qui fussent fâchez de la mort de l'Évesque, mais particulièrement que les femmes n'avoient aucun sujet d'en avoir du déplaisir, & qu'elle croyoit que puis qu'il avoit témoigné tant d'aversión contre le chocolate qu'on beuvoit dans l'Eglise, celuy qu'il avoit bû dans sa maison ne s'estoit pas accommodé à son temperament.

Cela donna lieu ensuite à un proverbe par tout ce pays-là, qu'il falloit prendre garde au chocolate de Chiapa, & moy-mesme je n'osois plus en boire après cela dans aucune maison que ce fût, si je

n'estois bien aſſeuré de l'affection de toute la famille.

Les femmes de cette ville ſont adonnées à leurs plaiſirs, & le demon leur a appris diverſes manieres d'attraits & d'hameçons pour attirer les ames au peché & à la damnation, & ſi on les refuſe elles ſçavent le moyen de ſ'en venger par un verre de chocolate, ou par une boîte de confitures qui portera la mort avec elle.

Cette demoifelle qui fut ſouſpçonnée, & meſme fut en peine pour la mort de l'Eveſque, m'envoyoit aſſez ſouvent des boîtes de chocolate ou de confitures que je recevois, parce que je les prenois comme des eſpeces de reconnoiſſance de la peine que j'avois priſe à luy enſeigner un peu de latin.

Elle eſtoit d'une humeur fort enjoiée & agreable, où je ne trouvois point de mal juſques à ce qu'un jour elle m'envoya un fort beau fruit de palmite, enveloppé dans un mouchoir & tout couvert de fleurs de jaſmin & de roſes.

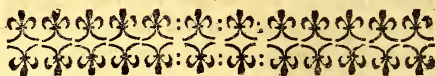
Lors que je déliai le mouchoir je crus qu'entre les fleurs j'y trouverois quelque riche preſent ou quelques pieces de huit; mais je fus fort étonné de n'y

trouver autre chose que ce fruit-là , & encore plus après l'avoir bien considéré d'y trouver gravé dessus avec un couteau un cœur navré de deux fleches , par où je découvris facilement l'intention du cœur de celle qui me l'avoit envoyé.

Cela m'obligea d'estre de là en avant plus circonspect & plus retenu à recevoir de ses presens , & à luy renvoyer son palmitte avec ces mots , *un fruit si froid n'a point d'effet.*

Ma resolution & ma réponse furent bien-tost sçuës dans cette petite ville ; ce qui mit cette demoiselle en colere contre moy , en sorte qu'elle m'ôta son fils qui venoit à mon école , & me menaçoit en plusieurs rencontres de me jouïer un tour de Chiapa.

Ce qui m'obligea de me tenir sur mes gardes en me souvenant du chocolate de l'Evesque , & je ne demeuray pas long-temps après en cette malheureuse ville , qui ne merite d'autre loüange sinon qu'elle est peuplée d'idiots , & de femmes qui ne sont habiles qu'à preparer du chocolate empoisonné.



CHAPITRE XVII.

Description de la ville de Chiapa des Indiens, & de leurs privileges, de leurs inclinations, de leur commerce, & de leurs occupations ordinaires.

MAis à douze lieuës de cette ville il y a un autre Chiapa qui merite plus de loüange que celuy-là.

Il est peuplé pour la plus grande partie par les Indiens, & c'est une des plus grandes villes qu'ils ayent dans toute l'Amérique où il y a pour le moins quatre mille familles.

Les Roys d'Espagne ont donné plusieurs privileges à cette ville: mais quoy qu'elle soit gouvernée par les Indiens, elle depend pourtant du gouvernement de Chiapa des Espagnols, qui choisissent un gouverneur Indien tel qu'il leur plaît avec les autres officiers inferieurs.

Ce Gouverneur peut porter l'épée & le

poignard, & jouit de plusieurs autres privileges par dessus les autres Indiens.

Il n'y a aucune ville où il se trouve tant de gentils-hommes Indiens qu'en celle-cy. Dom Philippe de Guzman en estoit Gouverneur lors que j'estois en ce pays-là, qui estoit un fort riche Indien, & qui nourrissoit toujours dans son écurie une douzaine d'aussi beaux chevaux de main qu'aucun Gouverneur Espagnol qui fût dans le pays, & n'avoit pas moins de courage qu'eux, comme il montra par le procez qu'il soutint en la Chancellerie de Guatimala contre le Gouverneur de Chiapa Royal pour la deffense des privileges de sa ville où il dépensa beaucoup, & après avoir gagné son procez il en fit faire des réjouissances tant par terre que par eau si magnifiques qu'on n'auroit pû en faire davantage à la Cour de Madrid.

Cette ville est située sur le bord d'une grande riviere, sur laquelle il y a plusieurs bateaux où l'on a enseigné aux Indiens à faire des combats de mer, en quoy ils sont extremement adroits, & à représenter les Nimphes de Parnasse, Neptune, Æole, & les autres Dieux des Payens, de sorte qu'ils se font admirer de tous les autres Indiens.

Ils font une armée de mer avec leurs bateaux , avec quoy ils assiegent une ville dans les formes , & la pressent jusques à ce qu'ils l'obligent de se rendre , avec tant de courage & d'adresse qu'il semble qu'ils ayent esté élevez toute leur vie dans les combats de mer.

Ils sont aussi extrêmement adroits à la course des taureaux , au jeu des cannes , à courir des chevaux , à dresser un camp , à la musique , à la dance , & aux autres exercices du corps , où ils ne cedent en rien aux Espagnols.

Ils bâtissent des villes & des châteaux de bois qu'ils couvrent de toile peinte , & qu'ils assiegent avec des bateaux où ils combattent les uns contre les autres , avec des fusées , des lances à feu , & autres sortes de feux d'artifice , avec tant de courage & d'adresse , que s'il leur estoit permis de mettre en pratique serieusement ce qu'ils ne font que par jeu , les Espagnols & les Religieux se repentiroient bien-tost de les avoir rendus si habiles en ce métier-là.

Ils representent souvent des Comedies qui sont leurs divertissemens ordinaires ; mais avec tant de generosité qu'ils n'y épargnent point la dépense , pour re-

galer les Religieux & les habitans des bourgs qui leur sont voisins, particulièrement dans les jours de feste & de réjouiſſance publique, où il s'y trouve ordinairement un grand concours de peuple.

La ville est riche, parce qu'il y a quantité de riches habitans, qui trafiquent à la campagne comme font les Espagnols, & qui pratiquent entr'eux tous les métiers nécessaires dans une ville bien policée.

Ils ne manquent ny de chair ny de poisson: car la riviere qui passe devant la ville leur en fournit en abondance, & ils ont plusieurs fermes où il y a aussi beaucoup de bestail.

Entre tous les Religieux qui sont établis en cette ville, ceux de l'Ordre de S. Dominique sont ceux qui tiennent le premier rang, ils y ont un fort beau Convent & une autre Eglise ou Chapelle qui en dépend.

La chaleur est si grande en ce lieu-là, que les Religieux & les Indiens sont obligez de porter ordinairement un linge autour de leur col pour s'effuyer, ce qui fait aussi qu'ils demeurent plus long-temps à table qu'ils ne feroient, parce qu'ils ne sçauroient manger un morceau que les

gouttes d'eau ne leur tombent tout le long du visage.

Les foirées néanmoins y sont fraîches & agreables, ce qui fait aussi qu'on les employe à se divertir & à se promener dans les allées & les jardins qui sont sur le bord de la riviere.

A deux ou trois lieuës de la ville il y a deux Ingenios ou fermes de sucre, dont l'une appartient au convent des Jacobins de Chiapa, & l'autre à celuy des memes Religieux de cette ville, où il y a près de deux cens Negres & plusieurs Indiens qui travaillent continuellement à faire du sucre dont on fournit tout le pays; & l'on y eleve aussi & aux environs un grand nombre de mulets & d'excellens chevaux.

La ville de Chiapa des Indiens & tous les autres bourgs qui sont aux environs, ne manquent de quoy que ce soit que d'un climat plus temperé, & de froment qui n'y peut fructifier; mais ceux qui ne s'en peuvent passer en font venir de Chiapa des Espagnols, & des environs de Comitlan; quoy que ce manque de bled n'y passe pas pour un defaut, parce qu'il y a une tres-grande abondance de mahis dont les Espagnols & les Religieux font faire

du pain , dont ils mangent avec autant d'appetit que de celuy de froment.

Neanmoins les pauvres Espagnols & quelques Indiens qui ont appris à trafiquer , font un gain tres-considerable des biscuits de froment qu'ils portent vendre dans les bourgs & villages : car quoy qu'ils soient durs & secs , les Indiens à qui c'est une nouveauté ne laissent pas de les acheter , ou bien d'en faire échange avec du coton , dont il y a encore plus grande abondance en ce pays-là que dans la vallée de Copanabaftlan.



CHAPITRE XVIII.

Description de la Province des Zoques contiguë à celle de Chiapa, ses richesses, son commerce, & les avantages quelle a sur ses voisins pour le trafic & le transport de ses marchandises.

AU pays de Chiapa est jointe la Province des Zoques , qui est la plus

riche des Provinces de Chiapa, & s'étend d'un côté à Tabasco d'où par la riviere de Grijalua l'on transporte les marchandises du pays avec assurance à saint Jean de Ulhua ou la vraie Croix.

Elle trafique aussi avec le pays de Jucatan par le havre qu'on appelle le Port-royal qui est entre Grijalua & Jucatan.

Neanmoins quoy que cette riviere de Tabasco ou de Grijalua & le Port-royal soient fort commodes pour le commerce de la Province des Zoques; ils sont pourtant cause que les Espagnols n'y vivent qu'en crainte, parce qu'ils en connoissent la foiblesse, & qu'ils savent bien que si quelque nation étrangere vouloit se hasarder courageusement d'entrer dans le pays par quelque'une de ces deux entrées, ils pourroient conquerir tout le pays de Chiapa, & de là passer jusques à Guatimala.

Mais parce que la riviere de Tabasco est peu profonde, & le climat trop chaud, où les bourgs sont aussi fort incommodés des moucherons, & que la principale marchandise de ce pays-là n'est que du Cacao, cela a empêché les Anglois & les Hollandois, après avoir entré dans la riviere, de passer outre, & s'en sont retournez

abandonnans un pays riche & les moyens d'immortaliser leur nom, par la consideration de quelques obstacles ou de quelques difficultez de peu de consequence.

Les bourgades de cette Province des Zoques ne sont pas fort grandes, mais elles sont riches, parce qu'il y a quantité de foye, & la meilleure cochenille de toute l'Amerique, & mesme il n'y a point de Province où il s'en trouve plus qu'en celle-cy.

Il y a peu d'Indiens qui n'ayent leurs vergers plantez de ces arbres où s'engendrent les vers qui nous fournissent cette riche marchandise; non pas qu'ils l'estimassent beaucoup d'eux-mêmes, mais parce qu'ils ont vû que les Espagnols en faisoient grand état & leur en offroient de l'argent, les contraignant mêmes de les cultiver dans les endroits où ils ont reconnu qu'ils croissoient mieux qu'ailleurs.

Il y a une telle quantité de foye en ce pays-là, que le principal trafic des Indiens consiste en des tapis de foye de toutes couleurs que font leurs femmes, qu'ils vendent après aux Espagnols qui les achètent pour les envoyer en Espagne.

C'est une chose admirable de voir la di-

verfité des ouvrages de ces Indiennes, qui font fi beaux & fi bien-faits qu'ils pourroient servir de patrons aux meilleures maîtresses d'Angleterre.

Le peuple de ce pays-là est spirituel & ingenieux & bienfait de corps : vers Tabasco le climat est chaud, mais au dedans du pays il y a des endroits où il fait fort froid.

Il y a grande abondance de mahis, mais il n'y a point de froment ; aussi n'y a-t'il pas tant de bestail qu'aux environs de Chiapa : pour du gibier, de la volaille, & des cocqs-d'inde, il s'en trouve autant qu'en aucun autre endroit que ce soit.

La Province de Zeldales est située derrière celle des Zoques, s'étendant depuis la mer du Nort dans le continent jusques vers Chiapa, & en quelques endroits vers le Nort-ouïest elle touche aux frontieres de Comitlan ; du côté du Sud-ouïest elle joint aux Indiens qui n'ont pas encore esté assujettis par les Espagnols, & qui font souvent des courses sur les Indiens chrestiens brûlans leurs villages & emmenans leur bestail.

La principale ville de cette Province s'appelle Ocoingo qui sert de frontiere contre ces infideles.

Cette Province passe pour estre riche entre les Espagnols , parce qu'il y a grande quantité de Cacao, qu'ils estiment beaucoup, à cause qu'ils en font leur chocolate , & d'une autre denrée qu'ils nomment Achiotte avec quoy ils donnent la couleur à ce breuvage. Achiotte est une graine dont se fait une teinture qu'on appelle *rocou* en Europe : Il s'en trouve en toutes les Isles & terre ferme d'entre les tropiques.

Il y a aussi beaucoup de pourceaux , de volailles , de coqs-d'inde , de cailles, de bestail , de brebis , de mahis , de miel ; & lors que j'y estois l'on estoit après à faire faire un moulin à sucre proche d'Ocotingo , où l'on croit que les cannes de sucre viendront aussi bien qu'aux environs de Chiapa des Indiens.

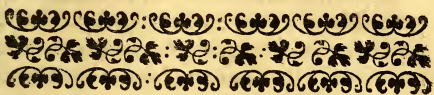
Le pays pour la plus part est haut & montagneux, mais la ville d'Ocotingo est située dans une agreable vallée où il y a plusieurs courans & ruisseaux d'eau douce, ce qui fait qu'on croit que c'est un lieu fort propre pour la culture du sucre.

Les Religieux ont aussi fait semer du froment en cette vallée, où il est fort bien venu & s'est trouvé tres-excellent.

Après avoir décrit tout le pays de

Chiapa , qui est environné d'un côté par Soconuzco, & de là presque jusqu'à Guatimala par la Province de Suchutepeque; & de l'autre par Tabasco & la Province de Zeldales où il se trouve tant de cacao & d'achiote , qui sont les principales drogues dont on fait le chocolate , devant que de sortir de Chiapa pour aller à Guatimala , je veux dire quelque chose de ces deux boissons qui sont en si grand usage entre les Espagnols , & qui à mon sens ne doivent pas estre méprisées , mais qui plutôt devroient estre connues de toutes les Nations , pour remedier par leur usage à tant d'abus qui se commettent par le vin & les autres breuvages qu'on estime tant en l'Europe.





CHAPITRE XIX.

Du Chocolate & de l'Atolle qui sont les deux breuvages dont l'on se sert ordinairement dans les Indes, & des diverses façons de les apprêter, avec les qualitez des ingrediens qui entrent en leur composition.

LE Chocate estant aujourd'huy en usage, non seulement dans toutes les Indes Occidentales, mais aussi en Espagne, en Italie, & en Flandres avec l'approbation de plusieurs sçavans Medecins, entre lesquels Antoine Colmenero de Ledesme qui a demeuré dans les Indes, en a composé un excellent traité où il parle doctement de la nature & des proprieté de ce breuvage; j'ay crû que je devois aussi écrire en ce lieu ce que j'en ay appris sur les lieux & reconnu par mon experience pendant donze ans.

Ce nom de Chocate est Indien, composé de *atle* comme disent quelques-uns, ou comme disent quelques autres de *atle* qui signifie de l'eau au langage de Mexique, & du bruit ou du son que l'eau fait dans le vaisseau où l'on met le chocolate, où elle fait comme *choco*, *choco*, *choco*, quand on la remuë dans un vase appellé *Chocolatiere* avec un moulinet jusques à ce qu'elle s'éleve en *bubes* & en *écume*.

Comme le nom en est composé, nous pouvons l'appeller aussi une confection ou un breuvage composé de plusieurs ingrediens, conforme à la difference du temperament de ceux qui s'en servent.

Mais le principal ingredient de tous ceux qui entrent en cette composition & sans lequel on ne la scauroit faire, est le *Cacao* qui est une maniere de noisette ou de noyau plus gros qu'une amande, qui croît sur un arbre qu'on appelle l'arbre du *Cacao* dans une grande gousse où il se trouve par fois jusques à trente ou quarante de ces amandes.

Quoy que le *Cacao* comme tous les autres simples, participe des qualitez des quatre elemens; neanmoins l'opinion qui est la plus receuë entre les Medecins, est

qu'il est froid & sec comme l'element de la terre, & par consequent de qualité astringente.

Mais comme il participe aussi des autres elements, & particulièrement de l'air qui est chaud & humide, de là vient qu'il a des parties onctueuses, en sorte qu'on en tire une maniere de beurre, dont j'ay vû que les femmes des Crioles se frotoient le visage pour se rendre le teint plus uny.

L'on ne doit pas trouver incroyable ce que l'on dit du Cacao, qu'il est froid & sec, & puis chaud & humide: car quoy que l'experience vaille plus que tous les raisonnemens du monde, neanmoins les exemples serviront à éclaircir cette verité.

Premierement dans la Rubarbe, quoy qu'elle ait en soy des qualitez chaudes & purgatives, elle en a neanmoins d'autres qui sont froides, seiches & astringentes, & propres à fortifier l'estomac & guerir le flux de ventre.

Cela paroît encore dans l'Acier, qui quoy qu'il participe de la nature de la terre, en ce qu'il est pesant, resserré, froid & sec, & qu'on l'estimeroit contraire à la guerison des opilations du foye & de la ratte, on s'en sert neanmoins comme

d'un remede spécifique propre pour le guerir.

L'autorité de Galien peut encore éclaircir cecy, qui enseigne au troisiéme livre des qualitez des simples que la pluspart des medicamens qui paroissent simples à nos sens, sont naturellement composez & contiennent en eux des qualitez contraires, comme une qualité expulsive & une qualité retentive; une qualité qui grossit & l'autre qui attenuë, ou qui rarefie & qui condense.

Et dans le quinziéme chapitre du même livre il rapporte l'exemple du boüillon d'un coq qui lâche le ventre, & sa chair qui à la vertu de le resserrer.

Et pour montrer encore que cette qualité différente se trouve en diverses substances ou parties des medicamens simples, il rapporte au dix-septiéme chapitre du premier livre des simples medicamens, l'exemple du lait où l'on trouve trois substances différentes & que l'on separe les unes d'avec les autres, sçavoir la substance fromageuse qui a la vertu d'arrêter le flux de ventre, la substance du lait qui est purgative, & celle du beurre qui est anodine.

Nous trouvons aussi trois substance

ans le moust, ſçavoir la ſubſtance du marc qui eſt terreſtre & la plus abondante, une autre qui en eſt comme la fleur qui eſt l'écume ou la lie, & finalement une troiſième ſubſtance plus pure qui eſt proprement le vin; & chacune de ces ſubſtances contient en ſoy diverſes qualitez & proprietez, ſoit dans la couleur, ſoit dans l'odeur, ou autres ſemblables accidens.

Ce qui s'accorde auſſi à la raiſon, ſi nous conſiderons que les alimens que nous prenons, quelques ſimples qu'ils ſoient ne laiſſent pas d'engendrer ou de produire les quatre humeurs dans le foye, qui different non ſeulement en temperature, mais auſſi en ſubſtance; & ſelon que l'aliment participe plus ou moins d'une de ces humeurs, l'humeur ſe trouvera auſſi plus ou moins predominante.

D'où nous pouvons conclure, que lors que le Cacao eſt moulu & remué, les diſſerſes parties que la nature luy a données ſe mêlent artiſciellement & intimement les unes avec les autres; de ſorte que les parties onctueuſes, chaudes & humides ſe trouvant mêlées avec celles qui ſont terreſtres, les repriment & les emperent, enſorte qu'elles ne ſont plus

fi astringentes qu'auparavant ; mais de viennent plus tempérées , & plus conformes au temperament chaud & humide de l'air , qu'à la froideur & secheresse de la terre ; comme il paroît lors qu'on le rend propre à le prendre en breuvage , qu'un grand-peine a-t'on donné deux tours de moulinet qu'il s'éleve une écume grasse par où l'on peut remarquer combien il participe de cette partie onctueuse.

De maniere que parce qui a esté dit cy dessus , l'on peut voir aisément l'erreur de ceux qui parlant du Chocolate disent qu'il engendre des opilations , parce que le Cacao est astringent , comme si sa faculté astringente n'estoit pas corrigée & temperée par le mélange intime de ses parties les unes avec les autres lors qu'il est moulu ; comme j'ay déjà dit outre qu'il y entre tant d'autres ingrediens qui sont naturellement chauds , qu'il faut par necessité qu'il ait la faculté d'ouvrir & d'attenuer , & non pas de resserrer.

Mais laissant à part toutes ces raisons cette verité paroît évidemment dans le Cacao mesme : car s'il n'est ny moulu , ny remué , ny composé , comme il est dans le Chocolate , mais seulement mangé comme il est dans le fruit , ainsi que font plu-

leurs femmes des Crioles & des Indiens, à cause de grandes obstructions, & leur rend le teint pâle & blême, comme celles qui ont les pâles couleurs, & qui mangent de la terre de pots, ou du plâtre des murailles, comme font souvent les femmes Espagnoles pour se faire venir le teint de cette couleur qu'elles estiment par-dessus toute autre; quoy que cela leur cause des obstructions fâcheuses; desorte qu'on void par là qu'il n'y a point d'autre raison que le Cacao estant mangé tout crû produise les mesmes effets, sinon que les parties differentes n'estans pas assez mêlées en le mangeant, ont besoin de ce mélange artificiel dont nous avons parlé cy-devant.

L'arbre qui porte ce fruit est si tendre, & le terroir où il croît est si chaud, que pour le garantir des ardeurs du Soleil ils plantent d'autres arbres qu'ils appellent les meres du Cacao, & quand ces arbres sont crûs à une hauteur capable de faire de l'ombrage aux arbres de Cacao, ils plantent au dessous les Cacaotals ou arbres de Cacao, afin que lors qu'ils commenceront à fortir de terre, ces autres arbres leur puissent servir d'abri, & comme leurs meres les nourrir & les deffendre du Soleil.

Le fruit ne vient pas aussi tout nu mais couvert & enveloppé dans une grande goufle ou écosse comme j'ay déjà dit & encore chaque amande est enveloppée d'une peau blanche pleine de jus que les femmes succent avec delices, parce qu'il est rafraîchissant & se fond en eau dans la bouche.

Il y a deux sortes de Cacao, l'un est commun qui est d'une couleur obscure tirant sur le rouge, qui est rond & plus quoté au bout; l'autre est plus large, plus gros, & plus plat, qu'ils appellent *Paralaxe*, qui est blanc & plus dessiccatif que l'autre, aussi est-il à meilleur marché de beaucoup.

Celuy-cy particulièrement empesche le sommeil plus que l'autre; c'est pourquoy l'on ne s'en sert pas tant que de l'ordinaire, & il n'y a gueres que le commun peuple qui en use.

Quand aux autres ingrediens qui entrent dans la composition du Chocolat, il y a une notable difference: car quelques-uns y mettent du poivre noir, que les Medecins n'approuvent pas, parce qu'il est chaud & sec, si ce n'est pour ceux qui ont le foye froid, & qui ont besoin de chauffer.

Mais ordinairement au lieu de ce poivre, l'on y met du poivre rouge & long qu'on appelle Chile ou Piment, qui quoy qu'il soit chaud en la bouche, est néanmoins froid & humide en l'operation.

Il y entre aussi du sucre blanc, de la canelle, du girofle, de l'anis, des amandes, des noisettes, de l'orejuela, bainilla, du sapoyal, de l'eau de fleur d'orange, du musc, & autant d'achiotte qu'il en faut pour luy donner la couleur d'une brique rouge.

Mais la dose de ces ingrediens qui entrent avec le Cacao, doit estre proportionnée à la diversité des temperamens de ceux qui s'en servent.

La dose qu'Antoine Colmenero prescrivoit ordinairement, estoit de mettre avec une centaine de Cacaos, deux gouffes de Chile ou poivre long, une poignée d'anis & d'orejevala, & deux de fleurs de mesachusil ou bainilla, ou au lieu de cela six roses d'Alexandrie mises en poudre, deux dragmes de canelle, une douzaine d'amandes, & autant de noisettes, demie livre de sucre blanc, & d'achiotte ce qu'il en faut seulement pour luy donner la couleur.

Cet Auteur ne jugeoit pas à propos d'y

ajouter du girofle , du musc , ny aucunes eaux de senteur ; mais neanmoins on s'en sert beaucoup dans les Indes.

D'autres ont accoûtumé d'y mettre du mahis qui est venteux : mais ceux-cy le font pour leur interest seulement , afin d'augmenter la quantité du Chocolate, parce que la mesure du mahis qui contient un boisseau & demy ne se vend que quatre francs , & la livre du Chocolate vaut quarante sols qui est le prix ordinaire.

La canelle est estimée le meilleur de tous les ingrediens qui y entrent , & pas un ne la rejette , parce qu'elle est chaude & seche au troisiéme degré , elle provoque l'urine . & soulage les reins de ceux qui sont affligez de quelque indisposition froide , elle est bonne pour les yeux , & est aussi fort cordiale , comme dit l'Auteur de ces vers ,

Commoda & urina cinamomum & renibus affert.

Lumina clarificat , dira venena fugat.

L'achiote a une qualité qui penetre & attenuë , comme il paroît par la pratique ordinaire des Medecins des Indes qui experimentent tous les jours ses effets , & l'ordonnent

l'ordonnent à leurs malades, pour inciser & attenuer les humeurs crasses & grossieres qui causent la difficulté de la respiration & la retention de l'urine; de sorte qu'ils s'en servent pour toutes sortes d'oppilations, & l'ordonnent aussi aux difficultez de la poitrine, aux obstructions des visceres, & autres semblables incommoditez.

L'Achiote croît aussi sur un arbre dans des gouffes rondes qui sont remplies de grains rouges avec quoy l'on fait l'achiotte, qu'on reduit premierement en paste, puis après l'avoir fait secher l'on en forme des boules rondes, des gâteaux, ou des petites briques que l'on vend ensuite à un chacun.

Quant au Poivre long il y en a de quatre sortes; le premier s'appelle Chilchotes; & le second qui est fort petit Chilterpin, qui ont tous deux le goust fort aigu & grandement piquant; le troisiéme s'appelle Tonalchiles, qui est mediocrement chaud, & que les Indiens mangent avec du pain comme d'autres fruits.

Mais celuy que l'on employe ordinairement dans le Chocolate se nomme Chilpeagua, qui a sa gouffe fort large, & n'est

pas si piquant que le premier , ny si doux que le dernier.

Le Mechafuchil ou Bainilla qui est aussi un de ces ingrediens est purgatif.

L'on employe ordinairement tous ces ingrediens dans le Chocolate, les uns y en mettant plus, les autres moins selon leur fantaisie.

Mais le commun peuple comme les Negres & les Indiens, n'y mettent ordinairement que du Cacao, de l'Achiote, du Mahis, & un peu de Chiles & d'Anis.

Quoy que le Cacao soit mêlé avec toutes ces drogues qui sont chaudes, neanmoins comme il les surpasse de beaucoup en quantité, il les tempere par sa froideur, comme elles servent aussi à le moderer; de sorte que par ce moyen la confection du Chocolate n'est pas si froide que le Cacao, ny si chaude que le reste des autres ingrediens; mais il en résulte par l'action des uns sur les autres un temperament moderé, qui est également bon pour toutes sortes d'estomacs pourvû que l'on en use avec moderation.

Pour faire cette composition l'on broye le Cacao & les autres ingrediens dans un mortier de pierre, ou comme font les Indiens on les broye sur une pierre large,

qu'ils appellent Metatte faite tout exprés pour cela.

Mais devant que de les broyer on les fait bien secher sur le feu à la reserve de l'achiote, afin de les pouvoir reduire en poudre, les remuant incessamment de peur qu'ils ne se brûlent ou se noircissent : car quand ils sont trop dessechez ils deviennent amers, & perdent leur force.

La canelle, le poivre long, & l'anis doivent estre pilez devant que de les mêler avec le Cacao, qu'on pile derechef ensemble jusques à ce que le tout soit reduit en poudre, & en les pilant il faut tourner le pilon afin qu'ils se mêlent bien tous ensemble.

Chacun de ces ingrediens doit estre pilé à part, & puis il les faut mettre tous ensemble dans le vaisseau où est le Cacao, puis il les faut brasser tous ensemble avec une cuillere, & mettre cette paste dans le mortier, sous lequel il y ait un peu de feu seulement pour l'échauffer tout doucement : car s'il y en a trop la partie onctueuse se dessechera.

L'Achiote y doit aussi estre mis pendant qu'on le broye, afin qu'il en puisse prendre plus aisement la couleur, & tous les ingrediens doivent estre saisez à la reserve du Cacao.

Lors que tout est bien broyé & incorporé, ce qui se connoît quand la paste devient courte, l'on prend une partie de la paste qui est presque liquide avec une cuillère & l'on en fait des tablettes, ou bien sans cuillère on la met dans des boîtes où elle s'endurcit quand elle devient froide.

Ceux qui en font des tablettes, mettent une cuillerée de la paste sur une feuille de papier; mais les Indiens la mettent sur une feuille de palmitte; & puis la posent à l'ombre où elle s'endurcit; car elle se fond & liquefie au Soleil; puis en tournant la feuille de papier ou de palmitte, la tablette en tombe facilement à cause que la paste est grasse; mais si on la met en quelque vaisseau de terre ou de bois, elle s'y attache si fort qu'on ne la peut avoir qu'avec beaucoup de peine en grattant ou rompant le vaisseau.

La maniere de le boire est diverse: car les uns, comme à Mexique, le prennent tout chaud avec de l'Atolle, en faisant dissoudre une tablette dans de l'eau chaude, & puis le remuant dans la coupe où on le boit avec un moulinet, & quand il est devenu en écume on remplit la coupe d'Atolle tout chaud, puis on le boit peu à peu.

Il y a encore une autre maniere, qui est qu'après que l'on a dissout le Chocolate dans de l'eau froide & remué avec le moulinet, l'écume en estant ôtée & mise dans un autre vase, on met le reste sur le feu avec du sucre autant qu'il en faut pour le rendre doux, & lors qu'il est encore chaud l'on le verse dessus l'écume qu'on en a séparé, & puis on le boit.

Mais la maniere la plus commune est de bien faire chauffer l'eau, puis en remplir la moitié de la coupe où l'on veut boire, & y dissoudre une tablette ou deux ou plus jusques à ce que l'eau soit assez épaisse, puis le bien remuer avec le moulinet, & quand il est assez battu & converti en écume de remplir la coupe d'eau chaude, & de le boire après y avoir mis du sucre ce qu'il en faut, & manger un peu de conserve ou de mallepain trempé dedans le Chocolate.

Il y a encore une autre maniere d'en user qui se pratique principalement en l'Isle de S. Domingue, qui est de mettre le Chocolate dans un vase où il y a un robinet avec un peu d'eau, puis le laisser bouillir jusqu'à ce qu'il soit dissout, & y mettre de l'eau & du sucre suffisamment selon la quantité du Chocolate, & puis

le faire boüillir derechef jusques à ce qu'il se fasse une écume onctueuse par dessus, & le boire après cela.

Il y a encore une autre maniere de boi-
te le Chocolate froid, dont les Indiens se
servent dans leurs festins & réjouissances,
afin de se rafraîchir, qui se fait ainsi.

On prend le Chocolate dans lequel l'on
n'a mis que peu ou point d'autres ingredi-
ens, & l'ayant dissout dans de l'eau
froide avec le mouliner, l'on en oste l'é-
cume ou la partie grasse qui s'esleve par
dessus en grande quantité, particuliere-
ment quand le Cacao est vieux & com-
mence à se corrompre.

On met l'écume dans un plat à part,
& on met du sucre avec celuy d'où l'on
a tiré l'écume, que l'on verse de haut
ensuite sur l'écume, & puis on le boit
ainsi tout froid.

Ce breuvage est si froid qu'il y a peu
de gens qui s'en puissent servir: car l'on
a trouvé par experience qu'il est nuisible,
& cause des douleurs d'estomac, & par-
ticulierement aux femmes.

La troisième maniere de le preparer
est celle de toutes qui est la plus en usa-
ge, parce qu'en cette maniere-là il ne
fait aucun mal; & je ne voy pas de rai-

son pour quoy l'on ne s'en doive aussi bien servir en Angleterre comme on fait en d'autres pays, dont les uns sont chauds, & les autres sont froids : car dans tous les endroits où l'on s'en sert le plus, soit dans les Indes, soit en Espagne, en Italie, & mesmes en Flandres qui est un pays froid, l'on trouve qu'il s'accorde au temperament d'un chacun.

Il est vray qu'on s'en sert beaucoup plus dans les Indes que dans l'Europe, parce qu'en ces pays-là l'on est bien plus sujet aux foibleesses d'estomac qu'en ce-luy-cy, à quoy l'on remédie par un verre de bon Chocolate qui remet & fortifie d'abord l'estomac.

Je puis dire en mon particulier que je m'en suis servi pendant douze ans sans discontinuation, en prenant un verre le matin, un autre devant dîné sur les neuf ou dix heures, & encore un autre une heure ou deux après dîné, & un autre enfin sur les quatre ou cinq heures après midi.

Mais lors que j'avois dessein d'étudier le soir, j'en prenois encore un verre sur les sept à huit heures, avec quoy j'estudiois facilement sans dormir jusques à minuit.

Que si par hazard ou par negligence je

manquois d'en prendre à ces heures-là ; je ne manquois pas aussi-tost de sentir des foibleſſes d'estomac & comme des deffuillances ou maux de cœur.

De sorte qu'en uſant ainſi je vécus pendant douze ans en ces pays-là dans une parfaite ſanté, ſans aucunes obſtructions ny oppilations, & ſans avoir de fièvre ny d'autre ſemblable indispoſition.

Ce n'eſt pas pourtant que je veille régler autrui par moy-meſme, ny faire le medecin pour ordonner la doſe de ce breuvage, ny en preſcrire le temps, & encore moins deſſinir ceux qui s'en doivent ſervir.

Je diray ſeulement qu'il y en a eu quelques-uns qui s'en ſont mal trouvez, ſoit pour y avoir mis trop de ſucré qui lâche l'estomac, ou pour en avoir bû trop ſouvent.

Mais je puis dire auſſi que ce n'eſt pas ſeulement du Chocolate, mais de tous les autres breuvages, que ſi l'on en boit trop, au lieu que d'eux-meſmes ils ſont bons ils peuvent devenir nuſibles.

Que s'il a cauſé des oppilations à quelques-uns, c'eſt parce qu'ils en prenoient trop ſouvent, comme lors qu'on boit trop de vin au lieu de fortifier & échauffer

il engendre des maladies froides, parce que la nature ne le peut surmonter, ny digerer cette grande quantité pour la changer en bonne nourriture.

De mesme celuy qui boit du Chocolate plus qu'il ne faut, parce qu'il a des parties onctueuses ou grasses, dont la distribution estant en trop grande quantité ne se peut pas faire facilement par tout, il faut par necessité que ce qui reste dans les petites veines du foye y cause des opilations & des obstructions.

Enfin pour conclusion j'ajoutéray ce que j'ay ouy dire de ce breuvage Indien aux Medecins des Indes, & ce que j'ay vû par experience en plusieurs autres personnes, quoy que je n'aye pas trouvé cet effet en moy, qui est que ceux qui boivent beaucoup de Chocolate deviennent gras & replets; ce qui semble difficile à croire, puis que tous les ingrediens qui le composent, à la reserve du Cacao, amaigrissent plutôt qu'ils n'engraissent, parce qu'ils sont chauds & secs au troisième degré.

De plus nous avons dit aussi que les qualitez qui predominant dans le Cacao sont le froid & le sec, qui ne sont nullement propres à nourrir & augmenter la substance du corps.

Mais on peut répondre à cela que les parties onctueuses qu'on a montré estre dans le Cacao sont celles qui engraisent, & que les autres ingrediens de cette composition qui sont chauds leur servent de vehicule pour passer au foye & aux autres parties, jusques à ce qu'elles viennent aux parties charnuës, où trouvant une substance qui est chaude & humide, comme le sont ces parties onctueuses, elles s'y convertissent en la mesme substance, & ainsi nourrissent la chair & engraisent le corps.

L'on me demandera comment nous pourrions avoir du Cacao en Angleterre, & les autres ingrediens qui entrent en sa composition? à quoy je réponds que cela nous est aisé en trafiquant en Espagne, d'où nous en pouvons avoir aussi bien que d'autres marchandises. Et en ne le méprisant pas tant que nous avons fait cy-devant, aussi bien que les Hollandois: car j'ay ouy dire aux Espagnols que lors qu'ils avoient pris un navire chargé de Cacao, n'y voyans rien autre chose de dépit ils jettoient toute cette marchandise en la mer, sans en considérer la valeur & la bonté, l'appellans en mauvais Espagnol *Cagatuta de Carnero*

C'est à dire des crottes de brebis.

C'est une des plus riches & des plus nécessaires marchandises des Indiens, & il n'y a rien qui enrichisse plus Chiapa que cela, où l'on apporte de Mexique & d'autres endroits quantité de sacs de patagons, seulement pour avoir de ces Cagurata de Carnero, ou crottes de brebis.

L'autre breuvage dont l'on se sert dans les Indes s'appelle Atolle, dont je ne diray qu'un mot, parce que je sçay qu'on ne peut pas s'en servir en ces pays icy.

C'estoit le breuvage des anciens Indiens, qui est comme une boüillie assez épaisse qu'on fait avec la fleur de la farine de Mahis après que le son en est séparé; mais ce breuvage est venteux & melancolique.

Les femmes Indiennes en apportent ordinairement de tout chaud en des pots pour vendre au marché, où les escoliers Crioles en vont boire publiquement, comme l'on va au cabaret en ce pays icy pour boire du vin, & quand il est assaisonné avec un peu de Chilé ou de poivre long ils le trouvent beaucoup meilleur.

Mais les Religieuses & les Dames de

ce pays-là ont trouvé l'invention d'y mêler de la canelle, des eaux de senteur, de l'ambre ou du muscq, & quantité de sucre, & en cette maniere il devient plus fort & plus nourissant, & les Medecins l'ordonnent à ceux qui sont foibles & attenuez, comme on fait le lait d'amandes dans l'Europe.

Mais parce que l'on n'en a jamais vû ny goûté en Angleterre, je n'en diray pas davantage; & afin de n'employer pas inutilement ma plume, je m'avanceray vers Guatimala qui a esté comme ma seconde patrie.



CHAPITRE XX.

L'Auteur part de la ville de Chiapa pour aller à Guatimala, & fait la description des lieux principaux qui sont sur le chemin.

LE temps estant venu que je devois partir de la ville de Chiapa, je pris

occasion de dire adieu de bonne heure à tous mes meilleurs amis dont j'avois enseigné les enfans, qui me témoignèrent beaucoup de bonté & d'amitié, à la reserve de la Dona Magdalena de Morales, de laquelle je n'attendois aucun present, ny ne souhaitois de luy dire adieu. Mais entre tous la femme du Gouverneur me témoigna une generosité tout à fait grande: car elle m'envoya plusieurs boëtes de Chocolate parfumé, & une autre boëte fort grande où il y avoit de quatre sortes de conserves qui estoient toutes dorées par dessus, outre quantité de massépains & de biscuits, & avec cela une douzaine de piastras de huit dans un mouchoir, quiestoit un present plutôt digne d'estre fait à un homme de qualité qu'à un pauvre Religieux mendiant.

Dom Melchior de Velasco la surpassa encore, mais j'entends en paroles & en complimens: car pour ce qui est des effets luy & tous les autres Crioles n'approchent pas de la generosité des naturels Espagnols.

La premiere ville où j'arrivay fut à Theopixca à six lieuës de Chiapa, qui est une belle & grande ville d'Indiens, qui après ceux de l'autre Chiapa sont esti-

mez les plus adroits à monter à cheval.

Ce qu'il y a de plus remarquable en cette ville, est l'Eglise qui est grande & bien bastie, où il y a aussi une fort bonne musique.

Le Vicaire ou Curé de ce lieu-là estoit un Religieux Criole, nommé frere Pierre Martir, qui ne nous pouvoit souffrir le Prieur ny moy; mais qui ne laissa pas neanmoins de me témoigner en apparence beaucoup de civilité, & de me bien regaler pendant deux jours, sçachant bien le pouvoir que j'avois auprès du Prieur.

Comme j'estois ennuyé de ses complimens que je sçavois bien n'estre pas trop sinceres, mais pleins de dissimulation, je pris congé de luy le troisieme jour; mais il ne voulut pas me quitter, & me voulut accompagner jusques à Comitlan où j'estois invité par le Prieur de ce convent-là qui estoit un François nommé frere Thomas Rocolan, qui se trouvant seul entre les Espagnols, parce qu'il n'y avoit que luy & moy d'estrangers en tout ce pays-là, desiroit d'avoir ma connoissance & lier amitié avec moy.

Pour la commencer il vint au devant de moy jusques à la moitié du chemin

avec plusieurs Indiens qui estoient à cheval, ayant fait preparer un lieu propre pour nous reposer, & où nous pûssions nous entretenir quelque temps pendant qu'on nous accommoderoit du Chocolate & d'autres rafraichissemens.

Mais le Criole Pierre Martir n'estoit pas peu jaloux de voir que l'on me faisoit tant de caresses en ce pays-là, comme je l'appris ensuite dans le convent, quoy qu'il me fit beaucoup plus de complimens que ce bon François; aussi sçavois-je bien qu'il y avoit une grande difference entre ses paroles pleines de dissimulation, & la sincerité des intentions de cét amy.

Je demeuray huit jours entiers à Comitlan, pendant lesquels je me promenay avec le Prieur dans les bourgs des Indiens, & au bas de la montagne dans la vallée de Capanabastla, où je me divertis agreablement avec les Religieux & les Indiens qui me regalerent à la mode de ce pay-là, où je puis dire que l'on est bien plus sçavant en la science d'Epicure qu'en Angleterre ny en aucun endroit de l'Europe, & les Espagnols mesmes avouent qu'ils ont appris des Indiens plusieurs manieres d'appréter les viandes & faire des festins, qu'ils ignoroient de-

vant la conquête des Indes.

Après que les huit jours furent passez, le Prieur François me conduisit à Izquintango, pour me faire pourvoir de tout ce qui m'estoit necessaire pour passer les montagnes de Cuchumatlanes.

Cette ville comme j'ay dit cy-devant, est située presque au bout de la vallée de Capanabastla, & à deux lieues des Cuchumatlanes.

C'est une des plus jolies villes d'Indiens qui soient dans toute la Province de Chiapa, & qui est tres-riche, tant à cause de la quantité de coton qui s'y recueille, que particulièrement par sa situation : car comme elle est sur le chemin de Guatimala, tous les marchands du pays qui trafiquent avec leurs mulets de ce costé-là, passent par cette ville, où ils vendent des marchandises & en achètent d'autres, & ainsi l'enrichissent par l'argent qu'ils y apportent avec les marchandises des pays plus éloignez.

Il y a une grande quantité de fruits, & particulièrement de celui que les Espagnols appellent Pinas ou Ananas, parce qu'il ressemble à la pomme de pin.

Elle est bastie sur le bord de cette grande riviere qui passe à Chiapa des Indiens,

& qui tire sa source proche des montagnes Cuchumatlanes ; & neanmoins elle est fort large & profonde devant cette ville, en sorte qu'on ne la peut passer qu'en bateau.

Et parce que ce chemin est fort frequenté, particulièrement par ceux qui conduisent des troupeaux de mulets, chaque troupeau estant d'ordinaire de cinquante ou soixante ; ce passage qui est occupé jour & nuit donne un revenu considerable tous les ans à la ville, parce que les Indiens outre le bac ou bateau qui sert au passage, en ont aussi fait plusieurs autres petits pour monter & descendre sur la riviere.

Comme le Prieur de Comitlan m'eut conduit en ce lieu-là, nous y trouvâmes le Vicaire avec les principaux Indiens de la ville, & la plupart des canots dans lesquels estoient les enfans de Chœur qui chantoient devant nous pendant que nous passions la riviere, & d'autres qui joioient des trompettes & des hautbois.

Le Religieux qui demouroit en cette ville s'appelloit frere Jérôme de Guvara, qui estoit petit de corps, mais qui estoit grand en sa maniere de vivre, comme il fit voir par la grande quantité de

chair & de poisson qu'il avoit fait ap-
prester pour nous regaler.

Il faisoit aussi une si exacte profession
de la pauvreté, que depuis douze ans
qu'il demouroit en cette ville - là il
n'avoit pû amasser que six mille ducats,
qu'il envoya à la Cour de Madrid
pour obtenir l'Evesché de Chiapa, qu'il
n'eut pourtant pas alors ; mais comme
il estoit assez riche pour faire une secon-
de tentative, lors que je partis de ce
pays-là l'on me dit qu'on le luy avoit ac-
cordé.

Après qu'il nous eût bien regalé pen-
dant deux jours, luy & le Prieur de Co-
mitlan employèrent leur autorité pour
me faire bien accompagner par les In-
diens jusques à la première ville ou bourg
des Cuchumatlanes.

L'on me donna un mulet pour porter
mon lit, qu'on a accoutumé de porter en
ces pays-là dans des coffres de cuir qu'on
nomme Petacas ; un autre Indien pour
porter ma Potaquilla où estoit mon Cho-
colate & toutes les choses nécessaires
pour le faire, & trois autres Indiens pour
me servir de guides & marcher devant
& derriere moy, à qui je ne devois rien
donner qu'un verre de Chocolate sur le

chemin ou à la fin de la journée, parce que la coutume n'estoit pas de rien payer, & dont ils me voulurent bien donner avis, voyans que j'estois encore novice en la maniere de vivre de ce pays-là.

Ce fut là que je pris congé de ce bon François, qui me continua pourtant toujours depuis son amitié par le commerce frequent de ses lettres pendant que je demeuray à Guatimala; & que je dis aussi adieu au petit, mais ambitieux Guavara, qui m'avertit que je ne devois pas attendre d'estre regalé de personne en amy, qu'après avoir passé les montagnes des Cuchumatlanes, & estre arrivé à Sacapula qui estoit à quatre lieues de là, mais que je pourrois demander aux Indiens tout ce que j'aurois besoin, & me faire apporter tout ce que je voudrois manger sans rien payer, pourvû que j'écrivisse ma dépense dans le registre public.

De cette maniere je quittay mes amis, fâché de me voir tout seul sans avoir d'autre compagnie que des Indiens que je ne connoissois point, laissant une belle & agreable vallée derriere, & ne voyant rien devant moy que des montagnes hautes & fâcheuses à monter, sans espoir de quatre ou cinq jours de voir aucuns reliquieux de mon ordre.

De sorte que je souhaitois d'estre encore en la compagnie de Melendez & de mes autres amis , lors que nous nous consolions les uns les autres sur la montagne & les rochers de Maquilapa , neanmoins ayant repris courage je me disposay à tout événement.

Quoy que les montagnes me parussent fort hautes de loïn , neanmoins comme j'avançois je trouvoy le chemin aisé & commode , & rencontrois de fois à autre des troupeaux de mulets , ce qui ne me donnoit pas peu de courage pour poursuivre mon voyage , considérant que si ces mulets qui portoient de si pesans fardeaux passoient bien sur ces montagnes , qu'à plus forte raison ma mule le pourroit faire , qui n'avoit d'autre charge que moy qui estoit fort legere au prix de la leur , & de plus qu'il y avoit des villages où je pouvois m'arrêter pour me reposer tous les soirs.

Plus j'allois en avant & plus je trouvois le chemin large & aisé ; il n'y avoit que la pluye & la fange qui m'incommodoient , mais je ne les pouvois éviter , parce que c'estoit la fin de Septembre qui est la fin de l'hyver en ce pays-là.

Le premier village où j'arrivay entre ces montagnes s'appelle saint Martin, qui est petit ny ayant qu'environ vingt maisons.

Je descendis dans la maison qui appartient aux Religieux de saint François, quoy qu'ils y viennent fort peu souvent, où je fis appeller les Indiens qui ont accoustumé d'accompagner les voyageurs & passagers.

Je les trouvay fort traitables & fort civils, me disans que j'estois le bien venu, & m'apporterent d'abord de l'eau chaude pour apprester mon Chocolate, dont je bus de bon cœur à leur santé, & en donnay aussi à boire à mes Indiens de Izquintenango, qui furent bien traitez avec leurs mulets sans qu'il en coûtât rien, la coûtume estant dans tous les villages qui sont sur cette route, de se traiter ainsi les uns les autres quand ils arrivent avec les voyageurs.

Je pouvois me faire apporter à soupé tout ce que j'aurois voulu; néanmoins je ne voulus qu'un poulet pour estre moins à charge aux pauvres Indiens; mais bien me prit d'avoir porté avec moy un flacon de vin; car je commençay à trouver que les montagnes de Cu

chumatlanes estoient plus froides que la vallée de Capanabastla.

L'on fit mon lit dans une petite cabane de chaulme, où quelques garçons Indiens coucherent dans une autre separation, pour se tenir près de moy en cas que j'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit.

De sorte qu'après avoir choisi ceux qui me devoient conduire le lendemain jusques au prochain village, & avoir congédié les Indiens qui m'avoient amené de Izquintenango, je m'en allay coucher dans mon lit, où je reposay aussi bien que si j'avois esté en la compagnie de mes meilleurs amis.

Le lendemain estant accompagné de deux Indiens & d'un autre qui conduisoit mon bagage, je partis de ce lieu-là pour aller au premier bourg ou village qu'on nomme le grand Cuchumatlan, parce qu'il est situé sur le plus haut de ces montagnes.

Sur le chemin les Indiens me montrent la source ou la fontaine d'où sort la grande riviere de Chiapa des Indiens, qui est la seule chose qui soit digne de remarque sur cette route.

Le grand Cuchumatlan est un village

un peu plus grand que saint Martin, habité par des Indiens fort civils, qui estans accoutumez à voir tous les jours passer des voyageurs, leur rendent aussi tous les bons offices dont ils sont capables.

Je fus reçu en ce lieu-là comme j'avois esté le soir auparavant en l'autre village, & trouvay ces pauvres Indiens tous prests à me donner tout ce qui m'estoit nécessaire pour me conduire le jour suivant, & pour souper ce soir-là sans rien payer, en écrivant seulement mon nom & ma despense avec la datte du jour & du mois dans leur registre public.

Ces pauvres miserables sont obligez à ces despenses par l'ordre des Religieux & des Magistrats, quoy qu'ils n'ayent qu'un Milpa de Mahis ou un petit champ de bled d'Inde avec du Chile pour s'entretenir toute l'année, avec ce que les marchands & les voyageurs leur donnent volontairement, qui la pluspart du temps est fort peu de chose.

En partant de là pour aller au prochain village, je ne voulus pas suivre le chemin ordinaire, parce qu'il falloit faire sept ou huit lieuës sans trouver de quoy manger par le chemin, & parce aussi qu'estant à Chiapa & à Copanabastla l'on m'avoit

dit qu'il y avoit une image miraculeuse de la Vierge entre ces montagnes, dans un petit village d'Indiens nommé Chiantla que je me resolus de voir ce jour-là, parce que je ne me pouvois détourner en y allant qu'environ d'une lieuë du droit chemin.

Quoy que les chemins fussent fâcheux & rudes, parce qu'ils sont hors de la route ordinaire; j'arrivay pourtant sur le midy à Chiantla, qui est un village appartenant aux Religieux de la Mercy, qui sans doute n'auroient pas pû subsister dans un lieu si pauvre que celui-là, s'ils n'avoient eu cette image de la Vierge dont ils recitent les miracles, ce qui attire beaucoup de monde de divers endroits, aussi bien que les voyageurs, qui y viennent faire leurs devotions, & laissent beaucoup d'aumônes & de presens aux Religieux pour dire des messes & prier Dieu pour eux.

Cette devotion a tellement enrichi ce pauvre village, que les Religieux ont eu le moyen d'y faire bâtir un convent, où il y en a toujours quatre ou cinq qui y sont entretenus.

L'Eglise est fort richement ornée, mais particulièrement le grand Autel, sur lequel

quel est posée cette image de la Vierge dans un Tabernacle, au devant duquel il y a six rideaux de taffetas, de satin & de drap d'or, bordez de dentelle d'or.

⦿ Cette image est aussi couronnée d'une couronne d'or enrichie de diamans & d'autres pierres précieuses, & il y a pour le moins une douzaine de lampes d'argent qui pendent devant l'Autel, sans compter les chandeliers d'argent, les encensoirs, les riches dais, les calices, les habillemens des Prestres, les ornemens d'Autel, & les tapisseries qui sont dans la sacristie de l'Eglise; de sorte que l'on peut bien dire de ce lieu-là, que c'est un grand tresor caché dans les montagnes.

Je fus fort bien reçu par les Religieux qui demeurent en ce lieu-là, quoy qu'ils ne fussent pas de mesme ordre que moy, & tout le long du jour ils ne firent autre chose que de m'entretenir des miracles de cette image de la Vierge.

Le lendemain je pris la route ordinaire que j'avois quittée, & arrivay au dernier village de ces Cuchumatlanes nommé Chautlan, où je demeuray le reste de ce jour-là & la nuit suivante, d'où j'écrivis au Prieur de Sacapula pour l'aver-

tir que le jour suivant je passerois chez luy.

Je fus traité fort civilement par les Indiens de Chautlan, où je mangeay d'excellens raisins qui estoient crus sur des treilles, ce qui me fit juger que si l'on vouloit cultiver les vignes en ce pays-là, elles rendroient d'aussi bon vin que font celles d'Espagne.

On transporte ces raisins jusques à Guatimala où il y a près de quarante lieuës, où on les vend par les ruës de la ville par rareté & par excellence, & avec raison : car depuis Mexique jusques à Guatimala il ne s'en trouve point de si bons que ceux-là.

Le lendemain je me hâtay de partir, afin d'arriver de bonne heure à Sacapula, où j'estois asseuré de trouver des Religieux de mesme ordre que moy, avec qui je pouvois demeurer une semaine entiere si je voulois.

Je n'eus pas fait trois lieuës que je commençay à découvrir dans un fonds une fort belle & agreable vallée, coupée par une riviere sur laquelle le soleil donnoit à plomb, & la reverberation de ses rayons qui rejaillissoit vers les montagnes, faisoit en ce lieu-là une des plus

belles perspectives du monde.

Comme je fus descendu de la montagne, je rencontray le Prieur de Sacapula qui estoit sous une tonnelle sur le bord de la riviere, accompagné de plusieurs Indiens qui m'attendoient pour me recevoir avec un verre de chocolate.

Son abord me surprit & me donna mesme de l'horreur, luy voyant une loupe qui luy couvroit toute la poitrine depuis le menton jusques à la ceinture, en sorte qu'il ne pouvoit remuer la teste que pour regarder le ciel.

Dans l'entretien que j'eus ensuite avec luy, il me dit que cette incommodité luy estoit venuë depuis dix ans pour avoir bû de l'eau de la riviere, & que plusieurs autres personnes en estoient aussi incommodées dans le village.

Cela me donna autant d'aversiõn pour cette riviere, qu'elle m'avoit plû lors que j'estois sur la montagne; ce qui fit que je pris resolution de ne demeurer pas si long-temps en ce lieu-là que j'avois creu, de peur que les eaux me donnassent une marque qui me durât toute ma vie, comme elles avoient fait au Prieur, qui se nommoit frere Jean de la Croix Biscayen de naissance, qui estoit un homme cor-

dial , humble , & qui se faisoit aimer également des Espagnols & des Indiens.

Lors que j'arrivay dans le village je vis plusieurs hommes & femmes qui avoient des loupes à la gorge comme le Prieur ; ce qui me fit presque perdre la volonté de boire du chocolate , ny manger d'aucune chose qui fût aprestée avec les eaux de ce lieu-là , jusques à ce que le Prieur m'eût relevé du scrupule où j'estois , en me disant qu'elles ne faisoient point de mal qu'à ceux qui les beuvoient froides , ce qui me fit resoudre d'y demeurer quatre ou cinq jours , dautant plus que ce vieux Prieur m'en prioit à toute heure , & qui eut bien voulu que j'eusse toûjours demeuré avec luy , me promettant de m'enseigner dans peu de temps à parler la langue Indienne.

Mais comme il y avoit des affaires de plus grande importance qui m'appelloient à Guatimala , je m'en excusay , & ne demeuray que cinq jours en ce lieu-là , où je me divertis assez bien pendant ce temps-là ,

Quoy que ce village ne soit pas bien riche , il y a pourtant quelques marchands Indiens qui trafiquent dans le pays , & particulièrement à Suchutepeques , qui

est le lieu où l'on trouve le plus de cacao, en quoy quelques-uns se sont enrichis.

Il y en a d'autres qui trafiquent de vaiselle de terre qui se fait en ce lieu-là, parce qu'on y trouve de la terre qui y est fort propre.

Mais leur principale marchandise est du sel, qu'ils recueillent le matin sur le bord de la riviere.

Il y fait fort chaud, parce que le village est basti dans un fonds qui est environné de hautes montagnes de tous côtez.

Entre plusieurs bons fruits qui se trouvent en ce lieu-là, il y croît des dattes qui sont aussi bonnes que celles qui viennent de Barbarie, & il y en a plusieurs arbres dans le jardin du convent.

Après m'estre delassé de la fatigue que j'avois eu à passer les montagnes de Cuchumatlanes, je partis de Sacapula pour continuer mon voyage de Guatimala.

De Sacapula j'arrivay à un autre grand village nommé saint André, qui n'en est esloigné que d'environ six ou sept lieues; mais où il n'y a rien de considerable qu'une grande quantité de coton & de cocqs d'Inde, & quelques riches fermes de bestail qui sont fort bien situées, parce que c'est un pays tout plat & uni;

mais il y a pourtant au bout de cette plaine une montaigne qui fait bien de la peine à ceux qui vont à Guatimala.

A saint André je me disposay à faire le lendemain une journée de neuf grandes lieuës, pour aller à un grand bourg que quelques-uns appellent Sacualpa, & les autres sainte Marie Zoiaba, où je ne pouvois arriver qu'en passant au delà de la montagne.

J'écrivis le jour de devant à Zoiaba, comme on a accoûtumé de faire en ce lieu-là, afin que l'on envoyât des mulets & des chevaux sur la montagne au devant de moy, & le soir je fus coucher à un Rancho, qui est une cabane bastie exprés pour les voyageurs, afin qu'ils s'y reposent lors que la journée est longue, qui est à une lieuë de la montagne tout proche d'une riviere, dont le doux murmure accompagné d'un vent frais me firent trouver le repos fort agreable en ce lieu-là.

Le lendemain matin après avoir pris un verre de chocolate pour me fortifier, & en avoir aussi donné à mes Indiens, je partis pour aller rencontrer cette orgueilleuse-montagne, qui pourtant ne me parut pas si difficile que j'avois crû lors que

je l'eus abordée, les chemins allans toujours en serpentant.

Toutefois plus je montois en haut, & plus j'estois estonné quand je regardois en bas vers la riviere, ces rochers estans capables de faire fremir & trembler les plus hardis.

Les Indiens de Zobaia me rencontrèrent environ le milieu de la montagne, qui m'amenoient deux mules, l'une pour moy, & l'autre pour porter mon bagage, & l'endroit où ils m'aborderent étoit assez estroit, où le chemin alloit en tournoyant ou en serpentant.

Je descendis à terre en cét endroit-là, pendant que les Indiens s'aidoient les uns aux autres pour décharger ma mule, & charger celle qu'on m'avoit amenée pour nous soulager.

La montagne à costé dece chemin étroit estoit extrêmement rude, où il y avoit un precipice épouvantable d'une lieüe de profondeur presque dénuée d'arbres, à la réserve de quelques-uns qui croissoient çà & là fort éloignez les uns des autres.

Le cœur me disoit bien que je ferois mieux d'aller à pied jusqu'à ce que je fusse dans un autre endrot où le chemin

fût plus large; mais les Indiens ayans reconnu que j'avois peur me dirent qu'il ny avoit point de danger, & de plus que la mule qu'ils m'avoient amenée estoit fort seure, & avoit accoûtumé d'aller sur cette montagne.



CHAPITRE XXI.

Avanture perilleuse de l'Auteur qui le fait passer malgré luy pour un saint parmy les Indiens, pour s'en estre heureusement échapé.

M'Estant donc laissé persuader par ces Indiens je montay sur cette mule; mais je ne fus pas plûtoſt deſſus que la mule commença à ſe cabrer, & à ruer & ſauter hors du chemin, me renverſant avec elle le long de ces rochers dans le chemin de la mort, ſi un arbriffeau ne m'en eût garanti, & n'eût arreſté l'aveugle fureur de cette mule.

Les Indiens ſe mirent auſſi-toſt à crier, miracle, miracle, au ſaint, au ſaint; ſi

haut qu'il sembloit qu'ils avoient envie de le faire entendre jusques à Rome pour m'y faire canoniser.

Pendant que les Indiens m'aidoient à remonter, & ramenoient la mule dans le chemin, ils me nommoient toûjours de ce nom de saint, ce qu'ils n'eussent pas fait, s'ils eussent eu l'esprit de considerer aussi bien l'emportement indigne d'un saint, qui fit que je les menaçay de coups de baston pour m'avoir donné une jeune mule qui n'estoit pas accoûtumée à porter la selle, que la chute dangereuse que j'avois faite, où j'avois esté arresté à un arbrisseau par hazard, & non pas par miracle.

Mais ny ma colere, ny les paroles outrageuses que je leur dis, ne furent pas capables de leur oster l'imagination qu'ils avoient conceuë de ma sainteté, parce qu'ils croyoient que la colere d'un Prestre estoit comme le soufle des narines de Dieu, de sorte qu'avec cette folle opinion ils se mirent à genoux devant moy, & me baisèrent les mains.

Après que l'on eut approfondi cette affaire, ils avoüerent qu'ils s'estoient mépris au choix des mules, ayans donné la selle à la mule qui devoit porter mes

malles, qui estoit jeune, & n'estoit accoustumé qu'à porter des charges, & non pas la selle, ayans donné la charge à celle qui me devoit porter.

Peudant qu'ils chargeoient & déchargeoient ainsi ces mules, je fis environ un mille à pied en montant la montagne, & lors qu'ils m'eurent rejoint je montay sur ma mule, & poursuivis mon chemin jusques au lieu qu'on m'avoit préparé pour me reposer, & prendre du chocolate.

Comme j'arrivois plusieurs Indiens vinrent au devant de moy pour me recevoir, & comme le bruit s'épandit aussi-tost entr'eux que j'estois un saint, & que j'avois fait un miracle dans le chemin, ils se mirent à genoux, & me baisèrent les mains, & ensuite durant tout le chemin jusques au bourg ne firent autre chose que s'entretenir les uns les autres de ma sainteté.

Leur simplicité me fâchoit fort; mais plus ils voyoient que je refusois l'honneur qu'ils m'attribuoient, & plus ils s'efforçoient à m'en faire encore davantage.

Lors que je fus arrivay au bourg je racontay au Religieux ce qui m'estoit arrivé, & la folle imagination des Indiens; de quoy il se prit à rire, & me dit que

si je demeuerois quelque temps dans le bourg , tous les hommes & les femmes me viendroient baiser les mains , & me faire des presens.

Il falloit bien qu'il connût leur inclination , ou peut-estre qu'il leur eût enseigné cette superstition : car nous n'eûmes pas si-tost diné que plusieurs de ces Indiens se rendirent à l'Eglise pour voir le saint qui estoit arrivé dans leur bourg , & qui avoit fait un miracle en venant sur la montagne.

Cela me choqua encore plus que devant , voyant la simplicité de ce pauvre peuple , de sorte que je priay ce Religieux de leur remontrer qu'ils avoient tort , & que cela n'estoit pas bien fait : mais il n'en voulut rien faire , disant que par politique il falloit recevoir tous les honneurs que les Indiens nous rendoient , parce que tant que nous passerions pour saints entr'eux , nous serions toujours en état de les gouverner , & disposer de leurs personnes & de leurs biens.

Là-dessus je m'en allay à l'Eglise avec ce Religieux , & m'assis avec luy dans une chaise dans le cœur , representant la personne du saint qu'ils s'imaginoient , quoy qu'en verité je ne fusse qu'un miserable pecheur.

Aussi tost que nous eûmes pris place, les Indiens tant hommes que femmes & enfans vinrent dans le chœur trois à trois, quatre à quatre, & mesme les familles entieres se mettre à genoux à mes pieds, afin de recevoir ma benediction, & après m'avoir baisé les mains ils commencerent à me faire des complimens à leur mode, disans que leur bourg estoit bien heureux, & sans doute beni du Ciel par mon arrivée, & qu'ils esperoient aussi que leurs ames recevroient de nouvelles graces si je voulois prier Dieu pour eux.

Là-dessus quelques-uns m'offrirent de l'argent, d'autres du miel, des œufs, de petites mantes, des palmites & autres fruits, de la volaille, & des cocqs d'Inde.

Je vis bien que le Religieux qui estoit assis auprès de moy estoit ravy de voir cela, parce qu'il sçavoit que je m'en devois aller, & luy laisserois toutes ces offrandes.

Je le priay de répondre pour moy aux Indiens, & faire mes excuses de ce que je n'estois pas versé en leur langue; ce qu'il fit leur disant qu'il y avoit peu de temps que j'estois en leur pays, & qu'encore que j'entendisse une bonne partie de

leur langage , que neanmoins parce que je ne pouvois pas encore le prononcer bien parfaitement , il les remercioit de ma part de l'amitié qu'ils m'avoient tesmoigné comme Ambassadeur de Dieu, par la diversité de leurs offrandes , qui nous obligeoient aussi luy & moy de les recommander à Dieu avec leurs enfans, dans les prieres que nous avions resolu de luy presenter tous les jours en leur faveur.

En cette maniere les Indiens furent congediez & la ceremonie achevée ; après quoy le Religieux & moy montâmes dans une chambre où il commença à compter ses œufs & sa volaille , afin d'en faire aprester une partie pour nostre soupé.

Il me dit ensuite qu'il les retiendroit pour luy , mais qu'il m'en recompenseroit à mon depart , que je prisse l'argent qu'ils m'avoient donné , que j'estois le bien venu chez luy où je ne pouvois luy estre à charge , mais au contraire fort utile après avoir recueilli tant de vivres, qu'il y en avoit assez pour nous faire bonne chere plusieurs jours.

L'argent que j'avois reçu se montoit à quarante reales , outre vingt autres qu'il

me donna pour le reste des offrandes qui en valloient plus d'une fois autant ; & j'eus tout cela pour estre tombé avec ma mule, & pour ne m'estre pas rompu le col.

J'avois dessein de partir le lendemain ; Mais le Religieux qui se nommoit Jean Vidal ne le voulut pas permettre, parce que j'avois pour le moins dix lieues à faire, & voulut que je me reposasse encore un jour.

Ce bourg de Zoiaba ou Sacualpa est le plus grand & le plus beau de tous ceux qui dépendent du Prieuré de Sacapula ; les Indiens y sont riches, & font plusieurs mantes du coton qu'ils recueillent.

Ils ont aussi quantité de miel, & de grands troupeaux de chevres ; mais ils n'ont point de froment, & ne recueillent que du mahis, non plus que dans tous les autres bourgs derriere celui-là.

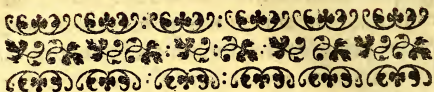
Le lendemain j'eus encore quelques petites offrandes, mais peu au respect du jour precedent ; de sorte que je dis au Religieux que puis que la devotion du peuple diminuoit, je voulois partir le lendemain devant le jour.

Ce soir-là les principaux Indiens du bourg se vinrent offrir à me conduire

jusques à un Rancho ou cabane qui est au milieu du chemin ; mais je les remerciay, & les priay de me donner seulement trois hommes des moins qualifiez du bourg, pour me conduire jusques à ce que j'eusse rencontré ceux qui devoient venir au devant de moy du prochain village où j'avois envoyé pour les avertir de ma venue.

L'heure de mon départ estant venue, qui estoit à trois heures du matin, après avoir un peu reposé l'on m'appella, & après avoir bû un verre de chocolate, & mangé du massépain avec un peu de conserve, je me disposay à partir, trouvant les Indiens tous prests qui m'attendoient déjà dans la cour avec des bastons de pin qui brûlent comme des torches, dont ils se servent quand ils vont la nuit pour montrer le chemin à celuy qu'ils conduisent.

Vn peu au delà du bourg nous rencontrâmes quelque peu de chemin raboteu où nous avions besoin de lumiere ; mais après nous entrâmes dans un pays plain & uni, qui s'étend jusques à la cabane ou la loge qui est située au milieu du chemin, après quoy nous avions encore une montagne forte rude à descendre.



CHAPITRE XXII.

L'Auteur continuë sa route & ses remarques, & décrit la maniere obligeante dont il estoit receu, regalé, & servi des Indiens par tout où il arrivoit.

Lors que nous arrivâmes à cette loge qui fut sur les sept heures du matin, nous y rencontrâmes les autres Indiens qui nous attendoient, & qui estoient partis de leur village à minuit, & avoient fait du feu, & fait aussi chauffer de l'eau pour nostre chocolate; en quoy l'on peut remarquer comme ces pauvres Indiens sont prompts à obeïr aux ordres des Ecclesiastiques.

Pendant que je beuvois mon chocolate, les Indiens de Zoiaba qui m'avoient conduit en ce lieu-là, avertirent ceux de saint Martin qui estoit le nom du village où je devois aller, du miracle qu'j'avois

fait, afin qu'ils me portaissent du respect comme à un saint; après quoy leur ayant aussi donné à chacun un verre de chocolate, je leur dis adieu, & pris le chemin de saint Martin.

La pluspart du chemin estoit montagneux & plein de rochers, jusques à deux milles du village où nous arrivâmes sur le midy.

Ce village est situé dans un climat froid sur une hauteur fort agreable, d'où l'on void presque jusques à Guatimala; où il se recueille quantité de bon froment, aussi bien que dans la pluspart des villages qui sont aux environs.

Leur miel est aussi le meilleur de tout le pays; mais sur tout ils fournissent la ville de Guatimala, de cailles, de perdrix, & de lapins.

Ce fut le premier village où j'entray qui dependoit de la ville de Guatimala, dont je ne fus pas peu réjoüy, voyant que je n'avois plus qu'une bonne journée pour achever ce long & fâcheux voyage.

Le Religieux qui demouroit dans ce village se nommoit Frere Thomas de la Croix qui dependoit des Jacobins de Guatimala: Il estoit Criole, mais il

ne laissa pas de me bien recevoir.

Je ne demeuray avec luy que ce soir-là, & le lendemain quoy que je pusse aller dîner à Guatimala, je voulus passer par un des plus grands bourgs ou villages de ce pays-là, qui se nomme Chimaltenango, & est situé dans une vallée à trois lieuës de cette ville-là, où il y a pour le moins mille chefs de famille & plusieurs riches Indiens qui trafiquent dans le pays.

De mon temps il y eut un Indien qui donna cinq mille ducats à l'Eglise, qui ne cede à aucune de toutes celles qui sont dans la ville de Guatimala, & surpasse en musique la pluspart de toutes celles du pays.

La principale feste de Chimaltenango est le 26. de Juillet, qui est le jour de la sainte Anne, où l'on tient la plus belle foire que j'aye vüe en ces pays-là, tant pour les marchandises que l'on y apporte, que par le grand nombre de marchands qui y viennent de divers endroits,

L'on y voit aussi des combats de taureaux, des courses à cheval, des comedies, des masques, des dances, des jeux, d'instrumens, & divers autres divertissemens à quoy s'occupoient ce jour-là tous les habitans du lieu.

Le Religieux de ce village estoit de l'ordre de saint Dominique, dependant du Convent de Guatimala, qui se nommoit Alfonse Hidalgo, & qui portoit toujourns des lunettes à cause de sa vieillesse : Il estoit né en Espagne, mais il avoit esté nourri en ce pays-là des sa jeunesse, de sorte qu'ayant pris l'habit en la ville de Guatimala parmy les Crioles, il avoit degeneré du pays de sa naissance, & haïssoit tous ceux qui venoient d'Espagne.

Il estoit ennemy mortel du Provincial, parce qu'il avoit envie d'avoir sa charge par la faveur des Crioles, & je le reconnus en ce qu'il pensa me faire une querelle lors que j'estois chez luy.

Il me dit que j'estois le bien venu, mais contre sa pensée, parce qu'il s'imaginait que tous ceux qui venoient d'Espagne, venoient pour supplanter les naturels du pays, & qu'après que j'aurois appris le langage Indien, je pourrois luy faire la mesme chose, & le depousseder d'un lieu où il demouroit depuis sa naissance.

Il médisoit fort contre le Provincial, & contre frere Jean Baptiste Prieur de Guatimala qu'il sçavoit estre de mes amis ; mais à tout cela je ne répondois pas un mot respectant son âge & ses lunettes.

Enfin il me dit qu'il avoit ouy dire que les Indiens de Zoiaba m'avoient fair passer pour un saint, ce qu'il ne pouvoit pas croire d'aucun qui vinst d'Espagne, & beaucoup moins encore de moy qui venois d'Angleterre qui estoit un pais d'heretiques; mais qu'il craignoit plûtoft que je fusse un espion qui fusse venu pour remarquer les richesses de ce pays-là, & puis après en faire mon rapport en Angleterre.

Que dans la ville de Guatimala il y avoit plusieurs riches pieces, & entr'autres une image de la Vierge & une lampe dans le convent des Jacobins, qu'il s'asseuroit que je ne laisserois pas échapper pour ma part du butin.

Mais je convertis tout cela en raillerie, disant que la premiere chose que je voulois faire estoit d'inventorier les richesses de sa chambre, où il y avoit plusieurs belles peintures, tapisseries & cabinets, afin que si les Anglois y venoient pendant que je serois en ce pays là, je les y pusse conduire en assurance.

Et quant à luy s'il se vouloit faire mettre une rangée de dents d'argent au lieu de celle de plomb qu'il y avoit fait mettre, parce qu'il avoit perdu

routes ses dents par la vieilleſſe, que je luy amenerois auſſi les Anglois, afin qu'ils ſe rendiſſent maîtres de ſa perſonne comme d'une riche priſe à cauſe de ſes dents, l'aſſeurant qu'il ſeroit bien traité, tant à cauſe des richelſſes qui paroiſſoient en ſa chambre, que de celles qui ſeroient cachées en ſon corps.

Et afin que mon conſeil luy pût eſtre profitable, je luy dis que ſi les Anglois venoient en ce pays-là, qu'aſſurement ils voudroient ſçavoir de quel metal ſes dents eſtoient fabriquées, s'imaginans peut-eſtre qu'elles eſtoient de quelque matiere rare & exquiſe qui ne ſe trouvoit qu'en ce pays-là, & qu'ils luy pourroient faire boire un breuvage ſi chaud, qu'il feroit fondre le plomb de ſes dents & le feroit couler dans ſa gorge, ce qu'ils ne feroient pas ſi elles eſtoient d'argent.

Il vid bien que je me moquois de luy, de ſorte qu'il ne me dit plus rien; & moy je fus bien aiſe de luy avoir fermé la bouche, afin qu'il ne m'inſultât pas davantage.

Après avoir dîné je luy dis auſſi que je ne voulois pas attendre le ſoupé; mais que je m'en voulois aller ſouper legèrement dans le convent de Guatimala.

parce qu'il m'avoit donné un si bon diné, que je ne croyois pas le pouvoir digerer si tost.

Je le priay de me faire avoir des Indiens pour me conduire à Guatimala, ce qu'il fit librement, craignant peut-estre si je demourois le soir chez luy que je ne fisse fondre ses dents avec l'eau chaude du chocolate que j'avois apporté de Chiapa, ou que pendant la nuit je ne dérobasse ses peintures, ou ses riches cabinets d'Ebene.

Aussi-tost que les Indiens furent venus je me hâtay de partir, afin de ne voir plus cette beste à quatre yeux, & de m'aller reposer dans la ville Guatimala.

A une lieuë de ce village de Chimaltenango, en laissant cette vallée qui est toute ouverte, le grand chemin se trouve toujors reserré entre des montagnes qui sont des deux costez jusques à ce qu'on arrive à la ville de Guatimala, sans qu'il y ait aucune montée ny descente dans ce chemin, qui est tout uni & sablonneux depuis la vallée jusques à la ville.

Il y a beaucoup de choses à voir en ce chemin qui n'est que de deux lieuës, & tout clos de montagnes: car l'on y trouve un village d'Indiens qui occupe une bon-

ne partie du chemin, & est aussi grand que Chimaltenango. & mesme plus grand, parce que les maisons sont éloignées les uns des autres, & mêlées parmy plusieurs beaux bâtimens des Espagnols qui viennent de la ville pour s'y divertir.

L'on nomme ce village Xocotenango, à cause d'un fruit qui s'appelle Xocotte, dont il y a grande quantité en ce lieu-là & aux environs.

Il est fort rafraichissant, & d'une couleur jaune quand il est meur; il y en a de deux sortes, de doux & d'aigres, & les Indiens font du feu de leurs noyaux.

Il en tombe une si grande quantité des arbres qui sont sur le chemin, que de peur qu'ils se perdent inutilement, parce qu'on ne les peut pas manger, les Espagnols se sont advisez d'acheter des pourceaux, & de les envoyer sur le chemin, où ils s'en-graissent aussi bien en mangeant de ces prunes, qu'ils font avec le gland en Angleterre.

Il y a aussi sur ce chemin plusieurs beaux jardins, qui fournissent la ville de Guatimala d'herbes & de racines, de fruits & de fleurs pendant toute l'année.

Il y a encore sur cette route trois moulins à eau pour moudre le bled de la ville,

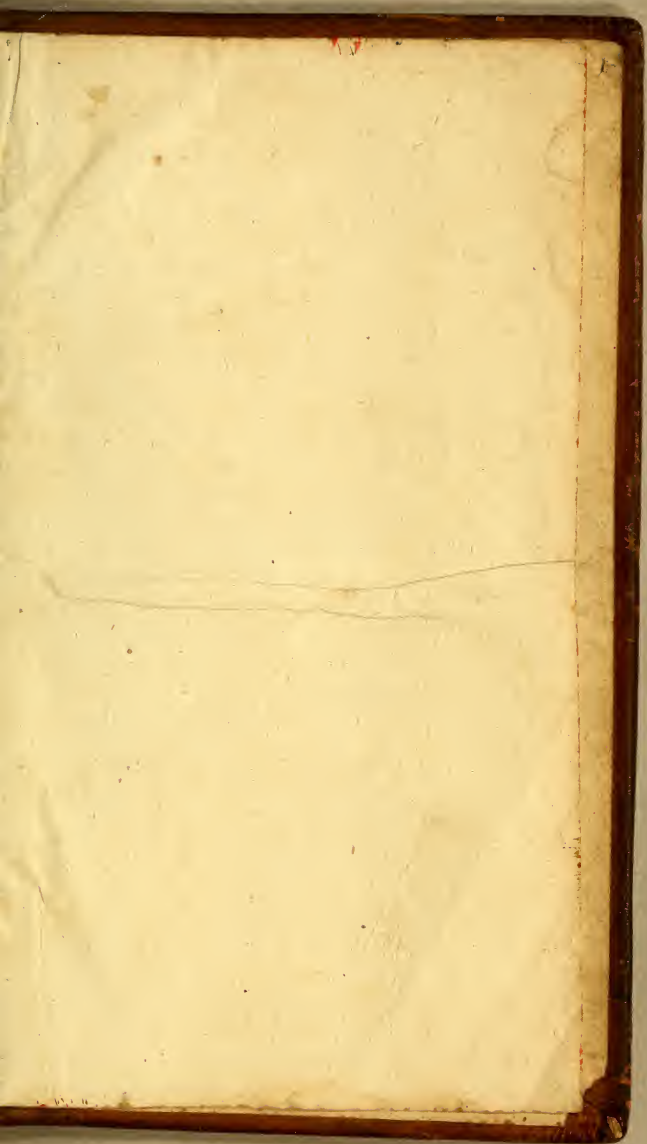
dont le plus considerable appartient aux Religieux de saint Dominique de Guatimala, qui y tiennent d'ordinaire un Religieux, & trois ou quatre Negres pour en avoir soin.

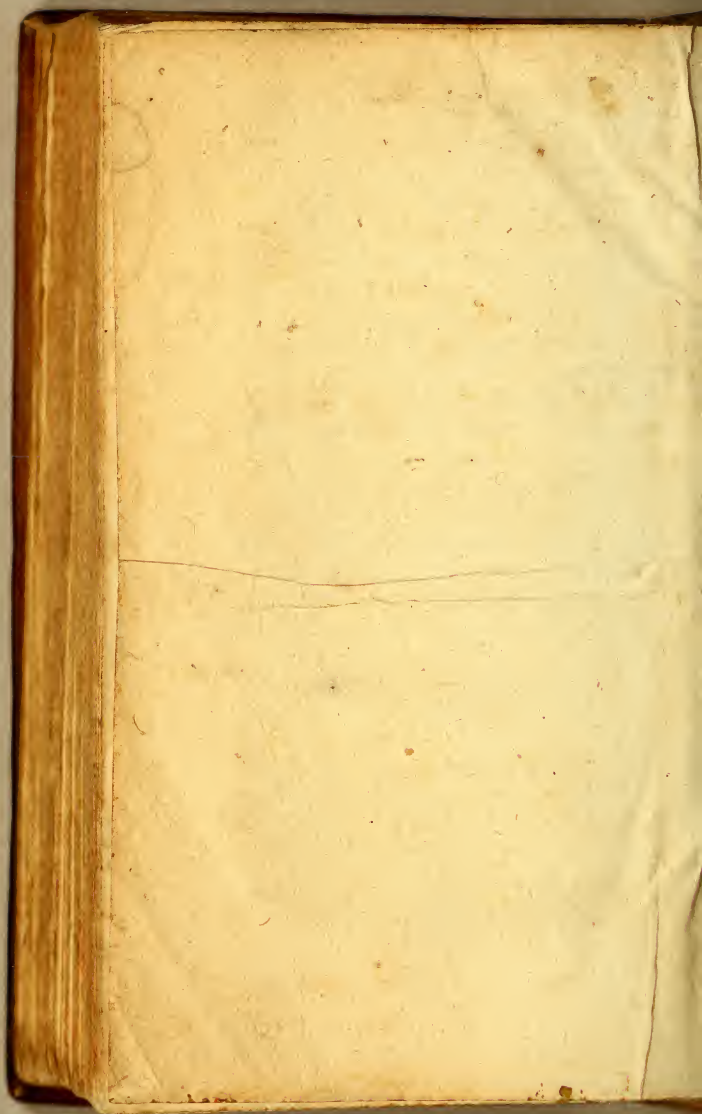
Le frontispice de l'Eglise de ce village est estimé un des plus beaux ouvrages du pays ; le grand Autel est aussi fort riche & magnifique estant tout couvert d'or.

Je ne m'arrestay pas long-temps en ce lieu-là, parce que je sçavois bien qu'après m'estre establi dans la ville j'y pourrois venir assez souvent.

En cette maniere je continuay mon chemin entre des montagnes jusques à ce que j'arrivay à Guatimala ; dont je décriray amplement l'état, la richesse, & la grandeur dans le chapitre suivant.

Fin de la seconde partie.





Coll. C. 8.

D676
G133n
v. 1-2

2nd
852

